

A. Lucas.



9 vol. 7.000F

le tome VII est incomplet
(manque le dernier
cahier - à/c p. 489 ----
et la table des
matières !

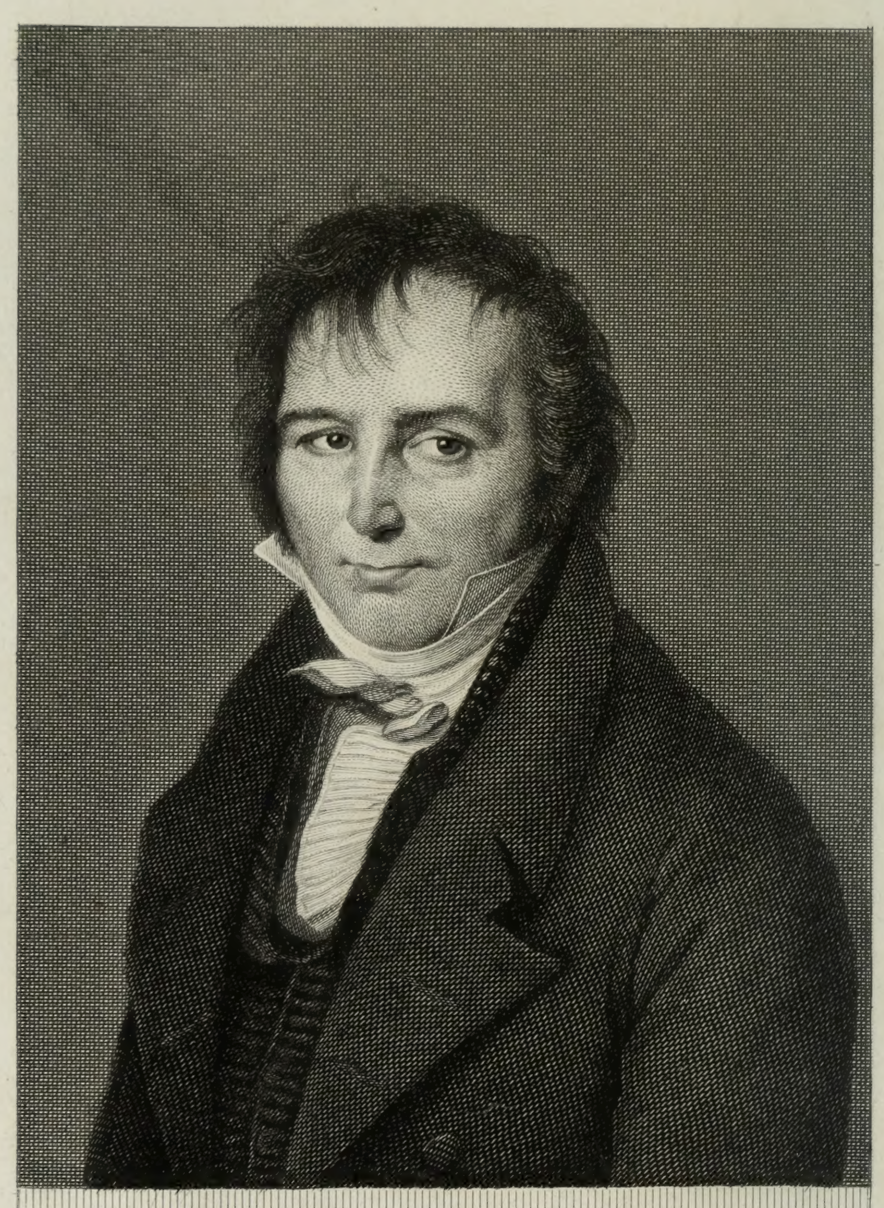
ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL.

TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.



Louis Boilly P.   Alex.dre Tardieu sc.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PIGAULT-LEBRUN ET DE CELLES DE M. PICARD,

AU PALAIS-ROYAL, N° 51;

ET CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,

Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5, au Dépôt Bibliographique.

MDCCCXXII.

PRÉFACE.

Lorsque après trente ans de travaux, un commerçant veut se retirer des affaires pour jouir de quelque repos, il fait un inventaire général afin de laisser à son successeur un état de ses valeurs, de ses capitaux; de même, l'auteur fatigué des obstacles qu'il rencontre dans l'exercice de son art et des tourments qui en sont la suite, prend le soin de rassembler, avant de sortir de la carrière, les produits de son imagination, et de les disposer de la manière la plus avantageuse pour lui, afin de donner au public une grande idée de sa richesse. J'ignore si le négociant fait précéder son inventaire de considérations générales; mais je sais que l'auteur se plaît ordinairement à présenter un aperçu de ses travaux, entre dans des détails sur les difficultés de son art, et fait un éloge indirect de ses talents dans un long discours que l'on appelle *Préface*. J'aurais grand tort de ne pas imiter cet usage avantageux pour le public, et bien plus encore pour l'auteur. Le public a cet avantage (si toutefois il lit la Préface), d'être instruit d'avance des endroits

qu'il doit admirer ; et l'écrivain, sans qu'on puisse l'accuser d'amour-propre, peut user du droit de parler de lui, de citer les aventures de sa vie, pour peu qu'elles se lient à ses ouvrages. N'est-il pas de toute justice pour un auteur dramatique, qu'après avoir consacré son existence entière à mériter les applaudissements du public, il cherche à lui prouver qu'il n'en était point indigne. C'est un compte qui se rend de clerc à maître ; et que le lecteur n'admet qu'autant qu'il est certain de n'avoir pas été trompé.

Cet autre usage qui veut que les œuvres complètes d'un écrivain soient décorées de son portrait, doit admettre également que l'auteur fasse, de lui-même, connaître avec ses traits, ses mœurs et son caractère. Eh! que serait un portrait sans cette précaution? une simple image qui pourrait tout au plus appeler l'éloge ou la critique sur le burin du graveur, si celui qu'elle représente ne prenait soin de donner de la physionomie à sa froide effigie. D'ailleurs quel danger peut-il y avoir pour un auteur à se faire connaître, si, près d'arriver à la fin de sa carrière, il peut jeter un regard de satisfaction sur le passé.

Cette idée, en m'inspirant la confiance, me fait

un devoir d'apporter la plus grande franchise dans les Notices, qui précèderont toutes les pièces de mon Théâtre. Je parlerai à mon lecteur comme si je parlais à mon ami; je lui apprendrai sans détour ce que je fus, ce que je suis, ce que je voulais être. J'ose croire que mes confidences ne seront pas sans intérêt. Des persécutions qui m'ont été suscitées sans raison par quelques-uns de mes ouvrages, m'ont forcé à m'exiler pendant un an de ma patrie. L'un de ces voyages m'a conduit dans le Nord et m'a mis en relation avec les hommes de lettres et les artistes distingués des différents pays que j'ai parcourus. Par une suite de la considération attachée, surtout dans l'étranger, au titre d'homme de lettres, j'ai vécu, je pourrais dire presque familièrement, avec des grands et des princes; j'ai approché des empereurs, et je n'en suis pourtant ni plus riche, ni plus orgueilleux. Si rien ne m'a surpris de tout ce qui frappe tant les autres hommes, cela tient sans doute à mon indifférence naturelle, à l'habitude que j'ai de ne pas me laisser imposer par de brillantes apparences et de ne voir les objets que sous les rapports qui tiennent à mes goûts. C'est un des grands malheurs de l'auteur comique de ne prendre de l'enthousiasme que pour ce qui peut

contribuer à lui faire étendre les bornes de son art. Il ne voit alors dans tout ce qui excite l'admiration de la multitude, dans tous ces grands qui composent toutes les hiérarchies du monde, que des personnages comiques qui jouent plus ou moins bien leurs rôles. Si j'ai plus d'une fois dédaigné de m'enchaîner aux pieds de ces idoles de la grandeur, c'est que je croyais avoir plus d'intérêt à les peindre qu'à prendre un rôle dans des pièces qui ont souvent si peu de durée. L'avantage de briller un instant sur la scène du monde pouvait-il compenser les plaisirs de mon indépendante obscurité? Tel est en effet mon goût pour le repos et pour la liberté, que, lorsque je considère plusieurs de mes anciens compagnons de jeunesse parvenus aux honneurs par leurs talents ou leur ambition, je ne puis m'empêcher de sourire et de les plaindre. Ce luxe des cours qui les environne cache toujours l'esclavage: plus d'une fois des honneurs factices ont ôté quelque chose à la réputation; les croix et les rubans ont frappé de stérilité plus d'un beau génie; en un mot on est souvent mal payé des sacrifices que l'ambition et la conscience font à la vanité. L'homme de lettres qui dut sa gloire à ses travaux, ne peut trahir la vocation de ses belles années sans

être, comme l'homme déchu, sans cesse tourmenté du souvenir de sa première félicité. Quelle différence dans le sort de l'homme sans ambition ! Il ne connaît ni les désirs de l'orgueil, ni les regrets de la puissance. Riche des produits de son travail, des rêves de son imagination, il vit heureux, autant qu'on peut l'être, dans une retraite écartée, au sein de sa famille, de quelques vrais amis ; et s'il s'abandonne à des illusions, ce n'est du moins qu'à celles qui peuvent charmer son cœur et son esprit.

Par ce tableau de la situation de l'auteur sans ambition, comparé avec l'auteur qui s'est fait homme de cour, je ne prétends point blâmer cette noble émulation qui porte tous les hommes à s'élever. Il en est qui, fidèles à leurs principes, se sont trouvés entraînés par leurs talents aux grands emplois et aux honneurs; ceux-là ont droit à mon estime. Mais celui qui, parjure de la philosophie, indispensable compagne de l'homme de lettres, sacrifie à son élévation sa raison et les intérêts de ses concitoyens ; qui, pour de l'or ou des rubans, dément effrontément son caractère et ses principes connus, ne doit attendre de tout le monde que le mépris ou la pitié. Tant qu'il se trouvera des hommes qui res-

pecteront assez peu l'opinion publique, pour désavouer par intérêt ce qu'autrefois ils avaient écrit librement, ne par lons plus d'élévation d'ame; ne comptons plus sur la foi des serments;

> Et cherchons sur la terre un endroit écarté
> Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.
>
> (Molière.)

Sans doute en voilà beaucoup plus que je ne voulais en dire sur cet objet; mais telle sera souvent la faute que je commettrai. Il me sera difficile dans mes Notices, en parlant de moi ou des autres, de ne pas faire part au lecteur de mes réflexions bonnes ou mauvaises. Je ne puis avoir parcouru une révolution de plus de trente années, je ne puis avoir été le témoin de grands et terribles évènements, sans qu'ils ne m'aient laissé des souvenirs. Mes pièces même, qui se ressentiront du temps où elles ont été écrites, me conduiront nécessairement à des observations qui doivent être connues puisqu'elles s'attachent à mes travaux. — Mon confrère, M. Étienne, dans son discours de réception à l'Académie, avait avancé que, s'il était possible que l'histoire d'un peuple se perdît tout-à-fait, le théâtre, par ses comédies, pourrait offrir une nouvelle histoire qui constaterait au moins les progrès

de la civilisation, et serait un tableau des usages et des mœurs du temps. Cette idée, qui parut aussi neuve que juste, me sert d'autorité, et motive la méthode que j'ai choisie pour l'impression de mes comédies. Notre révolution, par l'importance de ses évènements, renferme plusieurs siècles. Chaque catastrophe amenait un changement dans le goût et dans les mœurs. L'auteur dramatique, devant peindre ces diverses périodes, était donc forcé de prendre la couleur du moment, et, sans s'écarter de ses principes, d'habiller ses personnages à la mode. Ce sont ces différents et rapides changements qui seront l'objet de mes Notices. Je dirai pourquoi je fis telle ou telle pièce et quel en fut le résultat; et si sur ma route se rencontrent des personnages qui peuvent mériter l'attention par de grandes qualités et de constantes vertus, j'éprouverai un véritable plaisir à leur rendre un hommage qui ne me sera jamais commandé par leur importance dans le monde. —Quant à ces marionnettes politiques que le parti qui triomphe retrouve toujours, je laisserai à leur sagacité le soin de se reconnaître dans des réflexions générales qui, je l'avoue, pourront bien m'avoir été inspirées par le souvenir de leur conduite. Mon projet en écrivant des Notices n'est pas

de faire la satire des hommes qui ont joué un rôle dans nos révolutions, mais de tirer des conséquences morales d'évènements qui ne peuvent être sans intérêt pour les contemporains.

Ces évènements ont eu tant d'influence sur mes ouvrages que je puis dire avec vérité que ce sont eux seuls qui m'ont fait auteur. Plus appelé par mes penchants que par le genre de mes études à écrire pour le théâtre, chacune de mes pièces est devenue l'effet d'une inspiration subite. Aussi verra-t-on dans mon recueil, que, tout en reconnaissant des genres, je ne pouvais en suivre aucun. Je ne me suis jamais dit : je veux faire une comédie, un drame ; mais je me laissais dominer par la première pensée que faisaient naître en moi le hasard, des entretiens, des rencontres ou des voyages. Il est donc vrai que les choses qui m'ont été personnelles ont eu la plus grande influence sur mes compositions ; et qu'en désirant de faire connaître cette influence, je dois me résigner à livrer au public, avec mes ouvrages, mes opinions, mon caractère, et presque ma vie entière.

Cet engagement de joindre à ses ouvrages le tableau de sa vie pourrait paraître à beaucoup d'écrivains une tâche pénible. Ils seraient obligés

de confesser les motifs qui, dans telle ou telle circonstance, les ont fait changer de style. Cette inconstance politique, tout à la mode qu'elle soit, est toujours embarrassante à justifier. On veut bien les places, les honneurs qu'amènent les palinodies; mais on n'en rougit pas moins du blâme que l'on sait mériter et qu'on cherche à braver par l'audace. C'est pourquoi vous voyez tous ces déserteurs des principes les plus généreux porter dans la société l'affectation d'une assurance imperturbable, et opposer l'effronterie aux justes reproches qu'on pourrait leur faire. Ils ressemblent à ces femmes galantes qui, n'ayant plus de réputation à conserver, forcent par leur impudence les femmes honnêtes à baisser les yeux. — Quand on en est venu à ce point que la constance dans ses opinions et dans ses principes est presque un ridicule dans une certaine classe d'hommes, il faut que l'écrivain qui n'a rien à se reprocher de semblable, s'il ne veut pas être confondu avec ces caméléons politiques, ait le courage de dévoiler sa vie et de prouver qu'il a des droits à l'estime publique par son caractère autant que par ses ouvrages.

Je ne me ferai donc point de scrupule d'entrer dans des détails qui ne peuvent avoir d'autre danger pour moi que de me donner le tort d'appeler

l'attention sur des choses de peu d'importance. Oui, c'est sans doute un tort que de s'imaginer que des particularités qui s'attachent aux travaux d'un auteur peuvent être d'un grand intérêt pour tout le monde. Cependant une pensée me rassure : je sais que le public n'est point ennemi de ces petits commérages de société, tels qu'on les trouve dans les Mémoires du siècle dernier. Les petites histoires scandaleuses, les mots piquants, les *on dit* ont même cela d'utile, qu'en peignant les mœurs d'une certaine classe, ils servent à prouver ou le bon esprit ou la futilité des hommes de cette époque. On se doute bien que les anecdotes et les conversations que je puis avoir à raconter dans les trente ans de révolution que j'ai parcourus, ne peuvent avoir la couleur des Mémoires de *Madame D'Épinay* ou de *M. de Lauzun*; mais elles auront cet avantage sur eux, qu'elles ne blesseront ni la décence, ni l'honneur d'aucun individu.

D'après cet exposé général de mes projets et de mes principes, je ne crains plus d'entrer en matière et de faire connaître quelles sont les circonstances qui m'ont fait auteur. — Successivement marin, militaire (*), ingénieur, architecte, secrétaire de

(*) J'ai fait, comme *volontaire d'honneur*, une partie de la guerre de l'Indépendance de l'Amérique. Je dois peut-être à

la députation des États de Bretagne, j'éprouvais, dans ces diverses situations, de vagues ennuis et le besoin de changer. Malgré la tristesse qui m'obsédait dans l'âge heureux où l'on n'en connaît guère, j'écrivais des comédies, en me reprochant le temps que je dérobais à mes occupations. Entraîné vers le théâtre, mais luttant contre mes goûts, j'aurais suivi la carrière de l'architecture qui m'avait conduit à un emploi dans les bâtiments *des Domaines du Roi*, si par les suites de la révolution, la place ne m'eût quitté, et si de semblables malheurs arrivés à ma famille, ne m'eussent donné le courage de m'en rendre indépendant, et de me suffire à moi-même. Je me livrai donc tout entier au théâtre comme acteur et comme auteur. Si ma mauvaise santé m'obligea de quitter bientôt la première de ces professions, je n'en retirai pas moins un grand avantage par l'étude qu'elle me fit faire des combinaisons dramatiques. Elle me donna quelque entente de la scène : cet avantage fut remarqué à la lecture de mes premiers ouvrages ; il me valut des compliments de la part de mon auditoire, et plus tard les encouragements du public.

Malheureusement je débutais dans un temps où

ces voyages mon attachement constant aux lois d'une sage liberté

l'on recherchait moins dans les ouvrages le goût d'une bonne littérature que l'enthousiasme du patriotisme. Tout ce qui n'offrait pas des allusions à la situation du moment, d'une façon directe ou indirecte, ne pouvait plaire au public. Le théâtre ne présenta long-temps que des *Victimes Cloîtrées* (*), des *Rigueurs du Cloître* (**) ou autres drames semblables. Les auteurs qui s'éloignaient de ce genre étaient même obligés de payer un tribut au goût dominant, par quelques belles tirades sur les circonstances. Je suivis l'exemple de mes confrères, et je fis comme un autre mes pièces patriotiques. Si je ne les insère pas toutes dans mon recueil, c'est qu'autrefois je négligeai de les faire imprimer ; et qu'aujourd'hui il me serait difficile de les retrouver. Je conviens qu'il en est quelques-unes dont le style pourrait paraître singulier à bien des gens ; et cependant je n'ai jamais rien écrit qui pût être désavoué par un honnête homme ; si je ne regrette pas de les avoir en ma possession, c'est qu'elles ne pourraient offrir aucun intérêt pour le lecteur, sous le rapport littéraire, ni politique.

(*) De M. Monvel.

(**) De M. Fiévée.

La difficulté d'écrire ne fit qu'augmenter sous la dégoûtante tyrannie qui s'empara de la France. Afin de régner par les crimes, elle fit ce que fait toujours l'arbitraire, elle s'empara de la presse, arrêta les anciens ouvrages, corrigea nos chefs-d'œuvre et fit tout à la fois trembler les acteurs et les auteurs. Je voulus, avant que la terreur fût à l'ordre du jour, essayer d'éclairer les Parisiens sur ces hommes qui se disaient les amis du peuple. *Les Chevaliers d'Aristophane* m'offrirent le but moral que je me proposais. J'en fis une imitation. Je personnifiai le peuple français, et je lui donnai deux amis; l'un, à force de le flatter, finissait par manger son dîné, tandis que l'autre, en lui disant la vérité et en l'éclairant sur ses vrais intérêts, se faisait chasser comme un ennemi. La censure de ce temps, sans trop comprendre le but de ma pièce, me la fit pourtant défigurer. Mais, tout informe qu'on me la rendit, elle obtint encore assez de succès pour me faire craindre, six mois plus tard, qu'on ne se ressouvînt de ce petit ouvrage et qu'on ne me fît repentir d'avoir parlé raison sous le masque de l'allégorie.

Ce que j'écris aujourd'hui peut paraître à nos jeunes gens une exagération; mais j'en appelle à

tous les auteurs qui ont écrit dans cet horrible temps. Plusieurs sont mes confrères à l'Académie, et ils ne peuvent avoir oublié qu'ils ont plus ou moins couru des dangers, pour avoir voulu rappeler le peuple aux véritables idées de justice et de liberté (*). Telle était l'atroce folie de ceux qui dominaient dans ces jours de deuil, que la modération même devint un crime digne de la peine de mort.—Mais quittons cet horrible tableau. Trop souvent il m'est rappelé par l'aspect de ces hommes de sang que l'on retrouve encore dans le monde, prêts à commettre les mêmes crimes sous des bannières d'une autre couleur. Est-il donc vrai que des partis puissent admettre dans leurs rangs de tels monstres? et ceux qui se prétendent honnêtes gens, et les accueillent comme défenseurs et comme amis, n'ont-ils pas perdu toute pudeur, et ne font-ils pas de la vertu un problême?

Ces digressions sur la révolution sont une suite naturelle des idées que reproduit en moi le souvenir

(*) Les membres du comité de Salut-Public, qui assistaient aux Français, à la répétition générale de *Timoléon*, indignés de ce qu'on avait applaudi un passage de la pièce où l'on parlait sans doute raison et humanité, sortirent de leur loge avec fureur. Les spectateurs et les acteurs, témoins de cette action, furent tellement saisis d'effroi, que la salle se trouva vide en un instant.

du moment où j'écrivis mes premières pièces. Puis-je me disposer à mettre ces pièces sous les yeux du lecteur, sans me rappeler l'époque où je les composai, et sans préparer, par les réflexions qu'elles m'inspirent, le lecteur à ne les juger que d'après le temps où elles ont été écrites. — Mais pourquoi, me dira-t-on peut-être, les avoir imprimées ? — D'abord, parce que j'ai promis mes œuvres complètes, et parce que la bizarrerie de ces pièces tient à l'histoire par la couleur que le théâtre avait été forcé de prendre à cette époque; et que, sous ce point de vue seul, elles peuvent rappeler des souvenirs aux contemporains et piquer la curiosité de nos neveux.

Ce temps où l'on compromettait sa tête en écrivant une comédie ou une tragédie disparut enfin. Tous les partis réunis un instant, séparés de nouveau, devinrent cependant moins furieux; et s'ils ne cessèrent point de combattre, ils firent entrevoir l'espoir d'une pacification générale. Moi, toujours simple spectateur de ces grands évènements, je ne m'occupais que de m'exercer dans l'art que j'idolâtrais et qui m'offrait tant de difficultés. — Retenu par la défiance de moi-même, j'en serais resté peut-être aux ébauches de ma jeunesse, si mon

frère aîné, de retour de l'Italie où il occupait une place dans la diplomatie, ne m'eût encouragé à poursuivre ma carrière. Ses nombreuses connaissances, son goût formé par l'ancienne littérature et par l'étude de toutes celles de l'Europe, me guidèrent dans une route plus vaste et plus philosophique. Intimement liés par la conformité de nos opinions et de nos caractères, nous avons passé notre vie dans un échange continuel des plus douces confidences : il connaissait les travaux de mon esprit comme les sentiments de mon cœur; et s'il calma plus d'une fois la vivacité de ma tête, il redressa plus souvent encore, par la sagesse de ses conseils, les fautes d'une imagination trop fougueuse. Enfin il fut pour moi l'indispensable ami exigé par Boileau; et s'il est vrai que quelques succès m'aient donné un rang honorable parmi nos auteurs comiques, mon frère *Amaury* peut dire avec vérité: *C'est mon ouvrage.*

Je ne reviendrai pas sur les difficultés que j'avais à combattre comme auteur; le style de mes premières pièces les fera connaître assez. Il sera facile de voir qu'un auteur ne pouvait alors peindre les mœurs du jour, si l'on peut appeler mœurs l'esprit d'un parti tantôt triomphant et vaincu. — Pour échapper à ces péripéties politiques, il me vint dans l'idée d'essayer une pièce historique. *Colé*, dans

la Partie de Chasse d'Henri IV, imitée de l'anglais, nous avait laissé un modèle dans ce genre. Quoique sa pièce eût obtenu sous l'ancien régime beaucoup de succès, il n'avait point eu, du moins à ma connaissance, d'imitateurs. Je m'emparai de la mine qu'on avait abandonnée, et mes premiers essais furent si heureux, que tous les auteurs à mon exemple, s'empressèrent de venir exploiter le même filon. L'histoire et les romans étrangers devinrent alors pour nous tous une source abondante; et les pièces que nous y puisâmes se multiplièrent à tel point, qu'il s'en est formé un nombreux répertoire qui a pris le nom de *Répertoire des pièces du genre historique*. Ce n'est donc qu'en raison des obstacles sans cesse renaissants par le changement de la politique, que les auteurs ont été forcés d'exploiter les vieux et les modernes historiens. Certes ils auraient préféré peindre les ridicules et les mœurs du jour, si la sévérité des temps eût pu le leur permettre; mais au moins en travaillant dans un genre qui a son charme en ce qu'il mêle la fiction à la vérité, ils pouvaient décocher, à l'abri de personnages connus, ces traits généraux de satire et de philosophie qui plaisent toujours dans les jeux de la scène. Ce goût pour le genre historique passa bientôt du théâtre dans les romans

français et anglais; et *Walter Scott*, l'un des plus beaux génies de l'Angleterre, a prouvé, en le portant à sa perfection, que ce genre devait avoir un rang dans la littérature.

Plus tard, la nation réunie sous un gouvernement qui promettait une bien plus longue stabilité, prit des formes, modelées, il est vrai, sur les anciennes, mais qui n'étaient pas dépourvues du ridicule nécessaire à la comédie. C'est alors que j'essayai de mettre au théâtre des comédies de mœurs et de caractères. Je n'eus encore qu'à me louer de mes essais; et tous, peut-être, auraient été heureux, si la crainte de la censure, presque aussi rigoureuse qu'aujourd'hui, ne m'eût fait abandonner beaucoup de sujets dramatiques. Le grand raisonnement des censeurs était, qu'on ne pouvait attaquer des ridicules modernes, sans blesser le gouvernement. Ce raisonnement est encore celui des censeurs de nos jours, et le sera probablement de tous les censeurs à venir.

Mes premiers essais ont dû montrer nécessairement en moi quelque incertitude sur le genre que je devais cultiver de préférence; la censure l'augmentait encore, en m'interdisant la peinture des ridicules modernes. Toutes ces contrariétés me firent faire des

réflexions sur l'état de notre théâtre depuis la révolution. Je fis une première remarque, qui n'a dû échapper à personne; c'est que, depuis l'établissement de plusieurs petits théâtres, et le genre de pièces que l'on y représentait, le théâtre français avait perdu beaucoup de son éclat. Le répertoire ancien des auteurs du second ordre, me paraissait d'une pâleur si grande, qu'il me semblait que le talent des acteurs pouvait à peine en triompher. La cause de ce changement n'est pas difficile à expliquer. Quel effet peut avoir une plaisanterie de bon goût sur un public qui peut entendre, sur plusieurs autres théâtres, des pièces où le comique simple et naturel est remplacé par la caricature, et la finesse de l'esprit par une équivoque bouffonne? Quelle situation douce, mais bien amenée, pourra résister à ces grands effets du mélodrame, que la raison approuve rarement, mais qui frappent vivement le cœur et l'imagination? Cet avantage que les nombreux théâtres secondaires ont obtenu de pouvoir faire rire et pleurer tout-à-la-fois le peuple, et même aussi la haute société, devait nuire, non seulement aux pièces anciennes, mais encore aux pièces nouvelles. L'auteur d'une comédie moderne prétendrait en vain faire rire pendant cinq actes.

Le même mot, qui serait trouvé plaisant sur un petit théâtre, serait repoussé aux Français comme trivial, et déciderait peut-être la chute du nouvel ouvrage. Les acteurs qui connaissent bien plus que les auteurs, les convenances de la scène, aidaient eux-mêmes à la perte de leur théâtre, par les craintes qu'ils faisaient naître aux auteurs sur tel mot, ou sur telle situation; et, comme chaque suppression ne peut que retrancher quelque chose de la verve de la première composition, il en arrivait le plus souvent, que l'auteur, pour éviter une chute, ne pouvait jamais obtenir un triomphe. — C'est donc, en examinant bien l'effet des ouvrages de nos différents auteurs anciens et modernes, que je crus reconnaître la cause, qui nuisait à leurs succès passés ou à leurs succès présents. Je vis par exemple que, si *Regnard* était froidement applaudi, c'est que le genre de ses plaisanteries, toutes spirituelles qu'elles soient, recouvraient presque toujours un fond assez léger, et que, de plus, ses caractères n'avaient point de vérité. Je vis que, si *Dancour* était tout-à-fait repoussé de la scène, c'est que ses tableaux, très-vrais dans le temps, devaient être sans intérêt pour un public nouveau, dont une révolution avait changé les mœurs. *Destouches*

se soutenait encore, parce que, moins spirituels que les autres, ses personnages assez naturels, discutaient avec une raison froide qui était entendue de tout le monde. *Molière* seul, régnait sur le théâtre Français avec cet ascendant que lui donne son génie. Si le temps avait vieilli quelques-unes de ses expressions, il n'avait pu rien ôter à la profondeur de ses caractères, à la vérité de son dialogue, et à cette grande philosophie qui fait la base de tous ses chefs-d'œuvre; il semble même, que la révolution ait ajouté à son éclat; et cela devait être, parce que, le grand homme, en pensant toujours, a donné toujours à penser.

Après avoir comparé nos anciens auteurs par l'effet de leurs ouvrages à la représentation, je jetai un coup d'œil sur le parterre, et j'y vis une jeunesse ardente, pleine d'idées et de philosophie; je vis que pour mériter ses suffrages, il fallait parler à sa raison autant qu'à son esprit. Quel était le meilleur moyen pour y parvenir sans danger?... c'était d'intéresser son cœur; cette route était difficile : un préjugé bannissait de la comédie toute scène qui pouvait appeler les larmes; j'ai dit un *préjugé*, car nulle poétique des Anciens n'a fait cette défense, et l'on n'en fit une loi que dans ce

temps, où la comédie maniérée ne peignait que des ridicules de sallon et se gardait bien de toucher aux vices. Cette crainte de donner à mes ouvrages une physionomie de drame, ne devait donc pas m'arrêter. Comme je comptais bien ne pas en bannir le comique, et que j'espérais le trouver dans le développement de mes caractères, je ne craignis plus de descendre dans l'arène avec une certaine confiance. — Peindre autant que je le pourrais des mœurs nouvelles; essayer des caractères pris dans la nature; en les développant, lancer quelques traits généraux de satire; parler à la raison, à l'esprit, au cœur; enfin, faire rire et pleurer tout-à-la-fois, c'était là mon but : ce but, je crois l'avoir atteint; et, malgré les nombreuses critiques du coriphée des journalistes, malgré ses anathèmes, lancés sur le genre de mes comédies, le public, en me prouvant que mes essais ne lui déplaisaient pas, m'a donné l'orgueil de croire que je n'ai pas choisi une mauvaise route.

Si dans les cinquante pièces que j'imprime, trois ou quatre seulement ont été repoussées par le public, je n'en crois pas moins de mon devoir de les soumettre au jugement du lecteur. C'est par

les pièces imparfaites d'un auteur, que l'on juge les progrès que le temps et l'étude lui ont fait faire. Les jeunes gens, en comparant les premiers et les derniers ouvrages d'un écrivain qu'ils aiment, apprennent que ce n'est que pas à pas que l'on avance dans la carrière, et qu'on peut parvenir au succès. Je juge des autres hommes par moi-même; je sais que j'ai parcouru avec autant de plaisir les essais défectueux de nos auteurs, que leurs chefs-d'œuvre qui m'étaient trop connus. En relisant des pièces dont le public avait fait justice, et qu'on ne retrouve plus à la scène, je cherchais à me rendre raison des causes qui les avaient fait rejeter. Tout en rendant justice aux beautés répandues dans ces ouvrages, je finissais par trouver les défauts qui avaient dû empêcher leur réussite, et cet examen devenait tout-à-la-fois pour moi, un amusement et une étude. Au reste, je puis assurer que presque toutes les pièces que j'imprime, ont eu du succès dans leur temps. Si la retraite des acteurs qui les ont jouées dans l'origine, si d'autres circonstances tiennent, en ce moment, éloignées de la scène, plusieurs de ces petites pièces, c'est que leur peu d'importance ne devait leur donner qu'une courte durée. Il

n'en est pas de même des grands ouvrages. Appuyés sur la vérité et la morale, ils doivent survivre à l'époque qui les vit naître. La philosophie règnera sur la scène française, aussi long-temps que la raison du peuple pourra triompher de la sottise et de l'erreur.

Quant aux pièces qui n'ont jamais été représentées, et qui paraîtront pour la première fois dans ce recueil, elles ont toutes été reçues à nos premiers théâtres. La censure ou des évènements politiques s'opposèrent autrefois à leur représentation; depuis, une plus grande connaissance de l'art m'ayant rendu plus timide, je n'ai pas cru devoir essayer de les livrer à la scène; cependant de ce nombre, il en est trois, que je regrette beaucoup de n'avoir pu faire jouer. Comme ce sont mes derniers enfants, il est possible que je sois aveuglé par l'amour paternel; mais d'après l'idée que je me fais de leur effet théâtral, je n'hésite pas à les mettre auprès de celles de mes pièces, que le public a le mieux accueillies. Elles sont fondées sur une grande pensée; et la saine philosophie, qui en fait aussi la base, devait, selon moi, en assurer le succès. Si l'on trouve dans ce que j'avance, un excès d'amour-propre, on se trompe. Ne sait-on

pas, qu'un auteur qui n'est pas joué, a, jusqu'au moment de la représentation, le droit de se bercer de sa chimère, de rêver les applaudissements, et de s'enivrer, par anticipation, de sa gloire future? C'est au moins une compensation au tourment qu'il doit éprouver, quand la triste réalité vient détruire toutes ses illusions. Néanmoins, quelque cruelle que soit la situation d'un auteur qui voit disparaître en un instant le fruit de plusieurs années de travail, je me résignerais encore, pour mes trois derniers ouvrages, à m'exposer à la rigueur du public, si l'inexorable censure voulait le permettre.

Mais comme la censure ne permettra plus rien et ne peut plus rien permettre de tout ce qui peut, je ne dis pas blesser, mais seulement égratigner un ordre, une caste, une *classe*, tout auteur, qui ne voudra pas être taillé comme un esclave, fera bien de renoncer à faire de grandes comédies, puisque la vraie philosophie et la satire instructive ne peuvent plus se montrer sur la scène, sous peine d'enfreindre les lois.

Mon projet était, en commençant cette préface, d'entrer dans de très-grands détails sur les tourments, auxquels doit se résigner l'auteur drama-

tique. Je voulais peindre tous les abus d'une censure qui n'a que le pouvoir de nuire et qui ne veut prouver son dévouement au ministère, que par le nombre de ses victimes. Je voulais faire connaître ce tribunal de gens de lettres inamovible qui, depuis le ministre *Fouché*, n'a cessé de couper et de rogner pour le compte soit de l'empire, soit du gouvernement royal. De là, passant à des considérations plus élevées, j'aurais indiqué ce que devrait être la censure dans l'intérêt de la morale, de la tranquillité publique et des auteurs dramatiques; j'aurais prouvé qu'il était indispensable que les personnes chargées de la censure, fussent environnées de l'estime publique par l'indépendance de leur fortune et leur position honorable dans la société. Si je n'entre dans aucun de ces développements, c'est par égard pour quelques-uns de nos censeurs actuels, que dans leur qualité d'écrivains indépendants, on voit avec regret exercer encore de pareilles fonctions.

Cependant, quoique je me sois bien promis de ne pas citer de faits qui me soient personnels, je ne puis m'empêcher de représenter la situation d'un auteur obligé de remettre son manuscrit à un confrère, dont il n'estime souvent ni la per-

sonne, ni le talent. Une fois le manuscrit porté à ce tribunal invisible, il circule alternativement parmi tous ceux qui le composent: aucun terme n'est fixé à la durée de son emprisonnement; et ce n'est qu'après de longues sollicitations et des courses sans nombre, qu'on parvient à connaître son sort. Que ne puis-je rendre la figure d'un auteur, qui revoit son manuscrit après toutes les angoisses d'une longue attente! Chaque page qu'il parcourt, fait bouilloner son sang et lui fait jeter des cris d'indignation. Dans tout ce qui est raturé, il reconnaît souvent la main d'un bas flatteur, d'un homme de parti ou d'un sot. Qu'on ne croie pas que ce tableau des maculations dramatiques soit exagéré; je possède plusieurs manuscrits censurés qui seraient un objet de curiosité, par la petitesse des remarques et la niaiserie des observations. Partout on y voit un outrage à l'autorité, partout on y fait un outrage à la raison. — Graces au ciel! par leurs rapports secrets, ces bourreaux de l'esprit n'armeront plus contre moi la rigueur du gouvernement; ils m'ont forcé de quitter une carrière, où le public me décerna plus d'une couronne; et ils en chasseront comme moi, quiconque, à l'exemple du grand maître, osera pré-

senter au peuple les grands développements d'une pensée noble et généreuse. Que fait au surplus à la nation, que notre belle scène française ne puisse s'honorer encore de nouveaux ouvrages? N'avons-nous pas d'illustres censeurs et des *bons hommes de lettres?*

Mais comme il est impossible que l'on maintienne encore long-temps un pareil mode de censure, j'engage les jeunes gens qui se livrent à la littérature dramatique, à ne point se décourager. C'est sans doute un grand tourment pour un auteur, qui n'a d'autre désir que d'amuser et d'instruire, de se voir arrêté dans son honorable ambition. Cependant, qu'il ne renonce point à la mission qu'il s'est donnée; le temps et la sagesse du gouvernement finiront par lui aplanir la carrière. Si dans ce moment je recule devant l'obstacle, c'est qu'un vieil athlète n'a plus le temps d'attendre le combat, et qu'il est prudent à lui de profiter de son inaction pour faire une retraite honorable.

Au nombre des misères dramatiques, il en existe encore une que je dois signaler à la jeunesse; je veux parler des journaux. Pendant plus de vingt ans ils ont empoisonné ma vie et détruit ma santé. Ce n'est que depuis quelques années que je suis devenu insensible aux petites méchancetés des coteries

et à l'injustice des haines de parti. Elles ne peuvent plus m'atteindre ni par de misérables épigrammes, ni par leurs grosses injures. L'expérience de mes trente ans au théâtre m'a convaincu d'une grande vérité, c'est que toute la malice humaine ne peut rien contre une pièce forte de raison et de choses. Je pourrais appuyer ce que j'avance d'exemples tirés de mon répertoire qui constateraient l'impuissance des journaux ; mais cela nous mènerait trop loin. Je dirai seulement que le journaliste qui, en nous jugeant, écoute plus ses passions que sa bonne foi, peut causer de grands chagrins à un auteur ; mais qu'il ne peut nuire à son ouvrage, si le public l'a distingué. Que le jeune littérateur se rassure donc contre de pareils coups ; qu'il soit insensible à l'injustice, aux épigrammes de ses ennemis, et qu'il ne mendie point des articles favorables. S'il a été doué par le ciel d'un certain talent, que, plein de confiance dans son travail et dans ses efforts, il marche à son but sans apercevoir les obstacles ; et si, malgré tous ses antagonistes, il parvient à des succès, qu'il en jouisse sans insolence, comme il les aura obtenus sans intrigue. Quel est le but de tous les hommes? La fortune, ou la célébrité. Et comme rien n'est plus méprisable qu'une fortune mal acquise, rien n'est

moins honorable qu'une célébrité passagèrement usurpée.

Après avoir fait mes adieux à la censure et aux journaux, il me reste un autre devoir à remplir envers les acteurs du Théâtre-Français que les circonstances ont privés de mes dernières comédies. Par leur représentation, j'aurais pu reconnaître les preuves d'estime qu'ils m'ont données du jour où je partageai leurs travaux. Je ne puis que m'enorgueillir de l'intérêt qu'ils ont pris à tous mes ouvrages, du zèle qu'ils ont mis à les représenter, et des talents qu'ils y ont déployés. Dans chacune des notices de mes pièces, je me réserve de parler des principaux acteurs qui contribuèrent à leur succès. La réputation des acteurs est fugitive comme la parole; elle s'éteint dans la génération qui leur survit, si l'auteur, par des témoignages de sa reconnaissance, ne les attache à sa renommée. Je n'ai pas la prétention de porter fort loin leurs noms; mais au moins il est de mon devoir de leur faire partager mon sort. Cependant je sens trop que ce désir de leur être agréable peut m'offrir bien des difficultés. Pourrai-je jamais donner une idée de l'actrice inimitable qui a embelli presque tous mes ouvrages? Pourrai-je faire connaître à ceux qui

n'ont point vu *Mademoiselle Mars*, l'expression de sa belle physionomie, sa grace toujours nouvelle, son accent si pur et si mélodieux? — Mais je dirai, par exemple, et l'on me comprendra, qu'un secret instinct lui fait deviner la pensée de l'auteur. J'ajouterai que, dès l'instant qu'elle se charge d'un caractère, elle en a compris toutes les nuances et tous les effets; et que, sans travail et sans efforts, elle se trouve avoir atteint la perfection. — Ah! combien est pénible l'adieu que je suis forcé de faire à l'aimable interprète de mes plus heureuses pensées! Quand je songe que, dans trois grandes comédies, je pouvais m'appuyer encore de son rare talent, je ne puis que maudire la destinée qui la prive de nouveaux succès dont j'aurais peut-être partagé la gloire.

Arrivé à cet âge où l'imagination se refroidit, où l'on ne trouve plus dans son cœur cette chaleur et ce désir du travail qui peuvent faire prédire un triomphe, ce n'est pas sans un secret plaisir que je vais passer en revue les travaux de toute ma vie. Si mon goût plus épuré par l'expérience me fait apercevoir les défauts de telle ou telle comédie, ma mémoire m'offrira, comme un dédommagement, le plaisir que m'a fait son succès. Je puis

me comparer au nautonnier qui, de retour dans ses foyers, relit le journal de ses voyages. S'il tremble encore au souvenir des tempêtes qui l'accueillirent dans de lointains climats, il sourit à l'idée d'avoir trouvé dans ses talents les moyens d'en triompher. — Comme le nautonnier, je compte aussi des naufrages; mais lorsque je songe à la multitude des dangers que j'ai voulu courir, je ne puis que rendre grace au destin de m'avoir fait échapper à mes nombreuses témérités. Ah! si, comme les poètes anciens, il m'était permis d'élever un monument à mon dieu protecteur, j'appendrais aux murs du Théâtre-Français une lyre plus d'une fois couronnée, et j'inscrirais au-dessous :

AU PUBLIC L'AUTEUR RECONNAISSANT.

CHRISTINE,

OU

LA MORT DE MONALDESCHI,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

NOTICE
SUR CHRISTINE.

Mon fils en rhétorique a fait sa tragédie,

a dit La Harpe dans ses *Muses rivales*. En effet, aux yeux des jeunes gens, la tragédie est toujours plus séduisante que la comédie; et, s'ils se livrent à la littérature dramatique, c'est toujours par une tragédie qu'ils entrent dans la carrière. La peinture de nos vices, de nos ridicules, de nos habitudes domestiques les touche moins que l'ensemble d'un tableau dont les personnages semblent être au-dessus des autres hommes. L'importance de l'action qu'il représente, les noms des héros qu'il rappelle, tout sert à justifier leur admiration. L'amour et la gloire étant presque toujours les seules passions qui les dominent, ils ne sont que faiblement émus par des satires de mœurs qu'ils connaissent à peine, ou par des tableaux de vices qu'ils n'ont point encore connus. Mais quand, par une triste expérience du monde, ils se sont aperçus que ces princes et ces héros, vus de près, étaient loin de ressembler, et

par leur langage et par leurs actions, à tous ceux que le poète a cherché à embellir de tous les secrets de son art, ils abandonnent bientôt cette nature idéale, pour la comédie, moins flatteuse par ses couleurs, plus vraie dans ses détails, plus utile dans ses résultats. Cette différence, dans le goût des jeunes gens et dans celui des vieillards, ne vient, en effet, que de la distance qui sépare leur âge. Les premiers ne connaissent point la vie, et sont disposés à croire tous les hommes de leur temps bons et généreux; tandis que les seconds, vieux témoins des travers et des ridicules de leur siècle, sont toujours disposés à s'amuser de ce qu'ils ont rencontré dans le monde, de cette lutte éternelle entre les honnêtes gens et les fripons, les gens d'esprit et les sots.

D'après ces considérations, qui ne sont qu'une paraphrase du vers de La Harpe, il ne paraîtra pas étonnant que je commence mon recueil par une tragédie. J'ignore si elle a quelque mérite, puisqu'elle n'a jamais été représentée; mais je sais que, de tous mes ouvrages, c'est celui qui m'a donné le plus de plaisir à composer. Il s'attache aux premiers événements de ma vie, à une époque où chaque jour amenait une sensation, une crainte, un espoir, un plaisir. Il fut reçu à la Comédie française quelques mois avant la dissolution du théâtre par l'empri-

sonnement des acteurs, dont je partageai le sort, à mon retour de l'armée. Les grands et funestes événements qui suivirent cette époque ne me permirent pas de songer à mon œuvre tragique. Comment aurais-je pu m'en occuper, dans un moment où, comme l'a dit un homme de beaucoup d'esprit, *la tragédie courait les rues!* Un autre sentiment me retenait encore : je n'étais pas seul propriétaire de mon trésor, et mon collaborateur était absent : qu'il me soit permis de parler de lui, d'entrer dans quelques détails sur ses talents, sur son esprit. Il n'est plus, et les regrets qu'il a laissés à sa famille, comme bon père et bon mari, à tout un département, comme excellent administrateur, me donnent le droit, en présentant au public ce commun essai des travaux de notre jeunesse, de jeter quelques fleurs sur sa tombe.

M. de Corbigny, un peu plus jeune que moi et né dans la même ville, vint à Paris, plein d'amour pour la liberté, offrir à son pays son bras et ses talents. Le hasard me le fit rencontrer; ce goût pour le théâtre, si naturel à la jeunesse, fit bientôt d'une liaison accidentelle une grande intimité ; nos conversations, sur tout ce qui nous frappait en littérature, nous amenèrent à des confidences réciproques. Je ne craignis plus de lui faire connaître quelques essais dramatiques que j'osais à

peine lire à mes plus intimes amis; il m'encouragea : et dominé lui-même par un secret penchant pour le théâtre, il me proposa de travailler avec lui. Quelques jours avant cette proposition, il était allé voir *Fontainebleau;* et les traces du sang de *Monaldeschi*, que l'on montrait encore dans la galerie, nous firent naître l'idée de traiter le sujet de *Christine.* De ce moment nous devînmes inséparables ; il vint loger près de moi : chaque jour nous réunissait, et chaque jour était un nouveau plaisir, par les entretiens que nous avions sur l'objet que nous supposions devoir faire un jour notre gloire et notre fortune. Heureux temps! où le jeune homme ne vit que dans un avenir créé par son ardente imagination, où sa carrière s'agrandit en raison de ses désirs, où chaque instant enfante un nouveau rêve! que d'heureux il fait! que de belles dont il conquiert l'amour! que de récompenses glorieuses ses belles actions lui méritent! Nos rêves à nous ne se portaient alors que sur un seul objet; sur notre tragédie, sur l'espoir de son succès. Chaque pensée qui s'échappait de notre plume nous semblait une nouvelle création arrachée au génie : nous déclamions nos scènes avec toute la chaleur de notre âge; et les compliments naïfs que nous nous faisions mutuellement sur nos talents, étaient moins l'effet d'un amour-propre mal placé,

que celui de l'enthousiasme que nous apportions à notre ouvrage. Cet enthousiasme nous suivait jusque chez le modeste restaurateur où nous allions prendre *nos petits repas*,

Bien petits en effet si l'on comptait les plats *,

mais que nous faisions durer plus qu'un grand dîné de famille en province. Il est vrai que nous nous permettions souvent, par quelque friandise, d'anticiper sur la fortune à venir que devait nous procurer notre tragédie. Mais bientôt les circonstances, qui disposent toujours des hommes, en les lançant dans des carrières qu'ils ne désirent point parcourir, le forcèrent de prendre une place dans l'administration : en vain il voulut m'entraîner dans la route qu'il allait parcourir; je restai fidèle à je ne sais quel instinct qui me portait vers le théâtre. Son zèle à remplir ses devoirs, son intégrité dans les affaires, ses véritables talents, comme administrateur, lui firent parcourir en peu de temps un chemin très-rapide. Il fut distingué par un homme qui ne se trompait pas sur les hommes, quand il en avait besoin, et qui sut trop s'en servir pour notre malheur et le sien : mon ami mérita ses faveurs. Ses rêves d'amour et de gloire étaient finis, celui de l'ambition avait commencé quand il mou-

* Collin d'Harleville.

rut *préfet* et *baron*. Et moi, tout-à-fait insensible à ce que les hommes appellent grandeurs et biens, toujours livré à mes goûts, et bien convaincu que tout n'est que songe dans la vie, je continuai mes rêves dramatiques : s'ils ne se sont pas terminés par des honneurs et des richesses, ils n'en ont pas eu moins de charmes pour moi. Entre toutes les chimères de la vie, en est-il une plus douce que de chercher à mériter et d'obtenir quelquefois le suffrage de ses concitoyens !

Je n'entrerai dans aucun détail sur la tragédie de *Christine*. On y trouvera les réminiscences de scènes et de sentiments, qui devaient échapper à des jeunes gens dont la mémoire était remplie de nos chefs-d'œuvres dramatiques. Le seul personnage qui aurait pu, selon moi, lui mériter l'indulgence du public, est celui de Christine. Tout-à-fait conforme à l'histoire, notre héroïne se montre, à-la-fois, passionnée jusqu'au délire, regrettant son abdication, et portant hors du trône tout l'orgueil d'une souveraine. Si l'amour et la jalousie, seuls ressorts de notre ouvrage, n'y sont pas peints avec la profondeur qu'un pareil sujet demande, on y rencontre, je le crois du moins, cet attribut de la jeunesse, la force et la chaleur. Au reste, il me serait difficile de me faire une idée de cet ouvrage à la représentation : je ne l'avais pas relu depuis trente

ans, et, si j'y trouve de grands défauts, j'y trouve aussi des qualités qui peuvent en faire excuser l'impression. En l'imprimant, d'ailleurs, j'y vois deux avantages : celui d'appeler l'attention de nos auteurs tragiques sur un sujet que je crois digne de la scène; et celui, de rendre un hommage à la mémoire de l'ami de ma jeunesse, ce qui était un besoin pour mon cœur.

PERSONNAGES.

CHRISTINE, reine de Suède.
MONALDESCHI, favori de Christine.
LAGARDIE, ami de Monaldeschi.
SENTINELLI, ancien favori de Christine.
SELTO, officier des gardes de Christine.
DELMONTÉ, ami de Lagardie.
UN ENVOYÉ de Louis XIV.

La scène est à FONTAINEBLEAU, dans une salle contiguë à la galerie.

CHRISTINE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DELMONTÉ, LAGARDIE.

DELMONTÉ.

En vain vous refusez de m'ouvrir votre cœur;
Je dois de mon ami partager la douleur.
Mais jusqu'à l'amitié tout vous semble un supplice.
De me cacher vos maux auriez-vous l'injustice?
Vos chagrins, malgré vous, paraissent chaque jour.
Et de Fontainebleau le superbe séjour,
Ce palais qu'embellit encore une héroïne,
Ces honneurs par Louis prodigués à Christine,
Rien ne peut-il enfin contenter vos désirs,
Et faudra-t-il vous plaindre au milieu des plaisirs?

LAGARDIE.

Ah! si tu connaissais la douleur que j'éprouve!...
Je crains que ta raison, ami, ne la réprouve;
Et tel est de mon sort l'enchaînement cruel
Qu'en te la révélant je suis plus criminel.

DELMONTÉ.

Hélas! vous m'effrayez! quel est donc ce mystère?
A ma tendre amitié vous ne le pouvez taire.

Vous savez que souvent....

LAGARDIE.

Oui, je connais ton cœur;
Et je sens que je dois te dévoiler l'erreur
Qui va faire à jamais le tourment de ma vie.
Christine, tu le sais, sur l'heureux Lagardie
Toujours de ses bontés déploya la faveur,
Mais, hélas ! emporté par une folle ardeur,
Je devins trop sensible à sa bonté propice;
J'oubliai le bienfait près de la bienfaitrice.
Que te dirai-je enfin? Tu vois mon désespoir.
Je la cherche par-tout, et je crains de la voir;
Et forcé d'étouffer le beau feu qui m'enflamme,
Cet amour violent, que je porte en mon ame,
Ne me laisse, pour prix de mes tourments affreux,
Que l'espoir de mourir consumé par mes feux.

DELMONTÉ.

L'ai-je bien entendu! Christine a su vous plaire?
Ah! redoutez l'effet de ce feu téméraire!
Songez à tous les maux qu'il peut produire un jour;
Songez qu'une distance.....

LAGARDIE.

En est-il pour l'amour!
Ce n'est ni sa grandeur, ni l'éclat de ses charmes,
Ami, qui m'ont contraint à lui rendre les armes:
Ce sont mille vertus qui la font admirer;
Qui, malgré la raison, forcent à l'adorer.
Dis-moi; sans être ému, peut-on voir une reine
Descendre d'elle-même au rang de citoyenne?
Abdiquer la couronne et n'avoir pour sujets

Que des infortunés, heureux par ses bienfaits?

DELMONTÉ.

Je vois avec douleur, je vous le dis sans feinte,
D'un amour insensé votre grande ame atteinte.
Votre cœur dès long-temps chérit Monaldeschi;
Pour prix de ses bienfaits doit-il être trahi,
Quand la reine, oubliant une vaine distance,
De ses feux aujourd'hui couronne la constance?

LAGARDIE.

Et voilà, cher ami, ce qui fait mon tourment!
Le remords, malgré moi, m'accable à tout moment.
C'est en vain que je veux, cherchant la solitude,
Éloigner le sujet de mon inquiétude;
Je retrouve par-tout mon ardeur et mes feux,
Et je vis isolé, sans être plus heureux.
Je trahis une reine, osant brûler pour elle;
Aux lois de l'amitié je deviens infidèle,
Et j'outrage à-la-fois par ce cruel amour,
Monaldeschi, Christine et moi-même à mon tour.
Vingt fois près de céder au feu qui me dévore,
Je veux lui découvrir à quel point je l'adore:
Le respect s'emparant de mes sens effrayés,
Je ne peux que gémir et tomber à ses pieds.
Je ne m'aveugle pas. Je sais quel est mon crime;
Mais tel est le pouvoir de l'amour qui m'anime,
Que si j'étais heureux, en suivant ses excès,
Je voudrais l'obtenir, fût-ce par des forfaits.

DELMONTÉ.

Je crains de vos transports quelque funeste suite.
Prévenez-en l'excès par une prompte fuite;

Et songez qu'en ce jour ils pourraient bien sur vous
D'un malheur mérité faire tomber les coups.

LAGARDIE.

De mon juste trépas que ne sont-ils la cause!
Je connais les dangers où cet amour m'expose;
Mais celui que je crains, dont mon cœur a gémi,
C'est d'être aussi coupable aux yeux de mon ami.
On vient. Éloigne-toi, Monaldeschi s'avance:
Tâchons de déguiser mon trouble en sa présence.

SCÈNE II.

MONALDESCHI, LAGARDIE.

MONALDESCHI.

O toi, de mes tourments heureux consolateur!
Ton ami dans ton sein vient épancher son cœur,
Cher Lagardie. Hélas! si je pus te les taire,
Si je t'en fis long-temps un indigne mystère,
Ma sensible amitié, qui te connaît si bien,
T'épargnait un chagrin qui deviendra le tien.

LAGARDIE.

Et quel peut-être, ami, le sujet de ta peine?
Assuré maintenant de l'hymen de la reine,
Tu peux de ses bienfaits jouir en liberté,
Et tout concourt enfin à ta félicité.

MONALDESCHI.

Quelle est donc ton erreur sur ma haute fortune!
Cet amour, ces bienfaits, ami, tout m'importune.
Si Christine m'élève au rang de ses amants,

Je ne partage point ses tendres sentiments;
Et loin qu'à son amour je devienne sensible,
Sa bonté tous les jours me semble plus pénible.
A me donner sa main si sa fierté consent,
Elle croit en effet me tirer du néant;
Et s'énorgueillissant du grand nom de Gustave,
Jusque dans son amant elle cherche un esclave.
Non, non, ce n'est point là que tendent mes désirs;
D'un amour mutuel je chéris les plaisirs;
Je ne veux rencontrer, dans l'objet de ma flamme,
Que le seul sentiment que je porte en mon ame;
Et, cette égalité remplissant tous mes vœux,
Avec moins de grandeur je serai plus heureux.
Grace au ciel, j'ai trouvé ce que mon cœur désire,
Et du plus tendre amour je reconnais l'empire.

LAGARDIE.

Quoi! ton cœur brûle, ami, pour une autre beauté,
Et de la reine ainsi tu braves la bonté?

MONALDESCHI.

Apprends donc mon destin. Dans ces brillantes fêtes
Que prodigue Louis, fatigué des conquêtes,
Mes yeux, cher Lagardie, ont trouvé mon vainqueur.
Tout se réunissait pour captiver mon cœur :
Les charmes du jeune âge avec son innocence,
Et l'éclat trop vanté d'une illustre naissance.
Je cédai, j'oubliai Christine et son amour;
Et mon cœur enivré fut payé de retour.

LAGARDIE.

Et quel est ton projet?

MONALDESCHI.

D'abandonner la France;
De quitter pour jamais Christine et sa puissance,
Et de m'unir enfin, sur des bords plus heureux,
Par le plus tendre hymen à l'objet de mes feux.
Oui, voilà désormais le parti qui me reste.
Un instant de retard pourrait m'être funeste.
Je connais bien la reine, et sa prompte fureur
Peut employer ses soins à troubler mon bonheur.
Il est temps de briser la chaine qui me lie,
Elle a fait trop long-temps le malheur de ma vie.
Christine, en s'opposant à mes feux combattus,
M'a fait voir de trop près ses trompeuses vertus;
Et ses talents nombreux, que par-tout on révère,
Ne trompent point mes yeux comme ceux du vulgaire.
Toujours des souverains on embellit les traits;
Mais pour les bien juger, il faut les voir de près.

LAGARDIE.

Au nombre de ces rois peux-tu ranger Christine?
Son grand cœur, peu touché du titre d'héroïne,
De Gustave lui-même a passé les exploits;
Il vainquit les Germains, Christine fit des lois;
Et ce traité fameux, le frein de l'anarchie
Qui depuis sept cents ans troublait la Germanie,
Sans doute à des combats peut être préféré.
Tu sais du goût des arts si son cœur enivré,
Jaloux de s'assurer une belle mémoire,
A celle d'un grand homme associait sa gloire;
Et *Descarte*, en tous lieux banni, persécuté,
Assura dans Stockolm son immortalité.

MONALDESCHI.

Prise moins, Lagardie, un bienfait ordinaire.
Quoi! ne pas détourner ses yeux de la misère,
Peut-il donc te sembler la suprême vertu?
Ce plaisir si touchant, dans les cours inconnu,
Te paraît-il plus beau pour émaner du trône?
Vante moins les mortels qui portent la couronne;
Ne les enivre point par un éloge outré:
Pour eux la bienfaisance est un devoir sacré.

LAGARDIE.

D'autres vertus, en elle, ont droit à mon estime;
Et ce qui lui promet un encens légitime,
C'est pour la royauté ce sublime mépris,
C'est son ame aux grandeurs fixant leur juste prix.
Christine reprenant le rang de citoyenne,
Est plus grande, à mes yeux, qu'avec le nom de reine.
Libre de préjugés, maîtresse de son cœur,
Le pouvoir absolu ne fit point son bonheur;
Sans crainte, sans regrets, elle abdiqua le trône,
Et seule entre les rois mérita la couronne.

MONALDESCHI.

Ah! que tu connais peu l'objet de ce transport!
Et que, si la fortune avait fixé ton sort
Auprès de cette reine à qui tu rends hommage,
Je t'entendrais tenir un différent langage!
Il s'évanouirait le prestige enchanteur,
Et tu serais honteux d'une trop longue erreur!
Tu le verrais bientôt; cette reine fameuse
Qui montra des vertus, sans être vertueuse,
Qui se fit une loi d'étonner l'univers,

Démentirait sa gloire à tes yeux entr'ouverts.
Son cœur sans préjugés abdiqua la couronne....
Crois-moi, sans nul dédain elle eût gardé le trône,
Mais, en sacrifiant un sceptre au goût des arts,
Le monde entier sur elle attachait ses regards:
Le désir inquiet de se voir célébrée
Put, seul, la promener de contrée en contrée.
Christine est trop semblable au vulgaire des rois.
Sans peine elle quitta le sceptre Suédois;
La louange, inconnue aux fils de la nature,
Ne souillait point encor leur bouche libre et pure:
Nos climats corrompus flattaient mieux son orgueil,
Elle y vint : la louange y naissait d'un coup d'œil;
Elle oublia le rang dont elle est descendue.
Mais ce qui dans Christine aurait frappé ta vue,
Ce qui doit pour moi-même être un sujet d'effroi,
C'est cette humeur altière, inégale, sans loi,
Qui la pousse, à la fois, aux vertus comme au crime,
Et dont je puis tomber la première victime.

LAGARDIE.

Eh quoi! ne crains-tu pas que son cœur irrité
Ne poursuive en tous lieux ton infidélité?
D'un œil indifférent verra-t-elle ton ame
Porter à d'autres yeux une coupable flamme?
Le crois-tu?

MONALDESCHI.

Devant moi je verrais le trépas,
Que mon cœur enflammé ne s'ébranlerait pas.
Cesse donc de combattre un dessein nécessaire:
Je dois l'envelopper des ombres du mystère.

Aussitôt que la nuit aura voilé les cieux,
Je prétends pour jamais abandonner ces lieux.

LAGARDIE.

Ainsi donc dès demain Christine infortunée
A pleurer ton départ se verra condamnée.

MONALDESCHI.

Peux-tu la plaindre? ô ciel! elle a fait mes malheurs.

LAGARDIE.

Quand tu causes les siens, je lui dois quelques pleurs.

MONALDESCHI.

Trop souvent d'un œil sec elle a vu mes alarmes.

LAGARDIE.

Quand elle est malheureuse, elle a droit à mes larmes.

MONALDESCHI.

Ah! cesse d'augmenter mon trouble et mes ennuis.

LAGARDIE.

Ton bonheur en dépend. Sois constant.

MONALDESCHI.

Je ne puis.
Le sort en est jeté, je suis las de ma chaîne.

LAGARDIE.

Ainsi ton cœur glacé verrait sans nulle peine
(Si jamais elle peut renoncer à ses feux),
Ton cœur d'un autre amant verrait combler les vœux,
Sans que de son bonheur ta tendresse inquiète
Osât....

MONALDESCHI.

Cher Lagardie, ah! que je le souhaite!
Et qu'elle épargnerait de soucis à mon cœur!

LAGARDIE, à part.

Il le souhaite! O ciel. Quel espoir séducteur!
Je pourrais!.... Ah! plutôt rejetons cette idée.

MONALDESCHI.

De quel trouble, soudain, ton ame est possédée?

LAGARDIE.

Hélas!....

MONALDESCHI.

N'écoute plus une indigne pitié:
Ton cœur, en ce moment, se doit à l'amitié;
Viens avec ton ami chercher dans la retraite
Ce bonheur, qu'à la cour bien souvent on regrette,
Et que l'obscurité peut seule nous offrir.

LAGARDIE.

Ah! que demandes-tu?

MONALDESCHI.

Quoi! Je te vois pâlir!
Mon ami ne veut pas épouser ma fortune?
Mais la reine paraît. Sa présence importune
Ne ferait qu'augmenter le poids de mes ennuis;
Je te laisse. Tantôt, plus libre de soucis,
De mes derniers projets j'aurai soin de t'instruire.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LAGARDIE, SEUL.

Je te suis.... Sa présence a de quoi me séduire;
Dois-je encor m'exposer.... Dieu! c'est elle! Fuyons.

SCÈNE IV.

CHRISTINE, LAGARDIE.

CHRISTINE.

Lagardie, arrêtez. J'ignore les raisons
Qui font à votre ami redouter ma présence;
Mais de son embarras que faut-il que je pense?
Si le hasard, pour lui sans doute malheureux,
Si son devoir, enfin, le ramène à mes yeux,
Je le vois interdit, et sa langue muette
D'un cœur indifférent semble être l'interprète:
Et plus souvent encor, soigneux de m'éviter,
Des lieux où je me trouve on le voit s'écarter.
Tant de froideur a droit d'alarmer ma tendresse.
Vous le savez, plutôt amante que princesse,
Christine ne fut point insensible à l'amour:
L'heureux Monaldeschi fut payé de retour.
Loin de m'en repentir, ma tendresse sincère
N'eut, depuis cet instant, nul reproche à se faire:
Et pourtant, le cruel, ardent à m'offenser,
A notre heureux hymen a semblé renoncer.
Lagardie? Ah! rendez le repos à mon ame;
Vous avez ses secrets: me trahit-il?

LAGARDIE.

Madame,

(A part.) (Haut.)

Que lui dirai-je? O ciel! .... Dans le fond de mon cœur,
Monaldeschi souvent déposa son bonheur,
Et s'il faut l'avouer, je lui portais envie.

Pardonnez; près de vous il dut passer sa vie,
Un hymen glorieux devait l'unir à vous;
D'un tel bonheur, sans doute, on peut être jaloux.

CHRISTINE.

Et l'ingrat cependant semble fuir ma présence!
Quoi? tant d'amour serait payé d'indifférence!

LAGARDIE.

Qu'il serait criminel!.... Si propice à mes vœux
Le sort m'avait permis, comme à lui, d'être heureux,
Que de soins je vouerais à mon auguste amante!
Quel bonheur! Quel transport! Que mon amour brûlante
S'exposerait sans crainte au plus pressant danger,
S'il fallait à ce prix lui plaire ou la venger!
Quel plaisir de pouvoir lui dire, sans contrainte,
De quel feu, dès long-temps, mon ame était atteinte;
D'admirer sur ce front, embelli par l'amour,
Sur ce front dédaigneux d'un trône et d'une cour,
De toutes les vertus le noble caractère!
Que d'amour!....

CHRISTINE.

Arrêtez. Cet aveu téméraire....

LAGARDIE.

Madame, il n'est plus temps, je me suis déclaré;
Vous connaissez le feu dont je suis dévoré.
Que de soins cependant mon cœur mit en usage
Pour ne pas vous tenir ce funeste langage!
Vous le savez, partout je fuyais de vos yeux:
Vains efforts, je trouvais votre image en tous lieux.
Je revenais vers vous, et bientôt votre vue
Enivrait de nouveau ma raison éperdue.

Que dis-je! Croyez-vous, par l'espoir enhardi,
Qu'à cet aveu fatal mon cœur ait consenti?
Non, non. De vos regards je craignais la puissance;
A l'instant j'évitais encor votre présence;
Je fuyais; votre bouche a retenu mes pas:
Mon amour a paru; je ne m'en repens pas.
Non, que de mon aveu dissimulant l'audace,
Madame, devant vous je veuille trouver grace.
Hélas! je savais trop quel en serait le prix;
Monaldeschi toujours occupe vos esprits.
De nos cœurs cependant quelle est la différence!
Aimé de vous! ô ciel! les beautés de la France,
De la cour de Louis les objets séducteurs
M'étaleraient en vain leurs appas enchanteurs.

CHRISTINE, *à part.*

Je suis trahie, ô ciel!

LAGARDIE.

Ah! gardez-vous de croire
Que ce soient votre nom, votre rang, votre gloire,
Qui puissent à vos pieds soumettre tous mes vœux.
Ah! pourquoi le destin favorable à mes feux,
Loin d'avoir chez les rois placé votre fortune,
Ne la cacha-t-il pas dans la classe commune!
Christine sur le trône étonnait l'univers,
Christine sans aïeux m'eût fait briguer ses fers.
Un tel aveu, sans doute, a droit de vous déplaire.
Punissez donc, madame, un amour téméraire;
Loin d'en gémir je vole au-devant de vos coups.
Frappez! Ne laissez point fléchir votre courroux.
Frappez donc! A vos pieds j'attends votre sentence;

Oui, si le châtiment, qu'on doit à mon offense,
Est aussi rigoureux que mon amour est fort,
Je ne dois de Christine attendre que la mort.

CHRISTINE.

Levez-vous, insensé! Que votre ame enivrée
Rappelle, s'il se peut, sa raison égarée.
Cet aveu téméraire aurait, n'en doutez pas,
Près d'une autre que moi scellé votre trépas.
Vous auriez offensé la majesté du trône.
Ces reines, que toujours la froideur environne,
Exigent les respects d'une servile cour,
Et mettent leur grandeur à mépriser l'amour:
Rendez grace au destin si Christine plus sage,
Sans approuver vos feux, les pardonne à votre âge.
Mais j'exige qu'ici, pour prix de ce pardon,
Votre bouche confirme ou calme mon soupçon;
J'en puis avoir, sans doute, et quand votre imprudence
A de Monaldeschi confessé l'inconstance....

LAGARDIE.

Qui? moi! madame, ô ciel!

CHRISTINE.

Quoi, ne disiez-vous pas
Qu'à la cour de Louis il trouve des appas?...

LAGARDIE, à part.

(Haut.)

Qu'ai-je dit? malheureux! O ciel!.... Dans mon délire,
Sais-je moi-même, hélas! ce que j'ai pu vous dire?
Madame, punissez un coupable transport;
Si je vous ai déplu, je demande la mort.
Mais, de grace, oubliez que mon ame insensée

Proféra des erreurs si loin de ma pensée;
Et ne m'exposez pas aux mortelles douleurs
D'avoir de mon ami provoqué les malheurs.
Attribuez ma faute au plus affreux vertige...
Ah! sortons; loin de vous va tomber le prestige...
Je ferai pour me fuir d'inutiles efforts,
Et je vais me trouver seul avec mes remords.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CHRISTINE, SEULE.

Juste ciel! A ce point on m'aurait avilie,
Je verrais ma tendresse et ma gloire trahie!....
L'ingrat à mes bontés réserverait ce prix?....

SCÈNE VI.

CHRISTINE, SELTO.

SELTO.

Madame, par mes soins un envoyé surpris
Au palais en secret cherchait à s'introduire;
Je l'ai fait arrêter, et je viens vous instruire,
Qu'il devait à l'instant rendre à Monaldeschi
Ce billet que mes soins ont su trouver sur lui.

CHRISTINE, prenant le billet.

C'est à Monaldeschi.

SELTO.

Lui-même.

CHRISTINE.

Et quel mystère?

SELTO.

Je crains pour un ingrat votre juste colère,
Lorsque vous apprendrez qu'on a trompé vos vœux :
Oui, votre amant, madame, en proie à d'autres feux,
Pour vous abandonner, attendait cette lettre,
Que pendant votre absence on lui devait remettre.
Ses amours, son départ, on m'a tout révélé ;
Mais lisez, à vos yeux tout sera dévoilé.

CHRISTINE.

Est-il donc vrai, cruel ? Est-ce là cette flamme
Dont tu devais payer les transports de mon ame ?
La haine dans ton cœur devança mes bienfaits ;
Si tu ne m'aimes plus, tu ne m'aimas jamais.
Hélas ! Jusqu'à ce jour je ne pouvais le croire.
Je chassais le soupçon, il outrageait ta gloire ;
Et t'ornant des vertus que tu devrais avoir,
Mon cœur, en t'adorant, te traçait ton devoir.
Je croyais que du moins quelque reconnaissance
Devait de mes bienfaits être la récompense ;
Et que ce sentiment, faible prix de l'amour,
A ma tendresse au moins servirait de retour.
Vain espoir !... Cependant, s'il n'était point parjure ?
Si mon cœur soupçonneux au sien eût fait injure ?
Si par un faux rapport on vous eût abusé ?
Dans ce billet enfin, s'il n'est point accusé ?
Qu'avec plaisir mon cœur lui rendrait sa tendresse !
Lisons, c'est trop souffrir du trouble qui me presse.
Amour ! fais qu'à mes yeux il se trouve innocent.

SELTO, *à part.*

Quelle fureur se peint dans son œil menaçant !

Traître Monaldeschi, ta perte est assurée.

CHRISTINE, après avoir lu.

Qu'ai-je lu! M'en fierai-je à ma vue égarée?
Me trompé-je? Est-ce ainsi que l'on parle de moi?
Un vil sujet ainsi se jouait de ma foi!
O désespoir! Et moi dont l'indigne faiblesse
N'osait même à l'instant soupçonner sa tendresse!
Ah! je ne me plains pas qu'il m'oublie en ce jour,
Ce prix m'était bien dû pour mon indigne amour.
J'en rougis. Mais, ô ciel! trahir ma confiance,
De mes plus chers secrets dévoiler l'importance,
Rejeter mon hymen, imprimer sur mon front
De mes feux dédaignés l'insupportable affront;
Et de tous les Français Christine méprisée,
De la cour de Louis devenant la risée!....
Tout son sang expiera ma honte et son forfait.
Que dis-tu, malheureuse? et quel affreux projet!...
Dois-je à ces noirs desseins abandonner mon ame?
Non, non, Monaldeschi n'a pu tromper ma flamme.
Je le crois innocent; et ce billet fatal
Peut-être fut écrit de la main d'un rival.
Oui, tout me dit encor que Christine est aimée;
Que mon amour enfin fut trop tôt alarmée....
C'est trop long-temps souffrir, et mon cœur trop jaloux
Éprouve, malgré lui, je ne sais quel courroux....
Un mot va me prouver si son ame est constante:
On ne peut échapper aux soupçons d'une amante!
Courons tout éclaircir, courons l'interroger,
L'aimer ou le haïr, l'absoudre ou me venger.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MONALDESCHI, SEUL.

La reine dans ces lieux m'ordonne de me rendre,
Hélas ! Que me veut-elle, et que puis-je en attendre ?
De ses feux importuns m'entretenant toujours,
Va-t-elle m'imputer le malheur de ses jours ?
Me peindre sa couronne à mes pieds abaissée,
Et par tant de froideurs si mal récompensée ?
Ciel ! comment soutenir ce funeste sujet ?
Comment nier un feu dont je brûle en effet ?
Ah ! pourquoi dans le sein d'une obscure indigence
N'ai-je pas vu couler ma paisible existence ?
Libre, loin des honneurs que j'ai trop achetés,
J'aimerais.... mes soupirs ne seraient point comptés ;
Et le mensonge impur ne souillant plus mon ame...
On vient ; contraignons-nous, et déguisons ma flamme.

SCÈNE II.

MONALDESCHI, CHRISTINE.

CHRISTINE.

Je puis donc aujourd'hui vous parler sans détours :
Monsieur, je le vois trop, vous me fuyez toujours.
Sans doute, mes regards ont de quoi vous confondre ?

MONALDESCHI.

Madame....

CHRISTINE.

Écoutez-moi, vous pourrez me répondre.
Mieux que vous ne pensez je lis dans votre cœur.
Croyez-vous qu'à mes yeux échappe sa froideur ;
Que dis-je, un sentiment plus outrageant peut-être?...
De nos cœurs, je le sais, un coup-d'œil est le maître ;
Dans le vôtre une fois si l'amour a parlé,
De mes bienfaits en vain je vous aurai comblé.
De l'honneur cependant la voix impérieuse
Gouvernera toujours votre ame généreuse,
J'ai droit de l'espérer, et mes secrets desseins,
Ma gloire, mon repos, déposés en vos mains,
Trouveront, je le crois, un asyle fidèle.
Parlez, et s'il est vrai qu'une flamme nouvelle
Ait pu dans votre cœur effacer mes bontés,
Si vos yeux, un instant, de ma gloire enchantés,
Sans éprouver d'amour m'ont pu rendre les armes,
Parlez; malgré l'affront qu'ils ont fait à mes charmes,
Malgré l'auguste hymen entre nous concerté,
Mon cœur de votre bouche attend la vérité :
Je ne peux qu'à ce prix pardonner votre offense.

MONALDESCHI.

Madame, pouvez-vous soupçonner ma constance?
Mon zèle, mon respect ne vous prouvent-ils pas?....

(A part.)

Que lui répondre? ô ciel!....

CHRISTINE.

D'où naît votre embarras,

Et de la vérité n'est-ce pas le langage?

MONALDESCHI.

Madame....

CHRISTINE.

Je m'en fie à votre témoignage.
Je vois que d'un faux bruit on voulut m'alarmer,
Que l'on vous outragea, que je dois vous aimer.
Je vois sur-tout combien je vous rendais justice,
Quand de Sentinelli redoutant l'artifice,
Sans espoir de retour, je l'éloignai de moi
Pour avoir un instant soupçonné votre foi.

MONALDESCHI.

Tant de bontés, madame, ont droit de me confondre.
Pardonnez si ma bouche a peine à vous répondre.

CHRISTINE.

C'en est assez; monsieur, je connais votre cœur;
Je crois que rien ne peut affaiblir votre ardeur:
Allez, de cet hymen que votre ame souhaite
Mes soins impatients vont ordonner la fête.
Allez, je suis contente.

MONALDESCHI, à part, en sortant.

Ah! sortons de ces lieux!
Et cachons, si je puis, mon trouble à tous les yeux.

SCÈNE III.

CHRISTINE, SEULE.

Grands dieux! peut-on porter plus loin la perfidie!
Chaque mot m'apprenait que l'ingrat m'a trahie,

Et son cœur, sur son front se peignant sans détour,
Me reprochait un temps qu'il volait à l'amour.
Si le traître savait que j'ai lu dans son ame!
Mais non, trop occupé de sa perfide flamme,
Le cruel ne songeait qu'à cet instant heureux
Où l'amour de ses mains doit couronner ses vœux.
Un perfide sujet à cet excès me brave?
Oh dieux! quelle est ma honte! ô mon père! ô Gustave!
Toi, qui sus t'illustrer par de nobles travaux!
Toi! que n'ont pu jamais égaler les héros!
Et qui, dans un combat périssant avec gloire,
Même après ton trépas, remportas la victoire;
Hélas! que dirais-tu, si tu voyais mon cœur,
La proie et le jouet d'une honteuse ardeur!
Mais quoi? J'ose invoquer son ombre magnanime!
Ah! ne songeons plutôt qu'à me venger du crime.
Et pourquoi, trop crédule, ai-je à Sentinelli
Défendu mon aspect?.... Pourquoi l'ai-je banni!
Son bras aurait bientôt, irrité de l'offense,
Puni de cet ingrat la perfide inconstance.
Quoi donc! un autre bras ne peut-il me servir?
Quoi donc! impunément ose-t-on me trahir?
Mais non; réfléchissons.... cette idée est horrible!
Quoi!.... N'importe, le coup lui sera plus sensible.

(Aux gardes.)

Appelez Lagardie..... Ah! quel est mon tourment!
Mais cachons mes projets, et que mon cœur prudent,
Des yeux de Lagardie écartant la vengeance,
Prononce d'un ingrat la trop juste sentence.

SCÈNE IV.

CHRISTINE, LAGARDIE.

LAGARDIE.

Par votre ordre, madame, appelé dans ces lieux,
Je n'ose qu'en tremblant me montrer à vos yeux.
Hélas! je crains toujours que ma funeste flamme,
En troublant ma raison, n'irrite encor votre ame;
Et mon cœur.....

CHRISTINE.

Je suis loin de blâmer votre amour.
Je voudrais, Lagardie, y répondre à mon tour...

LAGARDIE.

Dieux! quel affreux courroux vos yeux font-ils paraître?
Madame, quel sujet?....

CHRISTINE.

Vous allez le connaître:
Je suis trahie.

LAGARDIE.

O ciel!

CHRISTINE.

On connaît mes projets;
Un traître à Mazarin a vendu mes secrets.

LAGARDIE.

Se peut-il!

CHRISTINE.

Vous savez leur importance extrême:
Ce n'était pas pour moi. Reine sans diadême,
Dans la cause des rois si je me trouve encor,

Je ne voulais qu'entre eux cimenter un accord :
Je servais à ce prix Cromwell et l'Angleterre.
Et Mazarin pourtant, instruit de ce mystère,
Croira contre la France entrevoir un complot.
Vous le savez, mon cœur pardonnerait plutôt
Des crimes envers moi, qu'une pareille offense.

LAGARDIE.

Et qui peut donc avoir trahi votre espérance?
Ce n'est que moi, madame, ou bien Monaldeschi:
Pouvez-vous soupçonner?....

CHRISTINE.

Non sans doute, et celui
Dont le perfide cœur m'a lâchement trahie
Quelle peine à vos yeux?....

LAGARDIE.

Il doit perdre la vie.

CHRISTINE.

Quoi! la mort!

LAGARDIE.

Oui, la mort.

CHRISTINE.

C'est vous qui prononcez,
Lagardie!

LAGARDIE.

Oui, moi-même; et si ce n'est assez,
Si l'un de nous a dû subir votre vengeance,
Je veux être à l'instant, sûr de notre innocence,
Ou victime, ou bourreau : parlez, me voilà prêt...

CHRISTINE.

C'en est assez : vous-même avez dicté l'arrêt;

On doit l'exécuter; tremblez pour la victime,
En songeant à la main qui doit punir le crime.

LAGARDIE.

Quel crime! ce discours a droit de m'étonner:
Quel est celui de nous qu'on ose soupçonner?

CHRISTINE, lui donnant la lettre.

Lisez.....

LAGARDIE lit.

« Abandonne à jamais cette reine jalouse
« Dont la fausse vertu cache un perfide cœur;
« Viens, cher Monaldeschi : l'amour et le bonheur
« Se trouveront pour toi sur les pas d'une épouse.
« Ne crains rien..... Mazarin, si puissant aujourd'hui,
« Instruit de ses secrets, nous promet son appui. »

(A part.)

Quelle imprudence!

CHRISTINE.

En faut-il davantage?
Et mes soupçons encor lui faisaient-ils outrage?
Hélas! c'est donc ainsi que sa duplicité
Se jouait de ma flamme et payait ma bonté!
Moi, qui du rang des rois, où le ciel m'a placée,
N'ai pas craint jusqu'à lui de me voir abaissée,
Qui, séduite aujourd'hui par mes lâches amours,
Allais lui confier le bonheur de mes jours;
D'un cœur perfide et faux, c'est moi que l'on accuse!
Ne crois pas que mon cœur t'offre encore une excuse,
Ingrat! c'est cet amour dont je brûlais pour toi,
Cet amour insensé dont j'ai subi la loi,
Qui flétrissait ma gloire et me faisait outrage:

Cet amour en mon cœur a fait place à la rage.
C'est à vous, Lagardie, à vous que j'ai recours;
J'attends de votre bras un généreux secours.
Vous avez prononcé, vous connaissez son crime:
Accomplissez l'arrêt, et frappez la victime.

LAGARDIE.

Grands dieux!

CHRISTINE.

Obéissez.

LAGARDIE.

Je ne puis.

CHRISTINE.

Il le faut:
Vos serments....

LAGARDIE.

Je les romps.

CHRISTINE.

Ce billet....

LAGARDIE.

Il est faux.

CHRISTINE.

Quoi! vous voulez encore ajouter à l'injure!
Écoutez son arrêt.

LAGARDIE.

J'écoute la nature.

CHRISTINE.

Vous l'avez prononcé.

LAGARDIE.

Je fus trop inhumain.

CHRISTINE.

Vous devenez parjure.

LAGARDIE.

Et non pas assassin.
Moi, j'irais accomplir un ordre si barbare!
La jalouse fureur à ce point vous égare?
Vous ordonnez sa mort, vous voulez son trépas,
Et pour l'assassiner vous choisissez mon bras?
Non, madame, jamais. Cet amour qui m'enflamme
De tous les sentiments peut embraser mon ame;
Mais pouviez-vous penser que ma main en fureur
Oserait d'un ami percer ainsi le cœur,
Sans que du repentir une prompte justice
Ne me fit à l'instant éprouver son supplice?....
Ah! s'il vous faut, cruelle, accomplir ce dessein,
Donnez-moi le trépas, je vous offre mon sein.

CHRISTINE.

D'un aussi prompt refus je dois être surprise!
Mais un puissant motif peut-être l'autorise:
Peut-être croyez-vous, en me parlant ainsi,
D'un juste châtiment sauver Monaldeschi?
Non, ne l'espérez pas, votre démarche est vaine;
Il saura si l'on doit outrager une reine:
Et d'ailleurs vous savez si Christine jamais
Ordonna sans raison la mort de ses sujets?
Mais pour anéantir la pitié qui vous touche,
Qu'il vous suffise enfin d'apprendre de ma bouche,
Que, si Christine était au sein de ses états,
C'est sur un échafaud qu'on verrait son trépas.
Je veux bien par pitié, plus que par politique,

Soustraire ainsi sa mort à la honte publique,
Pourvu que par l'ingrat mon amour outragé,
Vengé secrètement, n'en soit pas moins vengé.
J'avais, il est bien vrai, pensé que Lagardie
Devait seul de ses mains punir sa perfidie,
Et que pour un sujet ma moindre volonté
Devait être toujours un ordre respecté;
Je croyais avoir droit à sa reconnaissance,
En laissant à lui seul le soin de ma vengeance;
Et j'osais espérer, je le dis sans détour,
Ou plus de mes bienfaits, ou plus de son amour.
Mais non, pour un ingrat son injuste faiblesse
Peut voir impunément avilir sa maîtresse,
Et, m'opposant les cris d'une vaine pitié,
Colore son refus du nom de l'amitié.
Cependant, s'il savait quelle est la récompense
Que Christine gardait à son obéissance;
Oui, s'il savait enfin, qu'en servant son espoir,
Christine avec son cœur était en son pouvoir,
Lagardie à l'instant, embrassant ma querelle,
En punissant un traître eût mieux prouvé son zèle.

LAGARDIE.

Quoi! je pourrais, madame...? O destin trop heureux!
Je pourrais espérer le succès de mes vœux!
Mais quel est cet espoir où mon amour s'égare?
Pourriez-vous sans frémir regarder un barbare?
Christine pourrait-elle, avilissant sa main,
Partager cet honneur avec un assassin?
Le seul prix qu'on lui doive est l'horreur du supplice.

CHRISTINE.

N'ai-je donc pas le droit de faire ici justice?
Pour punir un rebelle ai-je besoin de lois?
Ne devez-vous pas tous obéir à ma voix?

LAGARDIE.

Oui, nous devons, sans doute, obéir sans murmure:
Mais peut-on étouffer le cri de la nature?
Hélas! comment peut-on, sans inspirer l'horreur,
Sur le sein d'un ami lever un bras vengeur?

CHRISTINE.

C'est assez. Je vois trop que votre cœur timide
Vient de se déclarer en faveur d'un perfide.
Vous ne méritez plus l'intérêt que mon cœur,
Par ses tendres projets, prend à votre bonheur.
Vous croyez que je veux, employant l'avantage
Que me donnent sur vous votre amour et votre âge,
Vous forcer de la sorte à servir mes projets.
Mais ignorez-vous donc qu'ici, dans ce palais,
Je puis d'un seul regard, si la fureur me guide,
Répandre votre sang et celui du perfide?
Que, près de ma personne il est des Suédois
Qui vont tous s'empresser d'obéir à ma voix?
Que vos efforts sont vains, que cet instant peut-être,
Malgré votre frayeur, est le dernier d'un traître?
Et pour mieux le prouver, je m'en vais, de ce pas,
Aux soldats de ma garde ordonner son trépas.

LAGARDIE.

Ah! daignez m'écouter.

CHRISTINE.

Je ne veux rien entendre,

Vainement votre bouche a voulu le défendre.
Son forfait m'est connu, son crime est avéré,
Et son supplice fut trop long-temps différé.
Puisque vous refusez, malgré votre origine,
De partager l'honneur que vous faisait Christine :
Je ne vous presse plus, et vous livre au regret,
N'étant point mon époux, de vivre mon sujet.

LAGARDIE.

(A part.)

Ah! madame, arrêtez!... Grands dieux que vais-je dire!
Quel est donc sur mon cœur ce redoutable empire?
Si, malgré cette horreur que j'ai pour le forfait,
En le désavouant, j'en forme le projet.
Je ne balance plus si Christine l'ordonne.
Mon cœur à sa fureur tout entier s'abandonne.

(Haut.)

Puisque vous le voulez, je jure son trépas;
Et l'amour, malgré moi, saura guider mon bras.
Oui, ce seul sentiment me dévore et m'enflamme;
Lui seul de ses fureurs vient pénétrer mon ame,
Et l'espoir enchanteur dont vous flattez mes sens
D'un reste d'amitié fait taire les accents.
Je me sens pas à pas entraîner dans l'abyme.
Un crime doit toujours suivre le premier crime.
A ce noir attentat tout doit me condamner :
Qui trahit son ami peut bien l'assassiner :
Vous voyez maintenant de quoi je suis capable.
Il ne me reste plus qu'à punir le coupable.
Faut-il dès cette nuit servir votre courroux?
C'est à vous de fixer le moment et les coups.

Parlez : dans quel endroit, où voulez-vous qu'il meure ?
Me faut-il de son sang souiller cette demeure ?
Faut-il, pour ajouter encore à cette horreur,
D'un poignard acéré lui déchirer le cœur ?
Ou bien d'un fer tranchant armant ma main sanglante,
Faire tomber sa tête, et l'emporter fumante ?
Il n'est point de forfaits, commandés par l'amour,
Que mon bras n'exécute en cet horrible jour.

CHRISTINE.

Qu'il périsse à l'instant où son ame inconstante
Croit trouver le bonheur en quittant son amante ;
Qu'il périsse, et qu'il sache, en recevant les coups,
Qu'il ne doit son trépas qu'à mon juste courroux.
Vous pouvez obéir, et soigneux de me plaire,
Servez en l'immolant ma haine et ma colère.
Je ne vous prescris point de terme à sa douleur ;
Essayez cependant de le frapper au cœur :
C'est lui qui m'a trahie, et que ce coup lui prouve,
Quand le cœur est atteint, le tourment qu'on éprouve.
Allez, quand votre bras aura versé son sang,
La récompense est prête, et l'autel vous attend.

SCÈNE V.

LAGARDIE, SEUL.

Elle me quitte ! O dieux ! amour que je déteste ;
Tyran de tous les cœurs, sentiment trop funeste !
Si c'est par des forfaits qu'on obtient tes faveurs,
Viens, mon cœur tout entier se livre à tes fureurs !

Christine, en promettant de couronner ma flamme,
A chassé pour jamais la pitié de mon ame.
Et dût tomber sur moi la rigueur de son sort,
Monaldeschi ce soir va recevoir la mort.
Un secret sentiment au crime m'encourage:
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Je ne veux point savoir s'il peut être innocent.
Quels que soient mes remords, je répandrai son sang.
Hélas! je sais trop bien que je commets un crime,
Que je n'ai pas le droit de frapper la victime:
Mais Christine l'ordonne, et cet ordre inhumain
Me devient plus sacré qu'un arrêt du destin.
Sortons.

SCÈNE VI.

LAGARDIE, DELMONTÉ.

DELMONTÉ.

Monaldeschi m'a donné cette lettre,
Que je dois, par son ordre, en secret vous remettre.

LAGARDIE, lit.

« Ami! dès que la nuit aura voilé les cieux;
« Je puis, à la faveur de l'ombre et du silence,
« Te joindre et te parler un moment en ces lieux.
« Tu ne peux refuser d'abandonner la France,
« Quand, malgré les plaisirs dont jouira mon cœur,
« Monaldeschi, sans toi, n'aurait pas le bonheur. »
L'amitié dans son sein égale au moins sa flamme...
Et du plus noir complot j'ai pu former la trame!

Fatale incertitude! ah! sortez de mon cœur!
Laissez à vos tourments succéder la douleur.
Oui, cédons promptement au transport qui m'anime!
Le bonheur est trop cher, acheté par un crime;
Et quel que soit l'appât qu'il promette à mes feux,
Si je suis criminel, je ne puis être heureux.
C'en est fait, la pitié succède à la vengeance,
Abandonnons mon cœur à toute sa puissance:
Allons près de Christine, il en est encor temps,
Aux pieds de la cruelle abjurer mes serments.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(Il fait nuit.)

LAGARDIE, seul.

Ou porté-je mes pas? quelle nuit m'environne?
Qui m'a conduit ici? d'où vient que je frissonne?
J'avance en frémissant, et l'horreur de ces lieux
Ajoute à mes tourments et les rend plus affreux!
Tout semble prendre part au trouble que j'endure,
Et l'effroi de mes sens s'étend sur la nature.
Pourquoi, de cette horreur, serais-je épouvanté?
Le crime doit toujours chercher l'obscurité.
Quoi! Christine voudrait?... pourquoi l'ai-je revue?
Elle a mis sa fureur dans mon ame éperdue.
Vainement j'ai voulu céder au repentir,
Un seul de ses regards vient de l'anéantir.
Mais cependant, malgré cet amour qui m'enflamme,
Je ne sais quel remords vient effrayer mon ame;
En vain, en l'étouffant, mon cœur se garantit,
Je le sens toujours là : son ardeur me poursuit.
C'est en vain que sa voix veut empêcher le crime;
Si Christine le veut, il faut une victime.
Et je vais la livrer... Oui, que Monaldeschi...
Elle a juré sa mort: il n'est plus mon ami.

Mon ami! Dieux! quel nom a prononcé ma rage!
De ma férocité c'est le dernier outrage.
Pour mériter la mort, quels sont donc ses forfaits?
Sa générosité m'accabla de bienfaits:
C'est à lui que je dois tout l'éclat dont je brille;
Il répandit ses dons jusque sur ma famille;
Hélas! il n'avait point de secrets pour mon cœur,
Et venait, dans mon sein, épancher sa douleur.
Ah! trop funeste amour, quelle est donc ta puissance,
Si tu livres mon ame en proie à ta vengeance?
Quelle est donc ta fureur, si tu crois que ma main,
A mon plus tendre ami, puisse percer le sein?
Mais, quel bruit imprévu vient troubler ces ténèbres?
Il retentit au loin sous ces voûtes funèbres.
Écoutons.

SCÈNE II.

LAGARDIE, MONALDESCHI.

MONALDESCHI, appelant d'une voix basse.

Lagardie!

LAGARDIE.

On prononce mon nom.

MONALDESCHI.

Monaldeschi t'appelle...

LAGARDIE.

O fureur! ô raison!

MONALDESCHI.

Est-ce toi, mon ami, qu'en ce lieu je retrouve?
Ah! que ne peux-tu voir ce que mon cœur éprouve!

Tu connaîtrais bientôt comment Monaldeschi
Sait sentir les bontés d'un généreux ami.

LAGARDIE, à part.

Voici l'instant; frappons... Dieu! tout mon corps frissonne!

MONALDESCHI.

Tu ne me réponds rien. La nuit qui m'environne
A porté dans mon cœur je ne sais quel effroi...
Il va bientôt cesser, si tu pars avec moi.
Hélas! mon amitié, qui doit t'être importune,
Te fait sacrifier une haute fortune :
Mais le don de mes biens peut t'en dédommager;
Dès ce jour avec toi je veux les partager.
Oui, je puis assurer le bonheur de ta vie;
Et ma sœur, tu le sais, au sein de l'Italie,
A tes soins, ton amour, peut accorder sa main.
L'amitié de ses fleurs va couronner l'hymen.
C'en est fait, du bonheur tout m'est un sûr présage :
Tous quatre, réunis sous un ciel sans nuage,
Nous pourrons, loin des cours et de la vanité,
Goûter les plaisirs vrais, chers à l'obscurité.

LAGARDIE, à part.

Ah! malgré mon amour, sa candeur me désarme.

MONALDESCHI.

Tu ne me réponds rien. Ce silence m'alarme...
Lagardie!

LAGARDIE, à part.

Eh! des pleurs s'échappent de mes yeux.

MONALDESCHI.

Nous ne pouvons rester plus long-temps dans ces lieux,
Il y va de mes jours. Partons; la nuit s'avance,

Et Christine, sans doute, en proie à la vengeance,
De quelque scélérat recherche le secours;
Et, pour mieux me punir, l'arme contre mes jours.
Peut-être la cruelle à me frapper s'apprête,
Et son coupable fer balance sur ma tête.

LAGARDIE, à part, dans l'égarement.

Le voilà ce poignard!

MONALDESCHI.

Mais tu me défendras;
Auprès de mon ami je brave le trépas,
Je ne redoute rien. C'est en vain que Christine,
Pour venger son amour, a juré ma ruine.
Son orgueil va tenter un impuissant effort;
Lagardie est tout prêt à partager mon sort,
Et je sais que, fidèle au destin qui nous lie,
Tu mourras, s'il le faut, en défendant ma vie.

LAGARDIE.

O remords! ô fureur! ô funeste projet!
Mon cœur est accablé du poids de son forfait.
C'est en vain que l'amour ranime mon courage,
Un plus doux sentiment l'emporte sur ma rage.
Je ne puis plus long-temps étouffer la pitié,
Et mon cœur cède enfin au cri de l'amitié.

MONALDESCHI.

Mon ami, quel est donc le tourment qui t'agite?
Quoi? loin de te calmer, mon amitié t'irrite.

LAGARDIE.

Je suis un malheureux!

MONALDESCHI.

As-tu quelque chagrin?

Viens, mes bras sont ouverts, répands-le dans mon sein.
Tu ne peux le cacher sans te rendre coupable,
Et je dois partager la douleur qui t'accable.
Mon ami !

LAGARDIE.

Laisse-moi.

MONALDESCHI.

Ne me refuse pas.

LAGARDIE.

Ah dieux! tu veux presser un monstre dans tes bras.

MONALDESCHI.

Un monstre!

LAGARDIE.

Oui, je le suis, et, dans ce jour funeste,
Mon trop coupable cœur se craint et se déteste.
Je ne me connais plus; un aveugle transport
Ne laisse à Lagardie autre espoir que la mort.
Il brûle, il se repent, il gémit, il adore,
Et redoute de voir le jour qu'il déshonore.

MONALDESCHI.

Hélas! à ton ami, tu crains d'ouvrir ton cœur?

LAGARDIE.

Vois-tu bien ce poignard?

MONALDESCHI.

Quelle est donc ta fureur?
Qu'avais-tu résolu?

LAGARDIE.

Ta mort!

MONALDESCHI.

Eh! quoi? barbare!

LAGARDIE.

Oui, voilà mon secret, et je te le déclare.

MONALDESCHI.

Oh! dieux!

LAGARDIE.

Ce n'est pas tout; apprends tous mes excès.
Un billet imprudent révéla tes secrets :
Ta fuite, ton amour, tout est su de Christine;
Elle croit maintenant que mon bras t'assassine,
Et, payant de sa main le plus noir des forfaits,
Elle ordonnait ta mort; et moi, j'obéissais

MONALDESCHI.

Malheureux! quoi? tu peux me plonger dans l'abyme!
Et que t'ai-je donc fait?

LAGARDIE.

Mon amour est ton crime.
J'idolâtrais la reine, et mon cœur attendri
Ne vit d'autre bonheur que d'en être chéri.
Elle a vu mon amour, elle a connu mon ame;
Profitant du pouvoir que lui donnait ma flamme,
Au bord du précipice elle a conduit mes pas.
Ma bouche en frémissant lui promit ton trépas;
Et, pour mieux assurer son injuste vengeance,
Le plus auguste hymen était ma récompense.
Ah! si tu m'avais vu combattu par mon cœur,
Tout en obéissant, détester mon erreur,
Maudissant mon amour et Christine et sa haine,
Tu n'aurais pu le voir sans partager ma peine.
Ne crois pas que je veuille, en peignant mon état,
Pallier à tes yeux le plus noir attentat:

Je sais quel est mon crime; et je ne puis comprendre
Qu'une pitié soudaine ait pu se faire entendre:
Moi qui, par mon amour, heureux dans l'avenir,
Malgré d'affreux remords savourais le plaisir;
Qui, le poignard en main, osais prévoir encore
Le bonheur d'être joint à tout ce que j'adore!
Oui, tel est de mes feux le funeste ascendant,
Que si, pour te venger, tu ne perces mon flanc,
Si ta main dans mon sang ne lave cet outrage,
Tremble qu'un autre instant ne reveille ma rage.
Un regard de Christine, aigrissant ma fureur,
Peut me porter encore à te percer le cœur:
Ainsi préviens mon bras, punis ma perfidie,
Et venge-toi d'un traître en m'arrachant la vie.

MONALDESCHI.

Amour! je reconnais ton empire absolu!
Tout cède à tes fureurs et même la vertu.
Du plus beau sentiment tu nous rends la victime,
Et ton charme trompeur peut nous conduire au crime.
Malheureux, envers moi quelle était ton erreur!
Mais puisque les remords ont pu toucher ton cœur,
Je veux tout oublier : oui, le mien te pardonne,
Et, pour te le prouver, à toi je m'abandonne.
Je te rends ma tendresse, et j'attends de ta foi
Que tu voudras me suivre et partir avec moi.
Laisse-là ton amour, ainsi que ton offense.
Viens, et cette nuit même abandonnons la France;
Guidés par l'amitié, nous irons tous les deux
Chercher dans l'Italie un destin plus heureux.
A ce seul sentiment je borne ma vengeance;

Et j'exige de toi, pour prix de ma clémence,
Que tu voudras enfin, sensible à la raison,
Oublier à-la-fois ton crime et mon pardon.

LAGARDIE.

L'ai-je bien entendu? c'est ainsi que ton ame
Se venge et me punit d'un attentat infame?
Ai-je pu concevoir un projet si cruel?
Ah! ta bonté me rend encor plus criminel.
Je ne te suivrai point. La céleste justice
M'offrirait en tous lieux mon crime et mon supplice.
Je ferais pour les fuir d'inutiles efforts,
Et je serais toujours en butte à des remords.
Il vaut mieux que ton bras se délivre d'un traître:
Je le fus trop long-temps, et je peux encor l'être,
Puisque mon lâche cœur put résoudre ta mort;
Ton bras, pour te venger, doit terminer mon sort.
Frappe, voilà mon cœur, et si, pour un perfide,
Une injuste clémence en sa faveur te guide,
Mon bras à ton défaut, assurant mon destin,
Va punir un ingrat....

(Il lève le poignard pour se frapper.)

SCÈNE III.

LAGARDIE, MONALDESCHI, CHRISTINE.

CHRISTINE.

Arrêtez, inhumain!

LAGARDIE.

C'est la reine, grands dieux!

MONALDESCHI.

Ah! quelle perfidie!
Vous venez en ces lieux pour m'arracher la vie?

CHRISTINE.

Je viens, coupable hélas! d'un trop jaloux transport,
Pour empêcher le crime ou partager ton sort.

MONALDESCHI.

A ce faible retour puis-je croire, cruelle?
Quand, pour m'ôter le jour, votre ame criminelle....

CHRISTINE.

Il est trop vrai, je fus coupable un seul instant:
Du repentir, bientôt, j'ai connu le tourment.
J'ai senti de quel feu mon ame était atteinte,
Mon amour aussitôt a fait place à la crainte;
Mon cœur s'est reproché d'avoir été cruel;
Je te voyais, tombant sous le couteau mortel,
Accuser de ta mort la fureur d'une amante;
Je n'ai pu soutenir cette image effrayante:
Ta fuite, ton amour, tes perfides projets,
Ont produit contre toi d'inutiles effets;
La pitié de mon cœur à chassé la vengeance,
Et j'accours dans ces lieux pour prendre ta défense.

MONALDESCHI.

Perfide! puis-je voir vos remords sans mépris,
Quand d'un assassinat vous vous rendez le prix?

CHRISTINE.

Par ce cruel soupçon ne me fais point outrage,
Je voulais seulement un complice à ma rage;
Et loin que ce forfait lui méritât mon cœur,
Il se livrait lui-même à ma juste fureur.

Pourrais-je, sans mourir, toucher la main sanglante
Qui d'un sang adoré serait encor fumante?
Non, non, ne le crois pas; l'arrêt était porté,
J'aurais, sur lui, sur moi, puni ma cruauté;
Et l'amour, en ces lieux excitant tous les crimes,
Aurait au même instant réuni trois victimes.
Si je ne t'aimais pas, aurais-je autant de torts?
Il faut avoir mon cœur pour sentir mes remords!
Et ce projet cruel, que maintenant j'abhorre,
Doit même te prouver à quel point je t'adore.
Si tu veux augmenter l'horreur de mes forfaits,
Il en est encor temps. Renonce à tes projets!
Laisse là ma rivale; et ton ame constante
Va trouver le bonheur auprès de ton amante.
Oui, par mon repentir Monaldeschi vaincu
En me rendant son cœur me rendra ma vertu.

MONALDESCHI.

Et pouvez-vous penser que j'aurai la faiblesse
De croire sans péril ce retour de tendresse?
Si Lagardie avait servi votre courroux,
De votre cruauté j'éprouvais tous les coups;
Mais sa tendre amitié m'a conservé la vie:
Et, si je pardonnais à votre perfidie,
Malgré tous les attraits d'un si brillant destin,
Je croirais toujours voir un poignard sur mon sein.

CHRISTINE.

Ah! je pénètre, ingrat, le motif qui t'anime!
Tu jouis de l'espoir que t'a donné mon crime;
Et t'en faisant un droit pour mépriser mes feux,
Tu chéris un forfait qui va rompre nos nœuds.

Tu ne veux pas céder au remords qui m'accable!
Et dis-moi? de nous deux quel est le plus coupable?
Que t'ai-je fait, ingrat, pour vouloir me trahir?
S'il est un criminel, c'est toi qui dois rougir.
Sans ton funeste amour et sans ton inconstance
Mon cœur n'aurait jamais recherché la vengeance:
Et que te manquait-il, en recevant ma main?
Mon rang et ma fortune assuraient ton destin.

MONALDESCHI.

Ah! quels que soient vos dons, ils ne font point envie,
S'il faut les acheter au péril de sa vie!
Il vaut mieux assurer notre bonheur commun:
Mon aspect en ces lieux vous doit être importun;
Ainsi, laissez-moi donc abandonner la France,
Et retrouver la paix loin de votre présence.

CHRISTINE.

Quoi! tu pourrais penser? quelle honte pour moi!...
Qui, moi! je souffrirais qu'une autre obtînt ta foi?
Mais, ne sais-tu donc pas que je suis encor reine?
Que je le suis par-tout; et que ma juste haine
Peut, dans ce même instant, ordonner de ton sort,
Et rendre ce palais le témoin de ta mort.
Tremble que je ne dicte un arrêt trop sévère!
Si tu ne n'aimes pas, crains au moins ma colère!...
Mais, non, rassure-toi; non, ne redoute rien:
En te perçant le cœur je percerais le mien.
Pour fléchir un amant il me faut d'autres armes:
Je ne veux maintenant employer que des larmes.
Puissent ces pleurs amers, au moins te rappeler
Que c'est ta cruauté qui les a fait couler.

Ose, si tu le peux, en tirer avantage;
Regarde, les voilà qui baignent mon visage.
Où mets-tu le bonheur, ingrat? Tu peux parler;
Désires-tu des biens? je veux t'en accabler.
Voudrais-tu posséder ce qu'on ambitionne?
Oserais-tu porter tes vœux à la couronne?
Soit; peut-être avant peu je pourrai te l'offrir:
Pour la mettre à tes pieds, j'irai la conquérir.
Tu vois quel est mon cœur: choisis, dispose, ordonne;
Mon amour à tes soins tout entier s'abandonne.
Tout me paraîtra doux si je puis te fléchir,
Et je voudrais avoir encor plus à t'offrir.
Tous mes biens, mes grandeurs, mon nom, mon existence,
Tout ce qui m'appartient, tout est en ta puissance.
Je te suivrai par-tout, tu peux choisir l'endroit;
Je puis voir un palais dans le plus humble toit.
Rien ne peut maintenant affaiblir mon courage;
Et ce séjour enfin, fût-il le plus sauvage,
Si par Monaldeschi je le vois habité,
Deviendra pour Christine un séjour enchanté.

MONALDESCHI, à part.

Tant d'amour, malgré moi, m'importune et me touche.

CHRISTINE.

Je ne puis arracher mon pardon de ta bouche?
Les pleurs du repentir ne sauraient t'attendrir!
Ah! sans doute, à tes pieds tu veux me voir mourir.
S'il n'est que ce moyen pour émouvoir ton ame,
Si ton cœur garde encor cette honte à ma flamme;
Connais donc mon amour, tu vas être content.
Oui, je puis être heureuse aux pieds de mon amant!

Mon orgueil à mes feux a cédé la victoire;
Christine à te fléchir veut mettre encor sa gloire:
Ce n'est plus une reine en proie à son courroux,
C'est une amante en pleurs qui tombe à tes genoux.

MONALDESCHI, la relevant.

Ah! ne m'adressez plus une voix suppliante;
Reprenez tous vos droits et de reine et d'amante.
Madame, c'en est fait, je cède à tant d'amour;
Mon cœur qui se repent est à vous sans retour.
Puissions-nous oublier, dans ce jour de vengeance,
Moi vos cruels desseins, et vous mon inconstance!

CHRISTINE.

Ah! tout est oublié, s'il est vrai que ton cœur,
Près de Christine encor puisse voir le bonheur.
Puisqu'en notre faveur le destin se déclare,
Ne songeons qu'aux plaisirs que l'amour nous prépare.

SCÈNE IV.

CHRISTINE, MONALDESCHI, LAGARDIE, DELMONTÉ.

DELMONTÉ.

Sentinelli, madame, arrivé dans l'instant,
Veut vous communiquer un secret important.
Il va fixer, dit-il, les destins de la reine.

MONALDESCHI.

Eh quoi! Sentinelli, dont la jalouse haine....

CHRISTINE.

Ah! n'en redoutez rien! Je vais l'entretenir;

Mais s'il vous outrageait, je saurais le punir.
Allons....

DELMONTÉ.

Sentinelli vient d'ajouter encore
Que Louis, de Paris sortant avant l'aurore,
Veut aujourd'hui, jaloux de grossir votre cour,
Par des plaisirs nouveaux embellir ce séjour.

CHRISTINE.

Quoi! le roi.... La nouvelle a de quoi me surprendre!
A l'honneur qu'il me rend je n'ai pas dû m'attendre;
Mais puisque son aspect daigne honorer ces lieux,
Sous cet heureux auspice allons former nos nœuds;
Et que dans ce palais le flambeau d'hyménée,
Annonce à l'univers cette belle journée.

SCÈNE V.

MONALDESCHI, LAGARDIE.

MONALDESCHI.

Arrête, Lagardie!

LAGARDIE.

Et quel est ton dessein?
Quoi! peux-tu différer le fortuné destin?....

MONALDESCHI.

Fortuné! puis-je croire au bonheur qu'on m'apprête?
Quand le fer est toujours suspendu sur ma tête;
Lorsque Sentinelli, maître encor de son cœur,
Va changer contre moi cet amour en fureur.
Non, quel que soit, ami, le sort qu'on me destine,

Monaldeschi jamais ne peut être à Christine.
Déja la nuit s'avance, et je crains que le jour
Ne nuise à notre fuite ainsi qu'à mon amour.
Viens, quittons pour jamais cette reine jalouse;
Et fuyons tous les deux dans les bras d'une épouse.

LAGARDIE.

D'un projet si hardi, je vois tout le danger!
Mais, quel qu'il soit, ami, je veux le partager.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHRISTINE, seule.

Il partait cette nuit; ô ciel! et l'infidèle
Sacrifiait ma flamme à son amour nouvelle?
Le traître! il se fiait à mon fatal amour.
Sa perte, je le sens, me doit coûter le jour!
Et tout-à-l'heure encor je lui demandais grace,
J'abaissais à ses pieds la fierté de ma race,
Et dans mon lâche cœur je m'indignais encor
D'avoir pu d'un méchant solliciter la mort.
O honte! c'en est trop, il faut venger ma gloire,
Il faut punir un traître, il faut que sa mémoire
Soit l'éternel effroi des perfides sujets,
De leurs maîtres séduits, confidents indiscrets.
Mais l'ingrat, loin de moi, peut braver ma puissance;
Sa fuite le dérobe à ma juste vengeance;
Et de Sentinelli les efforts seront vains...
Si bientôt il pouvait tomber entre ses mains!
Plus de pardon alors; et Christine, outragée,
Périra satisfaite en se voyant vengée.

SCÈNE II.

CHRISTINE, SENTINELLI.

(Sentinelli est suivi de quelques officiers.)

CHRISTINE.

J'entends du bruit... Eh bien! c'est vous, Sentinelli,
Le perfide est-il pris? avez-vous réussi?

SENTINELLI.

J'ai, non loin du palais, su rejoindre le traître,
Et bientôt à vos yeux vous l'allez voir paraître.

CHRISTINE.

Il est en mon pouvoir! O trop heureux moment!
Ah! qu'il va payer cher ce départ imprudent!
Comment avez-vous pu....?

SENTINELLI.

Sur le bruit de sa fuite,
Par votre ordre aussitôt je vole à sa poursuite.
J'apprends que vers Paris il dirigeait ses pas;
Je le joins, je l'attaque, aidé de vos soldats;
Il ne peut résister, on le force à se rendre.
Cependant Lagardie à voulu le défendre;
Mais effort inutile, il n'a pu le ravir,
Et lui-même bientôt s'est vu contraint de fuir.

CHRISTINE.

Que ce jour à l'ingrat va devenir funeste!
Je vois, Sentinelli, le parti qui me reste,
Je le suivrai. Pour vous, qu'en mon aveuglement
J'avais cru l'ennemi de mon perfide amant,

Vous que j'avais banni, je vois mes injustices,
Je veux les réparer et payer vos services.
(Elle lui parle bas.)
Exécutez cet ordre, allez, Sentinelli...
Faites auparavant venir Monaldeschi;
Je veux voir de quel front il soutiendra ma vue.

SENTINELLI.

Eh quoi! madame, encor....

CHRISTINE.

Vous m'avez entendue;
Obéissez.

SCÈNE III.

CHRISTINE, SEULE.

Grands dieux! dans quel abaissement
Me réduit en ce jour un infidèle amant!
Suis-je Christine! et puis-je encor me reconnaître!
Fille de tant de rois, un sujet est mon maître;
Jusqu'à lui je m'abaisse, et pour prix de mes feux,
Je reçois de l'ingrat des mépris orgueilleux!
Ah! qu'il va payer cher sa coupable insolence!
Plus de pitié pour lui. Consommons la vengeance;
Frappons! Cruel amour, jouis de mes douleurs,
Admire ton ouvrage en voyant mes fureurs;
Je vais par leur excès étonner la nature.
Que dis-tu, malheureuse! Eh quoi! pour cette injure...
Reine aveugle, as-tu cru, fière de tes grandeurs,
Comme sur tes états régner sur tous les cœurs!...
Ah! je conserve trop l'image de son crime,

Ne délibérons plus, frappons notre victime...
A mon œil curieux lorsque, dans mon palais,
La nature et Descarte enseignaient leurs secrets,
Que j'aurais fait bien mieux, prévoyante et plus sage,
D'apprendre à fuir toujours un indigne naufrage,
A garder ma raison d'un penchant déréglé!
Mon cœur d'un feu cruel ne serait point brûlé;
Je ne me verrais point, au milieu de l'abyme,
Réduite au choix affreux du malheur ou du crime.
De quel trouble mortel je me sens agiter!
Gloire, amour, qui de vous doit enfin l'emporter?
Serai-je amante ou reine, indulgente ou barbare?
Dois-je frapper, ou bien pardonner?... Je m'égare!...
Vengeance, amour, raison, gloire, pitié, fureur,
Cessez donc à la fin de déchirer mon cœur.

(Elle se retire.)

SCÈNE IV.

MONALDESCHI, CONDUIT PAR DES GARDES.

Où me conduisez-vous, ministres d'injustice?
Parlez, quel est le lieu, l'instant de mon supplice?
Qui pourra soulever un bras audacieux
Sur moi, naguère encor le maître de ces lieux?
Sur moi.... Ciel! j'aperçois ma cruelle ennemie!

SCÈNE V.

MONALDESCHI, CHRISTINE, S'AVANÇANT SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE.

MONALDESCHI.

Eh bien! madame, enfin votre attente est remplie.

Et le trépas bientôt va terminer des jours
Rendus trop malheureux par vos cruels amours.
Venez-vous insulter encore à ma misère?

CHRISTINE.

J'ai pu, Monaldeschi, retenir ma colère,
Et je vous offre encore un dernier entretien.
Entre nous désormais il n'est plus de lien;
Mais je ne prétends pas qu'en marchant au supplice
Vous puissiez envers vous m'accuser d'injustice:
De vous justifier tentez au moins l'effort,
Parlez; vous-même enfin décidez votre sort.

MONALDESCHI.

Mon seul crime est d'avoir trompé votre tendresse;
Mais mon cœur n'a jamais montré d'autre faiblesse.

CHRISTINE.

Et l'écrit insolent où, par tant de bontés,
J'ai vu que mon amour et ma gloire insultés....

MONALDESCHI.

Je ne m'en défends pas, cette lettre fatale
Offrit à vos regards la main d'une rivale;
Elle osa contre vous éclater en mépris,
Mais vos secrets du moins n'ont pas été trahis;
Je ne vous ai point fait cette odieuse injure.

CHRISTINE.

Tout n'est de votre part qu'une horrible imposture.
Je suis mieux informée, et quand Sentinelli...

MONALDESCHI.

Vous croyez plus que moi mon mortel ennemi.
Voilà cette Christine, au-dessus du vulgaire,
Que l'on cite toujours pour exemple à la terre!

Sa jalouse fureur prononce sur mon sort,
Et s'arroge le droit de me donner la mort.
Puis-je, dans mon malheur, espérer un refuge,
Lorsque mon ennemi vient s'établir mon juge?
Ah! pour se conformer à cet ordre nouveau,
Sentinelli sans doute est aussi mon bourreau.
Célèbres écrivains qui nous vantez sa gloire,
D'un trait si généreux embellissez l'histoire!

CHRISTINE.

Ton imprudence, ingrat, ose encor m'outrager
A l'instant où mon bras est prêt à se venger?
Tu m'oses accuser, quand, par un crime insigne,
Tu trahis des bienfaits dont tu n'étais pas digne;
Quand tu devrais plutôt, désarmant mon courroux,
Pour implorer ta grace embrasser mes genoux.

MONALDESCHI.

Depuis quand a-t-on vu, par un destin semblable,
L'innocent, dans les fers, implorer le coupable?
Quoi donc! pour mendier une lâche pitié,
Il me faudrait courber un front humilié!
D'un œil indifférent, j'ai pu voir une reine,
Tombant à mes genoux, solliciter ma chaîne,
Des supplications employer les moyens:
Elle fut à mes pieds; je ne suis point aux siens.

CHRISTINE.

Traître! quoi! c'est ainsi que ta perfide rage
Dans ce moment encor m'avilit et m'outrage!
Tu braves ma colère, et tu ne sais donc pas
Que, dans cet instant même, on résoud ton trépas;
Qu'on n'attend qu'un signal pour me faire justice,

Et qu'en t'abandonnant je te laisse au supplice.

MONALDESCHI.

Je sais que, pour remplir vos ordres inhumains,
Ces lieux sont tous remplis de lâches assassins.

CHRISTINE.

Ah! puisque tu le sais, tremble qu'en ma colère
Je ne donne à l'instant un ordre sanguinaire!
Mais non, je veux, malgré ton orgueil indompté,
Te prouver ce que peut ma générosité.
Je veux bien supposer que cette lettre infame,
Où l'on m'ose outrager, ne vient que d'une femme:
Mes secrets divulgués, mon amour avili,
Tous tes crimes enfin resteront dans l'oubli,
Si ton ame sincère, à ma clémence égale,
Consent à révéler le nom de ma rivale.

MONALDESCHI.

Quel est votre projet, en demandant son nom?

CHRISTINE.

Ne t'est-il pas aisé d'en savoir la raison?
Aurais-tu pu penser qu'en pardonnant ton crime,
Je renonçasse au droit d'avoir une victime?
Quels que soient à la cour sa naissance et son rang,
Ton forfait ne peut être absous que par son sang.
Pour calmer la fureur où mon cœur s'abandonne,
J'irais percer son sein sur les degrés du trône.
Ainsi, pour te sauver apprends-moi tes secrets,
Et je te fais ouvrir les portes du palais.

MONALDESCHI.

Quoi! vous osez penser, que, par la perfidie,
Monaldeschi de vous veuille acheter la vie!

Non, madame, jamais; et je mourrais plutôt
Que d'un secret si cher vous révéler un mot.
De votre cruauté je brave la menace;
Je ne m'abaisse pas à demander ma grace:
Mais n'allez pas penser qu'attendant mon destin,
Je m'expose en victime aux fers de l'assassin.
Si quelque tribunal eût dicté ma sentence,
Je verrais approcher la mort avec constance;
Et bien loin que mon cœur fût rebelle à ses droits,
J'irais porter ma tête au fer sacré des lois:
Mais si vous abusez du grand titre de reine,
Pour me sacrifier à votre injuste haine,
Je puis seul contre vous, pour défendre mes jours,
D'un noble désespoir employer le secours;
Et de ma force, enfin, faisant encore usage,
Devoir mon existence à mon heureux courage.
Adieu. Pour fuir, je vais réunir mes efforts,
Et je vous laisse seule en proie à vos remords.

CHRISTINE.

Ne sors pas de ces lieux, si tu chéris la vie;
Tous tes bourreaux sont là, dans cette galerie:
Si, pour en approcher, tu fais encore un pas,
C'est le dernier degré qui te mène au trépas.
Ah! sois plutôt sensible à l'ardeur qui me presse,
Et pour ton intérêt nomme-moi ta maîtresse.
Je veux aller plus loin; oui, pour calmer ton cœur,
Contre elle je promets d'éteindre ma fureur.
Tu vois ce que pour toi Christine encor veut faire:
Mais crains de rejeter ma dernière prière.
Dis-moi, quel est son nom?

MONALDESCHI.

Rien ne peut l'arracher.

CHRISTINE.

Quoi? cruel! ma bonté ne saurait te toucher.
Ah! c'est trop à la fin mépriser ma clémence;
Reçois, puisqu'il le faut, le prix de ton offense:
Tu voudrais vainement chercher à m'attendrir,
Je ne puis l'oublier qu'en te voyant mourir;
Et, tel est cet effet de ta lâche injustice
Que, si devant mes yeux tu marchais au supplice,
Bien loin que le remords m'arrachât un soupir,
Je verrais tes tourments, je crois, avec plaisir.
L'amour et la raison ne sont plus dans mon ame,
Et ce dernier outrage anéantit ma flamme.
Tu viens de me prouver qu'un cœur humilié,
Quelque tendre qu'il soit, étouffe la pitié,
Et qu'une femme, enfin, de sang toujours avare,
Quand il n'est plus d'espoir, peut devenir barbare.
Sors, cruel; laisse-moi : va subir ton arrêt;
Ton supplice t'attend et le fer est tout prêt;
Au milieu des bourreaux cours expier ton crime.
De cet appartement, j'entendrai ma victime,
J'entendrai tous les coups qu'on voudra te porter,
Et ma fureur pourra se plaire à les compter.
Si je suis si cruelle, ingrat, c'est ton ouvrage,
Et tu n'as plus l'espoir de désarmer ma rage.
Non, mon cœur endurci ne se plaindra du sort
Que s'il peut te sauver des horreurs de la mort.

MONALDESCHI.

Vous n'en jouirez pas. Oui, grace à ma prudence,

Je pourrai, contre vous, défendre l'innocence,
Et cette arme ravie à vos yeux vigilants :
Ce poignard, en tout temps, si funeste aux tyrans,
Doit être dans mes mains, pour préserver ma vie,
D'un usage certain contre la perfidie.
Espérez-vous, d'ailleurs, que le lâche assassin
Puisse oser, sans trembler, sur moi porter la main?
Et ne savez-vous pas, fût-il le plus coupable,
Qu'on ne peut, sans remords, massacrer son semblable?
Ainsi, j'aurai pour moi, dans cette extrémité,
Mon cœur, mon innocence et votre cruauté.

(Il va pour entrer dans la galerie.)

CHRISTINE.

Malheureux! où vas-tu?

MONALDESCHI.

Pour jamais je vous quitte.

CHRISTINE.

Tu ne pourras trouver ton salut dans la fuite.

MONALDESCHI.

Je veux tenter au moins....

CHRISTINE.

Ne quitte pas ces lieux.

MONALDESCHI.

Tous vos efforts sont vains.

CHRISTINE.

Arrête, malheureux!

MONALDESCHI.

Quoi? vous voulez encor....

CHRISTINE.

Je veux sauver ta vie.

5.

MONALDESCHI.

Non.

CHRISTINE.

Le trépas...

MONALDESCHI.

Eh bien!

CHRISTINE.

Dans cette galerie...

MONALDESCHI.

Je le sais.

CHRISTINE.

Il t'attend.

MONALDESCHI.

Je vais vaincre ou périr.

Adieu.

CHRISTINE.

Comment? la mort...

MONALDESCHI.

Oui, je saurai mourir.

CHRISTINE.

Cruel!

MONALDESCHI.

Non, plus d'espoir!

CHRISTINE.

Mais tu cours à ta perte!

MONALDESCHI.

J'ose braver la mort à mes regards offerte;
Et je préfère, enfin, à vous, à votre amour,
Vos assassins armés pour m'arracher le jour.

SCÈNE VI.

CHRISTINE, MONALDESCHI, LAGARDIE.

MONALDESCHI.

Quel bruit se fait entendre? Ah! c'est toi, Lagardie!...

LAGARDIE.

J'arrive, cher ami, pour te sauver la vie.

MONALDESCHI.

Non, la cruelle, enfin, vient de porter l'arrêt;
Tous mes bourreaux sont là : le supplice est tout prêt.
Adieu; si, sous leurs coups, il faut que je succombe,
J'espère en entraîner quelques-uns dans ma tombe.

LAGARDIE.

Ne crains plus rien: Louis est instruit de ton sort,
Et sa bonté prétend t'arracher à la mort.
Déja son envoyé....

CHRISTINE.

Quelle est donc cette audace!
Sans mon aveu, Louis ose parler de grace;
Il ignore à quel point peut aller ma fureur!
Tu viens porter le coup qui lui perce le cœur.
En courant de Louis implorer la justice,
Toi-même, de sa mort, t'es rendu le complice;
Et l'envoyé, s'il ose ici porter ses pas,
Sera, j'en fais serment, témoin de son trépas.
Gardes! qu'on le saisisse, et que chargé de chaîne
On le plonge à l'instant....

LAGARDIE.

Dieu! quelle est votre haine!

Madame...

CHRISTINE.

Vainement on voudrait t'arracher...

MONALDESCHI, aux gardes qui veulent se saisir de lui.

Monstres! voyez ce fer; craignez de m'approcher!

LAGARDIE.

Cruelle! au nom des dieux...

CHRISTINE.

Je ne veux rien entendre.

LAGARDIE.

Ah! c'en est trop, ami, je saurai te défendre.

CHRISTINE.

Quoi? traître, aussi... Soldats, unissez-vous contre eux.
Secondez ma fureur; désarmez-les tous deux.

(Les gardes environnent Monaldeschi et l'emmènent).

LAGARDIE.

Cher ami, je succombe.

MONALDESCHI.

Il n'est plus d'espérance.

LAGARDIE.

Madame! pouvez-vous....

CHRISTINE.

Vous bravez ma puissance,
Perfides! Ah! c'est trop mépriser ma bonté!

(A Lagardie.)

Je veux bien à vous seul rendre la liberté.
Vous aurez vainement embrassé sa défense,
Et rien ne peut, enfin, retarder ma vengeance.

Oui, quand Louis viendrait embrasser mes genoux,
Loin de les différer, il hâterait les coups;
Et si de l'envoyé je reçois cet outrage
Ce sera le moment que choisira ma rage.

(A Monaldeschi.)

Tremble, malheureux, tremble! En vain, par son appui,
Mazarin défendrait un traître comme lui,
Tu ne jouiras pas du fruit de ta bassesse:
De tes perfides jours je suis encor maîtresse;
Avant que de l'hymen les feux brillent pour toi,
Ta mort à tes pareils pourra servir d'effroi.
Elle sera terrible, et digne de ma rage:
Oui, que tous les tourments deviennent ton partage;
S'ils étaient réunis au gré de ma fureur,
Je voudrais de ma main les porter dans ton cœur.
Puisse le ciel vengeur, sensible à mon injure,
Renversant à ma voix l'ordre de la nature,
Te sauvant de la mort, qui doit suivre mes coups,
Te ravir et te rendre à mon juste courroux!
Ah! que ne puis-je aussi posséder ton amante!
Que ne puis-je, en ces lieux, la voir pâle, sanglante,
Souffrir de tes tourments, mourir de tes douleurs
Et moi seule à vos yeux, m'abreuver de vos pleurs!
Voilà, traître, pour toi le seul vœu qui me reste.

LAGARDIE.

Ah! madame, daignez, en ce moment funeste,
Écouter....

CHRISTINE.

C'en est trop: je ne veux rien de plus.
Adieu. Gémis, éclate en regrets superflus;

Crois qu'il n'est plus d'espoir et songe à ton supplice.
Sentinelli, venez.... Gardes, qu'on obéisse.

MONALDESCHI.

Cher Lagardie, adieu.

LAGARDIE.

Je ne te quitte pas;
Et je veux avec toi partager le trépas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CHRISTINE, L'ENVOYÉ.

L'ENVOYÉ.

Mon abord imprévu peut surprendre vos yeux,
Madame; le roi même approchait de ces lieux,
Quand, arrêté soudain, pressé par Lagardie,
Du soin de vous venger c'est à moi qu'il se fie.
Monaldeschi, madame, a vendu vos secrets;
Vengez-vous; que la loi punisse ses forfaits:
Mais craignez de frapper vous-même la victime:
On verrait la vengeance; on douterait du crime.

CHRISTINE.

Sur a gloire, monsieur, mon cœur s'en fie à soi;
Et venger mon offense est mon unique loi.
Je suis reine, en un mot; et le sang de Gustave,
En quelque lieu qu'il soit, ne saurait être esclave.
J'admire de Louis l'inquiète bonté:
Il veut venger, dit-il, mon honneur insulté;
Et, quand je veux punir un serviteur perfide,
Il m'offre de vos lois le cours lent et timide.
Non, non! plus de contrainte, et j'userai des droits
Que sur de vils sujets ont toujours eus les rois.

L'ENVOYÉ.

Ces droits sont odieux, ils souillent votre gloire.

CHRISTINE.

Je les tiens de mon sang, c'est lui que je dois croire.

L'ENVOYÉ.

Madame, au nom des cieux et de l'humanité,
Ne souillez pas vos mains par cette cruauté.
Craignez-vous qu'au supplice échappe le coupable?
Hélas! trop aisément on juge condamnable
Le malheureux sujet, dont le crime souvent
Est d'avoir à son roi pu déplaire un moment.

CHRISTINE.

Oubliez-vous à qui vous tenez ce langage?
Monsieur, un mot de plus me serait un outrage.
Finissons. Allez donc, dites à votre roi
Que Christine de lui ne reçoit point la loi.

L'ENVOYÉ.

Je ne puis me charger d'un semblable message.
Songez à quel devoir son ordre vous engage;
Songez qu'il a le droit d'exiger aujourd'hui
Qu'on respecte celui dont il se rend l'appui.
Pouvez-vous oublier que sa bonté propice
Vous fit de ce palais un honorable hospice?
Que des grandeurs sans nombre...

CHRISTINE.

Il a fait son devoir,
Il me doit encor plus qu'on ne peut lui devoir.
Si Louis honora mon rang, mon caractère,
Il ne fit qu'imiter tous les rois de la terre.

L'ENVOYÉ.

Ah! c'est trop mépriser sa générosité,
Madame, connaissez l'arrêt qu'il a porté.

Oui, j'ai reçu cet ordre et de sa bouche même:
« Si Christine, au mépris de ma grandeur suprême,
« Ose de son amant ordonner le trépas,
« Que Christine à l'instant sorte de mes états. »
Voilà ses propres mots.

CHRISTINE.

Quel est donc ce langage?
Quoi? Louis!... c'est à moi que l'on fait cet outrage?
Moi, qui, toujours chérie, attirais sur mes pas
L'amour et les respects de tous les potentats!
Un jeune prince à peine élevé sur le trône,
Enivré de l'orgueil qui déja l'environne,
Qui n'a de gloire encor que l'espoir des vertus,
Qui suit de Mazarin les ordres absolus;
Veut, de ce vil flatteur adolescent esclave,
Chasser de ses états la fille de Gustave!
Ah! c'est trop avilir ma grandeur et mon nom!
Votre jeune monarque a besoin de leçon;
Et, si Christine est loin de sa grandeur suprême,
Christine sait encor porter un diadême.
Eh! Quoi donc? d'un coupable, assurant le destin,
Il pourra me dicter un ordre souverain;
Et moi, par un sujet méprisée, avilie,
Je ne puis me venger de cette ignominie?
Non, non, plus de retard; et cet ordre insolent,
Du trépas de l'ingrat, va hâter le moment.
Peut-être dans mon sein un reste de tendresse
Eût arrêté soudain ma fureur vengeresse;
Et mon cœur, écoutant ses remords et ses feux,
Eût prononcé sans doute un pardon généreux;

Mais puisque votre roi, trop orgueilleux peut-être,
Au beau sang de Gustave, ose parler en maître;
Apprenez qu'il ajoute à la rigueur du sort
Du traître que je vais envoyer à la mort;
Que je ne sortirai de ce séjour du crime
Que lorsque j'aurai fait expirer ma victime.
Ce n'est pas tout: en proie à mon juste transport,
Je cours contre Louis armer les rois du Nord;
Et revoyant ces murs d'où me chasse sa haine,
Je prétends y rentrer, mais y rentrer en reine.

L'ENVOYÉ.

Madame, permettez...

CHRISTINE.

Non, sans aller plus loin
Vous-même de sa mort pourrez être témoin.
Holà! Sentinelli....

L'ENVOYÉ.

Quoi? vous pouvez, barbare...

CHRISTINE, à Sentinelli qui entre.

Que pour Monaldeschi dans ces lieux on prépare....

L'ENVOYÉ.

Ah! souffrez que ma voix, pour un infortuné!...

CHRISTINE.

Qu'on exécute ici l'ordre que j'ai donné.
Allez, et qu'on le mène à l'instant au supplice,
Le plus léger délai vous rendrait son complice.

(Se tournant froidement vers l'envoyé.)

Poursuivons. En ces lieux je ne vous retiens plus,
Vous pouvez à Louis reporter mes refus:
Quoi qu'il puisse en penser, qu'il m'approuve ou s'offense,

Dites-lui qu'à l'instant j'accomplis ma vengeance.

L'ENVOYÉ.

Ah! je suis trop long-temps témoin de cette horreur!
Monaldeschi! je vais te chercher un vengeur.
Je vais aux pieds du roi réclamer sa justice;
Et s'il n'a pu du moins empêcher ton supplice,
Sois bien sûr, qu'aussitôt qu'il apprendra ton sort,
Pour apaiser ton ombre, il vengera ta mort.
Il ne souffrira pas qu'outrageant sa couronne,
Christine, en ses états et presque aux pieds du trône,
Viole impunément, par une cruauté,
Les droits toujours sacrés de l'hospitalité :
D'un si noir attentat il punira l'offense,
Et je cours de ce pas implorer sa vengeance.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CHRISTINE, SEULE.

Je ne redoute point le monarque français;
Il apprendra quels sont mes droits sur mes sujets:
Il saura que Christine, aux rives de la Seine,
Vécut en citoyenne et s'est vengée en reine.

SCÈNE III.

LAGARDIE, CHRISTINE.

CHRISTINE.

Mais sortons de ces lieux.

LAGARDIE.

Je vous revois, enfin:
Daignez, de mon ami, m'apprendre le destin.
Je rencontre un soldat; mais, près d'ouvrir la bouche,
Il se retient et garde un silence farouche.
Tout m'accable. Aussitôt je reviens vers celui
Que Louis envoya pour sauver mon ami,
Je veux l'interroger, et ses yeux pleins de larmes,
Loin de me rassurer, augmentent mes alarmes.
Mais vous seule pouvez satisfaire à mes vœux :
Dissipez mon effroi. Vous détournez les yeux;
Et quoi donc? de son sort craignez-vous de m'instruire?
Répondez; dites-moi si mon ami respire.

CHRISTINE.

Quoi? vous m'interrogez? Savez-vous que mon cœur....

LAGARDIE.

Je sais tout ce que peut une injuste fureur.
Je sais que votre esprit, tout plein de son offense,
Prétend moins se venger qu'insulter à la France.
Mais craignez que Louis, irrité de son sort,
Un jour de mon ami ne venge aussi la mort.

CHRISTINE.

Quoi donc? de Mazarin, partagez-vous la haine?
Vous aussi, vous osez outrager votre reine.
Quoi? vous me trahissez...

LAGARDIE.

Moi? vous trahir? O dieux!
Pouvez-vous m'accuser de ce crime odieux?
Le ciel connaît mon cœur, il sait mon innocence,
Et, si de mon ami j'entreprends la défense,

Je veux vous épargner les plus cruels regrets :
La soif de la vengeance a conduit aux forfaits.
De votre cœur plutôt écoutez le murmure :
La clémence est un don que nous fit la nature ;
Et quel que soit l'ingrat qui put nous outrager,
Pardonner est encor plus doux que se venger.

CHRISTINE.

Eh! quoi, viendriez-vous, oubliant son audace?...

LAGARDIE.

Je venais à vos pieds vous demander sa grace.
Mon ami fut aimé, je le sais, et l'amour
N'est point un sentiment qui s'efface en un jour.
Vous souvient-il du temps qu'éloigné de la France,
Un devoir importun vous ravit sa présence,
Tremblante sur son sort, vingt fois j'ai vu vos yeux
Répandre, près de moi, ces pleurs délicieux,
D'une ame trop éprise indiscrètes alarmes,
Et dont l'amour heureux peut seul goûter les charmes ?
Hélas! si vous suivez votre imprudent courroux,
Des remords dévorants vous sentirez les coups.
Vainement vous voudrez oublier votre crime,
Vous entendrez toujours les cris de la victime ;
Et ce supplice affreux, déchirant votre cœur,
De vos jours à jamais, va troubler le bonheur.
Ah! je veux, malgré vous, sauver votre mémoire,
A la postérité conserver votre gloire,
Défendre votre cœur, votre nom, vos vertus,
Et vous garder, enfin, les cœurs qui vous sont dus.

CHRISTINE.

Ah! cessez...

LAGARDIE.

Je me jette à vos pieds que j'embrasse.
Hélas! prenez ma vie et m'accordez sa grace:
Si les jours d'un ami sont ainsi conservés
Je bénirai ma mort qui les aura sauvés.
Mais, quoi? vous vous troublez et votre ame oppressée
Vainement à mes yeux déguise sa pensée,
Sa grace est accordée, et je vois que des pleurs
Trahissent, malgré vous, vos trop justes douleurs.
Oui, je vois que Christine est digne de sa gloire;
Que l'amour, sur son cœur, remporte la victoire;
Que mon ami vivra. Je cours à sa prison,
Mais au lieu du trépas, lui porter un pardon.
Et nos cœurs enivrés par la reconnaissance
Bénissant à jamais votre auguste clémence,
Retourneront bientôt aux pieds de nos autels
Consacrer ce grand jour par des chants solennels.

(On entend des cris.)

Oui, je cours de ce pas! Quels cris se font entendre....

CHRISTINE.

Malheureuse!...

LAGARDIE.

Ah! grands dieux, au moins daignez m'apprendre.

CHRISTINE.

Il n'est plus temps.

LAGARDIE.

Comment?

CHRISTINE.

Fuyez.

LAGARDIE.

Je veux savoir...

CHRISTINE.

Non.

LAGARDIE.

Répondez.

CHRISTINE.

Oh ciel!

LAGARDIE.

Quel est ce désespoir?
Cruelle, pourquoi donc refuser de m'instruire?

CHRISTINE.

Hélas! Monaldeschi, dans ce moment expire.

LAGARDIE.

Le bruit redouble.

(Delmonté sort de la galerie.)

SCÈNE IV.

LAGARDIE, CHRISTINE, DELMONTÉ.

DELMONTÉ.

Ouvrez, ou craignez mon courroux!

LAGARDIE.

Que vois-je!

CHRISTINE.

C'en est fait.

LAGARDIE.

Delmonté, quoi, c'est vous?
Egaré, chancelant! A-t-on commis le crime?
O ciel!

DELMONTÉ.

Je suis couvert du sang de la victime!
A peine en ce palais arrivés tous les deux,
J'ai couru pour revoir votre ami malheureux.
J'errais aux environs de cette galerie,
Quand d'un secret effroi mon ame s'est remplie.
Un noir pressentiment avait troublé mes sens,
Et m'a fait au hasard porter mes pas tremblants.
Tout-à-coup des cris sourds ont fait frémir la voûte:
D'avoir bien entendu j'avais encor le doute,
Quand l'écho de ces lieux répétant ces accents
Me les a révélés en sons plaintifs et lents.
La fureur aussitôt vers cet endroit me porte;
Sous des coups redoublés je fais céder la porte,
J'entre... Dieux! quel spectacle étonne mes regards!
Je vois quatre assassins, tous armés de poignards,
Frapper un malheureux, qui pour sauver sa vie
Faisait de vains efforts contre leur barbarie.
De rage et de fureur je demeure indigné:
Mais pour sauver ses jours j'étais trop éloigné;
Avant que ma valeur pût empêcher le crime,
De ses vils meurtriers il était la victime.
Il croit se garantir, mais son effort est vain;
Car de tous les côtés il trouve un assassin:
On l'atteint, il chancelle, il se relève, il tombe,
Et sous un dernier coup l'infortuné succombe.
Je voulais le venger; on me repousse au loin,
Et je n'ai de sa mort été que le témoin.
Ah! que vois-je! vers nous le malheureux se traîne;
Epuisé, sans couleur, il se soutient à peine.

LAGARDIE.

Cher ami, de quels traits tu déchires mon cœur!

SCÈNE V.

MONALDESCHI, LAGARDIE, CHRISTINE, DELMONTÉ.

MONALDESCHI.

Soutiens-moi, Lagardie.

CHRISTINE.

O spectacle d'horreur!

MONALDESCHI.

Eh bien, madame, enfin vous êtes satisfaite?
Tout mon sang a payé mon amour indiscrète.
Contemplez mes tourments; je tombe sous vos coups,
Et mes bourreaux étaient moins barbares que vous.
J'ai trop acquis, hélas! le droit de vous maudire;
Mais plus heureux que vous à l'instant où j'expire,
Je ne puis que vous plaindre, et la postérité
Saura bien me venger de votre cruauté.
Mais le jour se dérobe... Approche, Lagardie,
Que dans tes bras au moins je termine ma vie.

LAGARDIE.

Il expire; ô douleur! et vous, reine bourreau,
Vous qui sans nul remords le plongez au tombeau,
Pour me rejoindre à lui que tardez-vous encore?
Doutez-vous qu'à présent mon cœur ne vous abhorre?
Et moi, quelques instants, par mes sens égaré,
J'ai pu brûler d'un feu qui m'a déshonoré!

Oh dieux! qui m'a conduit dans ce séjour du crime?
Ce sont là les bourreaux, et voilà la victime!
Les assassins tremblaient en lui perçant le sein,
Christine à mes regards offrait un front serein.
Cet odieux forfait, détruisant votre gloire,
Va dans tout l'avenir charger votre mémoire;
Et de ce monument le marbre ensanglanté
Transmettra votre crime à la postérité.
Mais quoi! je reste encor dans ces lieux homicides?
Non, je quitte la cour et ses honneurs perfides;
Et je vois, éclairé sur ses trompeurs attraits,
Que le crime toujours habita les palais.
Quels sont donc les forfaits d'un monarque ordinaire,
Si Christine qu'on met au-dessus du vulgaire,
Sans pouvoir, sans soldats, sans trône et sans état
Commet impunément un lâche assassinat?
Je vois dans l'avenir que le ciel nous prépare
Des décrets éternels un exemple bien rare;
Oui, je vois tout le peuple honteux d'être opprimé:
Il se plaint, il s'agite, il s'arme, il est armé;
Il court au Dieu vengeur arracher son tonnerre,
Tremblez! de rois errants il va couvrir la terre;
Et, reprenant ses droits long-temps abandonnés,
Punir par des forfaits, des forfaits couronnés.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

CHRISTINE, seule.

Ah! fuyons de ces lieux; mais quel effroi me glace?

C'est là Monaldeschi!... je reconnais la place....
Pour m'arracher d'ici je fais de vains efforts;
Je ne puis en sortir qu'en marchant sur son corps....
Le remords viendrait-il s'emparer de mon ame?
Ah! rappelons-nous bien qu'il a trompé ma flamme,
Qu'il trahit mes bienfaits, qu'il mérita son sort...
Mais un amant ingrat mérite-t-il la mort?
Quoi! j'ai pu sans trembler, oubliant ma naissance,
Jalouse, dans le sang assouvir ma vengeance!
Ma bouche n'a pas craint d'ordonner son trépas;
Et pour mieux l'immoler j'ai dirigé le bras.
Je sens que malgré moi, mon cœur vers lui s'élance....
Osons le contempler. Quels regards il me lance!
Son œil encore ouvert garde un sombre courroux;
Il découvre son sein, il me montre les coups,
Je les compte avec lui.... Ce spectacle m'effraie!...
Son sang bouillonne encor en sortant de la plaie.
Ah! courons l'arrêter.... osons porter ma main....
La voilà sur son cœur! c'est là que l'assassin...
Mais non, retirons-la... Quelle image effrayante!
Du sang de mon amant elle est toute fumante!
J'en vois ici, par-tout, le marbre en paraît teint,
Et jusque sur les murs mon forfait est empreint.

SCÈNE VII.

CHRISTINE, SELTO.

SELTO.

Dérobez-vous, madame, au mal qui vous opprime,
Et souffrez que nos soins...

(On veut enlever le corps de Monaldeschi.)

CHRISTINE.

Laissez-moi ma victime.
Laissez-moi sur son corps expiant ma fureur,
Des maux que je lui fis éprouver la douleur.
Sous le poids des remords mon cœur enfin succombe;
Et je veux avec lui descendre dans la tombe.
Mais non, si je péris mon supplice est trop doux;
Il vaut mieux du mépris endurer tous les coups.
Peuples de l'univers dont j'ai ravi l'estime,
Mutilez mon image en apprenant mon crime!
Reprenez ces honneurs à mon titre rendus!
Une reine - assassin ne les mérite plus.
Oui, Christine à genoux, trop indigne du trône,
Pour toujours à vos pieds dépose sa couronne.

FIN DE CHRISTINE.

LA VRAIE BRAVOURE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée le 4 décembre 1793.

NOTICE
SUR LA VRAIE BRAVOURE.

Comme je l'ai dit à-peu-près dans ma précédente notice, l'auteur qui revoit ses ouvrages, après un intervalle de trente années, éprouve l'impression que ferait sur un vieillard l'aspect des lieux qu'il n'aurait pas revus depuis son enfance. S'ils lui rappellent ses jeux et ses plaisirs, il y trouve également le souvenir de ses petits chagrins; car l'enfance connaît aussi les peines. De même l'auteur, en revoyant ses premiers écrits, ne peut s'empêcher de sourire aux extravagances de sa jeunesse. Si ces écrits lui retracent les faveurs de l'amour, les douceurs de l'amitié, ils rendent aussi présents à sa mémoire l'infidélité de ses maîtresses, la perte de ses amis, des débats scandaleux, des querelles, des chagrins et des malheurs.

La petite pièce de *la Vraie Bravoure*, plus que tout autre de mes ouvrages, a dû produire cet effet sur moi : et mon lecteur n'en sera point surpris, quand il saura que je la composai en société avec M. Picard, aujourd'hui mon confrère à l'académie, et encore mon ami.

Ce titre d'*ami*, que je donne à Picard, pourra surprendre quiconque se rappelle des débats, devenus trop publics, qui nous ont éloignés quelque temps l'un de l'autre. Ici une explication me semble nécessaire. J'occupais, en 1814, la place de directeur du théâtre de l'Odéon. Ma gestion, comme ma conduite, avait toujours été irréprochable; mais ce n'était pas là une sauvegarde auprès de certains chefs obscurs d'un ministère où tout était nouveau, les formes et les hommes. Frappant de tous côtés, à tort et à travers, au nom du pouvoir, ils voulurent m'ôter ma place : ce n'était rien; mais dans cette affaire, mon honneur et ma fortune se trouvaient compromis : je les défendis avec vigueur. Ce qui m'affectait le plus, ce fut de voir Picard au nombre de mes adversaires. Comme il ignorait les résultats fâcheux qu'une mesure injuste et despotique pouvait avoir contre moi, il n'écouta point mes premières plaintes; ses amis ne virent point non plus l'embarras de ma position : de là vinrent tous nos chagrins. Tout le monde m'abandonnait, et, pour obtenir justice, je fus forcé d'avoir recours à tout le monde.

Quoique les gens de lettres de nos jours aient presque tous servi leur patrie comme militaires, quoiqu'ils aient autant de confiance dans leur courage que dans leur plume, il est rare cependant

qu'ils en viennent aux mains, avant d'avoir fait une petite guerre d'épigrammes. Ils sont jaloux de montrer qu'ils connaissent aussi ce genre d'escrime; et si ce n'est pas le moyen d'arranger les affaires, c'en ,est un d'amuser le public aux dépens du vainqueur et du vaincu. Il fallait que, dans *cette affaire de l'Odéon*, je me trouvasse dans une circonstance bien pénible, pour adopter un genre de défense que ma raison désapprouvait. Je n'ignorais pas que le trait de la satire blesse presque autant celui qui le lance que celui qui le reçoit; mais j'avais besoin de réveiller l'indifférence de mes amis sur ma position : elle était si cruelle, que je ne craignis pas de joindre à de graves discussions d'intérêts, les plaisanteries de la malice. Tout en ayant raison, j'étais injuste; tout en frappant, je m'accusais, tant je regrettais le lien que j'allais rompre. Heureusement que d'anciens amis divisés finissent toujours par s'entendre. Il fallait que tôt ou tard il arrivât ce moment où les obstacles qui nous éloignaient devaient disparaître : le souvenir de nos premières années, nos travaux communs, tout devait contribuer à rapprocher deux hommes qui s'étaient égarés de leur chemin. Il est un âge où les impressions de la jeunesse reviennent avec force; c'est cet âge, où sans être tout-à-fait un vieillard, l'expérience nous a conduit à estimer les

places, la renommée, et même la vie, ce qu'elles valent réellement, bien peu de chose. Les hostilités commencées, il se présenta de dignes conciliateurs; après une explication loyale, Picard et moi, nous nous sommes entendus, nos amis nous ont réunis, nos mains se sont pressées et nous cheminerons encore ensemble vers le terme commun, heureux de quelques joyeux souvenirs et de notre ancienne amitié.

La petite pièce de la *Vraie Bravoure*, que je fis avec Picard, il y a trente ans, eut un succès très-agréable, et nous valut des éloges de M. de La Harpe, qui, à cette époque, rédigeait encore le Mercure. Des différences d'opinion en politique avaient amené des duels dont les résultats étaient affligeants pour l'humanité. Nous voulûmes prouver que les duels n'étaient que l'effet d'un préjugé entretenu par de lâches bretteurs, et que le vrai courage consistait à défendre sa patrie. Sans doute, si aujourd'hui nous avions à traiter un pareil sujet, il nous faudrait au moins plusieurs actes pour préparer le public à voir un homme qui reçoit un soufflet. Le public de l'époque où la pièce a été donnée, était alors si disposé à fouler aux pieds tout ce qui ne lui paraissait pas fondé sur la raison, qu'il vit avec plaisir cette première atteinte à un préjugé d'autant plus horrible qu'il appelle l'in-

famie sur celui qui ne veut pas s'y plier. Hélas! cette fatale mode des duels est tellement répandue parmi les Français, que le plus sage de tous les hommes, tout en déplorant ses funestes effets, se croit obligé de s'y conformer. Cette mode, nos longues guerres l'avaient un peu fait disparaître; mais on y revient, et il est à supposer qu'un pareil sujet serait aujourd'hui repoussé du théâtre comme contraire à nos mœurs. S'il a trouvé de l'indulgence en 1793, c'est, comme je l'ai dit, que chaque homme avait mis à honneur de se soustraire aux idées du temps passé. Tous les corps s'étaient empressés de donner l'exemple de leur mépris pour elles : dans le rang des officiers de la garde nationale, on apercevait le frère d'un homme qui venait de périr sous les coups d'un arrêt infamant; plus d'un enfant illégitime tenait un rang dans la société par les emplois qu'il exerçait dans le gouvernement; de grands seigneurs, en brûlant leurs titres, avaient prouvé qu'ils ne croyaient avoir droit aux égards et au respect de la multitude, que par leur noblesse personnelle; et cet enthousiasme général, qui malheureusement ne s'est pas arrêté à l'anéantissement de nos vieux préjugés, fut sans doute un des motifs du succès de notre pièce. Il n'en serait pas de même aujourd'hui : le gouvernement, en rétablissant les titres et les priviléges,

a forcé l'homme, né dans la classe inférieure, à rechercher contre l'homme titré les moyens de se défendre. Le duel, cet usage barbare, a cet avantage, à Paris, d'obliger le noble à se montrer du moins poli envers l'homme qu'il ne veut pas croire son égal. Autrefois, il n'en était pas de même en province. La réparation ne suivait pas toujours l'insulte, et plus d'un roturier, puisqu'il faut se servir de ce mot, offensé par un homme trop fier de son rang, n'a souvent reçu pour réponse à son cartel, que ces mots, *Vous n'êtes pas gentilhomme.* Cependant, il faut l'avouer, tels avaient été, quelques années avant la révolution, les progrès de la raison, qu'une pareille excuse n'était plus légitime et nuisait même au noble dans l'opinion de sa caste. L'honneur est le dieu des Français, c'est pour lui seul qu'ils sont toujours prêts à sacrifier leur vie; et ce préjugé, maintenu sous un gouvernement qui repousse la liberté, rappelle au moins tous les hommes à cette égalité que la mort établit d'un seul coup entre le faible et le puissant.

Cet usage parmi les hommes bien nés de s'égorger honorablement, en les rappelant à l'égalité, n'en est pas moins ridicule et féroce. S'il force tous les hommes, dans les relations générales, à des égards mutuels, il blesse tout-à-la-fois le bon sens et l'humanité : le bon sens, en ce qu'il rend l'homme

offensé la victime de son courage; l'humanité, en ce qu'il peut faire de l'offenseur, un assassin. Je sais que les lois sont impuissantes contre de tels crimes; et que le duel, ce reste de la féodalité, qui défend encore aujourd'hui la classe roturière, de l'insolence des grands, ne peut être extirpé que sous un gouvernement qui reconnaîtrait comme principe l'égalité. Dans un pays vraiment libre, pour un mot, on n'assassine pas son ami, et l'on ne connaît de point d'honneur que celui de verser son sang pour la patrie.

PERSONNAGES.

FIRMIN, lieutenant des volontaires.
HENRI, volontaire.
MELCOUR, volontaire.
MICHEL, vieux soldat retiré.
LE COMMANDANT de la Place.
UN JOCKEI de Madame Saint-Far.
UN VOLONTAIRE.
PLUSIEURS VOLONTAIRES.
SOPHIE, fille de Michel.

La scène se passe dans une place frontière, hors des remparts; on voit d'un côté la maison de Michel, de l'autre celle de madame St-Far.

LA VRAIE BRAVOURE.

SCÈNE I.

FIRMIN, HENRI.

HENRI.

C'EST un plaisir d'être de garde par un aussi beau temps. Quoique hors des remparts, toutes les jolies femmes de la ville s'étaient donné le mot, je crois, pour passer devant le poste pendant ma faction.

FIRMIN.

Elles savaient peut-être que tu étais de garde.

HENRI.

Cela se pourrait bien. Mais je suis libre enfin, je puis jouir de ma matinée.

FIRMIN.

Ne quitte pas les environs du poste.

HENRI.

Le capitaine nous permet de nous promener dans cette enceinte. On dit que nous n'avons rien à craindre des ennemis : je le veux croire; mais le devoir d'un soldat, sur-tout lorsqu'il est de garde, est d'être toujours prêt à les recevoir, aussi je ne m'éloignerai pas, sur ma parole. Mais toi, que comptes-tu faire aujourd'hui?

FIRMIN.

Je vais chez Michel.

HENRI.

C'est-à-dire voir l'aimable Sophie; je t'entends. Tu ne dis rien, et tu fais l'amour à la sourdine. Au fait, c'est une petite personne qui a tout ce qu'il faut pour te fixer.... De la douceur, du sentiment.

FIRMIN.

C'est une petite personne qui mérite ton respect et le mien.

HENRI.

Je ne prétends pas l'outrager, ni te déplaire.

FIRMIN.

Je le sais, mon cher Henri; mais depuis quelque temps, tu prends un ton qui ne t'est pas naturel; tu ne le dois qu'à la société que tu vois. Écoute, mon ami, il faut que je t'ouvre mon cœur; depuis long-temps il gémit en secret, et toi seul tu le déchires!... Je vois en toi le plus tendre frère; je n'oublierai jamais ce que je dois à ton père, à mon respectable bienfaiteur. Il prit soin de mon enfance, et me fit partager une tendresse qu'il ne devait qu'à son fils. Depuis que j'existe, je ne t'ai pas quitté; jamais la moindre querelle entre nous; avais-tu quelque chagrin, tu venais le répandre dans mon cœur, j'y prenais part, je te consolais, et cet épanchement adoucissait tes maux. Mais aujourd'hui! que ta conduite est différente! tu me fuis maintenant, tu me crains, et vas chercher auprès des étrangers des plaisirs que tu trouvais autrefois près de ton ami.

HENRI.

Sais-tu que tu prêches à merveille, mon cher Firmin?

je ne te fuis, ni ne te crains; mais voyons : à mon âge dois-je vivre comme un Caton? ne faut-il pas voir ses camarades?

FIRMIN.

Oui, lorsqu'ils sont estimables.

HENRI.

Et ils le sont tous, j'espère.

FIRMIN.

Oui, tous! Nous n'avons qu'un mauvais sujet dans ma compagnie. Par quelle fatalité, toi et cinq ou six de nos amis, préférez-vous la société de Melcour à la nôtre?

HENRI.

Mais je ne sais pas ce que Melcour t'a fait, tu n'en dis jamais que du mal.

FIRMIN.

C'est que je cherche en vain le bien que j'en pourrais dire.

HENRI.

Il est brave.

FIRMIN.

Il le croit peut-être, parce qu'il a deux ou trois ans de salle.

HENRI.

Il est généreux.

FIRMIN.

Prodigue, comme tous les joueurs.

HENRI.

Honnête.

FIRMIN.

Il le dit trop pour que je le croie.

HENRI.

Mais tu décides promptement. Quelle preuve as-tu de sa mauvaise foi ?

FIRMIN.

J'ai le droit de la soupçonner beaucoup. Ce Melcour n'est autre chose qu'un ci-devant noble, échappé des tripots de Paris : sans morale, sans principe, sans patriotisme, il a l'honneur, qu'il mérite peu, d'être un des défenseurs de la liberté. A peine arrivé dans la garnison, il est suivi d'une femme, d'une intrigante : elle écrase par ses modes ridicules, la mise simple et modeste de nos paisibles citoyennes ; elle étale un luxe insolent, brigue la conquête de nos riches habitants, trop sages pour céder à ses avances. Alors Melcour introduit chez elle des jeunes gens qui, par leur fortune, peuvent payer son faste et ses plaisirs ; on y boit, on y joue, et souvent je t'ai vu sortir de ce lieu dangereux, fatigué de débauches ou désespéré d'avoir perdu ton argent.

HENRI, à part.

Hélas ! ce qu'il dit est trop vrai. (*Haut.*) Pour un militaire, tu montres trop de sévérité.

FIRMIN.

J'ai voulu vainement te conduire dans les maisons où j'étais reçu ; celle-ci, par exemple, celle de ce bon Michel t'offrait une société douce : on n'y voit ni faste cérémonieux, ni fêtes perpétuelles ; on y consacre le jour au travail, la nuit au sommeil ; on y trouve de la franchise, de la bonté, des vertus ; les plaisirs sont

simples, sont purs, mais on les goûte sans remords : c'est le plus honnête homme !...

HENRI.

Très-honnête en effet, car sa fille est charmante ; n'est-ce pas, Firmin ? Allons, sois franc : le motif qui te fait préférer la maison de Michel n'est pas tout-à-fait celui de sa société ; tu aimes Sophie, et l'amour....

FIRMIN.

Oui, j'aime Sophie, et de toute mon ame ; elle est bonne, vertueuse ; mais sans cet amour dont tu parles, je verrais toujours cet honnête Michel : sa franchise, son expérience, le détail de ses combats, de ses voyages m'intéressent, et je trouve toujours quelque chose à gagner avec lui.

HENRI.

Je conviens de mes torts, je t'admire ; et je voudrais vivre comme toi, mais....

FIRMIN.

Mais fais un effort, et ne me quitte pas.

HENRI.

Que je ne te quitte pas !

FIRMIN.

Doit-il t'en coûter pour promettre de ne pas quitter ton ami ?

HENRI.

Eh non, mais...

FIRMIN.

Si tu savais le tort que tu fais à ta réputation en voyant cette Saint-Far !

HENRI.

Tu crois?

FIRMIN.

Pour tout au monde je ne passerais pas le seuil de sa porte : c'est vainement que l'on a voulu m'y attirer; je rougirais si l'on me voyait sortir de cette maison; et je viens tous les jours chez Michel, et je suis sûr que ceux qui m'en voient sortir, disent : Firmin doit-être bon, car il ne voit que d'honnêtes gens.

HENRI.

Ah! mon ami, tu me persuades : oui, je veux t'imiter, je ne verrai plus que toi, et je renonce à toutes mes autres sociétés.

FIRMIN.

Bien, mon cher Henri, bien. Je m'applaudis du triomphe que l'amitié, que la raison ont remporté sur ton cœur. Pour commencer à te guérir, pour te faire goûter dès aujourd'hui le charme délicieux d'une honnête société, viens dîner avec moi chez Michel; je vais voir quelqu'un dans la ville, et dans l'instant je reviens te reprendre. Tu vas m'attendre?

HENRI.

Je te le...

FIRMIN.

Sans adieu, mon cher Henri. (*Il l'embrasse.*) Je suis content, j'ai retrouvé mon ami.

SCÈNE II.

HENRI, seul.

Firmin a raison. Je sens trop la vérité de ses reproches; mais cette aimable Saint-Far a tant d'empire sur mon cœur! elle est si belle! Il est donc vrai qu'on peut aimer celle qu'on n'estime pas; car je ne puis me dissimuler que cette maison ne m'ait été bien funeste. J'y ai perdu tout ce que je possédais, et j'y retourne; mais non, je n'y retournerai plus; je veux suivre les conseils de mon ami. Me voilà raisonnable, rangé pour la vie. Vienne à présent Melcour, avec ses paroles séduisantes, je le défie de m'entraîner chez Saint-Far.

SCÈNE III.

MELCOUR, HENRI.

MELCOUR.

Ah! c'est toi, mon cher Henri; je te trouve à propos.

HENRI.

Bonjour, Melcour.

MELCOUR.

Tu es bien heureux d'avoir un ami aussi prévoyant.

HENRI.

Comment donc?

MELCOUR.

Il faut que je t'aime autant, pour m'occuper ainsi de tes plaisirs.

HENRI.

Au fait.

MELCOUR.

J'apprends que tu es de garde, que ton poste est ici, qu'il se trouve par hasard voisin de cette charmante Saint-Far. J'arrange un déjeuner le plus délicieux du monde; du vin de Champagne, des huitres, nos amis de cœur. Tu as passé la nuit, tu dois avoir faim; nous boirons, nous chanterons et tu attendras là paisiblement l'heure à laquelle on viendra te relever; n'est-il pas vrai?

HENRI.

J'en suis fâché, mais je ne puis accepter.

MELCOUR.

Tu ne peux pas, et pourquoi?

HENRI.

J'ai promis à Firmin de passer la journée avec lui.

MELCOUR.

Ah! j'entends, le prédicateur du bataillon sera venu te faire son petit sermon... Quel chapitre a-t-il traité? Les mœurs?

HENRI.

Songez-vous, Melcour, que vous parlez de mon ami?

MELCOUR.

Je le sais : je ne prétends pas en dire du mal; je l'aime beaucoup même; c'est un fort galant homme.

Mais ces honnêtes gens sont parfois si ennuyeux, si ennuyeux!

HENRI.

Firmin n'est pas de ce nombre; il joint à beaucoup de raison des connaissances profondes et l'esprit le plus juste. J'avoue qu'il est un peu sévère sur l'article des plaisirs.

MELCOUR.

Sévère, il en est ridicule. Le ciel me préserve de vouloir lui faire du tort dans ton esprit; mais où te conduit-il aujourd'hui?

HENRI.

Chez Michel; nous y dînons.

MELCOUR.

Ah! chez Michel; il ne l'entend pas mal monsieur Firmin, pour quelqu'un qui fait le novice.

HENRI.

Comment?

MELCOUR.

Il t'emmène pour que tu amuses le père, tandis qu'il fera la cour à la fille; c'est très-honnête de sa part.

HENRI.

Melcour, parlez mieux d'une famille respectable.

MELCOUR.

Moi, je n'en parle que d'après le bruit public. C'est qu'on dit tout haut que Michel fera bien de marier sa fille avant la fin de la campagne: ce n'est pas ma faute à moi.

HENRI.

C'est une calomnie atroce.

MELCOUR.

Il est vrai qu'on ne s'en douterait pas à l'air timide de notre lieutenant. Il me semble que je vous vois tous les quatre; cela fait tableau! Le bon Firmin assis à quatre pas de sa belle, ne lui parlant que des yeux, étouffant de gros soupirs, comme un écolier à son premier sentiment; la jeune personne rougissant, pâlissant, et se partageant entre son amant et son ouvrage; et mon digne ami, écoutant dans un coin le récit assommant des éternelles batailles du père Michel, et servant, avec une complaisance exemplaire, les feux d'autrui, tandis qu'il pourrait si bien employer son temps pour lui-même, auprès de la beauté la plus adorable.

HENRI.

Que dis-tu?

MELCOUR.

Je ne sais pas comment vous faites, vous autres jeunes gens, vous nous enlevez toutes nos femmes; votre air de candeur l'emporte sur notre mérite, sur notre expérience. Cette charmante Saint-Far, elle ne rêve qu'à toi.

HENRI.

Allons donc, tu ris.

MELCOUR.

D'honneur. Moi, j'avais des prétentions; en bon ami, je te les avais sacrifiées; mais, puisque tu y renonces, tu me permettras de m'abandonner à ma pas-

sion. Adieu, mon cher Henri; je te souhaite bien du plaisir chez les Michel.

HENRI.

Écoute donc, Melcour.

MELCOUR.

Quoi?

HENRI.

Ce n'est que pour dîner que j'ai promis à Firmin...

MELCOUR.

Il n'est que neuf heures.

HENRI.

J'en ai encore cinq devant moi.

MELCOUR.

Oui, mais je ne veux pas te faire perdre le fruit de la leçon du cher Firmin; il ne m'aime déja pas trop, et puis c'est qu'on jouera.

HENRI.

Justement, je n'ai point d'argent.

MELCOUR.

Je ne suis pas ton ami, peut-être? Ma fortune, mon épée, mon sang ne sont-ils pas à ton service? Si Firmin m'écoutait, il dirait que ces offres ne sont faites que pour te séduire. Je me retire.

HENRI.

Un moment, Melcour. Est-il bien, de ma part, de quitter ainsi une maison où j'ai été comblé de tant de politesses?

MELCOUR.

En effet, cette charmante femme va être d'une humeur affreuse; elle t'attend.

HENRI.

Si j'allais moi-même lui présenter mes excuses, mes regrets?

MELCOUR.

Ce serait beaucoup mieux. Mais auras-tu la force après de la quitter? Consulte-toi.

HENRI.

Oh! ne crains rien. Allons, réflexions faites, il est plus raisonnable de la voir. Mais je te réponds que la beauté de Saint-Far, les instances de nos camarades, ne me feront pas manquer à mon ami.

(Il entre chez madame Saint-Far.)

MELCOUR, seul, le conduisant jusqu'à la porte.

Ah! je serai le premier à t'arracher de ce séjour, parce qu'il n'est pas dans mes principes de donner une parole pour ne pas la tenir. — Il est à nous. Ah! j'aperçois Sophie, les amours du cher lieutenant. Elle est bien, de la taille, du teint, de l'œil; à Paris même, elle ferait de l'effet.

SCÈNE IV.

SOPHIE, MELCOUR.

SOPHIE, à part.

J'ai cru trouver Firmin.... Ah! c'est ce vilain Melcour.

MELCOUR.

Où allez-vous donc ainsi, charmante Sophie?

SOPHIE.

J'allais.... (*A part.*) Je ne sais que lui répondre.... Son regard me fait rougir.

MELCOUR.

Savez-vous bien, Sophie, que vous êtes adorable, ma parole d'honneur?

SOPHIE.

(*A part.*) Comme il me parle.... (*Haut.*) Monsieur.

MELCOUR.

Vous rougissez; allons donc, à votre âge!... Mais c'est qu'on n'a pas plus d'attraits; cette taille, ces formes, cette tournure.

SOPHIE.

Permettez que je me retire.

MELCOUR.

Non, parbleu! je ne le souffrirai pas. Je sais le motif qui vous fait désirer de me quitter. Le cher camarade vous attend; vous craignez sa jalousie. Il a des droits, je le sais; mais malgré toutes ses prétentions, il doit s'attendre à vous voir courtiser. Cette figure est trop piquante....

SOPHIE.

Vous m'outragez, et je suis étonnée....

SCÈNE V.

MELCOUR, SOPHIE, FIRMIN.

FIRMIN, dans le fond du théâtre.

Quoi, Sophie avec Melcour!

MELCOUR.

Ah! du sérieux! quel enfantillage! c'est une petite coquetterie de votre part. Vous savez que cet air boudeur vous rend mille fois plus attrayante. Mais je consens à vous quitter, si vous voulez me permettre de baiser cette jolie main.

SOPHIE.

Monsieur...... cessez..... si mon père..... Comment pouvez-vous avec l'habit que vous portez....

FIRMIN, s'avançant.

Qu'il porte! dites qu'il déshonore.

SOPHIE.

Ah! c'est vous Firmin.

MELCOUR.

Peste de l'importun. Quoi, le cher camarade nous écoutait.

FIRMIN.

Votre camarade; je ne le suis pas, et personne ne devrait vous donner ce nom. Nous en serions plus heureux ; nous n'aurions pas à rougir souvent aux yeux des honnêtes citoyens qui nous ouvrent leur asyle.

MELCOUR.

Ah! j'ai donc part à vos sermons.

FIRMIN.

Que vous appeliez sermons ce qui n'est que l'expression de mon indignation, peu m'importe; mais je vous dirai la vérité. Oui, monsieur, vous et vos pareils, qui sont heureusement très-peu communs, déshonorent, je le répète, l'habit qu'ils portent. Grace à cet habit respectable, le signe de la liberté et du patriotisme, les

citoyens sensibles, pour nous dédommager des maux auxquels nous expose notre état, nous procurent souvent l'entrée de leurs maisons, la société de leur famille. Y entrez-vous, vous calculez d'abord quelles seront vos victimes. Ont-ils des filles, vous les séduisez. N'ont-ils que leurs femmes, vous mettez le trouble entre les époux. Et fiers de votre ingratitude, vous les quittez, et laissez, en partant, pour prix des bienfaits que l'on vous prodigua, des larmes aux victimes de vos passions; et aux pères et aux époux, les regrets amers d'avoir été trop sensibles et trop confiants.

MELCOUR.

Vous prenez toujours au sérieux les plus simples plaisanteries.

FIRMIN.

Vous avez raison. Je sais que les mœurs, les droits de l'hospitalité, les vertus, sont pour vous des plaisanteries. Mais c'est trop vous arrêter, Henri vous attend. Il est dans cette maison, sans doute; il y joue, d'après vos conseils : allez le rejoindre. La prêtresse a paré la victime, on n'attend plus que vous pour l'égorger.

MELCOUR.

Je ne réponds pas à cette injure. Vous êtes dans vos humeurs noires. D'ailleurs vous ne pensez pas ce que vous dites.

FIRMIN.

Je ne dis que ce que je pense.

MELCOUR.

Je devrais me fâcher de cette franchise; mais je veux vous prouver que, malgré votre sagesse, vous n'êtes pas

parfait. Je vous donnerai l'exemple de la modération. D'ailleurs vous êtes l'intime ami de Henri, et ce titre suffit pour m'engager à vous pardonner. (*A part.*) N'aurai-je donc jamais l'occasion de me venger de cet ennuyeux personnage! (*Haut.*) Que je ne vous dérange pas.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

FIRMIN, SOPHIE.

FIRMIN.

Combien cet être est méprisable!

SOPHIE.

Oh! oui, bien méprisable. Quelle différence de vous à lui! Que vous inspirez tous deux des sentiments opposés!

FIRMIN.

Ce Melcour, vous le détestez?

SOPHIE.

Oh! bien complètement.

FIRMIN.

C'est m'avouer que vous m'aimez.

SOPHIE.

Et je ne le cache pas. Je suis l'exemple et les conseils de mon père.

FIRMIN.

C'est un bien honnête homme que votre père.

SOPHIE.

Vous rappelez-vous votre conversation d'hier soir?

FIRMIN.

Oui. Je le pressais de consentir à notre union! Eh! bien, Sophie?

SOPHIE.

Eh! bien, voici mon père; il ne vous reste plus qu'à le remercier.

SCÈNE VII.

FIRMIN, SOPHIE, MICHEL.

FIRMIN.

Dieux! se pourrait-il? ma Sophie! mon père!

MICHEL

Oh! oh! tu sais déja que j'ai résolu de l'être. C'est la friponne qui t'a instruit.

FIRMIN.

Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas!

MICHEL.

Aucune, mon ami. En te la donnant j'assure son bonheur et le tien. Vous vous valez tous les deux. Elle est jolie, tu es jeune et robuste; elle est bonne, tu es brave; elle est vertueuse, tu es un franc républicain; tu n'as rien, moi je n'ai pas grand' chose, vous n'aurez point de reproches à vous faire.

FIRMIN.

N'ai-je pas deux bras? je labourerai la terre; j'arracherai ses trésors; j'en jouirai, et je ne devrai qu'à mon travail mon existence, et mon bonheur.

MICHEL.

Un moment, s'il vous plaît. Je consens à te donner ma fille, à faire ton mariage le plus tôt possible, mais

je n'entends pas que tu quittes les armes. La France a besoin de ton bras, et avant de penser à cultiver les champs, il faut penser à en chasser les ennemis.

FIRMIN.

Mais c'est bien mon intention, mon père.

SOPHIE.

Il se battra quoique marié ?

MICHEL.

Sans doute. Et que veux-tu qu'il fasse près de toi, quand toute la jeunesse française est devant l'ennemi. Il a commencé la guerre, il faut qu'il la finisse : voici mon plan. Tu vas épouser ma fille, je te nommerai mon fils ; tu me laisseras, si tu peux, un petit républicain, c'est ton affaire ; après quoi tu repartiras, et à la fin de la guerre tu reviendras, ou tu ne reviendras pas.

SOPHIE.

Comment, il ne reviendrait pas ! quelle idée affreuse !

MICHEL.

Eh ! bien, il reviendra ; moi, je l'aime beaucoup mieux aussi ; nous l'embrasserons, et le soir il nous racontera les batailles auxquelles il se sera trouvé.

FIRMIN.

Comme vous nous contez les vôtres.

MICHEL.

Oui, mais je n'en parle pas avec plaisir ; je me battais sans savoir pourquoi : et toi, tu combats pour tes enfants, pour tes concitoyens, enfin pour la patrie. Quelle différence ! Quelle carrière pour ton courage ! tu commences par où j'ai fini. Après trente-trois ans de service, d'esclavage, et de probité, je fus fait lieu-

tenant; je me trouvai à huit batailles, je reçus dix blessures sur le corps; la dernière m'empêchant de servir, on me donna mon congé, et cent écus de rente. C'était, comme tu vois, une fort belle chose que de servir les rois.

SCÈNE VIII.

FIRMIN, SOPHIE, MICHEL, UN JOCKEI.

LE JOCKEI, à Firmin.

Je vous cherchais; j'allais chez le citoyen Michel pour vous remettre cette lettre.

FIRMIN.

De quelle part, et qui êtes-vous?

LE JOCKEI.

Comment! vous ne me connaissez pas? Je porte tous les jours un poulet circulaire à beaucoup de vos camarades; j'appartiens à madame Saint-Far.

MICHEL.

Ce doit être une bonne citoyenne. Elle semble courir après tous les soutiens de la liberté.

FIRMIN, après avoir lu.

Cette lettre est de Henri; il me demande de l'argent. Malheureux jeune homme!

LE JOCKEI.

Il m'a dit que vous me remettriez quelque chose pour lui.

FIRMIN.

Dis-lui que je l'attends ici; que je veux lui donner moi-même ce qu'il me demande.

LE JOCKEI.

Il ne pourra peut-être pas venir; il est fort occupé: il boit, il chante; il avait un peu d'humeur quand il est arrivé, mais le vin de Champagne a dissipé tout cela. Au reste, je m'en vais lui dire de descendre. (*Il s'en va et revient.*) Écoutez donc, citoyen Firmin *, je m'ennuie, moi, de n'avoir autre chose à faire que les commissions d'une petite-maîtresse. Quoique petit, je brûle de servir ma patrie.

FIRMIN.

Eh! bien.

LE JOCKEI.

Eh! bien, est-ce qu'il ne serait pas possible, par votre entremise, de devenir tambour dans votre compagnie? C'est que je bats déja très-joliment la caisse.

MICHEL.

C'est bien, mon ami, tu es un brave garçon, ce serait un meurtre de te laisser chez cette Saint-Far.

FIRMIN.

Oui, sans doute, je songerai à toi; mais va dire à Henri que je l'attends.

SCÈNE IX.

FIRMIN, SOPHIE, MICHEL.

MICHEL.

Je vois que ton étourdi va te faire rester ici. Moi,

* Les auteurs étaient forcés par la censure dramatique, qui n'était pas, je crois, tout-à-fait la même que celle d'aujourd'hui, d'appeler leurs personnages du nom de citoyen et de citoyenne; les mots *Dames* et *Messieurs* étaient proscrits à cette époque.

j'ai faim, et si je ne bois pas de vin de Champagne, je n'en veux pas moins déjeuner. Viens ma fille. Tu nous rejoindras quand tu voudras; adieu, mon gendre.

SOPHIE.

Adieu, Firmin; vous ne tarderez pas?

FIRMIN.

Je vous rejoins tout-à-l'heure.

SCÈNE X.

HENRI, FIRMIN.

FIRMIN.

Mais voici Henri, quel air défait!

HENRI, un peu ivre.

Je vous ai prié de me prêter de l'argent : le pouvez-vous?

FIRMIN.

Dans quel état te voilà!

HENRI.

Il n'est pas question de cela; pouvez-vous m'obliger?

FIRMIN.

Oui, je pourrai toujours obliger mon ami. Voilà tout ce que je possède, c'est le fruit de mes épargnes.

(Il lui donne son porte-feuille.)

HENRI, attendri.

Cela te gênera, peut-être.

FIRMIN.

N'oblige-t-on ses amis que lorsqu'on peut le faire sans se gêner?

HENRI.

Quelle délicatesse!... Je ne sais, mais je me trouve tout étourdi : l'air m'a saisi.

FIRMIN.

Henri, combien tu m'affliges! Cruel Henri!

HENRI.

Je sens que quand on met si souvent ses amis à l'épreuve, on finit par les fatiguer.

FIRMIN.

Est-il question d'argent, d'intérêt, quand je me vois sur le point de perdre mon ami?

HENRI.

Eh! pourquoi donc me perdre? Ah! jamais, Firmin, jamais.

FIRMIN.

Je te le répète, tu fuis, tu crains ma société. Pourquoi me manquer de parole?

HENRI.

On m'a entraîné.... Je comptais....

FIRMIN.

Dans quel état te présentes-tu à mes yeux?

HENRI.

Mais je ne sais pas ce que tu peux voir en moi.... (*A part.*) Je rougis.

FIRMIN.

En vain tu veux cacher ta honte. La nature est plus forte. Ce visage, pâle, ces yeux humides, cette démarche tremblante, tout cela ne te trahit-il pas? Henri sort d'une débauche crapuleuse, et il en sort ivre.

HENRI.

Moi, je serais ivre! Savez-vous, Firmin?... (*A part.*) Je ne sais que lui dire.

FIRMIN.

Et quel jour encore? un jour qu'il répond du salut de la place; si tous tes camarades t'imitaient, que deviendrions-nous?

HENRI.

Savez-vous, Firmin, que vous m'outragez?

FIRMIN.

Je n'outrage jamais mon ami : je lui dis la vérité.

HENRI.

La vérité est quelquefois offensante.

FIRMIN.

N'importe, je dois la dire à celui que j'estime assez pour croire qu'il puisse l'entendre.

HENRI.

Eh bien! je l'entendrai dans un autre moment; dans celui-ci, je ne puis....

FIRMIN.

Non, tu l'entendras à présent. Il n'y a que des flatteurs qui puissent employer des ménagements; mais voilà comme je parle à mon ami, et tu l'es, tu le sais. Je te dirai : Henri, vois-tu les dangers et la honte qui peuvent rejaillir sur toi; la générale peut battre, le poste peut être surpris, et, tandis que tes camarades combattront pour le défendre, toi, dans quelque coin, sans force, sans énergie, sans courage, tu céderas à la nature, et plongé dans un sommeil égal à celui de la mort, tu ne pourras t'opposer aux progrès de l'ennemi,

et à ton réveil, tu n'auras que le honteux remords d'exister encore lorsque tous tes camarades auront péri au poste d'honneur.

HENRI, à part.

Il m'accable. (*Haut.*) Et que diriez-vous donc à celui qui vous serait étranger?

FIRMIN.

Je lui dirais : Vous êtes un lâche.

HENRI.

Vous m'insultez.

FIRMIN.

Non. Je connais votre bravoure; je sais que c'est la première faute que vous avez commise en ce genre; mais, je le répète, si je parlais à un autre, je lui dirais : Vous êtes un lâche. Vous répondez de la sûreté de vos concitoyens, vous n'êtes plus en état de les défendre; donc, vous craignez de vous exposer à la mort; vous méritez d'être puni. Et si j'étais de service, je le punirais sévèrement.

HENRI.

Vous me puniriez donc.

FIRMIN.

Sans doute, et plus sévèrement qu'un autre, parce que vous êtes dans le cas de sentir les suites que peut occasioner votre ivresse, et que vous avez des ressources dans vous-même pour éviter la honte d'un pareil vice.

HENRI.

Je sais que, fier de votre grade, vous êtes toujours

prêt à en remplir les fonctions avec éclat. L'ambition est une belle chose.

FIRMIN.

Vous vous trompez; je n'ai point d'ambition, je n'ai que celle qui doit être dans tous les cœurs des Français, d'être utile à ma patrie; et si je suis forcé de vous prouver dans le service que je suis votre supérieur, hors de là je saurai te prouver, mon cher Henri, que tu n'as pas de meilleur ami que moi.

SCÈNE XI.

FIRMIN, HENRI, MELCOUR.

MELCOUR.

Eh bien! tu ne finis pas, nous t'attendons; veux-tu que Saint-Far vienne te chercher elle-même?

FIRMIN.

Qu'elle ne se donne pas cette peine, vous seul suffirez; il ne vous échappera pas. O mon pauvre Henri!

MELCOUR.

Ah! c'est encore le cher camarade; tu viens de recevoir une belle morale, sans doute, car il ne parle aux gens que sur ce ton. Tantôt n'a-t-il pas voulu avec moi....

FIRMIN.

Soyez tranquille, cela ne m'arrivera plus. Vous êtes insensible à la voix de la raison; vous ne savez ni rougir, ni changer.

HENRI.

Firmin, songez-vous....

FIRMIN.

Je songe que voilà l'homme qui m'a enlevé mon ami, je ne puis le voir sans horreur.

MELCOUR.

Toujours sur le ton tragique.

FIRMIN.

Il est vrai que ce ton n'est pas fait pour vous : on ne doit vous parler qu'avec mépris.

HENRI.

Firmin, cessez....

FIRMIN.

Ai-je quelque ménagement à garder? Est-ce au moment où, pour la première fois de notre vie, la défiance, l'inimitié règnent entre nous, qu'il faudra que je me taise? Non. Je dirai tout haut que cette femme Saint-Far est une intrigante; que monsieur la sert dans ses projets; que vous êtes leur dupe; trop heureux si, en sortant de cette infernale maison, vous n'avez à regretter que la perte de votre argent et de votre réputation!

MELCOUR.

Ceci passe les bornes et je saurai....

HENRI.

Songez que vous parlez de mes amis, et que....

FIRMIN.

De tes amis, ingrat! où vois-tu donc des amis dans ceux qui te ruinent, qui te font manquer à ton devoir, qui te déshonorent?

MELCOUR.

Un temps viendra où je vous ferai repentir...

HENRI.

Parce que vous m'avez obligé, croyez-vous avoir le droit d'outrager les personnes qui m'intéressent?

FIRMIN.

Vous savez que l'article de l'argent entre deux amis n'est rien; je me suis acquitté d'un devoir, et ne vous ai pas rendu de service.

HENRI.

Reprenez-le, je n'en veux pas: vous me le faites trop acheter.

MELCOUR.

Quoi! tu avais besoin d'argent et tu n'as pas eu recours à ton ami? Tout ce qu'il possède....

FIRMIN.

Quel piège grossier! et tu te laisses prendre à de pareilles amorces.

HENRI.

Reprenez votre argent.

FIRMIN.

Eh bien! oui, je le reprends. C'est autant de moins pour les fripons qui t'environnent.

HENRI.

Finissez, finissez: savez-vous que ma colère....

MELCOUR.

Henri, ne t'emporte pas. Dans un autre moment....

FIRMIN.

Dans un autre moment je vous démasquerai tout-à-fait.

HENRI.

Encore! Finissez, vous dis-je.

MELCOUR.

Pour mettre fin à tout cela, viens, rentrons chez Saint-Far.

FIRMIN, se mettant au-devant de lui.

Non, vous ne rentrerez pas, je vous en empêcherai.

HENRI.

Quoi! je ne suis pas libre!

FIRMIN.

Non, tu ne l'es pas; dussé-je m'exposer à ta colère.

HENRI.

Laissez-moi.

FIRMIN.

Mon ami.

HENRI.

Je ne le suis plus.

FIRMIN.

Écoute la raison, l'amitié.

HENRI.

Vous augmentez mon impatience : laissez-moi, vous dis-je.

FIRMIN.

Non, je ne te laisserai pas.

HENRI.

Voulez-vous donc que je vous déteste?

FIRMIN.

Votre devoir vous appelle au poste.

HENRI.

Que vous importe?

FIRMIN.

J'ai le droit de vous le dire.

HENRI.

Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

FIRMIN.

Venez.

HENRI.

Veux-tu me laisser? la colère m'étouffe, ma tête se perd.

FIRMIN.

Je te sauverai malgré toi; viens, viens, je saurai t'entraîner.

(Il le tire avec force.)

HENRI, en se défendant, donne un soufflet à Firmin.

Tu me laisseras peut-être?

FIRMIN.

Un soufflet! malheureux! Défends tes jours.

HENRI.

Je me suis oublié, je mérite ta vengeance.

(Ils tirent leurs épées.)

MELCOUR.

Arrête! Henri, songe que tu es de garde. D'ailleurs cette place est peu commode pour vous battre; vous pouvez être vus, séparés, et une offense comme celle que vous avez reçue ne se lave que par le sang.

HENRI.

Malheureux! qu'ai-je fait?

MELCOUR.

Vous ne pouvez vous battre sans témoins: moi, j'en servirai à mon ami; mais vous, il faut que vous en

ayez aussi. Je vais vous en chercher; nous reviendrons vous prendre ici, et de là vous irez satisfaire aux lois de l'honneur.

FIRMIN.

Aux lois de l'honneur!

MELCOUR.

Nous pensons trop bien de notre lieutenant, pour croire qu'il souffre impunément qu'on lui donne des soufflets : il se souviendra qu'il a pour soldats des citoyens français. Adieu, Henri, je te rejoins dans l'instant, et je t'amène plusieurs de nos camarades. Attendez, ne commencez pas sans moi : je connais un petit endroit, où l'on peut se couper la gorge le plus joliment du monde.

SCÈNE XII.

HENRI, FIRMIN.

HENRI.

Qu'ai-je fait? je n'ose le regarder.

FIRMIN.

Que me voulez-vous?

HENRI.

Mon ami!

FIRMIN.

Moi! votre ami!

HENRI.

Tu me vois à tes pieds.

FIRMIN.

Qu'y faites-vous?

HENRI.

J'implore une grace dont je ne suis pas digne; je sais que je mérite ta haine, ton mépris; mais au moins, Firmin, avant que ton épée t'ait fait justice d'un perfide, accorde-moi mon pardon.

FIRMIN, le regarde, le relève et l'embrasse.

Viens dans mes bras, nous nous expliquerons après.

HENRI.

Mon cher Firmin!

FIRMIN.

Presse-moi bien sur ton cœur, mon cher Henri.

HENRI.

Non, je n'oublierai jamais ce généreux pardon, et puisse mon repentir...

FIRMIN.

Mon ami, embrassons-nous encore : ne parlons plus de repentir, j'en aurai plutôt oublié ta faute.

SCÈNE XIII.

HENRI, FIRMIN, MELCOUR, PLUSIEURS CAMARADES.

MELCOUR.

Comment donc, ils s'embrassent!

UN CAMARADE.

Mais tu nous avais dit qu'ils étaient en querelle!

MELCOUR.

Me voilà, comme je te l'avais promis avec les témoins; maintenant vous pouvez vous battre; on vient de relever le poste.

HENRI.

Quoi ! le poste est relevé sans moi !

MELCOUR.

Oh ! ne t'afflige pas ; j'ai compté ton aventure à tout le monde, et le capitaine qui connaît la loi de l'honneur....

FIRMIN.

Connaissez-vous celle de l'humanité ?

MELCOUR.

Autant l'une que l'autre.

FIRMIN.

Je le vois.

HENRI.

Camarades ! on vous a raconté notre querelle ; j'ai eu tort, j'ai eu grand tort, je vous prends tous à témoin de la réparation que je lui fais : Firmin, tu me vois encore à tes pieds te demander mon pardon.

FIRMIN.

Vous l'entendez : exigez-vous que nous nous battions ? Sa main est coupable, il est vrai ; mais son cœur est innocent, et j'estime plus son cœur que sa main.

MELCOUR.

L'événement paraît un peu singulier, et ferait penser...

FIRMIN.

On pensera ce qu'on voudra ; Henri s'est repenti, e lui ai pardonné, et nous sommes plus amis que jamais.

MELCOUR.

Vous pouvez pardonner un soufflet !

FIRMIN.

Oui, je le pardonne de la main de Henri, parce que je ne dois attribuer cette action qu'à son ivresse, à son délire et à vos conseils.

MELCOUR.

Voilà une grandeur d'ame peu ordinaire.

UN CAMARADE.

Et qui aura peu de partisans.

FIRMIN.

Que m'importe les partisans! j'aurai fait mon devoir, et j'aime mieux m'exposer au mépris des sots, qu'au remords d'avoir égorgé mon ami.

MELCOUR.

Tant de philosophie est admirable; mais on ne la met pas ordinairement en pratique parmi les militaires.

FIRMIN.

Tant pis, je serai le premier à en donner l'exemple.

MELCOUR.

Le projet est beau, mais au premier abord on croirait qu'il tient plus de la poltronnerie que de la philosophie.

FIRMIN.

Ce n'est pas vous que je veux convaincre de la force du sentiment qui m'anime; vous n'êtes pas fait pour l'apprécier, ni même pour le comprendre. Ce sang qu'un préjugé barbare veut que j'expose au fer de mon ami, ne m'appartient pas; je le dois tout entier à mon pays. Est-ce à l'instant où il en a le plus besoin, est-ce à cet instant, dis-je, que j'irai l'en priver, que j'irai le répandre pour une cause qui lui est étrangère? Non; laissons ce préjugé qu'on appelle hon-

neur, aux égoïstes, qui se font un devoir de s'égorger pour un mot, et qui craignent d'être soldats. Mon honneur à moi, consiste à servir, à défendre ma patrie; qu'on me mette dans les rangs auprès de ces assassins de société, et l'on verra qui d'eux ou de moi, fera mieux son devoir.

MELCOUR.

En sorte que le soufflet que vous avez reçu est oublié; mais savez-vous que vous vous exposez aux railleries et peut-être à de semblables outrages?

FIRMIN.

A des outrages! et de quelle part?

MELCOUR.

Mais de la part de vos camarades.

FIRMIN.

Je ne les crains pas. Le camarade sensible qui connaît les droits de l'amitié, m'applaudira; le républicain philosophe m'admirera; et quant aux lâches... eh! que m'importe ce que peut penser un lâche!

MELCOUR.

Je vous avoue que, d'après le ton, que vous prenez quelquefois avec les gens, j'espérais que vous vous montreriez plus franc du collier dans l'occasion.

FIRMIN.

Et vous avez raison; avec tout autre que mon ami je ne réponds pas que la chaleur de mon sang n'eût mis en défaut mes principes.

MELCOUR.

Vous avez beaucoup d'amis.

FIRMIN.

Vous n'êtes pas à coup sûr du nombre; car si un être tel que vous s'avisait seulement de faire un geste humiliant, je le poignarderais sur l'heure.

MELCOUR.

Il n'est pas question de moi dans cette affaire; et dans toute autre occasion, je saurais vous répondre. Revenons à votre affaire avec Henri : vous refusez donc de tirer raison du soufflet que vous avez reçu?

FIRMIN.

Oui! vous dis-je, faut-il vous le répéter encore?

HENRI.

Et qu'elle rage vous anime contre nous, cruel que vous êtes!

MELCOUR.

L'honneur de la compagnie. Pour moi, je vous préviens que je ne vous obéis plus; je ne veux point avoir pour chef un homme qui porte sur sa figure l'empreinte du déshonneur. Adieu, monsieur le lieutenant; nous allons vanter au commandant votre courageuse philosophie.

(Il sort.)

HENRI.

Je vous suis. C'est à moi à lui donner l'explication de cette affaire; c'est moi seul qui suis coupable, et c'est moi qui dois subir la peine soit de la loi, soit de l'opinion.

(Il sort.)

UN CAMARADE.

Mon pauvre Firmin, je vous plains; mais il faut vous battre.

SCÈNE XIV.

FIRMIN, SEUL.

Non! je ne me battrai pas; non je ne tuerai point mon ami. Si tous mes camarades partagent l'erreur de ceux-ci, eh bien! je m'en irai, j'irai dans un autre corps : on ignorera ma funeste aventure; j'y combattrai, j'y périrai, mais au moins mon épée ne versera pas le sang d'un frère, le sang d'un Français.

SCÈNE XV.

FIRMIN, MICHEL.

FIRMIN.

Ah! mon cher Michel, mon tendre père, c'est dans votre sein que je veux déposer mes chagrins.

MICHEL.

Qu'as-tu, mon cher Firmin? que t'est-il arrivé? tu m'inquiètes.

FIRMIN.

Dites, mon père; de quel œil envisagez-vous le duel?

MICHEL.

C'est un usage féroce qui fait frémir l'humanité. Hélas! tu me rappelles une affaire cruelle; un de mes meilleurs amis en fut la victime... Cette main coupable...

FIRMIN.

Ah! mon père, que j'aime à vous voir penser ainsi, vous soulagez mon cœur. Apprenez donc que j'ai été insulté, frappé.

MICHEL.

Frappé! et tu n'as pas percé le cœur de l'insolent.

FIRMIN.

C'est Henri, c'est mon meilleur ami, celui que j'appelle mon frère.

MICHEL.

Qu'importe?

FIRMIN.

Il était pris de vin, il s'est jeté à mes pieds, il m'a démandé excuse.

MICHEL.

Il est plaisant avec ses excuses : ce sont bien de ces affronts qu'on répare par des excuses.

FIRMIN.

Je viens à vous comme à un ami, comme à un père...

MICHEL.

J'entends : vous vous êtes donné rendez-vous; il faut te battre, tu viens me prier de te servir de témoin; viens, mon fils, je te remercie de ta préférence.

FIRMIN.

Non, vous ne m'entendez pas; je viens vous consulter.

MICHEL.

Me consulter sur une affaire d'honneur!

FIRMIN.

Oui, un préjugé barbare m'ordonne de tuer mon ami : ma raison et mon cœur y répugnent; que dois-je faire?

MICHEL.

M. Firmin, j'ai été trente-trois ans soldat; j'ai eu

plus d'une affaire dans ma vie : je n'ai jamais consulté personne.

FIRMIN.

Quoi! vous voudriez....

MICHEL.

Qui? moi, je ne veux rien; mais j'avoue que je ne m'attendais pas à cela de votre part.

FIRMIN.

Et vous aussi, mon père, vous m'accablez!

MICHEL.

Votre père! je ne le suis pas encore; je doute que ma fille veuille épouser un homme qui ne sait s'il doit tirer vengeance d'un soufflet. Adieu, M. Firmin, consultez-vous; quant à moi, je n'ai rien à vous dire.

FIRMIN.

Ah! grand Dieu! pourquoi l'ennemi tarde-t-il à nous attaquer? je n'ai jamais tant désiré de me voir aux prises avec lui. (*On entend le canon.*) Qu'entends-je?

MICHEL.

Le canon!

FIRMIN.

Le ciel exaucerait-t-il ma prière?

SCÈNE XVI.

FIRMIN, MICHEL, MELCOUR, ACCOURANT TOUT EFFRAYÉ.

MELCOUR.

Ah! nous sommes perdus, nous sommes trahis, voilà les ennemis.

FIRMIN.

Les ennemis! et vous êtes ici, lâche. Suivez-moi, et voyons qui montrera plus de courage, du philosophe qui ose braver un préjugé, et du ferrailleur qui ne sait se battre qu'en duel.

(Il sort.)

MELCOUR.

C'est que je sais fort bien parer un coup d'épée; mais un coup de canon!

MICHEL.

Misérable! ce discours ne m'étonne pas dans votre bouche; vous étiez trop corrompu pour être brave. Et toi, mon cher Firmin, j'ai pu t'outrager, j'ai pu douter de ton courage! mais il me reste assez de force pour te suivre, et pour vaincre ou mourir avec toi.

MELCOUR.

Mais il est donc fou, ce bonhomme.

MICHEL.

Je cours chercher mes armes. Ah! ah! messieurs les Autrichiens, nous allons renouer connaissance ensemble, j'espère.

(Il rentre chez lui.)

MELCOUR, seul.

Une jolie façon de se rendre visite! Ce que je ne conçois pas, moi, c'est la tranquillité avec laquelle ces gens-là envisagent une bataille.

SCÈNE XVII.

MELCOUR, LE JOCKEI.

LE JOCKEI.

C'est le canon. Ah! morbleu! comme j'aime cette musique! pourquoi faut-il que je n'aie encore que quatorze ans?

MELCOUR.

Eh bien! ce petit enragé-là ne va-t-il pas vouloir se battre aussi?

LE JOCKEI.

Comment? vous êtes là, M. Melcour, quand tous vos camarades sont au feu! fi! vous devriez rougir.

MELCOUR.

Taisez-vous, petit drôle, je n'ai pas de leçon à prendre de vous.

SCÈNE XVIII.

MELCOUR, LE JOCKEI, MICHEL, SOPHIE.

SOPHIE, toute effrayée.

Mon père!

MICHEL.

Laissez-moi, ma fille : j'aurai bien encore la force de me servir de ce fusil.

SOPHIE.

Arrêtez, mon père : non, vous n'irez pas.

MELCOUR.

Mais en effet, père Michel, votre fille a raison : c'est aux jeunes gens qu'il convient....

MICHEL.

Et que faites-vous ici, malheureux?

MELCOUR.

Qui? moi; je vous retiens, je vous arrête.

LE JOCKEI.

Puisque vous retenez le père Michel, vous n'avez pas besoin de votre sabre; laissez-moi le prendre, je m'en servirai mieux que vous.

(Il arrache le sabre de Melcour et s'enfuit.)

MELCOUR.

Eh bien! ce petit coquin, le voilà parti. Vieillards, enfants, c'est une rage qui a gagné tout le monde.

MICHEL.

Excepté vous.

MELCOUR.

Mais comment voulez-vous que je me batte, à présent qu'il m'a emporté mon sabre?

SOPHIE.

N'est-ce donc pas assez pour moi de trembler pour les jours d'un amant? faut-il encore que mon père... A la seule idée du danger que vous allez courir, je sens que ma force m'abandonne.

MICHEL.

Grand Dieu! elle se trouve mal, ma pauvre fille.

MELCOUR.

Cette chère St.-Far, elle est évanouie aussi, j'en jurerais. (*Le canon continue.*) Mais on n'est pas fort en

sûreté ici; ma foi, sauvons-nous. C'est qu'il serait fort désagréable de perdre la vie pour une cause qu'on n'aime pas. Allons, sauve qui peut.

(Il se sauve.)

SCÈNE XIX.

MICHEL, SOPHIE.

MICHEL.

Ma fille, ma chère enfant, reprends tes sens, reviens à toi.

SOPHIE.

Mon père! ah! rentrez, ne m'abandonnez pas.

MICHEL.

Eh bien! Sophie, me voilà; je ne te quitte pas. Oh les coquins, j'aurais pourtant eu bien du plaisir à les rosser encore avant de mourir.

SOPHIE.

Le bruit a cessé.

MICHEL.

Oui, on se bat sans doute à l'arme blanche; tant mieux : la victoire est sûre, c'est l'arme favorite des Français.

SOPHIE.

Qu'est-donc devenu ce Melcour?

MICHEL.

Ma foi, je n'en sais rien; le diable puisse-t-il l'emporter avec tous ceux qui lui ressemblent! Ce sont les lâches qui, au premier coup de feu, prennent la fuite et crient à la trahison, qui de concert avec des chefs

perfides, ont causé les revers que nous avons essuyés; mais ils ont beau faire, les généraux auront beau nous trahir, le soldat français sera vainqueur en dépit des traîtres et des lâches.

SOPHIE.

Mon père, n'entendez-vous pas le tambour?

MICHEL.

Oui, ce sont nos gens qui reviennent. Allons ma fille de la joie; ils sont vainqueurs. Ventrebleu! cette marche victorieuse me rappelle mes anciennes campagnes.

SOPHIE.

Ah! si Firmin n'est pas tué.

MICHEL.

Et quand il le serait, ne faut-il pas qu'il meure tôt ou tard. Aurait-il pu jamais choisir une plus belle occasion?

SCÈNE XX.

MICHEL, SOPHIE, LE COMMANDANT DE LA PLACE, TOUTE LA TROUPE.

LE COMMANDANT.

Camarades, vous avez combattu en républicains; qu'il m'est doux, qu'il m'est glorieux de commander à de si braves gens! nous voici tous rassemblés; mais je n'aperçois pas ce Firmin, ce lieutenant dont la bravoure ne m'a jamais été suspecte, mais qui d'après l'aventure que vous m'avez racontée...

MICHEL.

Commandant! Firmin était au feu, j'en réponds;

s'il n'est pas ici, c'est qu'il est mort. Mais, grand dieu! le voilà.

SCÈNE XXI.

MICHEL, SOPHIE, LE COMMANDANT DE LA PLACE, TOUTE LA TROUPE, HENRI, FIRMIN.

(Firmin soutient d'une main Henri, qui est blessé légèrement, et de l'autre tient un drapeau qu'il a enlevé aux ennemis.)

HENRI.

O mon cher Firmin! pour mettre le comble à tes bienfaits, il fallait donc encore que tu me sauvasses la vie.

LE COMMANDANT.

Quoi! Firmin, c'est au moment même où l'on vous soupçonne?....

FIRMIN.

Voilà de quoi répondre aux soupçons. Camarades, vous l'entendez et je ne m'en cache pas, je lui ai sauvé la vie; exigez-vous encore que je me batte avec lui? J'ai arraché ce drapeau aux ennemis; me croyez-vous encore indigne d'être votre lieutenant?

UN CAMARADE.

Mon commandant, il faut que l'exemple que Firmin nous a donné ne soit pas perdu. Je demande que le premier d'entre nous qui osera provoquer son camarade en duel, soit ignominieusement chassé et déclaré indigne de servir la république.

TOUTE LA TROUPE.

Oui, oui.

LE MÊME.

Ce n'est pas tout. Notre capitaine est mort en brave homme à la tête de sa compagnie; nous choisissons Firmin pour lui succéder.

TOUTE LA TROUPE.

Oui, oui.

MICHEL.

Et moi, je veux que ce soir il épouse ma fille. (*A Sophie.*) Cela ne te contrarie pas, j'espère; je voudrais bien voir que tu osasses me répliquer.

SOPHIE.

Qui, moi, mon père? Eh! mon dieu, je ne vous ai jamais désobéi.

FIRMIN.

Mes amis, mes camarades; laissez-moi respirer. Quelle heureuse journée pour mon cœur! j'ai servi mon pays, j'épouse une digne amante, je détruis un préjugé invétéré qui survivait à tous les autres; j'ai sauvé la vie et peut-être l'honneur de mon ami, car tu me le promets, mon cher Henri, tu ne reverras plus ce Melcour.

HENRI.

Oh! jamais.

SCÈNE XXII.

MICHEL, SOPHIE, LE COMMANDANT DE LA PLACE, TOUTE LA TROUPE, HENRI, FIRMIN, LE JOCKEI.

LE JOCKEI.

Le malheureux!

HENRI.

Qui donc?

LE JOCKEI.

Melcour.

HENRI.

Eh bien?

LE JOCKEI.

Eh bien! il a déserté.

TOUTE LA TROUPE.

Tant mieux, tant mieux.

LE COMMANDANT.

Ah! oui, tant mieux.

LE JOCKEI.

Si aussi bien j'avais eu son fusil au lieu de son sabre, je ne l'aurais pas manqué, il était à cinquante pas de moi.

LE COMMANDANT.

Qu'il porte chez l'ennemi les poisons dont il voulait nous infecter. Mes amis, la faute que Henri a commise aujourd'hui, doit nous engager à rayer pour jamais de notre langue républicaine, cet affreux mot de *duel*,

qui ne peut que nous rappeler des idées de féodalité. Il ne doit exister d'autre honneur chez les Français, que celui de servir la patrie.

VAUDEVILLE.

AIR : *Gentils regards et doux maintien.*

FIRMIN.

Je connais plus d'un ferrailleur,
Très-fort sur la tierce et la quarte,
Qui parle toujours point d'honneur,
Et du feu prudemment s'écarte :
Pour tuer ses meilleurs amis,
Il sait prendre son avantage;
Pour combattre nos ennemis,
Il a tous les talents requis:
Que lui manque-t-il ? Le courage.

SOPHIE.

Vous qui coulez de si beaux jours,
Dans le sein d'une tendre amie,
Il faut ajourner vos amours
Jusqu'au salut de la patrie;
Et quand vous reviendrez vainqueurs,
Alors dans notre heureux ménage,
A vous donner des successeurs,
A lui donner des défenseurs,
Ah! que nous aurons de courage!

MICHEL.

Pour des rois que très-peu j'aimais,
J'ai souvent exposé ma vie,
Et je pleure sur des succès
Inutiles à ma patrie.
Malgré mes travaux et les ans,

Mon cœur a le feu du jeune âge :
La vieillesse a glacé mes sens;
Mais pour combattre les tyrans,
Je retrouve encor mon courage.

LE COMMANDANT.

Nous voyons enfin triompher
Notre république naissante;
En vain les rois, pour l'étouffer,
Ont formé leur ligue impuissante;
En vain de ses propres enfants
Contre elle ils ont armé la rage :
A tous les soldats des tyrans,
Aux manœuvres des malveillants,
Qu'a-t-elle opposé? Son courage.

FIN DE LA VRAIE BRAVOURE.

LES SUSPECTS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

Réprésentée pour la première fois en avril 1796.

NOTICE
SUR LES SUSPECTS.

Le titre seul de cette pièce indique l'époque où elle fut jouée. La France, en secouant le joug du tyran le plus hypocrite et le plus cruel, venait de se rendre libre une seconde fois. Les satellites de Robespierre s'agitaient encore; mais ils ne pouvaient plus rien contre une nation honteuse d'avoir pu souffrir si long-temps ce règne de l'ignorance et de la mort. Cet horrible temps, si funeste à tant d'individus, ne put du moins altérer le caractère national. L'étranger, trop imbu de ses anciennes idées sur la légèreté du Français, apprit, en le voyant marcher à la victoire et à l'échafaud, qu'il savait chanter, combattre, et mourir. Aucune époque de l'ancienne monarchie n'offrit de plus beaux exemples de vertus, de courage et de dévouement. Ah! combien j'en pourrais citer, si de pénibles souvenirs ne m'interdisaient ces récits! Ce n'est point à moi, c'est à l'écrivain qui ne voudra point adopter la nouvelle méthode d'écrire l'histoire avec partialité, qu'il appartient de tracer

ces généreux tableaux. Nos guerres, nos révolutions, tous nos malheurs enfin, ont développé de si grands courages, que je suis convaincu qu'il est peu de familles en France qui n'ait à citer l'un de ses membres pour s'être fait distinguer, ou par son éloquence, ou par son courage aux armées, ou par sa noble résignation à la mort.

On conviendra qu'après ce temps d'ignorance et de talent, de terreur et de courage, il était de droit qu'un auteur dramatique profitât d'un répit, dans la révolution, pour flétrir sur la scène ces hommes qui avaient désolé la France. Une anecdote, que j'entendis raconter, me fournit l'idée de ce petit ouvrage.

On m'assura que, dans un village de France très-éloigné de la capitale, les habitants, peu au courant de la révolution, ayant appris que, dans une ville voisine, plusieurs hommes considérables avaient été désignés comme suspects, voulurent aussi avoir les leurs, bien convaincus que la qualité de *suspect* était une place honorable à laquelle tout le monde pouvait prétendre. — Je racontai à mon ami Picard cette petite anecdote fausse ou vraie, et nous résolûmes d'en faire un petit opéra-comique. Avec nous, la chose décidée était presque la chose faite. Quelques jours après, nous donnâmes à M. Lemierre, mon compatriote, qui avait

déja travaillé avec nous, ce petit poème, pour qu'il en fît la musique. Comme nous il était jeune et avide de succès; il ne nous retarda point; et, en quelques semaines, l'ouvrage fut joué et applaudi généralement. On donnait dans le même temps *les Comités révolutionnaires,* comédie de M. *Ducancel*, qui attirait tout Paris par la vérité du tableau. Tout en faisant rire, cette hideuse peinture des ridicules atrocités de l'ignorance laissait pourtant au fond de l'ame une pensée pénible que ne pouvait inspirer notre opéra. La méprise naïve d'honnêtes villageois portait plus à la gaieté que les grossiers propos des publicistes en sabots: et j'avais si bien senti ce défaut à la représentation des *Comités révolutionnaires*, que j'aurais voulu qu'il m'eût été possible de supprimer, dans notre petite pièce, la *vilaine figure* qui fait le dénouement de nos *Suspects*. Elle est vraie; mais elle n'en est pas plus agréable à voir. — Certes! si l'on mettait de nouveau sur la scène les pièces qu'on jouait à cette époque, nos jeunes gens d'aujourd'hui s'écrieraient avec Boileau:

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Si la musique de ce petit opéra, qui avait été faite très-promptement, ajouta peu à son succès; ce n'était pas que le musicien ne fût né pour se

distinguer dans son art : la nature lui avait donné le chant. Dirigé par un grand-maître, il eût pu marcher sur les traces des *Grétry* et des *Dalayrac*. Les guerres de la révolution l'entraînèrent à l'armée, et il y dut à ses services un avancement assez rapide. Maintenant que son épée repose, il a repris la lyre : heureux avantage des talents! ils charment le printemps de la vie, rendent des illusions à la vieillesse, et consolent dans l'adversité!

Cette pièce est la dernière que j'aie composée en société avec Picard : sans que nous eussions cessé d'être amis, des circonstances nous éloignèrent l'un de l'autre. Il se maria, et moi je partis pour ma province. Je revis ma famille, et à mon tour je me soumis au joug commun. Cet événement est assez important par lui-même dans l'existence d'un homme pour changer son caractère et refroidir ses premières liaisons. La vie d'un époux n'est plus celle d'un garçon. Dès que l'avenir force un homme de lettres à penser aux siens, il contracte l'habitude de la réflexion ; et, souvent malgré lui, la raison vient modérer l'élan de son esprit. Ses actions et ses ouvrages prennent quelquefois une gravité qui devient une suite de sa position. On prétend qu'un poète a tort de se marier ; et moi je soutiens au contraire que, si son cœur est honnête, il doit subir les tourments, les inquiétudes attachés au mariage. L'auteur céli-

bataire devient presque toujours un froid égoïste, un parasite, un flatteur, tandis que l'écrivain qui sait porter le fardeau imposé à tous les hommes, qui vit dans les autres autant que dans lui-même, s'il doit imiter la nature animée, est certain de trouver la vérité du sentiment qu'il veut peindre dans le cœur d'un époux et d'un père.

A l'époque où je travaillais avec Picard, l'amitié seule décidait deux auteurs à se partager un sujet de pièce pour avoir le plaisir de se réunir. Cette manière peut convenir à des jeunes gens qui veulent essayer leurs forces en s'appuyant l'un sur l'autre; mais ce sentiment qui tient à la modestie, ne doit avoir qu'un instant; dès qu'un jeune oiseau a essayé ses ailes, il ne tarde pas à prendre son vol. Il n'en est plus ainsi de beaucoup de nos littérateurs; ils forment des sociétés durables et deviennent barbons, en continuant de mettre leurs essais en communauté. Maintenant, tous nos petits théâtres ne prospèrent que par les fournitures de tel auteur et *compagnie*. Ce genre d'industrie qui n'est point à dédaigner, puisqu'il peut conduire à la fortune, est facile à expliquer. Qu'un auteur trouve un sujet ou qu'il le prenne dans une ancienne comédie, il va trouver son associé ordinaire, qui compose le plan ou les couplets; un troisième survient, qui, pour une action dans

l'ouvrage, se charge des peines et démarches pour le faire recevoir et représenter. Qu'on ne croie pas que ce tableau soit exagéré : l'activité est aussi un talent ; et l'on voit tel agent, qui se dit homme de lettres, dont les revenus sur les petits théâtres de Paris ne sont fondés que sur l'intrigue. La multiplicité de ces établissements est devenue la cause de cet abus ; leur grand nombre a fait de la littérature un négoce : des compagnies exploitent à leur compte, et leurs spéculations sont tellement heureuses, que les jeunes gens de nos jours, même ceux qui promettent le plus grand talent, se croiraient de véritables fous s'ils ne préféraient pas la fortune à la gloire. Je connais deux ou trois auteurs de ce genre qui, par des scènes du plus grand comique, par des esquisses de caractère et une grande connaissance de l'art dans la conception de leurs pièces, auraient dû se lancer sur une scène plus vaste ; mais non, comme ils le disent eux-mêmes en riant, l'intérêt les retient à *leur manufacture ;* dans une chute, ils ne voient qu'une perte d'argent ; ils vivent, espérant toujours que l'âge les conduira à traiter de plus grands sujets. Mais que nous importe qu'ils soupçonnent leur force, s'ils ne veulent pas s'en servir : tant qu'ils mettront aux prises l'argent comptant, et l'espoir d'une gloire éloignée, la gloire aura toujours tort. Attendront-

ils pour s'essayer dans de grands ouvrages que l'âge ait glacé leur imagination ! Ignorent-ils donc que la main habituée à ne tracer que des caricatures, à n'y employer que de l'esprit ou plutôt de la folie, ne peut arriver tout-à-coup aux tableaux des *David* et des *Gérard!* Au théâtre, comme en peinture, toute grande composition demande à être longuement méditée; elle demande de plus une grande habitude d'exécution; et il en est telle, dans le genre élevé, qui ne peut être que le résultat des travaux et des pensées de toute une vie.

PERSONNAGES.

DAMIS.
LEROUX, maire.
DELORME, } officiers municipaux.
LAVIGNE, }
GILLIN.
NICOLAS.
La Mère GILLIN.
La Mère DELORME.
La Mère LEROUX.
BABET.
COURANTIN, agent du comité de salut public.

La scène se passe dans un petit village de province

LES SUSPECTS.

SCÈNE I.

DAMIS, SEUL.

Nous voilà au quinze Thermidor. Point de nouvelles de Paris. Que s'y passe-t-il? Je suis dans une inquiétude! peut-être quelque heureuse révolution.... Non, je n'ose l'espérer : ils ont porté à un tel degré la terreur et le crime, qu'ils ont forcé le plus courageux à se taire. Moi-même j'ai fui cette cité malheureuse, qui ne voit peut-être encore que des bourreaux et des victimes. Depuis six mois, caché dans ce hameau, j'y respire un air pur, j'y suis libre, au milieu de l'esclavage général. Mes livres, la vue de la nature, ce hameau, ses habitants bien simples sans doute, bien honnêtes, me forment une aimable société. Je puis parler encore ici de vertu et d'humanité. Mais ce Franval qui ne m'écrit point! il aura craint de se compromettre. Je suis presque proscrit. Dans ces jours d'orage, un ami courageux est un vrai trésor, et les trésors sont si rares! Chassons ces idées, relisons mes stances; et, en dépit des tyrans, chantons encore la liberté.

Romance.

Faut-il te voir, ô ma patrie,
Gémir sous les plus vils tyrans!

Ils frappent, dans leur rage impie,
Et les vieillards et les enfants.
Ainsi, j'ai vu souvent la foudre
Remplir d'effroi tout le hameau :
Le même coup réduit en poudre,
Le chêne antique et l'arbrisseau.

Ah! prends courage, ô ma patrie!
Tes tyrans périront enfin:
A l'orage, dans la prairie,
Déja succède un jour serein.
Mais hélas! je cherche ta trace,
Arbre qui me servais d'abri,
Et je viens pleurer sur la place,
Où croissait l'arbrisseau chéri.

Tu seras libre, ô ma patrie!
Mais que d'enfants te sont ravis!
Dans ses forfaits, la tyrannie
Ne t'a laissé que des débris.
En un instant, comme l'orage,
Le monstre affreux vient d'expirer;
Mais il a fait un prompt ravage,
C'est à nous de le réparer.

SCÈNE II.

DAMIS, NICOLAS.

NICOLAS.

Bien des pardons, citoyen, si je prenons la liberté de vous déranger dans vos belles pensées; mais c'est que ça presse, voyez-vous. Il s'agit d'un service que je voudrions vous prier de nous rendre.

DAMIS.

Un service, parle, vite, mon cher Nicolas.

NICOLAS.

M'y voilà. Vous savez, ou vous ne savez pas que j'aimons Babet, la fille au gros Gillin, ce riche fermier.

DAMIS.

Je la connais.

NICOLAS.

Un joli bijou, pas vrai. Si bien donc que ce gros Gillin est aussi fiar qu'il est riche. Il m'a refusé sa fille tout net, parce que j'avions manqué d'une voix d'être officier municipaux.

DAMIS.

Il a de l'ambition le citoyen Gillin; il ne veut donner sa fille qu'à une puissance.

NICOLAS.

C'est ça; et moi qui n'ai pas pu être nommé puissance! ça me fend le cœur, voyez-vous.

DAMIS.

Eh bien, que puis-je dans tout ceci?

NICOLAS.

Je voudrions, sauf votre bon plaisir, que vous employassissiez votre savoir en ma faveur, à cette fin qu'il me baillât ma Babet en mariage, sans tant barguigner. Vous avez une fiare loquence, morgué je vous ons entendu réciter une motion, comme si vous la lisiez tout courant, et d'après ça.....

DAMIS.

Mais que dire à ce père inflexible, pour le toucher en ta faveur?

NICOLAS.

Que je sis un bon garçon de farme, connu pour ça; que j'ons des talents : que j'ons été nommé caporal, que je battons fort joliment la caisse, et que tout ça vaut ben sa fortune, peut-être...

DAMIS.

C'est ce qu'il ne croit pas. N'importe, va, laisse-moi. Je ferai mon possible pour que tu sois heureux.

NICOLAS.

Ah! monsieur Damis, que de bénédictions! que de graces à vous rendre! aussi il n'y a qu'un cri dans toute la république, c'est que vous êtes le plus brave homme du village.

SCÈNE III.

DAMIS, SEUL.

Allons trouver le père Gillin; tâchons de le décider en faveur de Nicolas. Mais que vois-je? tous les notables du pays assemblés! une affaire importante paraît les occuper. Voilà le maire, l'agent, les municipaux. Eh bien! ils sont soumis aux lois, ils les respectent, sans les entendre, et leur ignorance ne peut être dangereuse; ils sont trop éloignés des villes, ils n'ont point encore de comité révolutionnaire... ah! mon dieu; il s'agit peut-être d'en former un.

SCÈNE IV.

DAMIS, LEROUX, DELORME, LAVIGNE, ET TOUS LES HOMMES DU VILLAGE.

LEROUX.

Ah! parguenne, v'là le citoyen Damis, qui pourra nous tirer d'embarras. Mais avant de parler d'affaires, père Lavigne, va nous chercher quelques fines bouteilles, et boutons-nous là sous l'ormeau.

LAVIGNE.

C'est dit.

(Il sort.)

DELORME.

Nous serons mieux là qu'à la Maison-commune.

(Lavigne rentre avec des bouteilles.)

LEROUX.

On n'est qu'un sot dans sa maison,
On a de l'esprit sous la treille;
Nos aïeux l'ont dit : la raison
Se trouve au fond de la bouteille.

DAMIS.

Buvons avec eux sans façon,
Comme eux, je me plais sous la treille;
Faisons que pour eux la raison
Se trouve au fond de la bouteille.

TOUS.

On n'est qu'un sot dans sa maison,
On a de l'esprit sous la treille;
Nos aïeux l'ont dit : la raison
Se trouve au fond de la bouteille.

LEROUX.

La commune de Bonlieu peut se vanter d'avoir de bonnes têtes dans sa municipalité, et qui n'épargneront rien pour le service de la république.

GILLIN.

Oh! oui, de bonnes têtes qui se creusent la cervelle pour savoir ce que veut dire un mot et qui n'en sont pas plus avancés.

LEROUX.

Compère Gillin, vous insultez la municipalité, je vous rappelle à l'ordre.

DAMIS.

Enfin, mes amis, de quoi s'agit-il?

LEROUX.

D'une fière affaire. Vous êtes un savant, vous avez toujours un livre dans les mains, et nous avons pensé que vous trouverez peut-être dans vos livres ce que nous cherchons. Tant y a que j'avons reçu du comité révolutionnaire d'une petite ville voisine...

DAMIS, à part.

Ah! il y a du comité révolutionnaire.

LEROUX.

Un ordre que voici (*Il lit.*) : « Frères et amis, nous « vous enjoignons de mettre les aristocrates au pas... » Au pas! je n'entendons pas trop bien ça d'abord.

GILLIN.

Eh pardine, c'est de les faire marcher du même pied que nous, quand je faisons l'exercice. C'est clair.

LAVIGNE, gravement.

Il a raison.

LEROUX.

« De mettre la terreur à l'ordre du jour »; c'est-à-dire, de leur faire peur, ça s'entend.

DAMIS, à part.

Cela ne s'entend que trop bien par-tout.

LEROUX.

« Et de surveiller les suspects ».

DAMIS, à part.

Ah! diable, ce mot-là est parvenu ici. Je suis perdu.

LEROUX.

Suspect, qu'est-ce que c'est qu'un suspect?

GILLIN.

Eh! il y a une heure que je me tue de vous dire que c'est un fonctionnaire public.

DAMIS.

Vous avez trouvé cela, père Gillin!

GILLIN.

A la preuve de ce que j'avançons, c'est que Gros-Pierre du village voisin m'a dit, le samedi de la Décade: oh! ça va bien chez nous, il y a déja quatre suspects. Ils en ont nommé quatre, parce que le village est fort.

LEROUX.

Cela ne laisse pas que d'être fort embarrassant.

GILLIN.

Parce que vous vous embarrassez de rien.

DELORME.

Citoyen maire, j'observe que le compère Gillin n'est pas dans les charges. Ainsi... d'ailleurs donc... je fais

la motion que le compère Gillin soit réclus du lieu de nos séances.

LAVIGNE.

Appuyé.

GILLIN.

Oui, eh bien, je m'en vas. Revenez me chercher quand vous aurez besoin de ma lumière. Dites donc, citoyen Damis, des municipaux qui ne savent pas ce que c'est qu'un suspect!

(Il sort, et tout le village sort avec lui; il ne reste que la municipalité.)

LEROUX.

Votre avis à vous, citoyen Damis.

DAMIS.

Mes amis, un suspect... (*A part.*) Que vais-je faire, ô ciel! laissons-les dans l'erreur; en les éclairant, moi et d'autres pourrions être la victime de mon zèle.

LEROUX.

Eh bien?

DAMIS.

Eh bien, mes enfants, je suis de l'avis de Gillin.

TOUS.

Nous aussi.

LEROUX.

Je voyais bien à-peu-près que c'était un emploi.

DAMIS.

Oh! vous êtes fin.

LEROUX.

Et un bel emploi.

DAMIS.

Superbe.

LEROUX.

Comme celui de notable, n'est-il pas vrai?

DAMIS.

A quelque chose près.

DELORME.

Il faut arrêter combien nous nommerons de suspects. Deux suffiront, notre village est petit.

LEROUX.

Oui, mais il ne faut pas tarder à les choisir. Car voyez la loi, qui dit : Il faut surveiller les suspects; c'est-à-dire, il faut veiller pour nommer les suspects.

TOUS.

Père Leroux a raison.

DAMIS.

Quelle folie! quoi, vous voulez....

LEROUX.

Est-ce que la commune de Bonlieu ne doit pas avoir ses postes occupés comme une autre.

DAMIS.

Oh! c'est trop juste.

LEROUX.

Vîte, allez à la maison commune, et faites assembler les habitants pour cette nomination.

DELORME.

Nous ne perdrons pas de temps.

SCÈNE V.

LEROUX, DAMIS.

LEROUX.

Citoyen Damis, je suis bien aise de vous dire un mot en particulier.

DAMIS.

Je vous écoute.

DUO.

LEROUX.

Vous avez l'air prudent et sage.

DAMIS.

Vous avez bien de la bonté.

LEROUX.

On vous aime dans le village.

DAMIS.

Oh! l'on a bien de la bonté.

LEROUX.

Vous êtes humain, charitable.

DAMIS.

C'est trop d'honneur, en vérité.

LEROUX.

Sensible, généreux, affable.

DAMIS.

Oh! vous outrez la vérité.

LEROUX.

Non, non, je dis la vérité.
Or; en ma qualité de maire,
On m'écoute.

DAMIS.

On ne peut mieux faire.

LEROUX.

J'ai du crédit.

DAMIS.

Bien mérité.

LEROUX.

Je puis en cette circonstance,
Vous témoigner ma confiance,
Et mon estime et mon respect.
Dites un mot et je m'engage
A vous faire dans le village
Nommer tout d'une voix suspect.

DAMIS.

Non, non, non, je vous en dispense,
C'est trop d'honneur en vérité,
Et vous avez trop de bonté.
Comptez sur ma reconnaissance,
Mais portez ailleurs votre voix,
Et vous ferez un meilleur choix.

LEROUX.

Vous avez notre confiance,
Vous êtes cru, quand vous parlez;
Nous savons ce que vous valez,
Vous avez notre confiance,
On ne peut faire un meilleur choix,
Et vous aurez toutes les voix.

DAMIS.

Gardez-vous-en bien, je n'en suis point jaloux.

LEROUX.

Oh! vous avez beau dire, je courons à l'assemblée, je parlons en votre faveur, et je vous réponds qu'avant ce soir j'enverrons au disctrict le procès-verbal qui

constatera que vous êtes suspect, et ça fera qu'ainsi vous serez reconnu par-tout.

DAMIS.

C'est ce que je ne veux point.

LEROUX.

Il faut servir sa patrie, occuper des places.

DAMIS.

C'est que celle-là ne me convient pas du tout.

LEROUX.

Mais pourquoi donc refuser d'être de nos suspects? Par-tout je parie qu'il n'y a presque que d'honnêtes gens qui l'ont été.

DAMIS.

Ce que vous dites est très-vrai. Mais des affaires me forceront peut-être de quitter votre commune.

LEROUX.

Ah! s'il est ainsi, nous en prendrons un autre. Adieu donc, citoyen Damis. Si vous vous ravisez, venez me trouver, je vous répondons que vous aurez la préférence sur tout le monde.

DAMIS.

Bien obligé.

SCÈNE VI.

DAMIS, SEUL.

Quel diable d'homme avec son emploi de suspect! je n'ai pas besoin d'être nommé; si l'un de ces messieurs, ruinant la république à courir les départe-

ments pour les dépeupler et les déchirer, me rencontrait, mis seulement comme je suis, je n'aurais pas besoin de mon procès-verbal, pour entrer tout de suite dans les fonctions de ma charge, et c'est un honneur dont je me passerai volontiers. J'admire la simplicité de ces bonnes gens; mais je tremble, quand je pense que les noms de *suspects*, de *comité révolutionnaire*, leur sont déja parvenus. Ils auront bientôt une prison, et alors!.... Il est donc décidé qu'en fait d'oppression et d'injustice, pas un coin de terre ne pourra garder sa virginité.

SCÈNE VII.

DAMIS, UN GARÇON DU VILLAGE.

LE PETIT GARÇON.

Citoyen, v'là une lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

(Il sort.)

DAMIS.

« *Paris*, 10 *thermidor*. (Elle est de Franval.) Cou-
« rage, mon ami, nos affaires vont bien. Je suis forcé
« de partir à l'instant, je ne peux t'en dire davantage;
« mais tu recevras quelques heures après d'excellentes
« nouvelles. » D'excellentes nouvelles, qu'est-il donc arrivé? — Le tambour!... c'est pour l'assemblée. Ce paquet est peut-être arrivé. Courons. Ah! s'il pouvait m'annoncer la fin de la tyrannie, et le règne des lois et de la justice.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

NICOLAS, BATTANT LA CAISSE.

Il faut que j'allions, sous la fenêtre de Babet, tambouriner l'assemblée; ce sera une petite gracieuseté dont elle me saura gré.

(Il fait un roulement.)

SCÈNE IX.

NICOLAS, LA MÈRE GILLIN, LA MÈRE DELORME, LA MÈRE LEROUX ET BABET.

UNE FEMME.

Ma commère, c'est le tambour.

UNE AUTRE.

Et je l'entends bien, ma commère.

TOUTES.

Mais par quel extraordinaire
Le tambour bat-il en ce jour?

NICOLAS.

Vous le saurez, il faut vous taire;
Laissez-moi parler à mon tour.
« Au nom de la république une,
Des habitants de la commune
On fait la convocation;
Il s'agit d'une élection.
Bons citoyens, on vous engage
A faire des choix circonspects,
Pour donner à notre village
Son contingent de suspects. »

LES FEMMES.

Qu'entend-on par suspects? il faut nous en instruire.
C'est sans doute un emploi nouveau;
Que cet emploi doit être beau,
Car on ne sait ce qu'il veut dire!

NICOLAS.

Te v'là, ma Babet, t'as reconnu ma caisse.

BABET.

Ne me parle pas, v'là ma mère qui me regarde.

LA MÈRE LEROUX.

Qu'est-ce que c'est que ça, des suspects? dis donc, Nicolas.

LA MÈRE GILLIN.

Oui, vous demandez ça à un imbécille qui n'en sait pas plus que vous.

NICOLAS.

C'est vrai, je n'en savons rien; mais je courons à notre rassemblement et je le saurons avant vous.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LES MÈRES DELORME, GILLIN, LEROUX ET BABET.

LA MÈRE DELORME.

Eh bien! citoyenne Leroux, vous qu'êtes la femme du maire, vous devriez savoir ce que c'est que ce mot de.... comment....

LA MÈRE GILLIN.

Suspect. Vous lui demandez ça, est-ce qu'alle en sait plus que son mari?

LA MÈRE LEROUX.

Plaît-il, ma commère Gillin? Vous allez voir que mon mari ira chercher le vôtre pour apprendre quelque chose.

LA MÈRE GILLIN.

Ah! s'il ne va pas le chercher, il est quelquefois bien aise de le rencontrer.

LA MÈRE LEROUX.

Eh! oui, monsieur Gillin est plus savant à lui tout seul que tout le village.

LA MÈRE GILLIN.

Il en sait plus que la municipalité et que le conseil, qui viennent à chaque instant le consulter.

LA MÈRE LEROUX.

Tu ne vois pas, la mère Delorme, que c'est la jalousie qui la fait parler. Élle se souvient encore que son mari à manqué d'être maire.

LA MÈRE GILLIN.

Si je ne suis pas la mairesse, c'est qu'il y a eu de la cabale.

LA MÈRE LEROUX.

De la cabale, c'est toi qu'es une cabale.

LA MÈRE GILLIN.

Un maire qui ne sait pas lire!

LA MÈRE LEROUX.

Et ton homme qui ne sait pas écrire.

LA MÈRE GILLIN.

Il en sait toujours plus que le tien; puisque, sans lui, il serait encore à chercher ce que c'est que suspect.

LA MÈRE LEROUX.

Et qu'est-ce que c'est donc que ça, madame la savante?

BABET.

Dites-leur donc, ma mère.

LA MÈRE GILLIN.

C'est un grand emploi qui ne peut être rempli que par des gens notés dans le pays.

LA MÈRE LEROUX.

C'est-il plus que maire, ça?

LA MÈRE GILLIN.

Oh! sans doute! c'est bien pis.

LA MÈRE LEROUX.

C'est donc dans le militaire. Les suspects ont peut-être des gens qui les gardent.

LA MÈRE GILLIN.

Ça se peut bien, mais je ne vous le dirai pas.

LA MÈRE DELORME.

Oh! si mon mari pouvait l'être?

BABET.

Si Nicolas pouvait être nommé?

LA MÈRE DELORME.

Que je serais fiare!

BABET.

Que je serais heureuse! mon père ne me le refuserait plus pour mari.

LA MÈRE LEROUX.

Mes commères, allons voir ce qui se passe à la Commune.

LA MÈRE DELORME.

Oui, allons, et tâchons que mon mari devienne suspect.

SCÈNE XI.

GILLIN, La mère GILLIN, BABET.

LA MÈRE GILLIN, à Babet.

Tiens, v'là ton père qui revient d'un air bien joyeux.

GILLIN.

Ah! ah! madame Gillin, enfin je triomphons.

LA MÈRE GILLIN.

Qu'est-ce donc qu'il y a?

GILLIN.

Allez prendre vos beaux habits, et vous aussi, mademoiselle Babet. Je veux régaler la municipalité. Tu prépareras tout pour le festin.

LA MÈRE GILLIN.

Mais queu fête donc, mon homme, est-ce que tu chommes? pourquoi donc un festin?

GILLIN.

Ah! pourquoi? est-ce qu'il ne faut pas qu'un homme en place paraisse avec éclat?

LA MÈRE GILLIN.

Et queu charge as-tu donc?

GILLIN.

Presque rian; je viens d'être nommé suspect, et le premier encore.

LA MÈRE GILLIN.

Comment, mon ami, t'es suspect? Ah! mon dieu, que je sommes ben aise. Ah! ah! madame la mairesse.

BABET.

Tandis que mon père est dans son contentement, si je lui parlais de Nicolas. Je n'ose....

GILLIN.

Pour vous, mademoiselle Babet, je vous défends de parler à votre amoureux; ce n'est qu'un garçon de farme, sans charges, sans emploi, incapable d'en remplir.

BABET.

Mon père, il a été nommé caporal.

GILLIN.

Une belle chose qu'un caporal auprès d'un suspect.

BABET.

Mais ça en approche, mon père, pisque c'est dans le militaire.

SCÈNE XII.

GILLIN, LA MÈRE GILLIN, BABET, NICOLAS.

NICOLAS, accourant.

Babet, Babet, bonnes nouvelles!

GILLIN.

Qu'est-ce que c'est donc?

NICOLAS.

Ah! c'est vous, père Gillin, touchez là.

GILLIN, se retirant.

Fi donc!

NICOLAS.

Touchez là, vous dis-je, je sis le second suspect.

LA MÈRE GILLIN.

C'est vrai ça, Nicolas?

NICOLAS.

Ben vrai, et je m'en vante, et nommé tout d'une voix par ostentation.

GILLIN.

En ce cas, mon collègue, je vous fais mon compliment; mais vous n'êtes que le second.

NICOLAS, à Babet.

Ah! ma petite Babet, que je suis content.

GILLIN, à la mère Gillin.

Je ne suis pas fâché qu'on ait nommé ce butor de Nicolas; ça n'entend rien aux affaires, je le mènerons par le bout du nez.

NICOLAS.

Oh ça! collègue, j'aime votre fille, vous le savez bien: je suis maintenant en charge, il faut me la bailler en mariage.

LA MÈRE GILLIN.

Écoute donc, notre homme, Nicolas est bon travailleur, il rendra notre fille heureuse.

GILLIN.

Nous verrons ça, nous verrons ça; s'il se distingue dans sa place, et si je sis content de lui, je ferai son affaire : en attendant, je lui permettons de t'adresser ses hommages.

NICOLAS.

Merci, père Gillin. Oh! comme je vais me comporter dans ma charge pour avoir ma Babet.

GILLIN.

C'est que c'est une fière dignité que celle de suspect.

Couplets.

Il faut plus d'une qualité,
Pour cette place d'importance,
Force, courage, fermeté,
Et par-dessus tout vigilance.
Que faut-il te dire de plus!
Cette place est des plus insignes.
Mon cher, à force de vertus,
D'être suspects montrons-nous dignes.

Il n'est pas un petit canton
Qui n'ait force suspects, je gage;
Voyez sans moi, le beau renom
Qu'allait avoir notre village!
Je gage encor ce qu'on voudra
Qu'en chaque lieu celui qu'on nomme
Le premier, à ce poste-là,
C'est l'homme instruit, c'est l'honnête homme.

NICOLAS.

Par conséquent, je suis justement l'homme qu'il faut.

GILLIN.

Allons, allons, il suffit. Laisse-moi, il faut que je m'occupe des affaires de la chose publique. J'ai besoin d'être seul un instant: je suis membre du gouvernement, et vous sentez qu'il ne faut pas agir en étourdi, pour bien remplir ma place. Mon collègue, si vous

aviez par hasard quelques idées grandes et profondes, vous viendrez me les communiquer.

NICOLAS.

Certainement, citoyen Gillin, je ne ferai rien sans votre excommunication.

GILLIN.

Ce que c'est que d'avoir un associé dépourvu de tête. Il faut que j'aie de l'esprit pour deux. Tout le fardeau des affaires va tomber sur moi.

LA MÈRE GILLIN.

Viens, Nicolas, viens nous aider à préparer notre grand repas.

NICOLAS.

Oh ciel! pourquoi ça n'est-il pas notre repas de noces.

SCÈNE XIII.

GILLIN, SEUL.

Me v'là donc en place. Mais quelles seront mes occupations? Ma fine je n'en sais rien; il faut que ça soit ben important. Il y a sans doute quelques marques distinctives. Peut-être bien une écharpe, ou une plaque, ou bien des épaulettes, comme c'est dans le militaire. Oh! d'abord, j'irons m'informer à Gros-Pierre au village voisin, et il me dira tout. Ils me feront peut-être voyager; qui sait si je n'irons pas à Paris; oh! queu joie! Ces imbécilles de municipal, qui ne savaient pas ce que ça voulait dire! si je n'étais pas là pour les redresser, comme tout ça irait!

SCÈNE XIV.

GILLIN; COURANTIN, LA PIPE A LA BOUCHE, DES MOUSTACHES, UN GRAND SABRE, ET IVRE A DEMI.

COURANTIN.

Eh bien! mille canons! est-ce qu'il n'y a personne dans ce maudit trou? c'est comme un désert.

GILLIN.

Ah! mon dieu, qu'est-ce que c'est que cet homme-là? il me fait peur, c'est un bandit.

COURANTIN.

Je suis jacobin; je m'appelle Gracchus Courantin; je suis agent du gouvernement, et toute la commune n'est pas sous les armes pour me recevoir! C'est bon, je m'en vais noter ce village-ci, il est contre-révolutionnaire, et je m'amuserai à le faire raser en repassant.

GILLIN.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

COURANTIN.

Ah! ah! j'aperçois là un grand imbécille qui va m'en dire le nom. Eh! dis donc, comment s'appelle ton village?

GILLIN.

Citoyen, c'est la commune de Bonlieu.

COURANTIN.

De Bonlieu, de Bonlieu? Je ne sais pas; mais je vois dans tes yeux que tu es un peu fédéraliste.

GILLIN, *naïvement.*

Point du tout, je suis vigneron.

COURANTIN.

Tu dis donc que ta commune s'appelle Bonlieu.

(Il tire son agenda.)

GILLIN.

Oui, citoyen.

COURANTIN, lisant son agenda.

Allons, je ne suis pas mécontent de moi. A la ville voisine seulement, cinquante personnes arrêtées : dix-sept femmes, dix cultivateurs riches, trois hommes de lettres; et le reste, nobles et prêtres. Trois prisons établies à l'instar de Paris, dans le dernier goût. Des fenêtres artistement arrangées, qui ne donnent de l'air que ce qu'il en faut pour ne pas étouffer. Oh! c'est charmant, c'est charmant. Quelle sensation délicieuse j'ai causée à tout le pays! Aussi j'ai fait des repas, j'ai bu des vins délicieux, et qui ne me coûtaient guère.

GILLIN.

Qu'est-ce qu'il marmote donc là tout seul? Je ne sais, mais, à sa mine, je garantirais que c'est un voleur.

COURANTIN.

C'est un bon métier que d'être agent du gouvernement. Je voyage en poste, dans une bonne limonière, j'ai plein mon porte-feuille d'assignats, je bois le vin des aristocrates. Ma foi, vive la république!

GILLIN.

Il dit Vive la république ! Ah! c'est un honnête homme. Parlons-li doucement, et s'il fait le rodomont, je dirai que je sis suspect, et nous aurons affaire ensemble. Citoyen, peut-on savoir ce qui vous amène dans notre commune?

COURANTIN.

Ah! ce qui m'amène dans ton village : c'est que ma voiture s'est rompue sur la grande route, et tandis qu'on la raccommodait, j'ai vu de loin quelques chaumières. J'ai demandé, Qu'est-ce que ça. On m'a dit, Oh! c'est un petit hameau où il n'y a que des bonnes gens. Ah! oui, des bonnes gens, ai-je répondu; peut-être des conspirateurs; mais je vas aller voir ça, et les mettre au pas : parce que je suis agent en mission, afin que tu le saches, et j'ai le droit de te faire mettre en prison, et plus encore, si je veux m'en donner le plaisir.

GILLIN, à part.

Ah! oui, en prison; il ne sait pas qu'il parle à un suspect. Ne nous découvrons pas, je me ferai connaître, quand il en sera temps.

COURANTIN.

Ta municipalité est-elle bien composée?

GILLIN.

Des honnêtes gens qui n'ont pas grand génie.

COURANTIN.

Des aristocrates, je gage. J'arrangerai tout ça. Combien y a-t-il de suspects dans la commune?

GILLIN, se rengorgeant.

Ah! ah! v'la qu'il est question de moi. Citoyen, il y en a deux.

COURANTIN.

Deux; c'est bien peu, deux.

GILLIN.

Le village est si petit!

COURANTIN.

C'est égal, ce n'est pas assez, il en fallait au moins quatre.

GILLIN.

On en fera d'autres.

COURANTIN.

A la bonne heure. Sont-ils riches?

GILLIN.

Mais il y en a un qu'est ben le plus riche du canton.

COURANTIN.

Tant mieux; nous les enverrons bientôt en poste, à Paris, dans une bonne voiture.

GILLIN, à part.

En poste, à Paris, dans une bonne voiture; ah! ma femme, quand tu vas savoir ça.

COURANTIN.

Pour leur sûreté, nous les ferons escorter de quatre gendarmes.

GILLIN.

Une garde d'honneur. (*A part.*) Je me vois déja dans mon carrosse.

COURANTIN.

En arrivant, nous les logerons dans un bon château.

GILLIN, vivement.

Dans un château. (*A part.*) Ma femme dans un château, quelle joie!

COURANTIN.

Et là, on les traitera comme ils le méritent.

GILLIN.

Que de remercîments, monsieur. Oh! vous avez l'air

d'un brave homme. Vous dînerez chez nous ; justement j'avons un grand repas, je vous conterons ça.

COURANTIN.

Un dîner, ça ne se refuse pas. Mais avant, je veux voir cette municipalité. Est-ce qu'elle est invisible donc ?

GILLIN.

Attendez-moi là. Je m'en vais aller chercher le maire et les municipaux. Oh ! quel bonheur ! Comme ils vont enrager. J'irai à Paris, j'irai à Paris.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

COURANTIN, seul.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il dit donc ce benêt-là. J'irai à Paris ; eh bien ! bon voyage. Oh ! je vois qu'il n'y a pas grand'chose à faire ici : toutes ces maisons n'annoncent que la misère. Je prendrai un dîner, je boirai leur meilleur vin, et s'il se rencontre quelques jolies filles, paf, en réquisition pour l'ami Gracchus. Il faut convenir qu'il est bien doux d'être agent en mission.

C'est un charmant métier, d'honneur !
On fait bombance, on fait figure ;
Et puis, on met à la hauteur
Les autorités qu'on épure.
En fait de vin, en fait d'amour,
On peut se passer son caprice ;
En mettant à l'ordre du jour,
La tempérance et la justice.

Sur de beaux meubles d'acajou,
Poser les scellés, quel délice!
Recevoir un petit bijou,
Rien que pour promettre un service.
Moi, je prends de tous les côtés,
Mais sur-tout, million de pipes!
Respectons les propriétés,
Car il faut avoir des principes.

SCÈNE XVI.

DAMIS, COURANTIN.

COURANTIN.

Mais qui s'avance en ces lieux!

DAMIS.

Ciel! quel objet frappe mes yeux.

COURANTIN.

Une cravatte.

DAMIS.

Une moustache.

COURANTIN.

Cet air benin.

DAMIS.

Cet air bravache.

COURANTIN.

Du linge blanc, un habit fin;
Oh! cet homme est un muscadin!

DAMIS.

Un pantalon, un œil coquin.
Oh! cet homme est un jacobin!

COURANTIN.

Il paraît riche : ah! quelle aubaine!

Ma course ne sera pas vaine :
Du linge blanc, un habit fin ;
Il paîra les frais du chemin.

DAMIS.

C'est moi qu'il cherche ; ah ! quelle peine !
Il m'a vu ma perte est certaine.
Pourquoi faut-il en mon chemin
Que je rencontre un jacobin ?

(*A part.*) Et ces maudits papiers n'arrivent point.

COURANTIN.

C'est sans doute là un de leurs suspects ; interrogeons-le, et sur-tout faisons-lui grand peur, parce que, s'il a de l'argent, il faudra qu'il compte. Dis donc, citoyen.

DAMIS.

Défendons notre vie, ou au moins prenons garde à nos poches.

COURANTIN.

Je crois que je t'ai vu quelque part.

DAMIS.

En ce cas, tant pis pour moi. Si nous nous sommes rencontrés, ce n'est pas ma faute.

COURANTIN.

Oui, je m'en souviens à présent. C'est dans la Picardie que j'ai fait ta connaissance. Tu t'étais rendu à Caen pour défendre les fédéralistes.

DAMIS.

A Caen, dans la Picardie. Aussi ignorants que cruels !

COURANTIN.

Ah ! oui, je te reconnais. Tu es un fédéraliste renforcé. Ah ! ton affaire est bonne, nous nous expliquerons à Paris.

DAMIS.

Je ne crains rien, ou du moins je ne devrais rien craindre; mais, dans ces temps de crimes et d'horreurs, innocent, vertueux, vrai patriote, ayant dignement servi mon pays, je dois m'attendre à tout. Fédéraliste! Ce mot, que ceux même qui l'ont inventé n'entendent pas, est un prétexte à la tyrannie, et ne sert qu'à fournir des victimes à ses bourreaux. Tu ne m'as point vu à Caen, qui se trouve situé pour toi dans la Picardie, parce que je n'y fus jamais; mais j'ai toujours partagé les sentiments de ces vertueux proscrits. Ils voulaient le bien, ils voulaient des lois, ils voulaient la république; mais la république forte par son gouvernement, forte de ses lois, forte de ses finances, forte de sa justice, et forte enfin de l'amour et de l'union des citoyens. Mais tout cela ne faisait pas le compte des intrigants et des scélérats; ils n'ont pu les vaincre par l'arme de la raison et de l'éloquence, ils les ont assassinés, ils se sont emparés des finances, ils les ont prodiguées à leurs sicaires; ils ont vomi des troupes de brigands qui circulent en poste pour espionner, pour emprisonner, pour assassiner les bons citoyens; enfin, ils ont payé le crime pour égorger la vertu. Je ne vois plus, hélas! dans ma déplorable patrie que deux classes d'individus, des bourreaux et des victimes.

COURANTIN.

Et dans quelle classe monsieur le raisonneur se range-t-il?

DAMIS.

Peux-tu le demander, puisque j'ose encore parler le langage de l'humanité.

COURANTIN.

En sorte que moi qui ne pense pas comme monsieur, je me trouve....

DAMIS.

On devine ta place à ton costume, à ton ivresse, à ton ignorance, à tes sentiments.

COURANTIN.

Oh bien, puisque je suis un bourreau, il faut que je te traite en victime.

(Il va pour tirer son sabre.)

DAMIS.

Doucement, monsieur l'agent, voici de quoi vous répondre.

(Il tire un pistolet.)

COURANTIN.

Diable, il est armé, et je suis seul. C'est une plaisanterie que je faisais.... vous entendez bien.

DAMIS.

Oh, je vois bien que vous n'êtes que plaisant, quand vous tirez un sabre. Ce n'est pas par là que vous êtes dangereux. Je vous redouterais plus pour mon juge que pour mon adversaire, fussiez-vous un Hercule.

COURANTIN.

Un Hercule, c'est une sottise; je ne suis point un Hercule, apprenez cela.

DAMIS.

Non, mais vous êtes un vrai pygmée, au moral, comme au physique.

COURANTIN.

Pygmée au physique, et je suis tout seul; ah! pourquoi suis-je un lâche?

DAMIS.

Mais c'est trop perdre de temps. J'ignore quel sort le traître me réserve; n'importe, je lui ai dit au moins la vérité.

(Il s'éloigne.)

COURANTIN.

Sans adieu, citoyen, nous nous reverrons.

DAMIS.

Trop tôt pour mon malheur, je le prévois. Mais si maintenant dans nos villes, on est assailli de brigands, je ne dois pas m'étonner d'en rencontrer quelques-uns dans les bois.

COURANTIN.

Sans rancune. J'irai vous rendre visite, si vous voulez le permettre.

DAMIS.

Je ne vous le permets pas; mais si vous venez, pour votre intérêt, je vous conseille de ne pas venir seul. (*A part.*) Allons voir si ces bienheureuses nouvelles que Franval m'annonce sont enfin arrivées.

(Il sort.)

COURANTIN.

Sois tranquille, j'irai en bonne compagnie.

SCÈNE XVII.

COURANTIN, GILLIN.

COURANTIN, se croyant seul.

Ah! monsieur le suspect, nous vous connaissons, nous savons ce que vous valez.

GILLIN, écoutant.

Il me connaît, il sait ce que je vaux.

COURANTIN.

Vous avez de l'esprit, vous raisonnez profondément.

GILLIN.

Oh! ça, c'est vrai, il s'y connaît.

COURANTIN.

Vous avez du courage.

GILLIN.

Du courage, je crois qu'oui.

COURANTIN.

Peste, vous vous présentez bien, avec grace.

GILLIN.

On m'a toujours dit que j'avais bonne mine.

COURANTIN.

Eh bien! nous ferons honneur à votre mérite, j'irai vous rendre ma visite, en bonne compagnie, avec tous les honneurs de la guerre.

GILLIN, paraissant.

Ah! citoyen, que de bontés! Je l'ai bien dit tout de suite la première fois que je vous ons vu, là, tantôt;

en arrivant, j'ons dit à part moi : V'là une bonne physionomie, une physionomie d'honnête homme.

COURANTIN.

Eh bien! je sais que je suis beau garçon, et que j'ai la figure douce comme un mouton. Mais qu'est-ce que ça me fait ça, et que veux-tu, avec ton galimatias? Eh bien! mille tonnerres, est-ce que je ne verrai pas cette municipalité donc?

GILLIN.

J'ai été chercher le maire et les municipaux; ils sont aux champs, ils vont arriver tout-à-l'heure. En passant, j'ai dit à ma femme qu'on enverrait les suspects à Paris, elle est d'une joie....

COURANTIN.

Ces diables de municipaux, je veux leur parler dans l'instant, ou morbleu je fais mettre le feu aux quatre coins du village.

GILLIN.

Il est plus puissant que moi, je ne pourrais pas l'empêcher. Ne vous impatientez pas. Je cours les chercher, et je vous réponds que je vous les amènerai morts ou vifs.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

COURANTIN, SEUL.

Aussitôt que la municipalité sera présente, faisons arrêter ce petit monsieur. Il s'avise de raisonner, et si

on les laissait faire on ne pourrait plus bientôt... Non, non, des prisons, des prisons.

SCÈNE XIX.

COURANTIN, BABET, La Mère GILLIN.

LA MÈRE GILLIN.

Le v'là sans doute stilà, dont nous a parlé notre homme.

BABET.

Ah! maman, qu'il est laid.

LA MÈRE GILLIN.

Tais-toi donc, petite fille; est-ce que, quand on a une belle place, on n'est pas toujours beau? Abordons le citoyen.

COURANTIN, sans regarder.

Qu'est-ce que c'est?

BABET, à la mère Gillin.

Ah! maman, quelle voix!

LA MÈRE GILLIN.

Tais-toi donc. Citoyen, nous venons vous demander une grace.

COURANTIN.

Ça ne se peut pas. Sans doute, pour faire sortir quelqu'un de prison; morbleu, il n'y aurait qu'à écouter toutes ces femelles, il n'y aurait jamais de coupable : *C'est mon époux, un honnête homme, je vous en réponds; j'ai trois enfants, lui seul nous nourrit; c'est un bon citoyen.* Une autre : *C'est mon père, c'est*

un vieillard infirme, je ne demande qu'à le suivre. Oh! si je n'étais en garde contre toutes ces pleurnicheries, je ferais de belles affaires. Vous aurez beau pleurer, vous ne m'attendrirez pas, j'ai le cœur plus dur que du fer. Si c'est pour suivre vos maris en prison, à la bonne heure; je fais entrer tant qu'on veut, mais je ne fais jamais sortir.

LA MÈRE GILLIN.

Mais, citoyen, il ne s'agit pas de cela; je viens vous demander la permission d'accompagner les suspects, quand ils partiront pour Paris, et d'y mener ma fille.

COURANTIN.

Est-ce que votre mari est suspect?

LA MÈRE GILLIN, gaiement.

Oui, citoyen.

BABET, gaiement.

Et mon amoureux l'est aussi.

COURANTIN.

Diable! vous dites ça bien gaiement.

LA MÈRE GILLIN.

C'est qu'on dit qu'il y a bien de l'honneur à être suspect.

COURANTIN.

Que diable dit-elle donc? Mais j'aperçois sans doute le troupeau d'imbécilles qui composent cette commune. Prenons notre dignité.

SCÈNE XX.

LEROUX, DELORME, LAVIGNE, GILLIN, NICOLAS, COURANTIN, BABET, LA MÈRE GILLIN.

LEROUX.

C'est le citoyen qui désire parler à la municipalité?

COURANTIN, lui présentant un papier.

Oui, c'est moi-même. Voilà ma mission : lis, si tu sais lire.

LEROUX.

Oh! cela est bien bon. V'là les cachets, et puis la grande image; pardonnez, citoyen, si j'avions connu votre dignité, j'aurions été au-devant de vous, et je vous aurions reçu avec tous les honneurs.

COURANTIN.

Écoute-donc, monsieur le maire, tu parais avoir beaucoup d'aristocrates dans ce pays-ci, et tu n'as que deux suspects. J'espère au moins que ce petit monsieur que j'ai rencontré là tantôt, et qui fait le fanfaron est du nombre.

GILLIN.

Ah! vous voulez dire le citoyen Damis; non, il n'est pas suspect : ce n'est pas le cas, faut lui rendre justice, oh! il le mérite bien.

LEROUX.

Si vous voulez, nous allons le nommer. Père Lavigne, veux-tu que le citoyen Damis soit suspect?

LAVIGNE.

Parguenne, si je le veux, c'est un brave homme.

DELORME.

Et moi, itout, il ne m'a fait que du bien.

LEROUX.

Allons, c'est dit, le v'là nommé.

GILLIN.

Oui; mais il ne sera que le troisième.

NICOLAS.

Oh! oui, le beau-père et moi sommes avant lui.

COURANTIN.

Qu'est-ce que tu dis donc? Tu es suspect: un pauvre diable comme toi?

LA MÈRE GILLIN.

Oui, citoyen, je soutenons qu'il a été nommé suspect tout d'une voix.

BABET.

Et qu'il l'avons bien mérité encore; il est si bon enfant.

COURANTIN.

Ces dames ont toujours envie d'aller à Paris. Eh bien! avec vos suspects, avez-vous une prison au moins?

LEROUX.

Non, citoyen; j'ignorions qu'il en fallût une.

COURANTIN.

Mille bombes! vous n'avez pas de prison, vous êtes tous des conspirateurs.

LEROUX.

Mais, citoyen, ne vous emportez pas, nous allons

en faire une. Où la ferons-nous? le pigeonnier est à bas, nos maisons ne sont pas assez solides.

GILLIN.

Oh! je m'en vas vous tirer d'embarras; pisque, quand on a des suspects, il faut une prison, prenez ma maison.

NICOLAS.

Oh! oui, ça sera une fière prison, j'ajouterons seulement quelques clous aux portes.

COURANTIN.

Il est bien complaisant. Allons, puisque la prison existe, au nom de la loi, citoyen maire, je te somme de faire mettre les trois suspects en prison, et de les nourrir au pain et à l'eau, jusqu'à l'instant de leur départ pour Paris.

GILLIN.

Pourquoi donc nous mettre dedans; on ne nous a pas dit ça: c'est que je n'entends pas raillerie.

LEROUX.

Père Gillin, il faut obéir à la loi. Nicolas, va chercher la force armée pour qu'on exécute l'ordre du citoyen.

NICOLAS.

Ah! parguenne oui, la force armée; j'irai chercher des verges pour me battre? Pas si bête!

LEROUX.

En ce cas, Delorme....

DELORME.

J'y vais.

(Il sort.)

LA MÈRE GILLIN.

Mais, mon petit mari, si c'est pour remplir le devoir de ta charge, il faut te laisser faire. C'est peut-être une cérémonie.

GILLIN.

Va te promener avec ta cérémonie.

BABET.

Toi, tu seras raisonnable, tu te laisseras mettre en prison, par amour pour moi. N'est-ce pas, Nicolas?

NICOLAS.

Non, morgué, n'y a amour qui tienne; moi, je ne veux pas siffler la linotte.

(Il arrive quelques paysans avec des fusils.)

COURANTIN.

Ah! que de façons; mais voilà la garde. Exécutez la loi, citoyen.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LEROUX.

De par la loi que l'on arrête
Le gros Gillin et Nicolas.

NICOLAS.

Oui, viens : je te cassons la tête.

GILLIN.

Et moi, je te casse les bras.

NICOLAS.

Ah! je me démets de ma charge.

LEROUX.

Mais t'es sur le procès-verbal.

NICOLAS.

Eh! bien écrivez sur la marge
Que je veux rester caporal.

COURANTIN.

Ah! pas tant de cérémonie;
Allons, qu'on les mène en prison.

GILLIN.

Je donne ma démission.

SCÈNE XXI.

LEROUX, LAVIGNE, GILLIN, NICOLAS, COURANTIN, BABET, LA MÈRE GILLIN, DAMIS.

DAMIS.

Quel bruit, quel bruit! que signifie....

NICOLAS.

On veut nous conduire en prison.

GILLIN.

Et l'on a choisi ma maison.

COURANTIN.

Allons, point de cérémonie;
Qu'on les mène tous en prison,
N'oubliez pas ce beau garçon.

DAMIS.

Oh! si quelqu'un marche en prison,
Ce n'est pas moi, je le parie.

Ah! monsieur l'agent fait des siennes. Quel droit avez-vous ici?

LEROUX.

Ménagez-le, c'est un puissant, voyez ses papiers.

DAMIS, *lisant.*

Robespierre, Couthon, Saint-Just. — Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles de Paris?

COURANTIN.

Qu'est-ce que cela vous fait?

DAMIS.

C'est que tous vos patrons signataires de vos pouvoirs ne se portent pas trop bien.

COURANTIN.

Que voulez-vous dire?

DAMIS.

A vous; rien. Mes amis, apprenez une nouvelle que je viens de recevoir, qui me comble de joie.

LEROUX.

Quoi donc?

DAMIS.

Les monstres qui avaient couvert de deuil la France entière, n'existent plus. Ils ont reçu le prix de leurs crimes.

COURANTIN.

Que dit-il donc? diable, ça me dégrise un peu. Quoi, l'incorruptible....

DAMIS.

L'incorruptible et ses dignes ministres sont morts sur l'échafaud qu'ils avaient élevé pour la nature entière.

COURANTIN.

Ahi! ahi! que vais-je devenir?

DAMIS.

On s'occupe maintenant de rechercher ses complices.

COURANTIN.

Diable, il ne fait pas bon ici pour moi. Sans adieu, citoyens; je reviendrai vous voir.

(Il se sauve.)

DAMIS.

Adieu, infâme vagabond.

LEROUX.

Eh bien! regardez comme il s'enfuit, je n'entends rien à cela.

DAMIS.

Non, graces à votre éloignement, à votre ignorance. Vous étiez heureux quand la France entière gémissait sous l'esclavage.

GILLIN.

Mais nos emplois de suspects, que deviennent-ils?

DAMIS.

J'espère bien qu'ils vont être supprimés dans toute la France. Oui, mes amis, le corps législatif va s'occuper de donner à la France une constitution républicaine : alors l'honnête homme vivra tranquille à l'abri des lois; mais malheureusement, il faudra bien du temps pour cicatriser les plaies faites par les scélérats qui viennent d'expier leurs crimes sur l'échafaud. Aidons-nous tous, sur-tout ayons confiance dans le gouvernement, et la république est sauvée.

NICOLAS.

Ainsi, en perdant ma charge, je perds ma maîtresse.

DAMIS.

Non. Gillin est bon père, il ne voudra pas faire le malheur de sa fille.

GILLIN.

Puisque nous devenons égaux, épouse Babet et sois content.

VAUDEVILLE.

NICOLAS.

Moi dans une chaise de poste,
Qui pour Paris comptais partir,
C'est en prison qu'était mon poste!
Ma foi je n'en puis revenir.
Sur ce qu'on a peine à comprendre
Il faut être plus circonspect :
Je cède à qui voudra le prendre, (*bis.*)
Mon privilége de suspect. (*bis.*)

DAMIS.

L'un était suspect pour se taire,
L'autre l'était pour babiller;
L'un est suspect pour ne rien faire,
L'autre est suspect pour travailler;
Tel est suspect, car il se mire;
Tel, car il porte un habit sec ;
Mon voisin est suspect pour rire,
Moi pour pleurer je suis suspect.

GILLIN.

J'entends ce que vous voulez dire.
Par les fripons, par les brigands

Ce mot fut inventé pour nuire:
C'était une arme à deux tranchants.
Levons-nous tous contre le vice;
A la vertu, gloire et respect!
Sous le règne de la justice,
Que le méchant soit seul suspect.

FIN DES SUSPECTS.

LE

SOUPER IMPRÉVU,

OU

LE CHANOINE DE MILAN,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée le 16 septembre 1796.

NOTICE

SUR LE CHANOINE DE MILAN.

Nos victoires d'Italie m'inspirèrent le désir de mettre sur la scène le nouveau caractère de nos militaires qui, sous des formes républicaines, avaient conservé l'esprit et la gaîté des Français d'autrefois. J'avais besoin d'un cadre; un petit conte italien me le fournit. Je trouvais plaisant de mettre en opposition à des militaires fatigués et affamés par une longue marche et le mauvais temps, un chanoine gourmand et peu charitable. Je vis dans ce contraste une source féconde de comique : je ne me trompai point; cette petite pièce obtint, par sa folie, le plus grand succès, tant à Paris que dans les départements.

Quoique le genre de sa gaîté n'eût rien qui pût blesser les mœurs ou faire naître des scrupules religieux, la censure de Bonaparte s'opposa à ses représentations; cependant le premier consul l'aimait beaucoup et l'avait fait jouer plusieurs fois à la *Mal-*

maison: aussi cette défense ne vint-elle pas de lui, elle lui fut inspirée par l'un de ces grands patriotes qui, devenus tout-à-coup grands seigneurs, insinuaient à leur maître de reprendre, avec les habits brodés, les mœurs et les préjugés des anciennes cours. Que l'on ne dise pas, que jamais Bonaparte ne suivait les avis de personne; le temps a prouvé qu'il ne doit ses plus grandes fautes qu'à ses ambitieux conseillers. Presque tous sortis de la classe mitoyenne, ils ne devaient qu'à la liberté, qu'ils avaient prêchée sur des tréteaux au commencement de la révolution, leurs places et leurs honneurs; devenus maîtres, par les victoires de leur chef, d'établir un nouveau gouvernement, ils s'empressèrent de détruire l'égalité qui leur avait servi à renverser l'ancienne noblesse, afin d'en reconstruire une nouvelle dont ils espéraient bien faire partie. Pour arriver à leur but, ils firent le consul empereur; et il leur rendit leur politesse en créant tout-à-coup une nouvelle race de princes, de ducs, de comtes et de barons, tous bons bourgeois comme moi, qu'il fallut reconnaître pour nobles de par Napoléon, empereur par la grace de Dieu. Depuis, tel a été ce goût pour nos anciennes institutions, que, si des événements désastreux n'eussent pesé sur la France, nos gentilshommes de fraîche date, qui déja s'étaient éternisés par des

majorats, auraient fini, pour leur plus grande gloire, par rétablir la féodalité : il ne fallait pour cela que séparer les citoyens de nos braves militaires, et déja l'on avait mis une distance entre l'homme armé et celui qui ne pouvait pas l'être ; ils voulaient que le sabre séparât, de sa longueur au moins, le soldat du *Pékin*, car c'est ainsi qu'on appelait alors celui qui par des travaux paisibles enrichissait ou fertilisait sa patrie. Honneur à l'épée, mépris au peuple ; le partage était fait, et, peut-être avant dix ans, un nouveau régime féodal se fût remontré, escorté de ses préjugés et de ses imposantes puérilités, si la foudre n'eût frappé tout-à-coup l'arbre qui pouvait seul supporter toutes nos modernes généalogies.

Et pourquoi, me dira-t-on peut-être, rappeler les erreurs d'un gouvernement passé, au sujet d'une petite comédie plus plaisante que raisonnable ? Parce que, mon cher lecteur, je vous l'ai dit dans ma préface, chaque petit acte de despotisme direct ou indirect, que le gouvernement aura fait peser sur moi, donnera matière à mes réflexions. Témoin muet de toute une révolution, il m'est permis, lorsque j'ai l'occasion d'écrire, sans sortir tout-à-fait de la direction que je dois suivre, de vous faire connaître et mes griefs contre le passé et mes craintes pour l'avenir. Qui sait

d'ailleurs si mes notices n'offriront pas quelques-unes de ces pensées généreuses qui peuvent être utiles à mes concitoyens ou à leurs fils? Une bonne pensée, et tous les moralistes, notre grand comique à leur tête, l'ont prouvé, est un grain de blé jeté sur un sol fertile; le temps le multiplie à l'infini, et ce sont les générations futures qui récoltent.

La censure trouva donc convenable d'arrêter une petite pièce qui n'avait été l'objet d'aucun trouble : cette défense était motivée sur ce qu'elle profanait la religion dans ses ministres. Mais qui peut comparer un chanoine au digne pasteur d'un troupeau, à l'appui du malheureux, au consolateur des affligés? on n'a jamais vu dans un pareil titre que le possesseur d'un bénéfice qui laisse

A des chantres gagés le soin de louer Dieu.

Canonicat n'est-il pas le synonyme du mot nouveau *Sinécure?* Eh quoi! j'aurai profané la religion, parce que j'aurai mis dans la bouche d'un chanoine italien quelques plaisanteries, dérobées à Boileau et qui sont connues de tout le monde? Que ne voyait-on plutôt le but moral de ma petite comédie! La charité n'est-elle pas le premier devoir du chrétien? et montrer un chanoine qui s'occupe de son macaroni plutôt que de remplir ce devoir,

n'est-ce pas apprendre à ces possesseurs de *Sinécures*, qu'il ne suffit pas d'être gourmand, mais qu'il faut être encore humain et charitable?

Enfin la pièce fut arrêtée. Depuis, elle a été rejouée sous une autre forme. Le chanoine a été métamorphosé en *Maître de Chapelle;* et dès-lors il ne pouvait plus s'y trouver autant de gaîté, puisque presque tout le comique naît du contraste que j'ai établi entre l'homme d'épée et l'homme d'église.

S'il est vrai que l'ouvrage le moins important peut quelquefois avoir de grands et utiles résultats, le mien a eu cet avantage; car j'ose me vanter qu'il a contribué considérablement à étendre en France le goût du macaroni. La pièce a été jouée si souvent, on y parle avec tant d'éloges du macaroni, qu'il est devenu depuis ce temps un mets tout-à-fait bourgeois; et voilà comme tout se nationalise. La littérature fait ses conquêtes comme l'épée, et elle a cet avantage qu'elle les garde toujours. Hélas! quand on réduit tout à sa juste valeur, dès qu'on s'avise de calculer les plus grands événements par leurs résultats, des bagatelles, aux yeux du philosophe, ne sont pas toujours sans importance. Cette idée me conduit malgré moi à de pénibles réflexions: nous avons couvert le monde de soldats, il n'est pas un coin de la terre où le Fran-

çais n'ait fait des prodiges de valeur, où il n'ait versé son sang pour la patrie d'abord, et, depuis, pour la gloire; il n'est pas de pays qui ait produit plus de héros, et de plus grands administrateurs : eh bien! l'homme de sang-froid qui ne se laisse point éblouir par le prestige des chimères glorieuses, qui ne trouve rien de grand que ce qui peut être utile aux hommes, se demandera quel avantage a produit à la société toute cette gloire qui nous a déshérité de nos droits: que nous reste-t-il maintenant de nos conquêtes et de nos triomphes? Des souvenirs de puissance et de grandeur, et une noblesse de plus.

PERSONNAGES.

BARNABÉ, chanoine de la cathédrale de Milan.
BÉNETTO, neveu de Barnabé, caricature.
FIRMIN, aide-de-camp d'un général de l'armée d'Italie.
SANS-QUARTIER, hussard d'ordonnance près de Firmin.
UN GÉNÉRAL de l'armée d'Italie.
COELÉNIE, voisine du chanoine Barnabé, et prétendue de Bénetto.
GERTRUDE, servante de Barnabé.

La scène est dans un village près de Milan.

LE SOUPER IMPRÉVU,

OU

LE CHANOINE DE MILAN.

Le théâtre représente un appartement simplement meublé : sur le côté est une porte ouverte ; en face de la porte, une cheminée préparée pour y recevoir le feu ; du même côté une descente de cave, et dans le fond une autre porte et une croisée.

SCÈNE I.

GERTRUDE, SEULE; ELLE ARRANGE LES MEUBLES DE L'APPARTEMENT, ET PRÉPARE SON COUVERT.

AH! bon dieu! le rude métier que celui d'être cuisinière, et sur-tout cuisinière d'un chanoine! Monsieur Barnabé s'avise de donner à souper à deux de ses confrères, à la jeune Cœlénie et à son père, à son imbécille de neveu, l'ennuyeux Bénetto; et l'on ne me donne pas seulement un aide. Hum! tout cela commence à m'ennuyer.

SCÈNE II.

CŒLÉNIE, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Comment, c'est vous, ma voisine? vous venez déja..

COELÉNIE.

Je viens te dire que je ne puis être du souper. Mon père est forcé de se rendre à Milan pour des affaires très-importantes. Je suis enchantée de ce contre-temps; je ne verrai pas le neveu de ton maître.

GERTRUDE.

C'est pourtant là votre prétendu. Mais je vous afflige. Parlons plutôt de vos amours avec ce jeune officier français. Nous l'aimons toujours... hem? Où est-il? que fait-il? contez-moi tout cela. J'aime les histoires d'amour, moi; cela m'attendrit.

COELÉNIE.

Son général vient de l'envoyer porter des ordres vers Mantoue. Ah! ma pauvre Gertrude, tu connais mes chagrins. Mon père est toujours plus intraitable, il ne veut pas entendre parler de ce mariage; mais ce qu'il y a de plus cruel pour moi, c'est qu'il prétend absolument me faire épouser ce Bénetto.

GERTRUDE.

Vous êtes aussi trop bonne. Savez-vous ce que je ferais à votre place? je prendrais mon parti tout de suite, et pas plus tard qu'au souper d'aujourd'hui. Je dirais au chanoine, Écoutez, je n'aime point votre neveu, parce que c'est un imbécille; et je dirais au neveu, Je ne vous épouserai point, parce que j'en aime un autre aussi brave, aussi aimable, que vous êtes sot et poltron.

COELÉNIE.

Oh! je n'oserai jamais; je veux attendre un moment plus favorable... Mais on vient...

GERTRUDE.

C'est le chanoine et son digne neveu qui arrivent par le jardin.

COELÉNIE.

Je veux me dérober à leurs sollicitations. Adieu, ma Gertrude. Du secret, tu m'entends?

GERTRUDE.

Est-ce qu'on a besoin de me recommander un secret? Oh! vous ne me connaissez pas! Adieu. Bon succès dans les amours.

(Cœlénie sort, Gertrude la reconduit.)

SCÈNE III.

BARNABÉ, BÉNETTO, GERTRUDE.

(Le chanoine et son neveu entrent par la porte en face de la cheminée, ou autrement, la porte qui donne dans la cuisine.)

BÉNETTO.*

Ah! mon cher oncle, je n'ai jeté qu'un coup-d'œil sur les préparatifs... Allons, ce repas-là vous fera honneur dans le monde, c'est moi qui vous en réponds.

BARNABÉ.

Comment, Gertrude, tu laisses la porte de ta cuisine ouverte; tu le vois, nous sommes entrés sans sonner.

GERTRUDE.

Ma foi, monsieur, avec le grand feu qu'il faut, on n'y peut tenir. Il y fume à perdre les yeux.

* Ce rôle seulement, si l'acteur le trouve plus agréable de la sorte, peut être baragouiné en italien.

BARNABÉ.

Mais, au moins, fais attention. Des étrangers pourraient, sans obstacle, arriver à cet appartement.

GERTRUDE.

Bon! qui peut courir les champs à cette heure, et du temps qu'il fait? il a plu toute la journée.

BARNABÉ.

Tu auras toujours raison! mais les ennemis, les Français...

GERTRUDE.

Les Français, ils vous font toujours peur.

BÉNETTO, d'un air de bravade.

Oh! pour moi, je ne les crains point. Ils croient, parce qu'ils sont une armée, qu'ils font peur à tout le monde : à quelques poltrons, passe; mais à moi... Quand on a vu le Vésuve face à face... on peut voir bien des choses.

GERTRUDE, à part.

Oui. Nous allons voir mon brave. (*Elle prête l'oreille, puis dit tout haut.*) Bon dieu! qu'est-ce que j'entends?

BARNABÉ.

Qu'écoutes-tu là?

GERTRUDE.

Je ne me trompe pas, c'est le canon!

BÉNETTO ET BARNABÉ, effrayés.

Qu'est-ce que tu dis donc, le canon?

BÉNETTO.

Nous sommes perdus. Les Français n'aiment pas trop le clergé : mon oncle est chanoine : ils ne manqueront pas de venir ici.

BARNABÉ, *écoutant.*

Mais je n'entends pas trop...

BÉNETTO.

Oh! je l'entends bien, moi. Quel bruit! il redouble. Je meurs de frayeur.

GERTRUDE, *riant.*

Ah! ah! ah!

BÉNETTO.

Te moquerais-tu de moi?

GERTRUDE.

Un peu, monsieur.

BARNABÉ.

Quoi, cela n'est pas vrai?

GERTRUDE.

Hélas! non; le bruit du canon n'est que dans l'imagination du brave Bénetto.

BÉNETTO, *se rassurant.*

Ah! tu as voulu me faire peur; mais à d'autres...

BARNABÉ.

Vous perdez votre temps avec toutes ces plaisanteries... et votre souper? et votre couvert? et du feu dans cet appartement?

BÉNETTO.

Ah! quel souper délicieux! Je vais être avec mon adorable maîtresse; elle sera à mes côtés. Ah! c'est une joie! c'est un délire! Il me semble déja que je la vois...

GERTRUDE.

Oui-da! quel souper! quel plaisir! Mais votre adorable maîtresse ne sera pas à vos côtés, vous ne la verrez, ma foi, qu'en idée.

BARNABÉ.

Qu'est-ce que tu dis donc?

GERTRUDE.

Que ni elle, ni son père ne viendront.

BÉNETTO.

Eh! pourquoi donc, mademoiselle?

GERTRUDE.

Pourquoi? Parce qu'elle vous aime autant que vous aimez le bruit du canon. Que n'étiez-vous ici tout-à-l'heure! vous l'auriez entendu débiter des vers à votre louange.

BARNABÉ.

Son père m'avait pourtant promis....

GERTRUDE.

Oui, mais il est obligé de se rendre à Milan pour affaires.

BÉNETTO.

Ces affaires-là sont fort désagréables, on ne peut pas plus désagréables.

BARNABÉ.

C'est en partie pour eux seuls que j'avais compagnie...

BÉNETTO.

Nous nous passerons bien d'un cher père; les pères, en affaire d'amour, cela n'est pas très-nécessaire; je vais la prier, la supplier...

BARNABÉ.

Nous irons ensemble. Mets ton couvert.

GERTRUDE.

C'est fait dans un moment.

(Gertrude revient, met le couvert et allume le feu pendant la scène suivante.)

SCÈNE IV.

BARNABÉ, BÉNETTO.

BARNABÉ.

Cela me contrariera beaucoup, si nous ne pouvons avoir ta prétendue.

BÉNETTO.

Tenez, mon oncle, vous voulez me marier, avec Cœlénie, je le veux bien; c'est une jolie femme, et moi, tel que vous me voyez, j'aime beaucoup les jolies femmes. A coup sûr, moi étant son mari, et elle étant ma femme, cela fera un joli couple: mais je crains... et puis d'ailleurs... il y a un certain Français qui a logé chez son père.

BARNABÉ.

Qu'est-ce que cela te fait?

BÉNETTO.

Cela fait beaucoup. Gertrude l'a dit devant vous. Ma prétendue n'a pas l'air de m'aimer excessivement, et ça deviendrait la cause de quelque aventure...

BARNABÉ.

Que peut-il t'arriver?

BÉNETTO.

Ce qui peut m'arriver! pour un homme d'esprit peut-on faire une demande comme celle-là? on voit bien que vous êtes chanoine, que vous n'avez jamais été marié; sans cela vous sauriez que lorsqu'on épouse une femme malgré elle, on est remarqué dans le

monde, chacun fait des politesses au mari, et puis on se dit tout bas, C'est lui! Ah! ah! vous avouerez que ces propos-là ne sont pas trop honnêtes, et que cela deviendrait fort désagréable, sur-tout à mon âge.

BARNABÉ.

Bon! cela te fait peur?

BÉNETTO, d'un air fanfaron.

Peur à moi, vous le savez bien, je n'ai peur de rien.

BARNABÉ.

Mais va donc trouver Cœlénie, et l'engager le mieux que tu pourras à venir souper.

BÉNETTO.

En effet, c'est le plus pressé. Je vous l'amènerai. Oh! je saurai bien la décider. Nous avons l'éloquence de l'amour et du sentiment.

BARNABÉ.

Je te suis. J'ai quelques ordres à donner ici avant de sortir.

SCÈNE V.

BARNABÉ, SEUL.

Voyons si tout est bien en ordre, si Gertrude n'a rien oublié.

(Il appelle Gertrude.)

GERTRUDE, en dehors.

Monsieur.

SCÈNE VI.

GERTRUDE, BARNABÉ.

BARNABÉ.

Arrive donc, ma chère enfant, je vais chez Cœlénie : toi, ne perds point de temps, fais que ton souper soit prêt pour l'heure; un père de l'église l'a dit :

Qu'un souper réchauffé ne valut jamais rien.

GERTRUDE.

Est-ce là tout ce que vous avez retenu de votre bréviaire ?

BARNABÉ.

Friponne, je te passe tes plaisanteries : ne te regarde point ici comme une servante, mais comme une douce compagne que la Providence a bien voulu me donner.

GERTRUDE, *à part.*

Oh! le vieux renard.

BARNABÉ, *s'approchant d'elle.*

Tu dois voir que je suis ton ami, ton cher ami.

GERTRUDE, *lui faisant la révérence.*

Vous êtes bien bon.

BARNABÉ.

Sois sage, n'écoute point les garçons, sur-tout ces garnements de Français qui courent toujours après toutes nos jeunes filles; ce sont de bien méchantes gens ?

GERTRUDE.

Mais, monsieur, il m'est permis d'aimer mes com-

patriotes, et je vous avouerai même que je regrette que ma première maîtresse m'ait fait quitter ma patrie.

BARNABÉ.

Ta patrie! toujours ta patrie! mon enfant, ta patrie est la cuisine. (*Il veut lui faire quelques caresses.*) Parlons du souper.

GERTRUDE.

Nous avons d'abord la dinde.

BARNABÉ.

Aux truffes; la jolie petite main! Tu nous donneras toujours quatre entrées?

GERTRUDE.

Oui, monsieur.

BARNABÉ, lui passant la main sous le menton.

On n'a pas un minois plus fin, plus séduisant. Beaucoup de truffes, sur-tout.

GERTRUDE.

Je sais que vous les aimez.

BARNABÉ.

Quels yeux fripons! Fais bien attention à ton macaroni.

GERTRUDE.

Il sera aussi bon que le dernier.

BARNABÉ.

Tu devrais me donner un petit baiser.

GERTRUDE, se débarrassant de ses bras.

Ah! pour le coup, vous êtes trop friand.

BARNABÉ.

Adieu, petite.... petite méchante....

GERTRUDE.

Adieu, petit espiègle.

(Barnabé sort.)

SCÈNE VII.

GERTRUDE, SEULE.

Ah! que ce vieux fou est ridicule avec son amour. Mais ne jasons pas tant et songeons à notre besogne; voilà mon feu préparé, mon couvert mis, maintenant il faut que j'aille à la cave. (*Elle prend un panier à bouteilles, elle va pour sortir et revient sur ses pas.*) Je ne fais pas attention que je laisse cette porte ouverte. (*Elle montre la porte de la cuisine.*) Mais si je la ferme, toute la maison va se remplir de fumée; bah! la cave n'est qu'à deux pas, et si nos convives arrivaient par le jardin, je les entendrais bien; eh puis ils appelleraient.

(Elle descend à la cave.)

SCÈNE VIII.

SANS-QUARTIER, FIRMIN.

(Ils entrent, aussitôt après la sortie de Gertrude, par la porte de la cuisine.)

FIRMIN, regardant dans l'appartement.

Personne encore.

SANS-QUARTIER, restant sur la porte.

Capitaine, je m'en tiens au premier bastion : prenons poste ici.

FIRMIN, *cherchant encore.*

Cela est singulier, tout est ouvert, et l'on ne vient point nous recevoir.

SANS-QUARTIER, *auprès de la table.*

Il semble pourtant, aux préparatifs que je vois, qu'on a deviné qu'il devait arriver deux pauvres militaires, bien mouillés, bien harassés et qui n'ont pas mangé de toute la journée.

FIRMIN.

Mais, si l'on va croire que nous venons comme ennemis?...

SANS-QUARTIER.

Moi! je n'en veux qu'au souper : selon toutes les règles de la guerre, nous sommes maîtres de la place; nous arrivons d'abord aux premiers retranchements, nous ne trouvons pas une vedette; nous avançons par le chemin couvert, nous nous présentons au pied de la forteresse sans éprouver un coup de feu; nous entrons : les postes sont évacués, la place me paraît approvisionnée, la broche tourne, le couvert est mis : eh bien! mille bombes! mangeons le rôti et buvons le vin de l'ennemi.

FIRMIN.

Alte-là, Sans-Quartier! rien ne nous appartient ici, et je ne souffrirai pas qu'on attente à la propriété du maître de cette maison.

SANS-QUARTIER.

Nos chevaux sont moins cérémonieux que nous.... ils ont vu un hangard ouvert, ils y sont entrés, je leur ai ôté la selle; et ces messieurs expédient main-

tenant une botte de foin sans en avoir demandé la permission.

FIRMIN, secouant ses habits.

Je n'en peux plus, je suis percé jusqu'aux os. Mais, puisque personne n'arrive, appelons.

SANS-QUARTIER.

Vous avez raison. Hola! eh! Fanchon, Louise, Margot, Perrette, Gertrude.

SCÈNE IX.

FIRMIN, SANS-QUARTIER, GERTRUDE.

GERTRUDE, répondant de la cave.

Qui m'appelle?

FIRMIN.

Que dire? on répond.

GERTRUDE.

Est-ce vous, messieurs, qui arrivez pour souper?

SANS-QUARTIER.

Si c'est nous? Oui...... oui, c'est nous, qui ne demandons pas mieux que de souper; mais, où êtes-vous donc?

GERTRUDE.

Je suis à la cave; je ne peux pas trouver ce maudit vin de Grave... mais je vais monter.

SANS-QUARTIER.

Non, ne vous dérangez pas; cherchez bien, tâchez de le trouver, j'ai un grand faible pour le vin de Grave.

FIRMIN.

C'est charmant! on nous prend pour les convives.

GERTRUDE.

Je cherche celui que vous avez trouvé si bon la dernière fois.

SANS-QUARTIER, à Firmin.

Capitaine! vous l'avez donc trouvé bon!

GERTRUDE.

Vous avez du feu, chauffez-vous, en m'attendant.

FIRMIN.

On est d'une politesse dans cette maison...

SANS-QUARTIER.

C'est ce que nous faisons; nous en avons grand besoin, nous sommes bien mouillés.

GERTRUDE.

Il faut prendre garde à ça; c'est qu'on a bien vite attrapé un rhume; voulez-vous changer?

FIRMIN.

Nous ne demandons pas mieux.

SANS-QUARTIER.

Mais nous n'avons rien pour cela.

GERTRUDE.

J'ai bientôt fini : je suis à vous dans l'instant; en attendant, ôtez toujours vos habits et prenez la robe-de-chambre de monsieur que vous trouverez accrochée dans le petit cabinet; ne vous gênez pas, faites comme si vous étiez chez vous.

FIRMIN.

Quelle attention!

SANS-QUARTIER.

Dans le petit cabinet! Nous y voilà. (*Au capitaine.*) Allons, habit bas.

FIRMIN.

Oh! la bonne folie!

(Il ôte son habit.)

SANS-QUARTIER; il lui met la robe-de-chambre.

Peste, la belle robe-de-chambre! Voyez ces grands ramages! Moi, je m'accommode du bonnet fourré, à cause de mon rhumatisme.

FIRMIN.

Qui croirait que nous sommes ici en pays ennemi? Mais, quel peut-être un hôte aussi affable, aussi prévenant pour les étrangers?

SANS-QUARTIER.

Selon les apparences, nous sommes chez un homme qui soupe bien; cela me suffit. Je le dispense de son nom, et peu m'importe sa naissance.

FIRMIN, apercevant beaucoup de livres sur une table.

Des livres! serait-ce un homme de lettres?

SANS-QUARTIER.

Je n'en crois rien; le souper qui se prépare, n'est pas celui d'un savant.

FIRMIN, ouvre un livre et lit.

« Le Cuisinier français. »

SANS-QUARTIER.

O livre précieux! c'est en l'étudiant, en le commentant, en l'approfondissant, qu'on apprend à bien vivre! Maintenant, capitaine, que nous sommes à notre aise,

que nous avons les pieds sur les chenets, jasons de nos affaires.

(Ils s'asseyent tous les deux auprès du feu. Gertrude arrive.)

SCÈNE X.

SANS-QUARTIER, FIRMIN, GERTRUDE.

GERTRUDE, arrivant avec son panier de vin et un bougeoir à la main : elle les regarde du fond du théâtre.

Bon! voilà nos messieurs assis paisiblement auprès du feu... Mais, plus je les regarde... c'est singulier!

SANS-QUARTIER, à Firmin.

Dites-moi, pourquoi nous avons pris des chemins de traverse, et fait le double de la route pour rejoindre le quartier-général?

GERTRUDE, toujours sans se montrer.

Mais ce sont des Français! Par quel hasard?... Mon maître les aurait-il invités? ah! par prudence, peut-être.

FIRMIN, à Sans-Quartier.

Apprends que je suis amoureux d'une jeune fille de ce pays, que les ordres que nous venons de porter, m'ont empêché de la voir, et que je viens exprès...

SANS-QUARTIER.

Ah! vous êtes amoureux, j'aurais dû le deviner.

GERTRUDE, paraissant.

(*Bas.*) Approchons. (*Haut.*) Eh bien, messieurs, comment vous trouvez-vous, maintenant?

SANS-QUARTIER, se levant.

Ah! capitaine, on va nous débusquer!

FIRMIN, sans se déranger.

Bonjour, l'aimable enfant.

SANS-QUARTIER.

Mille tonnerres, la jolie fille! vous nous apportez du vin, soyez la bien venue.

GERTRUDE.

Pardonnez-moi ce doute, messieurs; mais, êtes-vous du nombre des convives que nous attendons?

SANS-QUARTIER.

Que vous attendez?... certainement nous sommes des convives... et nous ferons honneur au repas.

GERTRUDE.

Le maître de la maison vous a donc invités ce soir même?...

FIRMIN, regardant Sans-Quartier.

Ce soir même! le maître de la maison... précisément.

SANS-QUARTIER.

Oh! le digne homme! nous l'avons rencontré comme il sortait. Il nous a vus... et comme nous sommes ses intimes amis, attendu que les Français, hors la bataille, sont les amis de tout le monde, il nous a priés d'entrer.

GERTRUDE.

Où vous êtes-vous donc connus?

SANS-QUARTIER.

Oh! c'est une connaissance bien ancienne! Nous... nous avons fait nos premières campagnes ensemble.

FIRMIN.

Que diable va-t-il dire!

GERTRUDE.

Comment des campagnes! mais il n'a jamais fait la guerre, puisqu'il est chanoine.

SANS-QUARTIER, à part.

Aux préparatifs du souper, j'aurais dû deviner que nous étions chez un homme d'église.

FIRMIN, à part.

Comment nous tirer de là? (*Haut.*) Mon camarade a voulu dire qu'ils avaient fait leurs études ensemble.

GERTRUDE, avec naïveté.

Je ne crois pas qu'il ait fait des études non plus.

FIRMIN, à part.

Encore!...

GERTRUDE, à part.

Je vois bien qu'ils veulent s'amuser, soutenons la plaisanterie.

SANS-QUARTIER.

Ma foi, j'ai eu bien du plaisir à l'embrasser. Il y avait long-temps que nous n'avions vu ce brave homme.

FIRMIN.

Je l'ai trouvé un peu maigri.

GERTRUDE, en riant.

Comment le voulez-vous donc?

SANS-QUARTIER, à Gertrude.

Vous ne concevez pas la joie qu'il a éprouvé en me reconnaissant. Il m'a dit, du plus loin qu'il m'a vu : « Comment, c'est toi, mon pauvre Sans-Quartier, je ne pouvais te trouver plus à propos; je donne ce soir à souper, je t'y invite, ainsi que ton camarade. Tiens, prends par ce jardin, tu trouveras la porte de la cui-

sine ouverte, tu pénétreras jusque à la salle à manger; là, tu trouveras un bon feu, une jolie femme et ton couvert mis. »

FIRMIN.

Une jolie femme! Vous nous prouvez bien qu'il nous a dit la vérité.

GERTRUDE, *à part.*

Ces Français ne sont jamais plus aimables que dans leurs étourderies.

SANS-QUARTIER.

Malgré cela je lui en veux au cher homme : il ne m'avait pas dit que sa femme fût aussi aimable, aussi appétissante.

GERTRUDE.

Comment, sa femme! Qu'est-ce qu'il dit donc? Est-il fou?

FIRMIN.

Imbécille! est-ce que les chanoines ont des femmes? c'est sa gouvernante.

SANS-QUARTIER, à Firmin.

C'est égal. (*A Gertrude.*) Vous arrivez bien à propos; car, nous vous le disons de bonne foi, nous mourons de soif.

GERTRUDE.

Oh! qu'à cela ne tienne, je vais vous donner à boire.

(Gertrude apporte des verres.)

SANS-QUARTIER.

Si cela vous est égal, donnez-moi le gobelet du chanoine.

GERTRUDE.

Volontiers. (*Elle lui apporte un verre d'une grandeur démesurée. A part, en leur versant du vin.*) Je ne puis m'empêcher de rire, ils me croient leur dupe.

SANS-QUARTIER, après avoir bu.

Il a de bien bon vin, notre ami. Il nous a dit encore : « Ah ça, mes enfants, vous avez couru toute la journée, vous devez avoir bon appétit; si je tardais à rentrer, faites-vous servir un morceau sans façon. Vous savez bien qu'entre amis on ne se gêne pas. »

GERTRUDE.

Ah! tout doux! passe pour les rafraîchissements, mais pour le souper, pas possible; vous attendrez le maître.

SANS-QUARTIER, à Firmin.

Ahi! nous nous coucherons à jeun.

GERTRUDE.

Je vois, à vos manières, que vous êtes d'honnêtes gens, aimables, gais; mais le chanoine n'entend pas raillerie, il n'aime pas les Français; il vous accueillera mal : moi, je ferai tout mon possible pour que vous passiez la nuit ici. Nous attendons grand monde; eh bien, tant mieux! vous ferez un bon repas, et c'est une bonne aubaine pour des militaires.

SANS-QUARTIER.

Capitaine! est-ce là une femme?... C'est fini, j'en suis amoureux.

FIRMIN.

Combien nous sommes reconnaissants!... Qui peut vous engager à nous montrer tant d'intérêt?

GERTRUDE.

Cela ne vous étonnera pas quand vous saurez que je suis Française.

SANS-QUARTIER.

Française !

GERTRUDE.

De Brest même.

SANS-QUARTIER.

De Brest ! c'est mon pays ! Attends, ne nous pressons pas, nous allons peut-être faire une reconnaissance.

GERTRUDE.

Eh ! la chose n'est pas impossible ; j'ai beaucoup de parents à Brest. Mon père y avait un frère, un brave homme que vous connaissez peut-être, Pierre, dit la Valeur.

SANS-QUARTIER.

Ventrebleu ! c'est le nom de mon père, sergent de la marine, frère de Guillaume, fils de Thomas...

GERTRUDE.

Quoi ! vous êtes le fils de Pierre.

SANS-QUARTIER.

Vois plutôt mes papiers ?

GERTRUDE.

Moi, je suis Gertrude, fille de Guillaume.

SANS-QUARTIER.

Mille trompettes ! tu es ma cousine, ou le diable m'emporte.

FIRMIN.

La singulière rencontre !

SANS-QUARTIER.

Embrassons-nous d'abord, c'est bien la moindre chose qu'on puisse faire quand on reconnaît sa cousine.

GERTRUDE.

Volontiers.

FIRMIN.

Moi, j'embrasse aussi la cousine.

SANS-QUARTIER.

Eh bien! voyez pourtant ce que c'est que le sang! en passant tantôt par la cuisine, j'ai éprouvé un certain frémissement... J'ai senti... vous allez peut-être rire, j'ai senti... mon cœur... la nature... l'odeur... Capitaine, c'est moi qui régale, nous sommes en famille.

GERTRUDE.

Allons, finissez votre bouteille, et attendez patiemment le retour de mon maître. Je vais voir à mon souper.

SANS-QUARTIER.

Je ne te quitte pas. Accepte mes services, tu n'en seras pas mécontente.

GERTRUDE.

Ma foi, ce n'est pas de refus, mais à condition que tu seras sage.

SANS-QUARTIER.

Comme un hussard; je te promets de ne songer d'abord qu'au souper.

(Ils sortent.

SCÈNE XI.

FIRMIN, seul.

Allons, nous ne sommes pas malheureux, et je vois que tout finira bien. Mais songeons à ma jeune amie. Dès le point du jour, trouvons le moyen de la voir. Sa dernière lettre est pleine de tendresse. C'en est fait, la campagne finie, je me marie; mais que va dire notre hôte en me voyant affublé de sa robe-de-chambre. Bon, s'il est galant homme, il en rira le premier; s'il ne l'est pas... Oh! mais, c'est un brave homme.

SCÈNE XII.

FIRMIN, BARNABÉ.

BARNABÉ.

Cœlénie viendra, c'est tout ce que je désirais. (*Il aperçoit Firmin.*) Comment, du monde ici? Ma robe-de-chambre! On ne se gêne pas; mais je voudrais bien savoir qui est l'insolent qui se permet?...

FIRMIN, à part.

Voici mon hôte. (*Haut.*) Daignez recevoir mes salutations.

BARNABÉ.

Monsieur... Mais je ne vous connais pas. (*A part.*) C'est un fripon.

FIRMIN.

J'attends de votre bonté, de votre charité, un asyle pour cette nuit.

BARNABÉ.

On ne vient point ainsi chez les gens... On ne prend point leurs habits.

FIRMIN.

Vous croyez bien que je ne les garderai pas ; nous autres Français, nous ne faisons pas la guerre en robe-de-chambre. Croyez à ma loyauté, accordez-moi l'asyle que je vous demande.

BARNABÉ.

Qu'est-ce à dire un asyle ? Monsieur, cela m'est impossible. Je suis étonné que la fille Gertrude, ma cuisinière, ne vous ait pas dit que j'attendais du monde, que j'avais des affaires de famille à régler.

FIRMIN.

Je ne vous gênerai pas.

BARNABÉ.

Ah ! ceci est fort plaisant ! vous ne me gênerez pas ! pardonnez-moi, vous me gênerez et beaucoup.

FIRMIN.

Voyez ma situation, il ne m'est plus possible de trouver un autre gîte.

BARNABÉ.

Il faudra pourtant que vous en cherchiez.

FIRMIN.

A cette heure, je ne le peux, en vérité. J'ai tourné mes pas vers cette maison, elle m'a semblé la plus apparente du village...

BARNABÉ.

En vérité, je suis très-reconnaissant que vous lui ayez donné la préférence...

FIRMIN.

J'ai soupçonné qu'elle appartenait à un homme riche, et je crois ne m'être pas trompé.

BARNABÉ.

Il n'est pas ici question de richesses.

FIRMIN.

De qui doit-on attendre l'hospitalité, si ce n'est de celui à qui la fortune donne le pouvoir de secourir ses semblables.

BARNABÉ.

Monsieur, avec votre morale... Je la connais aussi bien que vous... la morale...

FIRMIN.

Il ne suffit pas de la connaître, il faut encore la pratiquer.

BARNABÉ, à part.

Quel homme! (*Haut.*) Finissons. Dans un autre temps,... si je n'avais pas besoin de ma maison...

FIRMIN.

Je tiens si peu de place.

BARNABÉ.

Cherchez dans le voisinage... vous trouverez...

FIRMIN.

Vous ne voudriez pas me déranger, je suis si à mon aise ici.

BARNABÉ.

Parbleu! je le vois bien.

FIRMIN.

Il ne m'est plus possible de me r'habiller, donnez-moi le temps au moins de faire sécher mes habits.

BARNABÉ.

Sécher vos habits ! monsieur !

FIRMIN.

Allons, je puis compter sur vous, vous prendrez votre parti de bonne grace.

BARNABÉ.

Ah ! de bonne grace ! non, monsieur, je ne le prendrai pas, et vous sortirez.

FIRMIN.

Eh là, là ! vous le prenez sur un ton ! je ne me fâche pas, moi.

BARNABÉ.

Votre général a fait une proclamation, dans laquelle il est dit que tout citoyen sera en sûreté chez lui, que ses propriétés seront respectées.

FIRMIN.

Dieu me garde de vous faire aucun tort.

BARNABÉ.

Vous devez obéir aux ordres de votre général.

FIRMIN.

Vous devez écouter la voix de l'humanité.

BARNABÉ, à demi-voix.

L'humanité ! l'humanité avec des brigands.

FIRMIN, avec un geste de fureur.

Des brigands ! malheureux.

BARNABÉ.

Au secours ! je suis mort !

FIRMIN.

Rendez grace à cette même hospitalité que je re-

clame, vous lui devez l'oubli de l'outrage que vous venez de faire à une nation généreuse.

SCÈNE XIII.

FIRMIN, BARNABÉ, SANS-QUARTIER, GERTRUDE.

SANS-QUARTIER.

Eh bien! mille morts! on se querelle ici?

GERTRUDE.

Qu'est-ce donc?

BARNABÉ.

Ah! mon dieu! des hussards!... ma maison est au pillage. Je suis un homme perdu, ruiné. Au secours! A moi, Gertrude!

SANS-QUARTIER.

Eh bien... eh bien, voisin, pourquoi battre ainsi la générale? vous avez peur, vous avez tort. Nous sommes de bons vivants. Touchez-là, nous vous demandons seulement à souper et à coucher.

GERTRUDE, à Barnabé.

Rassurez-vous, c'est un de mes....

BARNABÉ.

Et vous croyez que vous resterez ici malgré moi. Allons, je n'ai qu'un parti à prendre, le quartier-général n'est qu'à deux pas... je vais...

SANS-QUARTIER.

Va-t-en à tous les diables!

BARNABÉ.

Je serai de retour dans un quart-d'heure. Gertrude, ne les quitte pas.

GERTRUDE.

Non, monsieur.

BARNABÉ.

Fais bien attention à eux.

GERTRUDE.

Beaucoup d'attention pour eux. Oui, monsieur, je n'y manquerai pas.

BARNABÉ.

C'est incroyable! c'est incroyable qu'on se permette de venir ainsi chez les gens... mais, nous verrons!

GERTRUDE.

Mais, monsieur, calmez-vous. Ces militaires sont...

BARNABÉ.

Très-indiscrets, très-impolis. Je suis tout hors de moi. Messieurs, prenez des villes, prenez des forts, prenez des rivières; mais, pour dieu, ne prenez pas ma maison, ce n'est point une forteresse, elle n'a ni tours ni créneaux. (*A Gertrude.*) Gertrude, prends bien garde à ton macaroni. Je serai peut-être bien le maître chez moi. Nous verrons, nous verrons. Je sors.

(Il sort. Dans cette scène, il faut que la colère du chanoine soit graduée et qu'elle soit telle à la fin qu'il ne puisse plus parler que d'une voix étouffée.)

FIRMIN.

Il a tort de se fâcher.

SANS-QUARTIER.

Écoutez donc, papa *Gloria patri*. C'est le diable! Comme il bat en retraite.... Écoutez donc, écoutez donc.

(Sans-Quartier suit le chanoine.

SCÈNE XIV.

GERTRUDE, FIRMIN.

GERTRUDE.

Eh bien! Sans-Quartier le suit.

FIRMIN.

Le quartier-général est donc dans le voisinage?

GERTRUDE.

Oui, il s'est rapproché de Milan; nous en sommes très-près.

FIRMIN.

Ma foi, je l'ignorais; c'est depuis mon départ que ce changement s'est opéré.

SCÈNE XV.

GERTRUDE, FIRMIN, SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER, rentrant en riant aux éclats.

Ah! ah! ah! tiens, Gertrude, voilà la clef; je te fais commandant de la place, le pont-levis est levé, on n'entrera que par tes ordres.

FIRMIN.

Quoi! tu as fermé la porte.

SANS-QUARTIER.

Oui, crainte d'une surprise de la part de l'ennemi; il est allé chercher du renfort : eh bien, nous soutiendrons le siége, et nous verrons à faire une capitulation honorable. (*A Gertrude.*) Tu seras un des articles...

FIRMIN.

Ceci est par trop fort; je ne souffrirai pas.

GERTRUDE.

Comment, tu veux que je reste seule avec deux militaires?

SANS-QUARTIER.

Cela te fait peur; deux braves militaires, ne sont pas si dangereux qu'un chanoine, friponne.

GERTRUDE.

Mais, si nos convives viennent?...

FIRMIN.

Quels sont ces convives?

GERTRUDE.

D'abord, deux vénérables chanoines de la cathédrale de Milan.

SANS-QUARTIER.

Ah! bon dieu, tu me fais trembler! ils affameraient la citadelle; tenez, si vous m'en croyez, restons comme nous sommes... là, paisiblement; il est si doux de vivre dans son petit intérieur.

GERTRUDE.

Je regrette, pourtant, une jolie petite voisine, qui doit venir avec son prétendu.

FIRMIN.

Une jolie voisine! il faut la recevoir.

SANS-QUARTIER.

Oubliez-vous, capitaine, que vous êtes amoureux?

FIRMIN.

Mon amour ne peut m'empêcher de souper avec une femme aimable, lorsque j'en trouve l'occasion.

SANS-QUARTIER.

Ma foi! moi, auprès de ma chère cousine, je ne regrette point la jolie voisine; mais le prétendu?...

GERTRUDE.

Oh! elle ne l'aime pas; on veut absolument le lui faire épouser, ce qui la rend fort malheureuse; cette pauvre Cœlénie aime un jeune Français...

FIRMIN.

Cœlénie! qu'as-tu dit? c'est le nom de celle que j'aime.

GERTRUDE.

Quoi, vous seriez cet officier?...

FIRMIN.

C'est moi-même, qui ai passé quelques jours chez son père, qui l'ai quittée avec tant de regret, et qui ne suis revenu dans ce village, que pour le seul plaisir de la voir.

SANS-QUARTIER.

Eh bien! comme tout cela s'arrange! moi, je rencontre une cousine, le capitaine sa maîtresse, et le bon chanoine Barnabé a la complaisance de faire les frais d'un souper qui n'attend que nous; c'est charmant.

GERTRUDE.

Mais le prétendu qu'en ferons-nous?

SANS-QUARTIER.

Laisse faire, je me charge de lui.

GERTRUDE, *regardant Firmin.*

Mais dois-je me fier?....

FIRMIN.

Ne craignez rien, mes intentions sont pures; croyez à mon honnêteté.

SANS-QUARTIER.

Je te réponds du capitaine, corps pour corps.

GERTRUDE.

Le bon répondant! ma foi, puisque c'est ainsi... va pour le souper du chanoine.

SANS-QUARTIER.

Va pour le souper du chanoine.

FIRMIN.

Non, je ne permets pas...

SANS-QUARTIER.

Songez que si le chanoine se plaint de ce que nous lui mangeons son souper; eh bien! vous le lui paierez, nous ne lui ferons aucun tort. Mais voyez, d'un côté, l'amour....

FIRMIN.

L'amour!

SANS-QUARTIER.

De l'autre la faim! voyez comme elle emporte la balance.

FIRMIN.

Il est trop vrai, la faim.

SANS-QUARTIER et FIRMIN, se décidant.

Allons, va pour le souper du chanoine.

SANS-QUARTIER.

On frappe à la porte de la rue?

FIRMIN.

C'est peut-être Cœlénie.

GERTRUDE.

Je vais voir.

SANS-QUARTIER.

N'ouvre pas sans avoir crié Qui vive. Capitaine, le mot d'ordre?

FIRMIN.

Amour et *Cœlénie.*

(Sans-Quartier reçoit l'ordre avec le sérieux d'un militaire sous les armes.)

SANS-QUARTIER, à Gertrude.

Caporal, à l'ordre. *Amour* et *Cœlénie.* Ne l'oublie pas; si, au lieu d'une jolie femme que nous attendons, tu allais nous présenter deux gros chanoines, cela ne serait pas régalant.

GERTRUDE, à Firmin.

Ne craignez rien; cachez-vous, pour me donner le temps de préparer Cœlénie à vous recevoir.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

FIRMIN, SANS-QUARTIER.

FIRMIN.

Quel bonheur! je vais revoir mon aimable Cœlénie.

SANS-QUARTIER, parodiant Firmin.

Quel bon souper je vais faire!...

FIRMIN.

Elle sera encore embellie pendant mon absence! elle a des yeux....

SANS-QUARTIER.

La dinde a une mine!

FIRMIN.

Elle est si touchante, si tendre! oh! l'heureux jour où je pourrai la nommer mon épouse!

SANS-QUARTIER.

Je la crois aussi bien tendre! l'heureux moment où je pourrai la voir étendue sur un plat!

FIRMIN.

Mon cœur palpite de plaisir.

SANS-QUARTIER.

L'eau m'en vient à la bouche. Capitaine, on approche, battons en retraite.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVII.

GERTRUDE, CŒLÉNIE, BÉNETTO, ARRIVANT AVEC UN PARASOL.

GERTRUDE.

Soyez les bien venus.

CŒLÉNIE.

C'est bien malgré moi, ma chère Gertrude, que je viens souper; mais je n'ai pu m'empêcher de céder aux sollicitations pressantes de ton maître et aux importunités accablantes de monsieur.

GERTRUDE.

Vous ne regretterez pas votre complaisance, et le souper vous plaira, c'est moi qui vous en réponds.

BÉNETTO.

Certainement qu'il vous plaira. Vous faites comme

cela de petites difficultés, mais on n'en est pas la dupe : nous connaissons les jeunes filles ; quand on leur parle de mariage, elles font toujours semblant d'être fâchées.

COELÉNIE.

Avec vous, monsieur, je ne fais point semblant, je vous le jure.

BÉNETTO.

Écoutez donc, sans me vanter, on pourrait vous offrir un mari plus mal tourné.

GERTRUDE, à part.

Pas un plus sot.

BÉNETTO.

Je sais fort bien le motif qui vous fait résister à votre père au sujet de notre mariage ; vous aimez un certain Français....

COELÉNIE.

Qui vous a si bien instruit ?

BÉNETTO.

Oh ! vous avez beau vous en défendre, on ne m'attrape point, moi !

COELÉNIE.

Eh bien ! je ne m'en défends point ; j'aime un jeune Français très-aimable.

GERTRUDE.

Pour ça, c'est vrai !

BÉNETTO.

Je le connais très-bien ; mais je n'en suis plus jaloux maintenant : vous pouvez l'aimer tant que vous voudrez, vous ne l'épouserez pas.

GERTRUDE.

Elle l'épousera.

BÉNETTO.

Elle ne l'épousera pas, et cela par une bonne raison.

COELÉNIE.

Laquelle donc?

BÉNETTO.

Un petit évènement, une bagatelle à laquelle les gens de guerre sont sujets.

COELÉNIE.

Vous m'impatientez; que lui est-il donc arrivé?

BÉNETTO.

Presque rien; il est mort.

COELÉNIE.

Mort!

GERTRUDE.

Menteur!

BÉNETTO.

Oui, à la dernière bataille, au passage du pont, il a reçu un boulet dans la poitrine et trois coups de sabre.

COELÉNIE.

Que dites-vous?

GERTRUDE.

Vous l'allez voir.

BÉNETTO.

Oh! il faut lui rendre justice, il se battait bien; mais on ne peut pas parer un boulet de canon.

GERTRUDE, à Cœlénie.

Il se porte très-bien.

BÉNETTO.

Il a bien fait de se faire tuer, c'est prudent de sa part : car, tel que vous me voyez, j'étais bien résolu à l'aller trouver pour lui passer mon épée au travers du corps.

COELÉNIE.

Serait-il vrai ?

GERTRUDE.

Eh ! mademoiselle, est-ce que vous croyez ces sots propos ? vous verrez bientôt votre amant, il est ici.

COELÉNIE.

Ici ! tu l'as vu ?

BÉNETTO.

Ah ! bien oui, ici ! je voudrais que cela fût vrai, pour me procurer le plaisir de le tuer une seconde fois.

(Gertrude parle bas à Cœlénie.)

COELÉNIE.

Tu me rassures.

BÉNETTO.

Oh ! ces Français qui font peur à tout le monde, ne m'en font point à moi. (*Il tire sa petite épée.*) Oh ! que ne puis-je les tenir ici tous les uns après les autres ! je vous les expédierais, d'ici, de là, pif, pan ! parez-moi celle-ci ! parez-moi celle-là !

SCÈNE XVIII.

GERTRUDE, COELÉNIE, BÉNETTO, SANS-QUARTIER, FIRMIN.

SANS-QUARTIER, tirant son sabre et se mettant en garde contre Bénetto, qu'il fait reculer jusqu'à l'autre bout du théâtre.

Pif, pan ! parez-moi celle-ci, parez-moi celle-là.

BÉNETTO.

Ah! mon dieu!

FIRMIN, se jette aux genoux de Cœlénie, Bénetto le regarde avec étonnement, de manière à former un tableau.

O! ma chère Cœlénie, revoyez votre amant.

COELÉNIE.

C'est lui-même! Quoi, vous êtes ici à l'instant où l'on me disait....

BÉNETTO.

Gertrude! Gertrude! mettez-vous donc au milieu de nous, nous allons nous couper la gorge! Mais que vois-je? un homme aux genoux de celle que j'adore.

COELÉNIE.

Je ne puis contenir ma joie; mais par quel évènement?....

BÉNETTO, voulant aller à Cœlénie.

C'est bien cruel de voir son rival...

SANS-QUARTIER, l'arrêtant.

Laissez donc, ne troublez pas l'expression du sentiment.

GERTRUDE, à Bénetto.

Vous tremblez?

BÉNETTO.

C'est de colère.

FIRMIN, à Cœlénie.

Nous vous conterons tout. Et vous, mon cher monsieur, qui m'avez fait recevoir un boulet dans la poitrine....

BÉNETTO.

Monsieur, je suis enchanté que la chose ne vous soit pas arrivée; vous me paraissez bien vivant.

FIRMIN.

Faites-moi le plaisir de me dire pourquoi vous m'avez tué de votre pleine autorité.

BÉNETTO.

On m'avait raconté ce petit accident; mais je commence à m'apercevoir qu'il n'en est rien : assurément j'en suis bien aise pour vous..... parce qu'enfin un boulet....

FIRMIN.

Mais il m'a semblé entendre que vous vous promettiez de me tuer une seconde fois.

BÉNETTO.

Je ne me serais jamais permis de tels propos; ce serait bien dommage, un joli garçon comme vous.

FIRMIN.

Vous l'avez dit!

BÉNETTO.

Eh bien! oui, monsieur, mais c'est une façon de parler... cela se dit, mais cela ne se fait pas; d'ailleurs, il est bien permis à un amant malheureux d'exhaler son martyre.

SANS-QUARTIER.

Allons, puisque tu es un amant malheureux, tu ne dois pas tenir à la vie, veux-tu que je t'en débarrasse?

BÉNETTO.

Pardonnez-moi, je tiens à la vie beaucoup.

GERTRUDE.

Ah! le poltron!

SANS-QUARTIER, le prenant par le cou.

Capitaine, que voulez-vous que j'en fasse?

FIRMIN.

Laisse-le, j'ai voulu le punir d'avoir effrayé ma Cœlénie.

GERTRUDE, à Bénetto.

Eh bien! brave champion, que dites-vous des Français?

BÉNETTO.

Qu'ils sont de bien honnêtes gens, je les ai toujours aimés.

FIRMIN.

Éloignez-vous; sortez.

SANS-QUARTIER.

Non, capitaine, je le fais mon prisonnier de guerre; Gertrude, n'avons-nous pas besoin de quelqu'un pour nous aider? si nous soupions?

GERTRUDE.

C'est bien dit.

SANS-QUARTIER.

Allons, en avant, marche... au feu!

BÉNETTO.

Comment! au feu?

SANS-QUARTIER.

Au feu de la cuisine, nigaud.

BÉNETTO.

C'est une plaisanterie... je m'y prête volontiers; j'en ris tout le premier, je suis jovial de mon naturel. (*A part.*) J'enrage; mais ils me le paieront....

(Gertrude, Sans-Quartier et Bénetto sortent.)

SANS-QUARTIER.

Allons, marchons.

SCÈNE XIX.

CŒLÉNIE, FIRMIN.

COELÉNIE.

Mais, par quel évènement vous trouvez-vous ici?

FIRMIN.

Le hasard seul m'y a conduit.

COELÉNIE.

Et le chanoine vous a invités à souper? c'est fort honnête de sa part.

FIRMIN.

Au contraire, il a voulu nous chasser; il est allé se plaindre : le hasard qui nous a conduit ici, fait que Sans-Quartier trouve une cousine dans Gertrude; vous arrivez, et nous allons faire, aux dépens du colérique et incivil chanoine, un souper délicieux, où présideront l'amour et la gaieté.

COELÉNIE.

Mais, votre général peut vous réprimander...... vous punir..... ceci peut être plus sérieux que vous ne pensez.

FIRMIN.

Mon général est un brave homme : il connaît mon amour pour vous, il s'est même chargé de parler à votre père, qui ne pourra plus se refuser à notre union.

COELÉNIE.

Non, mon cher Firmin, je ne puis consentir.... je prévois les suites....

SCÈNE XX.

COELÉNIE, FIRMIN, GERTRUDE, SANS-QUARTIER, BÉNETTO.

(Ils arrivent, et apportent le souper; Bénetto a une serviette par-dessus son habit et l'épée au côté.)

SANS-QUARTIER.

Voici l'avant-garde, la dinde au centre; je commande l'aile gauche.

FIRMIN, à Cœlénie.

Allons, le souper est servi, venez...

BÉNETTO.

Je me brûle! je me brûle!

FIRMIN.

La plaisante figure! Qui l'a donc habillé de la sorte? est-ce vous, Sans-Quartier? auriez-vous employé la violence?

SANS-QUARTIER.

La punition est trop douce pour sa trahison; je l'ai surpris faisant passer des vivres à l'ennemi et s'enfuyant par le jardin....

(Pendant ce temps tous se sont placés à table excepté Bénetto.)

BÉNETTO, les voyant à table.

Eh bien! et mon couvert? et ma place?

SANS-QUARTIER.

Qu'est-ce que c'est?

BÉNETTO.

Il faut bien que je soupe, peut-être.... Monsieur le

capitaine, vous ne souffrirez pas... certainement qu'un jeune homme...

FIRMIN, à Sans-Quartier.

Je te demande sa grace.

SANS-QUARTIER.

Volontiers; mais à condition qu'il chantera quelques couplets; tous ces Italiens ont des gosiers de rossignols.

GERTRUDE, montrant la guitare, qui se trouve sur une chaise, auprès de Firmin.

Voilà sa guitare.

FIRMIN, lui donnant la guitare.

Je serais ravi de vous entendre.

BÉNETTO.

Je chanterai quand nous serons au dessert.

SANS-QUARTIER.

Non, rien n'est plus agréable que la musique lorsqu'on est à table...

BÉNETTO.

Oui, agréable pour celui qui mange. Soit, je commence; mais pas de plaisanterie, gardez-moi du macaroni.

(Il chante et s'accompagne de la guitare.)

La belle Ermance, dans Ferrare,
Aimait un très-joli garçon;
Mais, hélas! son tuteur avare
Lui fit épouser un barbon.
Le jeune amant, dans sa détresse,
Exécute un projet plaisant:
Il meurt, et pour voir sa maîtresse,
Vient sous l'habit d'un revenant.

SANS-QUARTIER.

Diable! c'est intéressant, une histoire de revenant!

FIRMIN.

Le second couplet?...

BÉNETTO.

La douleur d'Ermance est si forte,
Que l'époux la garde en tremblant.
Tout-à-coup on frappe à la porte,
Paraît un grand fantôme blanc :
L'époux frémit, l'effroi l'accable,
Ermance a revu son amant;
Et sans crainte d'aller au diable,
S'enfuit avec le revenant.

SANS-QUARTIER.

Bon dieu! que c'est touchant, j'en pleure.

BÉNETTO.

Après cela, jamais d'Ermance
On n'a pu savoir le destin;
Mais si l'on en croit l'apparence,
Elle aura fait mauvaise fin.
Voyez pourtant la perfidie!
Chacun dit que, depuis ce temps,
Tous les vieux maris d'Italie
Craignent beaucoup les revenants.

Maintenant, je vais souper.

GERTRUDE.

On frappe!

SANS-QUARTIER.

C'est un revenant.

BÉNETTO, *faisant un saut.*

Un revenant! c'est peut-être mon oncle?

SANS-QUARTIER, regardant par la fenêtre.

Alerte, capitaine! c'est la ronde du général. Le chanoine en est aussi! Que faire? faut-il nous rendre?

FIRMIN, reprend ses habits de militaire.

Nous avons pu nous égayer aux dépens de notre hôte; mais à l'ordre du général, il faut obéir.

SANS-QUARTIER.

C'est dommage pourtant! J'aurais volontiers pris ici mon quartier d'hiver. (*A Gertrude.*) Donne-moi la clef.

(Il sort.)

BÉNETTO, à part.

Ils vont me la payer bonne!

SCÈNE XXI.

COELÉNIE, FIRMIN, GERTRUDE, BÉNETTO.

COELÉNIE.

Que va dire monsieur Barnabé?

FIRMIN.

Je prends tout sur moi; ne craignez rien.

GERTRUDE.

Eh! mademoiselle, est-ce notre faute, si des militaires s'emparent de la maison et de nous? il a bien fallu céder, puisqu'ils étaient les plus forts.

BÉNETTO.

Oui, mais moi, je dirai tout.

FIRMIN, le menaçant.

Si tu oses ouvrir la bouche....

BÉNETTO.

Je ne dirai rien.

SCÈNE XXII.

COELÉNIE, FIRMIN, GERTRUDE, BÉNETTO, BARNABÉ, SANS-QUARTIER, LE GÉNÉRAL ET SA SUITE.

BARNABÉ.

Je suis heureux, monsieur le général, de vous avoir rencontré à l'instant où vous faisiez votre ronde; au moins vous jugerez vous-même si mes plaintes sont justes.

SANS-QUARTIER.

Général! ce n'est qu'à votre sommation que nous rendons la place. Vous voyez que nous pouvions encore soutenir le siége. (*Montrant les femmes.*) Nous avions des provisions de toute espèce.

LE GÉNÉRAL.

Quoi! c'est vous, Firmin, qui chassez un citoyen de sa maison, qui vous emparez de ses habits?

SANS-QUARTIER.

C'est lui, au contraire, qui voulait nous chasser. Il était si furieux, que pour nous garantir de sa colère, pour sauver notre vie, nous avons été obligés de nous cacher dans sa maison et de nous y enfermer à double tour.

BARNABÉ.

Tenez, monsieur le général, tout parle contre eux. Voilà les débris du souper...

SANS-QUARTIER, à Barnabé.

Il faut vous rendre justice, vous traitez bien vos amis.

LE GÉNÉRAL.

Firmin, répondez-moi donc, comment vous trouvez-vous ici ?

SANS-QUARTIER.

Très-bien ! mon général.

LE GÉNÉRAL, à Sans-Quartier.

Taisez-vous. (*A Firmin.*) Qui vous a conduit ?

FIRMIN.

Le hasard.

BARNABÉ, regardant la table.

Ils ont tout mangé. (*A Bénetto.*) Et le macaroni, était-il bon ?

BÉNETTO.

Je n'en ai pas tâté. Mais il filait... ah !

FIRMIN.

Général, voici l'affaire. Nous arrivons ici.

GERTRUDE.

Mouillés.

COELÉNIE.

Harassés.

SANS-QUARTIER.

Affamés.

GERTRUDE.

Enfin, dans un état à faire pitié.

FIRMIN.

Ne voyant personne dans cet appartement, nous appelons.

GERTRUDE.

Je leur réponds.

FIRMIN.

Elle nous invite à prendre...

SANS-QUARTIER.

La robe-de-chambre.

BÉNETTO, au chanoine.

Et votre bonnet fourré.

FIRMIN, montrant Barnabé.

Monsieur arrive, nous réclamons sa pitié, sa charité.

GERTRUDE.

Il les maltraite.

SANS-QUARTIER.

Il veut nous battre.

FIRMIN.

Il va se plaindre, et nous restons avec Gertrude. (*Montrant Cœlénie.*) Madame vient alors pour souper, et il se trouve que le hasard présente à chacun de nous...

SANS-QUARTIER.

Moi, ma cousine.

GERTRUDE.

Moi, mon cousin.

FIRMIN.

Moi, ma maîtresse.

COELÉNIE.

Moi, mon amant.

BÉNETTO.

Moi, mon rival.

BARNABÉ.

Et moi, le diable!

SANS-QUARTIER.

Le souper se trouve cuit.

BÉNETTO.

Moi, je le sers.

BARNABÉ.

Moi, je le paie.

SANS-QUARTIER ET FIRMIN.

Et nous le mangeons.

GERTRUDE, COELÉNIE ET LES MILITAIRES.

Voilà l'histoire.

SANS-QUARTIER.

Et quand le général est arrivé, nous allions nous retirer chacun dans notre appartement, sans bruit et sans scandale.

LE GÉNÉRAL.

Firmin, vous avez le plus grand tort; quelque cruelle que fût votre mauvaise fortune, vous deviez la supporter plutôt que de violer l'asyle d'un citoyen. (*Au chanoine.*) Pour vous, monsieur, votre caractère, l'humanité devaient vous engager à donner l'hospitalité à deux Français malheureux; mais, puisqu'ils ont manqué aux lois de la discipline, et qu'il est de l'honneur et de la dignité des Français de respecter les propriétés, même de leurs ennemis, je les condamne à vous payer tel dédommagement qu'il vous plaira d'exiger.

BARNABÉ.

Monsieur le général... je... certainement...

LE GÉNÉRAL.

En les recevant, vous vous seriez acquis des droits

à leur reconnaissance, et de deux ennemis qui vous ont berné, vous eussiez fait deux amis. Je souhaite que cette leçon vous rende à l'avenir plus hospitalier.

FIRMIN.

Tenez, monsieur le chanoine, vous m'avez donné à souper aujourd'hui, faites-moi l'amitié d'accepter demain un dîner de ma façon.

SANS-QUARTIER.

Ah! papa, un bon dîner, ça ne se refuse pas.

BARNABÉ.

Comment, monsieur, un dîner! Croyez-vous que cela répare l'offense?...

BÉNETTO, bas au chanoine.

Acceptez toujours. J'en serai.

BARNABÉ, à Bénetto.

Oui. Tu crois donc... J'accepte, monsieur.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! voilà qui arrange tout. Firmin, est-ce là cette aimable personne dont vous m'avez parlé?

FIRMIN.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL.

Vous ne m'aviez pas trompé sur sa beauté. Ce choix est digne de vous. Comptez sur mes sollicitations auprès de son père; j'espère le faire consentir à votre bonheur.

BÉNETTO.

C'est très-heureux pour moi... Je me tiens à quatre... Oh! s'il n'était pas général... nous aurions affaire ensemble...

BARNABÉ, contenant Bénetto.

Allons, mon neveu, taisez-vous, vous êtes trop vif.

LE GÉNÉRAL, à Bénetto qui a toujours sa serviette.

Garçon, faites avancer mes chevaux. Je vais vous quitter.

BÉNETTO, au général.

Comment, garçon! Je ne suis point un garçon, je suis l'amant malheureux.

LE GÉNÉRAL.

Je vous demande pardon; mais votre accoutrement...

BÉNETTO.

C'est monsieur Sans-Quartier qui m'a habillé comme cela.

SANS-QUARTIER.

Écoute, ma cousine. Veux-tu revenir en France? accepte ma main et ma fortune; je t'obtiendrai la première place vacante de vivandière à la suite de l'armée.

GERTRUDE.

Ma foi j'y consens; mais la parenté?...

SANS-QUARTIER.

Nous n'avons plus besoin de dispense; maintenant le pape est de nos amis.

BÉNETTO.

Moi, je n'ai pas soupé, et je n'épouse personne.

BARNABÉ.

Eh bien! puisqu'il n'y a plus de remède, puisque le hasard a dérangé tous mes projets, je veux prendre mon parti de bonne grace. Prouvez tous que vous ne m'en voulez pas en vous remettant à table avec moi.

Là, le verre à la main, vous me ferez raison. (*Sans-Quartier fait signe aux hussards de la suite de venir boire un coup.*) Je veux si bien vous fêter, que de retour dans votre patrie, lorsque, rassemblés autour du grand foyer, vous conterez à vos neveux vos grandes victoires d'Italie, vous égayerez votre récit en leur disant un mot du souper du chanoine.

VAUDEVILLE.

AIR : *Du Vaudeville du Conteur.*

BARNABÉ, au capitaine français.

Déja, depuis long-temps en France,
Il n'est plus de canonicats.
Pour des moines quelle abstinence!
Comme eux ne m'y réduisez pas.
A supprimer des bénéfices,
Quand le Français se montre expert,
Dispensez-moi de mes offices,
Mais ne m'ôtez pas mon couvert.

FIRMIN, à Cœlénie.

Tous les maris, en Italie,
Sont, dit-on, de vrais loups-garous.
En France, point de jalousie;
Là, nous sommes de bons époux.
De passer pour mari sauvage,
Un Français craint trop le travers;
Et nos amis, dans le ménage,
Sont sûrs de trouver leurs couverts.

BÉNETTO.

Je devais épouser madame,
Et souper ici dans ce jour;

Pour le souper et pour la femme
J'ai bon appétit, grand amour :
Hélas! par un sort déplorable,
Notre logis se trouve ouvert;
Deux Français, pires que le diable,
Prennent ma femme et mon couvert.

SANS-QUARTIER.

Quand la France, au sein de la gloire,
Pourra jouir de ses succès;
Lorsque, des mains de la Victoire,
L'Europe aura reçu la paix;
Libre des travaux de la guerre,
Le Français, de lauriers couvert,
A tous les peuples de la terre
Offrira gaîment son couvert.

GERTRUDE, au parterre.

J'ai reçu l'ordre de vous faire
Un bon repas, bien entendu;
Trop gourmets, vous n'estimez guère
Souper d'amis et vin du cru:
Mais si vous avez su vous plaire
Au souper qui vous est offert,
Comme amis, à l'heure ordinaire,
Venez à mon petit couvert.

FIN DU SOUPER IMPRÉVU.

LES HÉRITIERS,

OU

LE NAUFRAGE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 27 novembre 1796.

NOTICE
SUR LES HÉRITIERS.

Cette petite comédie est trop connue pour que j'entre dans beaucoup de détails sur l'effet qu'elle a produit. Il est peu de personnes à Paris, qui n'aient vu *Baptiste* cadet, dans le rôle d'Alain : la vérité de son jeu, le comique de ses manières laisseront aux amateurs du Théâtre Français, qu'il vient d'abandonner pour toujours, de joyeux souvenirs et de longs regrets.

Si je n'ai rien dit du jeu de *Michot* dans le *Chanoine de Milan*, et si je me tais également sur le talent qu'il montrait dans les *Héritiers*, c'est que je me réserve, dans ma Notice sur la *Jeunesse de Henri V*, de parler de cet acteur de la nature.

Mais comme les pièces de mon répertoire ne m'offriraient plus l'occasion de hasarder quelques réflexions sur *Dugazon*, que la mort enleva trop tôt aux plaisirs du public, je dois au moins, en parlant d'une pièce, dans laquelle il jouait très-bien, un souvenir à sa mémoire et des éloges à son talent.

Gourgaut Dugazon devait sa verve comique plu-

tôt à son esprit qu'à la nature; mais cet esprit était si gai, mais il lançait son trait avec tant de feu, qu'il forçait même la raison à le suivre en riant dans ses écarts. Lorsque Dugazon, éclairé par l'âge et l'étude, se fut essayé dans les grands rôles, qui le forçaient de rester dans les limites tracées par le poëte, il devint un acteur tout-à-fait recommandable et très-souvent sublime. Cette gaîté folle qu'il mettait dans son jeu, il la portait dans la société. Il disait un bon mot, improvisait un couplet, débitait un conte plaisant qui faisaient pouffer de rire, mais regretter quelquefois que le bon goût ne s'alliât pas toujours à la folie. Il n'eût qu'un tort aux yeux du public, ce fut d'avoir pris un petit rôle dans le grand drame politique: on l'en accusait au moins; mais je n'ai aucun motif de penser que l'accusation fut fondée. Je sais seulement que le public voulût l'en punir, en exigeant de lui, un soir qu'il était sur le théâtre, un humiliant témoignage de repentir, et que, par une résistance aussi noble que courageuse, il triompha de ses nombreux ennemis.

Je connais peu les détails de sa vie, il était pour moi ce qu'il était pour tout le monde, malin et spirituel; mais ce que je sais d'une personne qu'il a sauvée d'une mort certaine, c'est qu'il avait un cœur excellent, et que sa bienfaisance égalait au

moins son aimable étourderie. Dugazon, comme tant d'autres artistes, approcha peut-être de trop près cette fatale roue de la terreur qui entraînait tout dans son tourbillon; mais je suis convaincu que l'homme dont l'esprit était incapable de lier deux pensées sérieuses, n'a jamais pu avoir l'idée de contribuer à son mouvement.

Le sujet des *Héritiers* m'a été fourni par une phrase *de La Bruyère.* Je la cite de mémoire : « Ah! « combien de testateurs se repentiraient de leur « économie pendant leur vie, s'ils pouvaient voir « après leur mort la figure de leurs héritiers! » Il n'est pas un auteur qui ne sache qu'une seule pensée suffit pour donner le sujet d'une comédie, même en cinq actes. Si le hasard m'eût fait remarquer cette phrase dix ans plus tard, j'aurais fait des *Héritiers* une grande comédie. Quelle ressource n'aurais-je pas trouvé dans les développements des caractères de toute une famille, et dans les situations différentes où j'aurais mis le prétendu mort! J'ai souvent regretté d'avoir cédé trop promptement à ma première impulsion : le désir de faire une nouvelle comédie m'a entraîné, et pour arriver plus vite à mon but, j'ai au moins abrégé mon chemin des deux tiers. La première pensée prête tellement à la comédie, que, depuis la représentation de la petite pièce, j'eus l'intention de la développer sous

une nouvelle forme; mais au moment de commencer à écrire, je craignis de me trouver au-dessous de mon premier essai, et qu'en dépit de mes efforts, le public ne préférât la miniature au tableau. Cette pensée m'a fait renoncer à mon projet; et puisque le public depuis vingt-cinq ans rit aux *Héritiers*, j'ai trouvé plus sage de le laisser faire et de m'occuper d'autre chose. Ce petit sujet me coûta très-peu de travail: j'étais si content de mon plan que j'écrivis la comédie dans un jour. Cette promptitude dans l'exécution ajoute beaucoup au naturel du dialogue. Tous les personnages sont présents à l'esprit de l'auteur, et s'il a pu voir et connaître les hommes qui doivent lui servir de type, il vogue (comme le dirait mon capitaine de corsaire) à pleines voiles dans son sujet.

Ayant servi dans la marine pendant plusieurs années, il ne m'a pas été difficile de donner aux deux frères Bretons le langage qui leur convenait. Je sais que ce genre de personnages n'est pas nouveau à la scène, et que presque tous les auteurs ont fait parler des gens de mer; mais je crois qu'on trouvera dans les miens une copie plus fidèle de la nature. La vérité locale y est observée avec scrupule: la *tempête* et les *pierres noires* devaient nécessairement se trouver dans la bouche de mes marins; elles avaient laissé dans mon souvenir des

impressions si fortes que j'ai dû rappeler tout naturellement le lieu d'une longue tempête qui coûta beaucoup à la France, et qui fit sans doute manquer de grandes combinaisons dans la guerre maritime de 1781.

Si je ne craignais de ressembler à ces vétérans, possédés de la manie de conter leurs guerres et leurs batailles, il me serait facile de faire connaître à mon lecteur un des événements les plus importants et les plus malheureux de la guerre de l'Amérique. On se doute bien qu'ayant fait la campagne de M. de Grasse, il ne tiendrait qu'à moi de lui peindre nos revers dans les Antilles, et de le ramener ensuite sur le continent de l'Amérique jusqu'à la paix ; mais comme sans doute les longs récits lui font peur, je lui épargnerai le détail de mes voyages, de mes combats et de mes blessures Si à cette époque ces événements paraissaient avoir quelque grandeur, depuis, la France a prouvé que les guerres de ces temps-là n'étaient que des jeux, et que l'on ne pouvait prétendre au titre de héros qu'en forçant les peuples à se ruer les uns sur les autres. Aussi fais-je un dernier adieu à ma gloire militaire, renonçant volontiers à toute récompense ; et je promets de ne plus ennuyer le lecteur de mes expéditions, ou, si l'on veut de mes exploits guerriers.

Cependant il est un fait qui, pour l'intérêt de la morale, peut être raconté : il offrira une leçon aux jeunes gens trop confiants qui trouvent souvent parmi leurs compagnons d'études des hommes aimables et adroits, lesquels font tourner à leur avantage la perte ou la ruine de leurs amis. C'est un épisode de ma vie que je pourrais peut-être me dispenser de rapporter; mais indépendamment de l'utilité dont je le crois pour les jeunes gens sans expérience, il peut prouver en même temps l'extrême confiance que j'avais dans les hommes, et combien il faut qu'elle ait été trompée souvent pour m'avoir appris à les juger, à m'en défier, et à les peindre quelquefois tels qu'ils sont.

La marine était autrefois un corps distingué par ses connaissances et l'éclat qu'elle avait jeté sur la France. Pour être admis dans ce qu'on appelait le grand corps, il fallait prouver qu'on était gentilhomme; et le fils d'un financier, eût-il acheté un marquisat, ne pouvait y entrer malgré sa fortune. Cependant, comme les roturiers étaient quelquefois bons à quelque chose, on avait établi un corps intermédiaire qui se composait de capitaines de la compagnie des Indes, et de jeunes volontaires qui pouvaient parvenir au grade d'officiers, qu'on appelait *auxiliaires*, pour les distinguer des autres. Ces jeunes volontaires, dont les fonctions étaient

les mêmes que celles des gardes-marines, étaient en butte à l'orgueil du grand corps, ce qui amenait souvent des querelles que toute la prudence des chefs avait beaucoup de peine à terminer. Comme nouvel arrivant à Brest, mes camarades s'occupèrent de mon éducation militaire, et, contre l'usage, je fis un ami de celui qui m'avait cherché querelle. Cet ami, plus âgé que moi, avait l'esprit gai, vif et malin; et son esprit m'amusait tellement, quoiqu'il m'en rendît souvent victime, qu'il acquit sur moi le plus grand ascendant. Il était devenu le maître de mes volontés, et surtout de ma bourse; et certes, j'en aurais bientôt vu la fin, si le signal du départ de la flotte ne s'était fait entendre. Nous mîmes à la voile. Je ne ferai pas le détail de la beauté d'une escadre, chargée d'escorter un nombreux convoi. Je dirai seulement que ce spectacle m'étonna beaucoup, et sur-tout la nuit. Qu'on se fasse une idée de plusieurs centaines de bâtiments éclairés par des fanaux, voguant dans le plus bel ordre. Je croyais voir une ville flottante. Mais quelques jours après notre départ, les vents contraires nous firent faire une fausse route, et nous forcèrent de rester vingt-sept jours à la cape *sous les pierres noires*. A peine échappés aux dangers de cette longue tempête, nous rencontrâmes les Anglais : on se battit assez

long-temps; mais la mer encore trop grosse, empêcha le combat d'avoir un grave résultat. La tempête nous avait déja bien maltraités, et toute la flotte destinée pour l'Amérique fut forcée de rentrer dans Brest pour se ragréer.

Mon ami, je dois lui rendre cette justice, eut pendant la tempête tous les soins que méritait un jeune homme qui payait le tribut à sa première campagne sur mer. Une fois *amariné*, je me plus à lui en témoigner ma reconnaissance par une confiance sans bornes : il sut tous mes petits secrets, il sut entre autres choses que mes parents m'avaient remis quelques objets de commerce que je devais vendre aux Antilles, je lui montrai même la cassette qui les renfermait; il rit beaucoup de cette prévoyance paternelle, et nous n'étions pas entrés dans la rade de Brest qu'il m'avait prouvé clair comme le jour que ce que je portais en Amérique y serait sans valeur, que je ferais bien mieux de vendre ces bagatelles à Brest et d'acheter des choses qu'il me désignerait et sur lesquelles je pourrais faire un profit considérable. Dès que nous eûmes jeté l'ancre, il me fit partir avec lui dans le premier canot, et nous arrivâmes à Brest suivis de ma cassette qui fut en effet vendue; mais je ne sais comment cela arriva, il me fit faire de si aimables connaissances, il m'emmenait souper dans des maisons si respectables, il était si

malheureux au jeu, que tous les deux faute d'argent nous fûmes obligés de regagner le bord, refuge ordinaire des marins qui n'ont plus rien à dépenser. A peine suis-je remonté sur le vaisseau, que M. de la Bentinaye, officier très-distingué, ami de ma famille et mon protecteur, vient vers moi avec un œil sévère et me demande qui m'avait donné la permission d'aller à terre. Je restai étourdi de la question et sentis bien que j'avais fait une faute. Il appela le caporal de service et me fit conduire à la *Fosse-aux-Lions*. Là, j'eus tout le temps de réfléchir sur mes extravagances; seul dans un fond de cale, dépôt des balais et des huiles, ne respirant qu'un air empoisonné de tous les miasmes de l'équipage, la tristesse s'empara de moi. Pour me distraire, je me mis à parcourir les petits vers, les lettres, les chansons, qui composent ordinairement le porte-feuille d'un jeune homme. Parmi ces papiers, je trouvai des préceptes de conduite que m'avait remis mon excellent père, à l'instant de mon départ, en me recommandant de les lire souvent. Hélas! c'était pour la première fois que je les lisais. Un de ces préceptes me frappa d'autant plus qu'en le méditant plus tôt, il aurait pu me faire éviter les malheurs qui m'accablaient. Mon père s'expliquait à peu près ainsi : « Vous allez vous trouver avec des compagnons

« d'armes beaucoup plus âgés que vous : soyez poli « et obligeant envers tous; mais avant d'accorder « toute votre confiance, sachez bien si on la mérite. « Les jeunes gens sans expérience sont souvent « exposés à être dupés par de faux amis, et plus ils « sont honnêtes, plus il est facile de les tromper. » Cet avertissement tardif me fit réfléchir à tout ce qui m'était arrivé. Je crus voir de la perfidie dans la conduite de mon ami; je crus me rappeler même qu'au milieu de nos plaisirs et de la mauvaise compagnie dans laquelle il m'avait jeté, il me livrait aux railleries de nos camarades, tout en dépensant mon argent. Ma ruine complète m'avait affligé, mais au moins mon amour-propre n'était pas blessé; je voulais bien être pauvre, mais je ne voulais pas être joué. Dans ma colère, je promis de m'en venger. J'avais tout le temps d'en chercher les moyens : je crus en avoir trouvé un excellent et qui lui donnerait une haute idée de mon esprit, en m'occupant dans ma prison, à faire sous des noms empruntés, toute mon histoire depuis que j'étais lié avec lui. Je me faisais une fête de voir sa figure, au moment où je lui lirais mon historiette; en le peignant, j'avais eu soin de charger son portrait, de lui donner les noms d'intrigant, de chevalier d'industrie : le mien n'était pas très-ressemblant, je voulais faire croire que je

n'avais pas été tout-à-fait dupe, et à chaque instant je montrais le chagrin de l'avoir été. Enfin, j'avais fait une petite rapsodie que je croyais une merveille. Sorti de prison, je revis mes camarades qui m'accueillirent avec amitié; mais aucun d'eux ne m'en témoigna autant que celui qui était devenu l'objet de ma satire. Il eut soin de se justifier sur la cause qui m'avait fait conduire à la *Fosse-aux-Lions;* il m'assura qu'il n'imaginait pas que j'ignorasse le service, au point de croire que je pusse quitter le bord sans permission, qu'il avait pensé que comme lui je l'avais obtenue; il terminait enfin sa justification par proposer à ses camarades de faire un petit extraordinaire et de fêter mon retour par un bon dîner; que pour son compte, il avait une bouteille de Madère, dont il faisait hommage à la société. La proposition fut acceptée, les jeunes gens sont toujours enchantés d'avoir une occasion de se réjouir. On en vint ensuite à me demander comment j'avais passé le temps dans ma retraite, et mon diable d'ami ne put à ce sujet empêcher sa langue de me lancer un trait de malice, en assurant qu'il était sûr que je ne m'étais pas trop mal trouvé là, car il avait remarqué, par l'air triste et rêveur qui m'était naturel, que j'avais des dispositions à la philosophie. Je pris la chose gaîment, certain que je tenais dans ma poche une vengeance complète.

Je leur dis donc que, pour charmer l'ennui de ma prison, je m'étais amusé à composer une petite historiette. Oh! il faut que tu nous la lises avant dîner, s'écrièrent-ils tous à-la-fois. Tout le monde prit place, ainsi qu'on peut le faire dans un poste (*). Je me trouvais placé, près du parc à boulets, je note cette circonstance pour la suite de mon récit; je commençai donc la lecture, et je n'étais pas à la fin de la première feuille que mon héros s'aperçut du tour que je voulais lui jouer; mais il était trop adroit pour me laisser faire, et à chaque alinéa, il prenait la parole, et, tout en louant mon imagination et mon esprit, il lançait des traits si piquants sur le jeune homme innocent, qu'il faisait pouffer de rire tout mon auditoire. La chose en vint au point que je crus m'apercevoir que je devenais la risée de tous mes camarades. L'idée de ma ruine, ma position pénible, le souvenir du passé, la honte d'être mystifié effrontément par l'auteur de tous mes maux, me donna le plus terrible accès de fureur que j'aie éprouvé de ma vie. Je saisis un des boulets qui se trouvaient sous ma main, et je le lui lançai avec une telle force que, si j'avais eu le malheur de l'atteindre, je le tuais sur la place. Il évita le coup, le boulet frappa le ca-

(*) Un poste est une petite partie de l'entrepont, environnée d'une cloison de toile qui sépare les sous-officiers du reste de l'équipage.

non, et par un ricochet sortit du poste et roula dans l'entrepont. Le plus grand silence succéda aux grands éclats de rire, tous les volontaires pâlirent de mon action, le capitaine d'armes avec la sentinelle accourut au bruit : tout le monde était dans la consternation; et aux questions répétées de l'officier, le seul qui prit la parole fut celui même que j'avais failli assommer. Il répondit avec sang-froid, que lui seul était la cause du bruit qui s'était fait, donna une raison telle quelle, et elle fut appuyée par mes camarades qui avaient repris leur sang-froid. La plus petite indiscrétion de leur part pouvait m'exposer au plus grand danger : à bord des vaisseaux, les voies de fait sont punies rigoureusement; ma jeunesse et d'autres circonstances atténuantes m'eussent peut-être exempté d'une peine, mais j'aurais toujours subi celle de passer à un conseil militaire. On se doute bien que notre dîner ne fut pas gai; je ne pourrais exprimer ce qui se passait dans mon âme; mon indignation contre mon perfide ami n'était pas diminuée, et cependant je rendais justice à sa générosité, et j'éprouvais pour lui un mélange de haine et d'admiration. Depuis cet événement, mes camarades qui me traitaient assez légèrement, firent plus d'attention à moi. Ils m'avaient plus d'une fois proposé de me raccommoder avec Auguste (c'était le nom de mon ami),

et je leur avais toujours répondu que nous arrangerions tout cela à terre. Alors ils ne doutèrent pas un instant que l'affaire ne finît mal pour l'un de nous deux. Il y avait déja plus d'un mois que nous voguions vers les Indes occidentales, quand je fus surpris par un accès de fièvre qui effraya mes camarades; ils allaient faire appeler le major, quand mon généreux ennemi les arrêta, en leur assurant que ce n'était rien, et que si l'on avertissait que j'étais malade, on me descendrait à l'infirmerie, lieu épouvantable; qu'on ne ferait l'exercice du canon que dans cinq jours, et qu'il répondait qu'avant ce temps je serais guéri, et que de plus il se chargeait de faire mon quart. Ils convinrent qu'il avait raison, et il s'établit dès ce moment mon médecin et mon garde-malade. Je ne puis exprimer avec quel soin, quelle douceur, quelle dignité en même temps, il remplit ces deux fonctions; on ne pouvait supposer que sa générosité fût l'effet de la crainte, puisqu'il passait pour un bon tireur, et qu'il avait fait ses preuves dix fois. Non, cette générosité partait de son cœur, qui était bon: mais ce même cœur était étranger à toute délicatesse; son goût pour la dépense et son penchant à montrer de l'esprit, l'entraînaient à blesser son ami, et à le dépouiller de son argent. Je n'ai pas besoin de dire que, dès que je fus bien portant, il ne

fut pas difficile de raccommoder le malade avec le médecin. Le reste de la campagne, il fut charmant, et si quelquefois il lui échappait contre moi quelques petites malices, il se les reprochait d'une manière si comique que j'en riais avec lui. Je ne doute pas que dans les nombreux étourdis que j'ai mis au théâtre, je n'aie, sans m'en douter, jeté quelques-uns de ses traits, dont je ne cherchais pas alors à garder le souvenir, mais qui ont dû, sans que je le voulusse, laisser des traces dans ma mémoire. Dix-huit mois de campagne, plusieurs grands combats, quelques mois de séjour dans les Antilles, enfin les relations qui, à bord, sont de tous les jours et de tous les instants, ne firent que cimenter notre liaison, et nous arrivâmes à la paix, en faisant le projet de ne point nous séparer, s'il était possible. J'étais bien loin de penser que notre retour en France allait devenir au contraire la cause de notre séparation. A *Boston*, nous avions reçu six mois d'appointements arriérés et quelques parts de prises; je me trouvais, malgré mes désastres passés, la bourse assez bien garnie; et si mes grandes spéculations commerciales n'avaient pas réussi, au moins je pouvais me flatter de reparaître honorablement dans ma famille. Oh! combien mon espoir fut trompé! Dans la traversée, l'aumônier du vaisseau, moine irlandais, venait jouer au piquet avec mon ami, je les

regardais sans desir de tenter la fortune : de tous les défauts des jeunes gens, c'était le seul qui me manquait encore ; mais l'exemple d'Auguste, qui gagnait alors fréquemment, m'engagea à risquer quelques piastres. Que dirai-je de plus ? mon ami devint tout-à-coup malheureux, nos têtes se perdirent, mon argent et le sien passèrent dans la poche du moine, et je me trouvai sur les côtes de France, après dix-huit mois de campagne, sans effets, sans argent. A peine eûmes-nous touché le port que nous débarquâmes. J'avais vu mon ami désespéré de notre perte commune, et cherchant les moyens de remédier à notre embarras. Il paraît qu'il en trouva un pour lui qui lui réussit parfaitement. Aussitôt que nous fûmes descendus à terre, il me quitta pour aller emprunter de l'argent, et je ne le revis plus. Je fus forcé d'aller trouver le commissaire des guerres, à qui je contai mon embarras, et qui me fit payer généreusement ce qui me revenait par lieue, pour me rendre à ma destination. Je me mis en route à pied, comme de raison ; et tout en marchant, je fis des réflexions sur les moines qui dépouillaient les jeunes gens et sur les bons amis qui partageaient avec eux. Telle était pourtant ma confiance en ce dernier que son départ vint seul m'éclairer sur son caractère. La pensée qu'on m'avait volé, m'était

bien venue quelquefois, mais j'avais repoussé cette idée avec horreur : je voulais bien qu'Auguste fût malin, dépensier, emprunteur, mais je ne pouvais pas croire qu'il fût un fripon. S'il vit encore, et si le hasard lui fait lire ces lignes, il pourra, s'il a conservé sa gaîté, continuer de rire à mes dépens ; mais si l'âge a changé son caractère, il rougira de sa conduite envers moi.

Ruiné comme je l'étais, le lecteur se doute bien que je ne fis pas dans ma ville natale une entrée triomphante ; j'y rentrais pauvre, on devait m'y croire un mauvais sujet, et cependant, mon amitié mal placée, mon peu de connaissance des hommes étaient mes seules fautes. Je fis naïvement, mais non pas sans rougir, le récit de mes aventures. Il ne m'était pas difficile de prouver que je n'avais pas été méchant ; le plus embarrassant était de ne pas paraître avoir été trop dupe. Je fus deviné par ma famille : on rit de ma candeur, et la bonté paternelle se plut encore à fêter le retour de l'enfant prodigue.

Ce que je viens de raconter de ma jeunesse n'offre rien sans doute de bien piquant. On ne voit peut-être dans ce récit que mon désir d'entretenir le lecteur de moi. On se trompe ; car en entrant dans ces détails, j'ai eu, comme je l'ai dit en commençant, pour premier but d'éclairer les jeunes

gens sur la prudence qu'ils doivent avoir dans leurs relations avec leurs camarades, et de prouver en même temps que, dès mon début dans le monde, j'avais été joué comme un enfant et dupé comme un sot. Cette première leçon ne me fut pas d'une grande utilité pour l'avenir. Loin des conseils paternels, vivant avec des étrangers, personne ne me signalait les dangers d'un excès de confiance : aussi en ai-je été bien souvent la victime. Dans toutes les actions de ma vie, et je ne m'en repens pas, j'ai plutôt suivi l'impulsion de mon cœur que celle de ma raison. Si ce premier sentiment ne m'a pas toujours égaré, j'ai pourtant commis assez d'erreurs pour qu'elles aient influé sur un caractère fier et susceptible. De la susceptibilité naît la défiance. Plusieurs fois trompé, j'ai cru qu'on voulait me tromper toujours, et le cœur le plus aimant a souvent repoussé des prévenances qu'il avait mal jugées ; mais une fois, cette confiance donnée, j'en appelle à ceux qui m'ont accompagné dans la vie, qu'ils disent s'il est un homme qui soit plus reconnaissant et plus heureux du sentiment qu'il ressent ou qu'il inspire.

Pardon, mon cher lecteur, tout en voulant me justifier du reproche qu'on peut me faire de trop parler de moi, je sens que je le mérite trop. — Cependant, en y réfléchissant, fais-je donc un si grand

mal? — En mainte circonstance, un écrivain, qui parle de lui, parle aussi des autres : quel est le lecteur de bonne foi qui, en suivant *Montaigne* et *Rousseau* dans les actions de leur vie, ne croie reconnaître son cœur et son esprit dans la finesse de leurs réflexions ou dans le charme de leur philosophie? chacun se dit, en les lisant, j'ai pensé cela. Certes, je ne puis espérer un pareil succès; mais comme le hasard, en me donnant une vie agitée, m'a jeté parmi les hommes de toutes les classes, il serait possible que j'eusse aussi recueilli quelque fruit de mes relations. Si je n'ai pu être en contact avec eux sans les étudier, pourquoi cacherais-je le résultat de mes observations? elles se bornent jusqu'à présent à me convaincre qu'il faut se défier des hommes, qu'il vaut mieux les craindre que de les fuir et les plaindre que de cesser de les aimer.

PERSONNAGES.

ANTOINE KERLEBON, officier de marine, cru mort.

JACQUES KERLEBON, capitaine d'un corsaire, frère d'Antoine.

HENRI, jeune peintre, neveu d'Antoine et de Jacques.

DUPERRON, nouvel enrichi, cousin de Henri, et neveu d'Antoine et de Jacques.

JULES, vieux domestique d'Antoine Kerlebon.

ALAIN, niais méchant au service de la famille.

MADAME KERLEBON, belle-sœur d'Antoine et de Jacques.

SOPHIE, fille de madame Kerlebon.

La scène se passe dans un vieux château à Landernau, près de Brest.

LES HÉRITIERS.

Le théâtre représente la salle d'un château ; elle est garnie de siéges et d'une table, placée du côté gauche, sur laquelle il y a un déjeuner servi.

SCÈNE I.

JULES, ALAIN.

ALAIN, préparant le déjeuner.

Ces héritiers-là vous donnent bien de l'embarras, et à moi aussi. L'un veut blanc, l'autre noir; c'est à qui fera le quant-à-moi dans le château !

JULES.

Que veux-tu ? il leur appartient maintenant par la mort de mon pauvre maître. Je ne me rappelle pas son naufrage sans douleur!

ALAIN.

Il faut l'avouer, c'est être bien peu chanceux. Après quinze ans d'absence, il revient dans son pays, et voilà qu'une tempête.....

JULES.

Nous jette sur les pierres noires.

ALAIN.

Est-ce que vous ne pouviez pas virer de bord, et gagner la pleine mer ?

JULES.

Les Anglais nous poursuivaient.

ALAIN.

Mais, puisque votre maître s'est noyé, pourquoi ne vous êtes-vous pas noyé aussi, vous?

JULES.

Pourquoi? Le sot! Parce que je montais un autre vaisseau que le sien : c'est le seul de ses trois navires qui ait échappé à la tempête. Je gagnai heureusement le port de Brest, après avoir vu de très-loin le naufrage de monsieur Kerlebon.

ALAIN.

Sa mort a fait du bruit dans Landernau. Mais c'est singulier, on disait dans le pays qu'il était sans parents, et voilà qu'il en est arrivé tout-à-coup un régiment.

JULES.

Ce sont ses héritiers que j'ai fait avertir du naufrage d'Antoine Kerlebon. Il n'est pas étonnant qu'à Landernau on ne lui ait pas connu de parents; depuis son enfance il n'a pas vu sa famille, si ce n'est son frère Jacques, marin comme lui... Mais pourquoi me fais-tu toutes ces questions?

ALAIN.

C'est que, n'étant ici que depuis fort peu de jours, il faut bien que je sache à qui j'ai affaire. Et puis, on me fait des questions dans Landernau; on me dit : « Qu'est-ce que c'est que tous ces héritiers qui sont au « château de Kerlebon? Quelles figures ils ont! Bon « Dieu! comme ils vont être âpres à la curée! »

JULES.

Eh bien ! que réponds-tu à cela ?

ALAIN.

Rien. Je ne sais pas leurs histoires, et c'est fort désagréable ; car enfin un bon domestique qui aime son état, doit savoir tout ce qui se passe dans la maison où il se trouve placé. Il faut qu'il puisse dire à tous les voisins : « Monsieur a fait ci, madame a fait ça ; « ceci a déplu à monsieur, mais ceci plaisait à ma- « dame. » Si l'on n'est pas ainsi au courant des affaires, on passe pour un imbécille ; et, Dieu merci, je ne le suis pas.

JULES, à part.

Sa naïveté me fait rire. (*Haut.*) Et que veux-tu donc savoir ?

ALAIN.

D'abord, quelle est cette grosse dame qu'on appelle madame de Kerlebon ?

JULES.

C'est la belle-sœur de défunt mon maître.

ALAIN.

Vous êtes bien poli de l'appeler belle. Et pourquoi le mari n'est-il pas venu hériter ?

JULES.

Parce qu'il est mort.

ALAIN.

Voilà une bonne raison. Qu'est-ce que c'est que cette petite Sophie ?...

JULES.

C'est la fille de madame Kerlebon, elle porte son

nom, et c'est son titre à l'héritage. Mais je suis trop bon de répondre à toutes tes sottises.

ALAIN.

Encore un petit mot. Quels sont les deux jeunes gens?

JULES.

Ce sont les fils de deux sœurs de mon maître. Henri est un jeune artiste, plein de mérite et de droiture. Duperron est un nouvel enrichi, plein de morgue et d'ignorance. Mais voici l'heure où les chers parents doivent descendre pour le déjeuner, je sors. Je vais chez l'officier de justice lui dire de venir faire la levée des scellés.

ALAIN.

C'est donc aujourd'hui? mais je croyais qu'on attendait encore quelqu'un pour partager le gâteau.

JULES.

Sans doute : Jacques Kerlebon, le frère de mon maître, doit arriver aujourd'hui même de Marseille. On l'attend avec grande impatience; et moi, qui ai grande envie d'être débarrassé de l'héritage et des héritiers, je cours vite à la ville pour finir cette affaire.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ALAIN, SEUL.

Maintenant, je suis au courant, et je puis dire aux curieux du pays : Venez, je m'en vais vous conter cette histoire-là. Mais sur-tout ne nous trompons pas;

je ne peux pas souffrir les domestiques qui ne rapportent jamais juste, et qui parlent à tort et à travers de leurs maîtres. D'abord, je leur dirai qu'Antoine Kerlebon s'est noyé dans l'eau, par une tempête causée par un naufrage, poursuivi par des Anglais; c'est clair. Puis, j'ajouterai qu'il n'est pas bâtard, parce qu'il a des parents; que la grosse dame, qu'ils n'aiment point, est sa belle-sœur, quoiqu'elle ne soit ni belle ni bonne; que le neveu Henri en conte à la cousine Sophie, qui est très-tendre de son naturel, et qu'on ne sait pas trop comment ça finira; que l'autre neveu, monsieur Duperron, est un fort honnête homme, qui a fait sa fortune en six mois, tandis que des honnêtes gens, d'une autre espèce, ont bien de la peine à la faire en trente ans; qu'on n'attend plus que le frère Jacques Kerlebon qui arrive, dit-on, très-gaîment, pour partager l'héritage de son frère : et puis après, selon l'usage, tous les parents s'en retourneront chez eux les poches et les mains pleines. J'espère que voilà un rapport bien juste; on ne dira pas qu'il y a de la médisance. Je sais que, dans notre petite ville de Landernau, en voilà au moins pour huit jours de conversation. Toutes nos commères vont arranger cela à leur manière; mais, s'ils inventent, ce n'est pas ma faute; je me pique d'être exact, fidèle, et sur-tout point bavard.

SCÈNE III.

HENRI, ALAIN.

HENRI, à part.

Sophie m'a donné rendez-vous ici. Elle a, m'a-t-elle dit, des choses de la plus grande importance à me communiquer.

ALAIN, à part.

Voilà notre monsieur Henri.

HENRI.

Ah! c'est toi, Alain.

ALAIN.

Oui, monsieur. Vous descendez de bonne heure.

HENRI.

Comment! Jules est déja sorti?

ALAIN.

Il est à la ville pour les affaires des héritiers. Oh! il se donne bien du mal; mais il ne sera pas la dupe de son zèle; il fait toujours bon avoir une succession entre les mains.

HENRI.

Jules est un très-honnête homme, fidèle.

ALAIN.

Oh! pour fidèle, je suis bien sûr qu'il est fidèle; mais écoutez donc : le maître se noie, ne fait point de testament; le valet dit à part soi, on m'avait promis ceci, et puis cela... Eh bien! on se donne tout ce que le mort avait promis; cela est tout simple.

HENRI.

Ce sont des fripons qui agissent ainsi.

ALAIN.

Sans doute; mais les fripons sont si communs, qu'un honnête homme, pour qu'on ne se moque pas de lui, agit quelquefois comme un fripon.

HENRI.

Peste! monsieur Alain, comme vous raisonnez! (*A part.*) Sophie va descendre. (*Haut.*) Je voudrais être seul, laissez-moi.

ALAIN.

Dès que vous l'ordonnez, j'obéis. Monsieur attend peut-être quelqu'un? Que je suis bête! c'est mademoiselle Sophie, je vois çà. C'est bien commode; sa mère se lève tard, la jeune fille a la puce à l'oreille, on vient dans la salle à manger ou au jardin.... et là, on rencontre le cousin comme par hasard, et puis... et puis on jase.

HENRI, à part.

Le drôle devine juste. (*Haut.*) Va voir à la ville s'il m'est venu des lettres de Paris.

ALAIN.

Le courrier est un paresseux; il n'arrive que demain.

HENRI.

Va toujours.

ALAIN, revenant, après avoir fait quelques pas pour sortir.

Vous ne m'avez rien dit de notre ville de Landernau.

HENRI.

Eh! que veux-tu que j'en dise?

ALAIN.

Vous avez raison, il n'y a pas grand' chose à en dire.

La ville n'est point belle; eh bien! vous me croirez si vous voulez, les habitants sont pires que la ville. Ils sont laids, médisants, bavards....

HENRI.

Monsieur est de Landernau, on le voit.

ALAIN.

J'y suis né; mais cependant ma mère fit un voyage à Paris, ce qui me fait soupçonner....

HENRI, s'impatientant.

Finiras-tu? Sors, ou, parbleu!...

ALAIN, à part, en sortant.

Je ne le croyais que libertin; mais je vois qu'il est brutal. C'est bon. Voyez ce que c'est que d'avoir trop bonne opinion des gens!

SCÈNE IV.

HENRI, SEUL.

Ce garçon est un fin matois; il se doute... Eh! que m'importe, après tout, que l'on sache que j'aime ma petite cousine.

SCÈNE V.

SOPHIE, HENRI.

HENRI.

Mais la voici. Eh bien! ma Sophie, dis-moi donc ce secret......

SOPHIE.

Nous n'avons pas de temps à perdre. Voici le fait, cousin. Vous m'aimez?

HENRI.

Tu m'aimes aussi.

SOPHIE.

Vous voulez m'épouser?

HENRI.

Aussitôt que j'aurai recueilli ma part de l'héritage de mon oncle.

SOPHIE.

Vous n'avez pas d'autre avantage à faire valoir auprès de ma mère?

HENRI.

Non, si ce n'est l'espoir que me donne mon génie, celui de parvenir à l'immortalité.

SOPHIE.

Chimères de peintre! Croyez-vous obtenir ma main?

HENRI.

Et pourquoi ma chère tante me refuserait-elle ma cousine? Elle est jeune, je ne suis pas vieux; elle est jolie, je ne suis pas mal; elle a beaucoup de bien, je vais en avoir un peu; elle a des talents, j'expose au Salon. Nous nous aimons, nous nous convenons, et nous nous épouserons.

SOPHIE, du même ton.

Ma mère est une bonne femme, mais elle est entêtée; elle aime beaucoup les talents, mais elle aime encore plus la fortune; elle sait que mon cousin m'aime, mais elle me donnera à mon oncle Jacques Kerlebon, qui, dit-on, m'aime aussi; il arrivera, me verra, et il m'épousera.

HENRI.

Comment ! ton oncle le marin que personne de ses parents n'a pas plus connu que son frère le défunt?

SOPHIE.

Lui-même.

HENRI.

Mais, je le répète, il ne t'a jamais vue.

SOPHIE.

S'il m'épouse, il me verra.

HENRI.

Folies que tout cela.

SOPHIE.

Ah ! vous croyez que ce sont des folies. Eh bien ! lisez cette lettre que ma mère me montra hier, et que j'ai su lui surprendre ce matin.

HENRI, lisant la lettre.

De Marseille, ce 29 octobre.

J'acquiesce à tout, ma chère belle-sœur. Je partirai le 1er, j'arriverai le 12 à Landernau. Nous lèverons les scellés du pauvre Antoine qui a fait capot en mer, comme cela m'arrivera quelque jour. Le 15, j'épouserai votre fille ; et, si le vent veut rester à l'est, je m'embarque. Je veux être, deux jours après le mariage, à la hauteur du cap Finistère, sur la grande route des Indes.

Bien des choses à tous les parents que je n'ai jamais vus. Je veux chavirer d'un calme plat, si nous ne sommes tous d'une famille de réprouvés.

Nous avons toujours navigué dans des parages

différents; c'est tout au plus si, de mes frères et sœurs, je me rappelle la figure du pauvre noyé.

JACQUES KERLEBON, capitaine, commandant le corsaire l'*Expéditif*.

HENRI.

Que n'est-il à la place de son frère, cet épouseur impromptu, qui vous arrange un mariage comme on fait une cargaison!

SCÈNE VI.

SOPHIE, HENRI, ALAIN.

ALAIN.

Quel diable d'homme!

HENRI.

Qu'est-ce donc?

ALAIN.

Que sais-je? un lutin, qui se dit le maître de la maison, qui veut entrer absolument.

SOPHIE.

Ah! mon Dieu! c'est sans doute Jacques Kerlebon.

HENRI.

C'est donc aujourd'hui le 12?

SOPHIE.

Sans doute.

HENRI.

Que faire?

SOPHIE.

Ce que vous voudrez pour rompre ce mariage; quant à moi, je me sauve au jardin.

SCÈNE VII.

SOPHIE, HENRI, ALAIN, ANTOINE KERLEBON, EN DEHORS.

ANTOINE KERLEBON.

Ah! ce faquin, je lui apprendrai à me connaître.

ALAIN.

Le voilà.

SOPHIE.

Je m'enfuis.

HENRI.

Je vous suis, et cherchons ensemble un moyen honnête pour faire échouer les projets du marin expéditif.

(Henri et Sophie sortent.)

SCÈNE VIII.

ANTOINE KERLEBON, ALAIN.

ANTOINE KERLEBON.

Me feras-tu rester encore à la porte?

ALAIN.

Non, vous vous annoncez trop bien en maître.

ANTOINE KERLEBON.

En maître! et ne suis-je pas le maître de la maison? n'es-tu pas à moi? Jules ne t'a-t-il pas pris à mon service!

ALAIN.

Je suis à vous, comme aux autres.

ANTOINE KERLEBON.

Comment aux autres! Allons, allons, ne raisonne pas; conduis-moi vite à ma chambre, j'ai besoin de me reposer.

ALAIN.

Je ne crois pas qu'il y ait de chambre vide. Les scellés sont par-tout.

ANTOINE KERLEBON, étonné.

Les scellés!...

ALAIN.

Eh! oui, les scellés. On n'attendait que vous pour les lever.

ANTOINE KERLEBON, plus étonné.

Ah! ah!

ALAIN.

Mais vous savez bien que c'est vous et les autres héritiers qui les avez fait poser sur les biens d'Antoine Kerlebon...

ANTOINE KERLEBON.

Je commence à comprendre...

ALAIN.

De votre frère qui, en revenant des Indes, a fait la sottise de se laisser manger par les poissons.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Ah! je suis mort! je ne m'en doutais pas.

ALAIN.

Vous paraissez étonné de tout, comme si vous reveniez de l'autre monde.

ANTOINE KERLEBON.

C'est que j'arrive en effet de l'autre monde. Mais maintenant me voilà remis, et je...

ALAIN.

A la fin, c'est bien heureux!

ANTOINE KERLEBON, à part.

J'arrive donc ici pour voir partager mon bien.

ALAIN, à part.

Qu'a-t-il donc ainsi à se parler seul?

ANTOINE KERLEBON, à part.

Je vois ce que c'est. Jules aura vu mon naufrage, il m'aura cru noyé...

ALAIN, à part.

Le cher frère me paraît avoir la tête un peu timbrée.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Cependant il aurait dû recevoir des lettres d'Angleterre, qui lui annonçaient et mon existence et mon emprisonnement.

ALAIN, à part.

La drôle de famille! C'est un original de plus que nous allons avoir.

ANTOINE KERLEBON, à Alain.

Tu dis donc que les héritiers sont ici?

ALAIN.

Il y a long-temps : on n'attendait que vous pour faire les partages. N'êtes-vous pas le frère Jacques?

ANTOINE KERLEBON, à part.

Ah! il me prend pour mon frère Jacques! C'est bon. (*Haut.*) Leurs lots ne seront pas difficiles à emporter.

ALAIN.

Pardonnez-moi; le défunt est très-riche.

ANTOINE KERLEBON.

Et les héritiers, que pensent-ils du défunt?

ALAIN.

Est-ce que cela se demande? Ils en pensent ce que des héritiers pensent d'un parent qu'ils n'ont jamais connu, et qui leur laisse un gros héritage.

ANTOINE KERLEBON.

C'est-à-dire qu'ils ne sont pas fâchés de sa mort?

ALAIN.

Eux, fâchés! vous les connaissez bien! Ils sont dans une joie, mais dans une joie... sur-tout madame Kerlebon, votre belle-sœur, et le neveu Duperron; ils rôdent dans la maison, ils visitent tous les recoins; ils se disputent sur les partages à faire. L'un veut la ferme, l'autre veut le château; ils se disent de grosses injures, puis ils se raccommodent. Le défunt aurait du plaisir s'il pouvait être témoin de leur avidité, s'il pouvait entendre ce qu'on dit de lui; mais, comme dit le proverbe, quand on est mort.... on est mort.

ANTOINE KERLEBON.

Comment! ils ne respectent pas la mémoire de celui qui les enrichit?

ALAIN.

Oh! entre nous, le défunt n'était pas un homme très-respectable.

ANTOINE KERLEBON.

Tu crois?

ALAIN.

Certainement. D'abord, outre qu'il avait mille mauvaises qualités, c'était un pauvre homme, un homme sans talent dans son état, enfin un très-petit génie.

ANTOINE KERLEBON, à part.

J'enrage. (*Haut.*) Qui te l'a dit?

ALAIN.

Tout le monde. Du côté du mérite et des mœurs, on mettait une grande différence entre vous et lui.

ANTOINE KERLEBON.

Mais....

ALAIN.

Moi, je parle à cœur ouvert, parce que je sais fort bien que tous les deux, quoique frères, vous ne vous aimiez pas excessivement.

ANTOINE KERLEBON, riant.

Tu te trompes. Le défunt et moi nous avons toujours été très-bien ensemble.

ALAIN.

On sait ce qu'on sait. Il faut respecter les morts. Dieu lui fasse paix et me garde de faire tort à sa mémoire! mais j'ai entendu dire qu'il était bien le plus grand brutal, le plus grand ivrogne.... Et s'il a laissé une grande fortune, comment l'a-t-il acquise? hein?... c'est aux dépens d'autrui.

ANTOINE KERLEBON.

Malheureux! tu oses...

ALAIN.

Vous vous emportez comme si vous n'héritiez pas.

ANTOINE KERLEBON, à part.

En effet, j'ai tort. J'oublie que je suis mort. Il me vient une idée. (*Haut.*) Va trouver Jules.

ALAIN.

Il est sorti.

ANTOINE KERLEBON.

En ce cas, va dire aux héritiers que Jacques Kerlebon est arrivé.

ALAIN.

C'est dit. (*A part, en sortant.*) Je ne sais si je me trompe, mais il ne m'a pas l'air de valoir beaucoup mieux que défunt son frère.

SCÈNE IX.

ANTOINE KERLEBON, SEUL.

Quoi! mes parents sont avides, intéressés, parlent mal de moi! Quoique éloigné par les mers, je les comblai toujours de bienfaits. Je dotai mes sœurs, lorsqu'elles se marièrent à Paris; je fis enfin ce que tout bon parent doit faire pour les siens; et cependant j'ai la réputation d'être avare, brutal.... que sais-je? Mais ils attendent mon frère.... Eh bien! soyons ce frère. Marin comme moi, absent dès son enfance, il ne le connaissent pas plus que moi. Mon projet est délicieux! D'abord, mettons-nous bien dans la tête que je suis mort. Allons, je suis mort, c'est une affaire finie : le reste va de suite. Je me fais un plaisir de voir après mon trépas la figure de mes héritiers. Si Jules... je trouverai bien le moyen de le prévenir. (*Il regarde la table servie.*) Ah! ah! voilà un déjeuner servi. Je vois avec plaisir que les chers parents ne se laissent manquer de rien. (*Il se verse du vin, et boit. Après avoir bu.*) Peste! mon vin est bon, il est vieux; ce serait en vérité dommage de le partager; je me sens d'humeur à conserver ma cave.

SCÈNE X.

ANTOINE KERLEBON, SOPHIE, HENRI.

HENRI, bas à Sophie.

Le voilà.

SOPHIE, bas à Henri.

Songez que c'est votre oncle. Avouons-lui tout simplement notre amour.

ANTOINE KERLEBON, les regardant.

Ah! ah! ce sont sans doute quelques parents...

HENRI, à Sophie.

Approchons. (*A Antoine Kerlebon.*) Bonjour, monsieur.

ANTOINE KERLEBON.

Bonjour, monsieur. (*A part.*) Cette petite est très-jolie!

HENRI.

Vous ne nous avez pas manqué de parole. Vous êtes bien arrivé le 12.

ANTOINE KERLEBON.

Je n'ai pas pu mettre plus de diligence dans mon voyage, je vous l'assure.

HENRI.

Il ne fallait pas vous gêner.

ANTOINE KERLEBON.

Je le crois bien. On n'était pas fort pressé de me voir ici, n'est-il pas vrai?

SOPHIE.

Vous l'avez dit.

ANTOINE KERLEBON.

Je reconnais, à votre réponse, la vivacité d'une petite tête bretonne. (*A part.*) Est-ce qu'ils sauraient que je suis le défunt?

SOPHIE.

Comptez-vous toujours épouser le 15?

ANTOINE KERLEBON.

Épouser. (*A part.*) Qu'est-ce quelle dit donc? Ce ne sont peut-être pas des parents. (*Haut.*) Faites-moi le plaisir de me dire à qui j'ai l'honneur de parler.

SOPHIE.

Vous parlez à votre neveu Henri.

ANTOINE KERLEBON.

Ah! vous êtes mon neveu! ça me fait bien plaisir; embrassons-nous....

HENRI.

Il n'est pas nécessaire.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Ça ne commence pas mal. Voilà une reconnaissance de parents bien attendrissante. (*Haut.*) Vous dites donc, mon neveu....

HENRI.

Eh bien! je dis, mon oncle, que cela ne me fait pas de plaisir du tout, que vous veniez m'enlever ma Sophie.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Je veux que le diable m'emporte si j'entends... (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est que cette Sophie-là?

SOPHIE, en colère.

Comment, cette Sophie-là! C'est moi, monsieur.

ANTOINE KERLEBON.

Eh bien! que vous ai-je fait, ma petite?

SOPHIE.

Mais vous voulez m'épouser le 15.

ANTOINE KERLEBON.

Le 15! nous sommes au 12, c'est un peu prompt.

HENRI.

Vous l'avez écrit.

SOPHIE.

Oui, vous l'avez écrit à votre belle-sœur, à ma mère.

ANTOINE KERLEBON.

A ma belle-sœur! Je suis donc votre oncle aussi?

SOPHIE.

Sans doute. C'est moi que vous avez demandée en mariage... qui...

ANTOINE KERLEBON.

Ah! oui, c'est moi qui vous ai demandée en mariage... J'y suis à présent. (*A part.*) Je veux mourir si j'y comprends un mot. (*Haut.*) Allons, ma nièce, vous ne serez pas si cruelle que mon neveu, vous embrasserez votre oncle.

HENRI.

J'enrage, et je ne puis rien dire!

SOPHIE.

Si c'est en qualité de nièce, j'y consens; mais vous ne persisterez pas à m'épouser, n'est-ce pas?

ANTOINE KERLEBON.

Pardonnez-moi; vous êtes trop jolie..... (*A part.*) Mon frère Jacques voulait donc épouser sa nièce?

SOPHIE, à Henri qui a des mouvements d'impatience.

Contenez-vous.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Si je l'épousais à sa place, hem! le tour serait bon. (*A Sophie.*) J'ai promis de vous épouser, n'est-il pas vrai? Eh bien! soyez tranquille je vous épouserai.

HENRI, en colère.

Non, monsieur, vous ne l'épouserez pas.

ANTOINE KERLEBON.

Et qui m'en empêchera, monsieur mon neveu?

HENRI.

Que je suis malheureux! Maudit héritage! Ah! si mon pauvre oncle Antoine vivait encore!...

ANTOINE KERLEBON, vivement.

Que dites-vous de votre pauvre oncle Antoine?

HENRI.

Je dis que, s'il était à votre place, il n'agirait pas comme vous : il n'irait pas épouser sa nièce pour faire mourir son neveu de douleur.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Pauvre garçon! (*A Henri.*) Mais comment sais-tu qu'Antoine était un bon homme?

HENRI.

Parce qu'il faisait du bien à toute sa famille. Ma mère l'aimait beaucoup, et m'a toujours vanté les vertus et le bon cœur de son frère Antoine.

SOPHIE.

Ce n'est pas parce qu'il est mort que je dis cela; mais, sans contredit, c'était le meilleur de la famille.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Ces jeunes gens sont aimables. (*Haut.*) Vous avez donc pleuré ce pauvre oncle?

SOPHIE.

Certainement, nous l'avons pleuré.

ANTOINE KERLEBON, avec joie.

Que je suis content! ils m'ont pleuré!

SOPHIE.

Et nous le regrettons aujourd'hui plus que jamais. S'il vivait, il ne souffrirait pas un mariage si disproportionné.

HENRI.

C'est toujours aux bonnes gens qu'il arrive des malheurs.

SOPHIE.

Je parie que vous n'avez jamais fait naufrage, vous?

ANTOINE KERLEBON.

Quelquefois; mais je n'en suis pas fâché.

HENRI.

Vous vous êtes sauvé, et c'est pour faire notre malheur.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Bon! des injures! Je ne me tiens pas de joie. (*Haut.*) Écoute, Henri, ta douleur me fait de la peine; et je veux, autant qu'il est en moi, te montrer que je suis un brave homme.

HENRI.

Voyons.

ANTOINE KERLEBON.

Es-tu riche?

HENRI.

Je suis peintre.

ANTOINE KERLEBON.

C'est-à-dire que tu n'as rien. Je veux te dédommager de la perte de ta cousine, en t'abandonnant ma part de l'héritage.

SOPHIE, *vivement.*

Il n'en veut point.

HENRI.

Non, je n'en veux point. Si je désirais du bien, ce n'était qu'afin d'obtenir Sophie de sa mère. Mais faisons un autre arrangement. Vous êtes très-riche, vous?

ANTOINE KERLEBON.

Sans doute.

HENRI.

En ce cas, vous aimez l'argent.

ANTOINE KERLEBON.

Oui, un peu, comme cela.

HENRI.

Eh bien! je vous donne ma portion d'héritage, et j'épouse Sophie.

SOPHIE.

Mon cher Henri!

ANTOINE KERLEBON, *à part.*

Ces pauvres enfants! je les marierai, je les marierai.

HENRI.

Eh bien! que dites-vous de ma proposition?

ANTOINE KERLEBON, *en souriant.*

Il faut voir : nous pouvons finir cette affaire-là. Que peut-il te revenir de la succession?

HENRI.

Je ne sais pas. Est-ce que vous me croyez l'ame assez intéressée pour m'amuser à compter les dépouilles de mon oncle?

ANTOINE KERLEBON, à part.

Tous mes héritiers ne pensent pas comme lui, j'en suis bien sûr.

HENRI.

Mais je suppose cent mille francs, plus ou moins.

ANTOINE KERLEBON.

Cent mille francs... la petite est très-jolie! très-jolie! et je crois que cent mille francs...

SOPHIE, vivement.

Oh! je ne vaux pas cent mille francs, moi; je vous en avertis.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Ils sont charmants! (*Haut.*) Non, je ne peux pas, Henri : j'aime trop ma petite Sophie pour la céder à si bon marché. En vérité, j'y perdrais. Tout ce que je puis faire pour toi, c'est de te promettre que je ne l'épouserai pas le 15.

SOPHIE.

Oh! le méchant!

HENRI.

Mon oncle, puisque vous le prenez sur ce ton-là, nous verrons....

ANTOINE KERLEBON.

Eh bien! monsieur mon neveu, nous verrons. (*A part.*) Sa colère me fait rire.

SCÈNE XI.

DUPERRON, Madame KERLEBON, ANTOINE KERLEBON, SOPHIE, HENRI.

MADAME KERLEBON.

On nous apprend à l'instant que vous venez d'arriver, mon cher beau-frère, et nous accourons...

ANTOINE KERLEBON.

Votre empressement me fait le plus grand plaisir, ma chère belle-sœur.

DUPERRON.

Vous voyez en moi...

ANTOINE KERLEBON.

Qu'est-ce que je vois en vous?

DUPERRON.

Duperron, votre affectionné neveu, fils de votre sœur Jacquette Kerlebon.

ANTOINE KERLEBON.

C'est très-bien.

MADAME KERLEBON.

Vous voilà environné de votre chère famille. Mais vous ne me parlez pas de ma fille; ses attraits ne vous ont-ils pas enchanté? vous ai-je trompé sur le portrait que je vous en ai fait?

ANTOINE KERLEBON.

Non, parbleu! elle est charmante, et je l'épouserai quand vous voudrez.

SOPHIE, à madame Kerlebon.

Ma mère!...

MADAME KERLEBON.

Taisez-vous, mademoiselle.

DUPERRON.

Oui; occupons-nous de la succession que nous allons recueillir.

MADAME KERLEBON.

C'est le plus pressé. Aussitôt l'arrivée de Jules, il faut lever les scellés.

DUPERRON, à madame Kerlebon.

Je tiens toujours à mon arrangement.

ANTOINE KERLEBON.

Quel arrangement?

MADAME KERLEBON.

Je vous demande si ce partage-là ne m'est pas désavantageux? Duperron, pour éviter les frais de justice, s'est avisé de faire les partages. Il veut me donner la ferme de Kerlebon, et garder le château; j'y consens, mais je lui demande au moins un dédommagement.

ANTOINE KERLEBON.

Et à moi, qu'est-ce que vous me donnez? J'ai quelque droit à la succession.

MADAME KERLEBON.

Les marchandises et les vaisseaux.

ANTOINE KERLEBON, en riant.

C'est toujours bon; je vous remercie.

DUPERRON.

Mais, ma tante, la ferme rapporte dix mille livres de rente.

MADAME KERLEBON.

Mais, mon neveu, le château vaut trois cent mille livres.

DUPERRON.

Je n'ai jamais vu de femme intéressée comme vous.

MADAME KERLEBON.

Je n'ai jamais vu d'homme plus avide.

DUPERRON.

Si vous pouviez vous seule dévorer tout l'héritage...

MADAME KERLEBON.

Vous savez fort bien faire les parts à votre avantage; mais nous avons des yeux.

SOPHIE.

Mais, ma mère....

DUPERRON.

C'est vous qui voulez vous enrichir à mes dépens.

HENRI.

Mais attendez au moins, pour vous disputer, que nous soyons au partage.

ANTOINE KERLEBON.

Oui; quand vous en serez là, je me charge du soin de vous mettre d'accord; j'arrangerai tout, de façon que personne n'aura rien à dire.

SOPHIE, bas à Henri.

Il sera bien adroit.

ANTOINE KERLEBON.

Laissons-là l'héritage de ce pauvre Antoine. Vous avez un air d'avidité.... il semble déja que vous tenez son bien. Parlons de sa mort, de son naufrage.

MADAME KERLEBON.

Ah! ne renouvelez pas nos douleurs!

DUPERRON.

Pourquoi chercher à nous attrister!

ANTOINE KERLEBON.

Je vois que sa mort vous afflige beaucoup.

MADAME KERLEBON ET DUPERRON.

Sans doute!

ANTOINE KERLEBON.

C'est en revenant des Indes qu'il a péri...

DUPERRON, en pleurant.

C'est là qu'il avait fait une fortune..... une fortune comme on n'en voit pas. Ah! ah! ah!

MADAME KERLEBON, en pleurant.

Ces trois vaisseaux étaient à lui... Hi! hi! hi!

DUPERRON, pleurant plus fort.

Il montait le vaisseau qui était le plus richement chargé.... Eh! eh! eh!

HENRI.

Un vent de nord-ouest....

ANTOINE KERLEBON.

Ouais?

SOPHIE.

Le jette sur les pierres noires....

ANTOINE KERLEBON.

Ah! bon Dieu!

HENRI.

Son vaisseau se brise...

SOPHIE.

S'abyme dans les flots...

HENRI.

L'infortuné se noie.

DUPERRON, en pleurant.

On n'a pas pu sauver les marchandises.

MADAME KERLEBON.

Voyez quelle perte pour sa pauvre famille!

ANTOINE KERLEBON, à part.

Est-ce moi qu'ils regrettent, ou mon bien? L'avenir me découvrira tout. (*Aux parents.*) Calmez-vous; un naufrage est un malheur auquel tous les navigateurs sont exposés; et, pour un marin, mourir là, c'est mourir dans son lit. Mais il est tard, et je suis tellement fatigué que je voudrais bien me reposer un peu avant dîner.

DUPERRON.

Il faut attendre le retour de Jules, qui sûrement vous a préparé un logement.

MADAME KERLEBON.

Dès que vous ne voulez que vous reposer, entrez dans ce cabinet, et jetez-vous sur un canapé.

ANTOINE KERLEBON.

Si vous le permettez, j'y consens de bon cœur. Je n'en puis plus.

DUPERRON.

Sans cérémonie, je vous prie.

ANTOINE KERLEBON.

Au revoir donc, mes chers amis. (*A part en sortant.*) Je saurai bientôt la vérité. (*Haut.*) Adieu, mes bons parents.

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE XII.

DUPERRON, Madame KERLEBON, SOPHIE, HENRI.

MADAME KERLEBON.

C'est singulier! je croyais Jacques Kerlebon plus brusque... Au ton de sa lettre, je l'aurais pris pour un loup de mer.

SOPHIE.

Il n'en est pas moins déplaisant à mes yeux.

DUPERRON.

Soit; mais il est riche.

MADAME KERLEBON, à Sophie.

Qu'il vous plaise ou qu'il vous déplaise, il faudra bien que vous l'épousiez.

HENRI.

Comment, ma tante, vous irez donner Sophie à ce vieux marin! c'est la sacrifier; donnez-la-moi plutôt, à moi qui l'aime...

SOPHIE.

Sans doute; préférez le cousin à l'oncle, je ne sortirai pas de la famille.

SCÈNE XIII.

DUPERRON, Madame KERLEBON, JULES, SOPHIE, HENRI.

DUPERRON.

Voici Jules.

MADAME KERLEBON.

Comme il a l'air agité !

JULES.

Vous ne savez pas... ?

HENRI.

Quoi donc ?

JULES.

Il est arrivé.

MADAME KERLEBON.

Nous le savons bien.

DUPERRON.

Nous l'avons vu.

JULES.

Quoi ! vraiment, il est ici ? déja ? j'en suis enchanté !

DUPERRON.

Maintenant il n'y a plus de retard à nous opposer.

MADAME KERLEBON.

Il faut lever les scellés.

DUPERRON.

Faire les partages.

JULES.

A quel propos faire des partages, puisque vous n'héritez pas ?

MADAME KERLEBON ET DUPERRON.

Comment ! nous n'héritons pas ?

JULES.

Eh ! parbleu, son retour vous en empêche.

DUPERRON.

Le retour de qui ?

JULES.

Le retour de votre oncle. Il s'est sauvé du naufrage.

MADAME KERLEBON.

Qui donc?

JULES.

Eh! parbleu! mon maître, Antoine Kerlebon; vous le savez bien, puisque vous l'avez vu.

MADAME KERLEBON ET DUPERRON.

Ah! grand Dieu!

SOPHIE ET HENRI.

Ah! tant mieux!

JULES.

Je viens de rencontrer quelqu'un de Landernau, qui le connaît parfaitement, qui m'a juré l'avoir vu.

DUPERRON.

Je n'en crois rien.

MADAME KERLEBON.

Cela n'est pas vrai.

JULES.

Eh! pourquoi ne voulez-vous pas qu'il se soit sauvé?

DUPERRON.

Parce que cela n'est pas possible.

MADAME KERLEBON.

N'avez-vous pas vu le vaisseau submergé?

JULES.

Il est vrai.

DUPERRON.

Qui l'aurait sauvé?

JULES.

Les Anglais qui nous poursuivaient.

MADAME KERLEBON.

De quelle manière lui aurait-on porté secours ?

JULES.

Avec des chaloupes.

DUPERRON.

Histoire que tout cela.

MADAME KERLEBON.

La déposition d'un homme peut-elle être de quelque poids ?

JULES.

Elle serait de peu de prix à mes yeux, si je n'avais rencontré une autre personne qui m'a dit la même chose.

MADAME KERLEBON.

Ah ! mon Dieu ! cela serait donc vrai ! Et le frère Jacques, qui vient d'arriver.....

JULES.

Que m'importe ?

DUPERRON.

Il est dans ce cabinet.

JULES.

Qu'il y reste. Je m'embarrasse bien du frère, moi ! Il est venu, eh bien ! il s'en retournera comme vous autres. Quant à moi, je connais mon devoir. On m'a dit avoir vu mon maître dans la ville. Sans doute, il n'y est resté que pour quelques affaires ; j'espère bientôt l'y trouver, l'embrasser, et le présenter à toute sa famille.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

DUPERRON, Madame KERLEBON, SOPHIE, HENRI.

SOPHIE, bas à Henri.

Oh! la bonne nouvelle!

HENRI, bas à Sophie.

Il nous reste encore quelque espoir.

MADAME KERLEBON, à Duperron, d'un air d'abattement.

Eh bien! mon neveu?

DUPERRON, du même ton.

Eh bien! ma tante?

MADAME KERLEBON.

Moi, qui comptais m'établir dans ma ferme!

DUPERRON.

Moi, qui avais projeté la plus belle affaire en vendant le château!

MADAME KERLEBON.

Arriva-t-il jamais un malheur plus funeste?

DUPERRON.

Éprouva-t-on jamais un coup plus affreux?

MADAME KERLEBON.

Je n'aurai donc pas ma ferme!

DUPERRON.

J'ai donc perdu mon château!

MADAME KERLEBON.

Ah! grand Dieu! ah! ah!

DUPERRON.

Ah! ciel! ah! ah! ah!

(Ils pleurent tous les deux.)

SCÈNE XV.

DUPERRON, MADAME KERLEBON, ANTOINE KERLEBON, SOPHIE, HENRI.

ANTOINE KERLEBON.

Pourquoi donc ces cris, ces lamentations? Vous m'avez réveillé.

DUPERRON, pleurant.

Ah! ah! ah! ah!

MADAME KERLEBON, pleurant.

Ne nous interrogez pas.

ANTOINE KERLEBON.

Mes chers parents! mes bons amis! vous m'inquiétez..... Qu'est-il donc arrivé?

MADAME KERLEBON.

Ah! si vous saviez... quel malheur...

DUPERRON.

Nous sommes ruinés.

MADAME KERLEBON.

Ruinés sans ressource.

ANTOINE KERLEBON.

Expliquez-vous.

MADAME KERLEBON, pleurant très-fort.

Le défunt n'est pas mort.

ANTOINE KERLEBON.

Le défunt! Voilà donc la cause de votre grande douleur?

DUPERRON.

N'est-ce donc pas assez?

MADAME KERLEBON.

Se voir privé du plus bel héritage!

DUPERRON.

D'un château!

MADAME KERLEBON.

D'une ferme!

ANTOINE KERLEBON, à part.

Et moi qui les croyais sensibles à ma mort... Imbécille que j'étais!

MADAME KERLEBON.

Je n'en puis plus.

DUPERRON, près de la table.

Je succombe à ma douleur.

(Ils s'asseyent près de la table, plongés dans la consternation. Antoine Kerlebon, Sophie, Henri, occupent l'autre côté du théâtre.)

ANTOINE KERLEBON.

En effet, le coup est bien cruel. (*Feignant une grande douleur.*) Quoi! mon frère n'est pas mort?.... Ah! Dieu....

HENRI, à Antoine.

Fi! c'est indigne! S'affliger de l'existence d'un frère!

SOPHIE, à Antoine.

Oh! le mauvais cœur!

ANTOINE KERLEBON, à part.

Les bons enfants! (*Haut.*) Mais, moi, je fais comme les autres.

HENRI.

Les autres sont peut-être excusables, ils ne le connaissent pas; mais vous, son frère!...

ANTOINE KERLEBON.

Mais toi, qui n'avais d'autre espoir que cet héritage, tu n'es donc plus fâché de son retour à la vie ?

HENRI.

J'en suis au comble de la joie !

SOPHIE.

Et moi aussi !

HENRI.

Nous verrons, maintenant que mon bon oncle vit, si vous épousez ma Sophie. C'est un brave et honnête homme, lui ; je lui conterai tout, il saura bien empêcher ce mariage.

SOPHIE.

Oh ! vous n'êtes pas où vous croyez en être. Nous verrons.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Si je ne me retenais, je les embrasserais tous deux. (*Aux parents affligés.*) Allons, il ne faut pas vous affliger comme cela, la nouvelle n'est pas certaine. Il est peut-être mort....

MADAME KERLEBON.

Ah ! mon cher beau-frère, nous ne sommes pas assez heureux pour cela.

DUPERRON.

Oh ! certainement.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Oh ! les maudits parents ! Sortons, je n'y pourrais pas tenir. (*Haut.*) Du courage, mes amis ; je vais trouver Jules, m'informer si ce bruit est fondé ; et j'espère, avant peu, vous donner des nouvelles de celui

dont l'existence vous cause tant de peine. (*A part.*) Quelles ames intéressées! J'aimerais mieux voir mes biens au fond de la mer que de leur laisser jamais un sou. (*Haut.*) Je reviens dans quelques instants. Adieu, mes amis, mes bons parents. (*A part.*) Oh! la méchante canaille!

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

DUPERRON, MADAME KERLEBON, SOPHIE, HENRI.

MADAME KERLEBON.

Il faut attendre courageusement son sort.

HENRI.

C'est le meilleur parti.

DUPERRON.

C'est bientôt dit; mais on ne perd pas de sang-froid dix mille livres de rente.

SCÈNE XVII.

DUPERRON, MADAME KERLEBON, ALAIN, SOPHIE, HENRI.

ALAIN, accourant.

Voilà bien une autre affaire, ma foi!

MADAME KERLEBON.

Qu'y a-t-il de nouveau?

ALAIN.

Un diable incarné; il est maintenant dans la cuisine,

jure, boit, tempête, gronde après tout le monde : il n'y a pas quatre minutes qu'il est dans la maison, que tout est déja sens dessus dessous.

DUPERRON.

Mais quelle espèce d'homme est-ce?

ALAIN.

Eh! mais... c'est de l'espèce... de l'espèce d'homme.

MADAME KERLEBON.

Quelle figure a-t-il?

ALAIN.

Ah! il a une figure... d'homme.

HENRI.

Est-il beau ou laid, grand ou petit?

ALAIN.

Oh! il n'est pas beau du tout; il a un teint basané, une voix de tonnerre; il est laid, très-laid; il a un air de famille. (*Duperron et madame Kerlebon se lèvent avec colère.*) Oh! je gage que c'est quelque parent qui nous arrive encore.

MADAME KERLEBON.

Il n'y a plus à en douter, c'est le défunt....

DUPERRON.

Hélas! oui.

ALAIN.

Vous le prenez pour un défunt, lui! Il est, parbleu, bien vivant.

DUPERRON.

Comment faire? Je ne pourrai paraître à ses yeux.

MADAME KERLEBON.

Sortons un peu pour nous remettre. Il ne faut pas

qu'il lise sur nos visages, la peine que nous cause son retour à la vie.

(Elle sort avec Duperron.)

HENRI, à Sophie.

Suivons-les. Nous reviendrons bientôt trouver notre oncle, et lui conter nos chagrins.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVIII.

ALAIN, SEUL.

J'en sais aussi long qu'eux ; c'est le maître du château, qui arrive ; monsieur Jules m'a bien dit en sortant : on attend le maître, il n'est pas mort. Il faut l'avouer, c'est bien heureux ! Ainsi, les héritiers qui devaient hériter, n'hériteront point de l'héritage. Il y aura du grabuge ; le capitaine n'a point l'air facile à manier : quand il verra les scellés, et les figures tristes de ses parents, qui ne pourront cacher leur chagrin de ce qu'il n'est pas mort, le bourgeois se fâchera, les parents enrageront, et moi je rirai. (*Il rit.*) Et puis, en lâchant quelques paroles innocentes à l'un et à l'autre, j'arrangerai cela de façon qu'ils ne s'y reconnaîtront point du tout. Cela va faire un tintamarre, un sabbat dans la maison !... (*Il rit en se frottant les mains.*) Oh ! il y aura du scandale dans Landerneau.

SCÈNE XIX.

JACQUES KERLEBON, ALAIN.

JACQUES KERLEBON.

Ventrebleu ! je suis tout moulu, tout froissé, tout

brisé. Quelle voiture! quels chevaux! quels chemins! J'aimerais mieux faire dix fois le tour du monde sur un bateau plat, que quatre lieues de poste sur la route de Brest. Quelqu'un viendra-t-il me recevoir, oui, ou non?

ALAIN.

Vos parents n'osent pas paraître devant vous; ils se sont retirés pour donner un air riant à leur figure.

JACQUES KERLEBON.

Comment, un air riant! qu'est-ce que ça me fait à moi, qu'ils aient l'air triste ou gai?

ALAIN.

Vous entendez bien que votre arrivée n'est pas ce qui les réjouit le plus. On ne vous recevra pas bien, je vous en avertis.

JACQUES KERLEBON.

Morbleu! je voudrais bien voir qu'on ne reçût pas bien le capitaine Kerlebon! Je tordrais le cou à toute la famille.

ALAIN, à part.

Bon! cela commence bien. (*Haut.*) Vous avez toujours bien fait d'arriver. Quelques moments plus tard, on allait se partager votre bien.

JACQUES KERLEBON.

Mille tonnerres! mon bien? Qui donc aurait osé faire les partages sans moi? Nous y voilà; patience....

ALAIN.

Certainement, vous ne souffrirez pas....

JACQUES KERLEBON.

D'abord, il faut que j'arrange mes affaires d'intérêt.

ALAIN.

Ça n'arrangera pas les leurs.

JACQUES KERLEBON.

A propos, ne l'oublions pas, je dois me marier; il faut que je me débarrasse tout de suite de cette corvée-là.

ALAIN.

Vous voulez vous marier? Vous ferez bien. Vos héritiers vont avoir un pied de nez. Et quand vous mariez-vous?

JACQUES KERLEBON.

Dans trois jours au plus tard.

ALAIN.

Votre prétendue est-elle jolie?

JACQUES KERLEBON.

Ma foi, je n'en sais rien; mais qu'elle soit grise, blonde ou brune, cela m'est égal, pour le temps que je dois rester avec elle. Trois jours de mariage, je m'embarque, et vogue la galère. Je crois pourtant qu'on m'a dit qu'elle était jolie.

ALAIN.

Jolie! j'en suis fâché pour vous.

JACQUES KERLEBON.

Et pourquoi donc?

ALAIN.

Vous êtes marin; tandis que sur les mers vous éprouverez des tempêtes, madame votre épouse pourrait bien faire naufrage dans le monde.

JACQUES KERLEBON.

Chacun ses affaires! Dis donc, grand imbécille,

(*Alain regarde de tous côtés*,) est-ce que tu comptes que je m'en vais rester toute la journée à faire la conversation avec toi? Va-t'en dire à toute ma clique de parents que je suis arrivé; et que, s'ils ne viennent pas me voir, je m'en vais me coucher.

ALAIN, à part.

Le joli caractère! il se fâche de tout, il ne rit jamais. Je crois que cela n'ira pas mal.

(Il sort.)

SCÈNE XX.

JACQUES KERLEBON, SEUL.

Que ces lieux me semblent tristes depuis la mort de mon frère! Ce pauvre diable s'est noyé bien mal-à-propos; j'aurais eu tant de plaisir à le revoir!

SCÈNE XXI.

JACQUES KERLEBON, ANTOINE KERLEBON.

ANTOINE KERLEBON, à lui-même.

Que vois-je! c'est mon frère! il est arrivé, tout va se découvrir.

JACQUES KERLEBON, se croyant seul.

Sa mort me rappelle que, il y a quinze ans, nous avons bu souvent ensemble dans cette salle-ci.

ANTOINE KERLEBON.

Il parle de moi. Écoutons.

JACQUES KERLEBON.

Moi, qui avais le projet de finir mes jours avec lui!

Encore deux ou trois courses en mer, et je venais m'établir dans son château; là, tous les deux réunis, nous eussions vécu agréablement; dans la matinée nous eussions fait un tour au port; le soir, la partie de piquet. Et puis, quel plaisir de se conter mutuellement ses voyages, ses batailles, les tempêtes que l'on éprouva!

ANTOINE KERLEBON.

Il m'aimait, lui!

JACQUES KERLEBON.

Toutes ces idées-là me font pleurer comme un enfant. Il était si bon frère, si bon ami! Il venait souvent me chercher à Landerneau, et me disait: « Frère « Jacques, viens boire le rhum et fumer la pipe. » Je lui répondais: « Je veux bien, frère Antoine. » Il prenait mon bras, nous marchions gaiement, nous arrivions, nous nous mettions à table... (*Il s'assied d'un côté.*) C'est la même table, je la reconnais. Nous parlions marine, il me donnait de bons conseils; et si je sais manœuvrer mon corsaire, c'est bien à lui que je le dois. (*Il se verse un verre de vin.*) Et je ne peux plus boire à sa santé!

ANTOINE KERLEBON, s'asseyant en face de son frère et prenant un verre.

Moi, je veux boire à la tienne!

JACQUES KERLEBON, dans le plus grand étonnement.

Le diable m'emporte, c'est mon pauvre Antoine!

ANTOINE KERLEBON.

Mon cher Jacques!

JACQUES KERLEBON, voulant embrasser son frère.

Mon cher Antoine!

ANTOINE KERLEBON, l'arrêtant en remplissant son verre et lui faisant prendre le sien.

Un moment.

(Antoine Kerlebon et Jacques Kerlebon debout trinquent ensemble, boivent et s'embrassent ensuite ; puis ils quittent la table.)

JACQUES KERLEBON.

Mais dis-moi seulement comment il se fait que tu sois noyé, et que tu sois ici ; et pourquoi, étant vivant, allons-nous nous partager tes biens?

ANTOINE KERLEBON.

Mais j'espère bien que vous n'y toucherez pas.

JACQUES KERLEBON.

Tu n'es donc pas mort... là... sérieusement?

ANTOINE KERLEBON.

Tu le vois bien.

JACQUES KERLEBON.

Je veux mourir, si j'y conçois rien encore.

ANTOINE KERLEBON.

Ton étonnement cessera bientôt. Il est vrai que j'ai fait naufrage, qu'on m'a cru noyé, que je fus sauvé par les Anglais ; que j'arrive à temps pour sauver mon bien, et pour embrasser un bon frère, dont les regrets m'ont touché jusqu'au fond de l'ame.

JACQUES KERLEBON.

La drôle d'aventure! Tu joues là un vilain tour à tes héritiers. Les corsaires s'attendaient à faire une bonne prise ; mais sarpebleu! à corsaire, corsaire et demi.

ANTOINE KERLEBON.

Tous ne sont pas indignes de mon amitié. Le jeune

artiste Henri et ta prétendue sont de bons enfants, je veux les marier ensemble.

JACQUES KERLEBON.

Comment! frère, tu veux marier ma prétendue?

ANTOINE KERLEBON.

Eh! oui. A quoi rêves-tu, de vouloir épouser une jeune fille de quinze ans? tu serais son grand-père. Elle ne t'aime point, elle aime son cousin, il faut les unir.

JACQUES KERLEBON.

Je crois que tu as raison: je ne suis qu'un vieux bâtiment radoubé; et, si je m'embarquais pour le mariage, j'aurais peur de rester en chemin.

ANTOINE KERLEBON.

Sans doute.

JACQUES KERLEBON.

Que je suis heureux! tu n'es pas mort, et je me porte bien. Mais embrassons-nous donc encore : quand on a été quinze ans sans se voir, on doit s'embrasser au moins trois fois.

ANTOINE KERLEBON.

Volontiers, mon frère Jacques.

(Ils s'embrassent.)

SCÈNE XXII.

ALAIN, ANTOINE KERLEBON, JACQUES KERLEBON, MADAME KERLEBON, DUPERRON.

ALAIN, à Duperron et à madame Kerlebon.

C'est lui qui m'envoie vous chercher. (*Montrant Jacques.*) Le voilà!

ANTOINE KERLEBON, à son frère.

Voici les chers parents, ne disons mot.

MADAME KERLEBON, courant embrasser Jacques d'un ton faux.

Vous ne doutez pas de la joie que nous éprouvons à vous revoir en bonne santé.

DUPERRON.

Quel plaisir d'embrasser son oncle!

JACQUES KERLEBON.

Ventrebleu! que vous êtes poli! mais laissez-moi donc, vous m'étouffez.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Les perfides!

MADAME KERLEBON.

Que n'avez-vous été témoin de notre douleur!

DUPERRON.

Des larmes que nous avons répandues!

ANTOINE KERLEBON.

Moi, j'ai vu tous vos regrets, c'est la même chose.

JACQUES KERLEBON.

A quel sujet répandre des larmes? vous ne savez donc pas...

SCÈNE XXIII.

ALAIN, HENRI, SOPHIE, JULES, ANTOINE KERLEBON, JACQUES KERLEBON, MADAME KERLEBON, DUPERRON.

JULES, conduit par Henri et Sophie.

Vous ne m'avez pas trompé, le voilà! C'est lui-même.

(*Il court embrasser Antoine.*) O! mon cher maître, je vous revois enfin!

HENRI, SOPHIE, MADAME KERLEBON, DUPERRON.

Son maître!

ANTOINE KERLEBON, à Jules.

C'est toi, mon cher Jules!

MADAME KERLEBON.

Quoi! c'est Antoine?

JACQUES KERLEBON.

Eh! oui, c'est Antoine; et moi, je suis Jacques. Que diable! tout vous étonne...

ALAIN.

Antoine! Oh! le bon tour! Je ne dirai rien; mais cela fera du bruit dans Landerneau.

MADAME KERLEBON.

Vous Antoine? vous de qui le naufrage...

ANTOINE KERLEBON.

Moi-même. (*En feignant de pleurer.*) Mais hélas! le défunt n'est pas mort!

DUPERRON, bas, à part.

Nous sommes perdus.

MADAME KERLEBON, bas, à part.

Il a tout vu.

ANTOINE KERLEBON.

Ma chère belle-sœur, j'en sais trop sans doute; mais il est un moyen que j'oublie votre insensibilité et l'ame intéressée que vous m'avez montrée.

MADAME KERLEBON.

Monsieur...

ANTOINE KERLEBON.

Ces deux jeunes gens s'aiment, unissez-les; c'est à ce prix seul que je puis oublier ce mot terrible pour mon cœur : *le défunt n'est pas mort!*

MADAME KERLEBON, d'un air confus.

Je ferai tout ce que vous voudrez...

HENRI.

Mon cher oncle!

SOPHIE.

Notre reconnaissance...

ANTOINE KERLEBON.

J'y compte; vous êtes dignes de mes bienfaits; j'ai lu dans vos cœurs...

SOPHIE, naïvement.

Mais comment arrangerez-vous cela? Si mon cousin m'épouse, mon oncle ne peut pas m'épouser.

JACQUES KERLEBON.

Non, je ne t'épouserai pas; mais je t'embrasserai. (*A Henri.*) Allons, mon neveu, gouvernez-moi bien cette petite frégate; feu de tribord et de bâbord, morbleu! (*A Antoine Kerlebon.*) Écoute donc, frère, j'ai une soif d'enfer, si nous allions boire le rhum et fumer la pipe?

ANTOINE KERLEBON.

Volontiers. Ce que j'ai vu aujourd'hui est une grande leçon pour les hommes! Combien de vieux garçons regretteraient en mourant et leur vie et leurs biens, s'ils pouvaient voir après leur mort les figures de leurs héritiers!

FIN DES HÉRITIERS.

LA JEUNESSE
DU
DUC DE RICHELIEU,
OU
LE LOVELACE FRANÇAIS,
COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Représentée pour la première fois en janvier 1796.

NOTICE

SUR

LA JEUNESSE DU DUC DE RICHELIEU.

D'APRÈS l'ordre chronologique que j'ai établi pour mon recueil, au lieu de *la Jeunesse de Richelieu*, ce devrait être ici la place d'une comédie en trois actes et en vers, *le Défenseur officieux*, qui fut jouée avec succès au Théâtre de la Cité. Chaque quartier de la capitale, à cette époque, possédait un théâtre; j'ignore si l'art y gagnait beaucoup, mais je sais que les auteurs y trouvaient un grand avantage. Pour mon compte, l'établissement de ce théâtre me devint fort utile dans une circonstance assez critique. Nouvellement marié, et marié comme tous les hommes qui ne font jamais entrer le calcul de la fortune dans leurs combinaisons, leurs rêves de bonheur; je me trouvai par le discrédit des mandats, dans un état voisin de la pauvreté. Les assignats, réduits presque à rien, ne donnaient plus à des appointements que le titre d'une quotité sans valeur. Mes petites ressources étaient épuisées, ma femme avait déja fait le sacrifice des bijoux dont je m'étais plu

à la parer dans des temps plus heureux. Tout m'annonçait un avenir épouvantable; mais heureusement j'étais amoureux, et dans cet âge où l'on ne connaît le désespoir que lorsque le cœur est blessé. Les événements qui m'atteignaient, étaient au-dessus de ma prévoyance; je devais donc me résigner à les supporter. Loin de perdre courage, je sus tirer avantage de ma triste situation : ma femme était malade des commencements d'une grossesse, je me renfermai près d'elle; et, tout en faisant les fonctions de médecin et de garde-malade, je composai *le Défenseur Officieux*, que je vendis en numéraire à l'administration d'un théâtre qui m'avait demandé un ouvrage. Je ne puis exprimer le plaisir que j'éprouvai, lorsque je rentrai dans mon petit ménage avec une douzaine de pièces d'or qui avaient à cette époque une valeur considérable. Il y avait si long-temps que je n'avais touché de l'or! et quand je songeais qu'il ne m'avait fallu pour me procurer cette fortune qu'une main de papier et quelques plumes, j'éprouvai une certaine fierté qui ressemblait presque à de l'orgueil : je crus sentir en moi-même que je n'avais plus besoin de personne, et que je pourrais vivre indépendant. Et en effet, mes efforts et mon travail ont été récompensés : depuis ce temps, j'ai toujours connu l'aisance, et j'ai pu donner à tout

ce qui m'appartenait une existence honorable. Cette pièce, la seule qu'on m'ait achetée avant la représentation, a été perdue. De nouveaux travaux et de nouveaux événements politiques, m'ayant fait oublier ma comédie, je négligeai de la faire imprimer. Quelques années s'écoulèrent, le théâtre s'écroula, les administrateurs disparurent, et, depuis, j'ai cherché vainement à retrouver mon manuscrit. Sous le rapport de la littérature, la perte n'est sans doute pas grande, mais par l'importance que cette pièce a eue sur mon existence, je la regrette beaucoup : elle m'a sauvé peut-être du désespoir et de la mort.

Les Mémoires du duc de Richelieu venaient de paraître, dont une partie, disait-on, était écrite par lui-même. Rousseau avait mis à la mode cet usage de révéler franchement au public sa vie et ses actions : aussi comptons-nous, dans nos bibliothèques, un grand nombre de Mémoires, ou Confessions, qui sont passablement scandaleux ; je n'en excepterai pas même les Mémoires de Marmontel qui, pour avoir été écrits pour l'instruction de ses filles, n'en sont pas plus décents. Quant à ceux du duc de Richelieu, ils n'ont fait que confirmer les nombreuses aventures, connues de la cour et de la ville, qui lui avaient mérité sa grande célébrité. Quoique passé fort jeune du collége sur un vaisseau, j'avais

néanmoins entendu parler de lui : on me l'avait représenté comme le plus dangereux séducteur, le seigneur le plus spirituel, et le guerrier le plus brave. L'un de nos camarades, qui était de Paris, charmait notre longue navigation, par le récit de ses aventures galantes; ses récits faisaient naître, dans notre petit cercle, des réflexions qui, entendues par un observateur, auraient pu lui révéler le genre de caractère de chacun de nous : l'un l'admirait comme un modèle à suivre, l'autre le blâmait comme un être dangereux, mais chacun de nous s'accordait pour convenir que cet être extraordinaire qui, né pour vivre à peine quelques années dans les souffrances, a prolongé si loin sa carrière, était tout-à-la-fois un composé de grandeur et de petitesse, d'ignorance et d'esprit, de légèreté et de profondeur, de préjugés et de philosophie. Ce qui seul chez lui n'admettait point d'opposition, c'était une valeur vraiment française, qu'il rendait encore plus brillante pour ses compagnons d'armes, en la dégageant de toute la rudesse guerrière : c'était toujours en favori des graces et des amours qu'il savait conquérir la victoire.

On conçoit bien qu'aussitôt que parurent les Mémoires de l'homme, qui le premier m'avait fait réfléchir sur son caractère et sur les mœurs de la cour de Louis XV, je m'empressai d'y chercher la preuve des

faits qui m'avaient été contés; j'y trouvais bien quelques-uns de ceux qui avaient provoqué mes réflexions, mais combien d'autres n'étaient pas parvenus jusqu'à nous! Celui de madame Michelin me frappa surtout, par ce contraste des mœurs bourgeoises avec les mœurs de la cour; je crus voir dans cette anecdote le fond d'un ouvrage dramatique, difficile à traiter à la vérité, mais qui m'offrait, si je parvenais à triompher des obstacles, un fonds inépuisable de situations intéressantes et de mots naturels ou comiques. C'était le soir fort tard que je faisais ces réflexions, en me promettant de ne pas abandonner ce sujet; j'allai chercher du repos, mais le sommeil ne put approcher de mes yeux: à chaque instant une nouvelle pensée venait m'agiter. L'un des obstacles qui me semblait insurmontables, était, de présenter un *mari trompé*, sans le rendre ridicule. La position et le caractère de madame Renaud, me paraissaient aussi bien difficiles à tracer; mais d'après l'intime conviction que j'ai toujours eue, qu'avec l'art des préparations on peut tout mettre au théâtre, je ne perdis point courage, et renonçant tout-à-fait à un sommeil qui s'obstinait à me fuir, je désertai mon lit et je vins écrire le plan arrêté de mon drame, que je finis aux premiers rayons du jour.

Cet ouvrage, qui obtint à la représentation un

très-grand succès, fut joué avec une perfection rare. Madame Talma (Vanhove) y porta cette touchante sensibilité qu'elle devait à la nature et au charme de sa voix : elle a joué dans plusieurs de mes ouvrages, et son absence de la scène a été une perte bien sentie par la comédie et par le public.

On est peut-être étonné de m'entendre parler de cette pièce, comme si j'en étais le seul auteur. Le nom de Monvel, que l'on trouve après le mien sur la pièce imprimée, pourrait faire croire au public qu'il en a partagé le travail, et pourtant il n'en est rien ; seul j'ai fait cette pièce, et si, à la marge de mon manuscrit, il mit quelques corrections, c'est qu'il fallait bien qu'il eût l'air d'y avoir travaillé. Il est vrai, que ma comédie, protégée par lui, fut jouée très-promptement, et que par un arrangement avantageux pour moi, qu'il me fit faire avec le théâtre, il acheta presque le droit de m'imposer des lois. J'étais jeune, je n'étais pas riche, j'avais besoin d'appui, et il crut, sans doute, que, pour m'avoir procuré des avances sur le produit de mon champ, il s'était acquis le droit de s'en dire le propriétaire. Tout ce que je raconte ici, est un fait connu des gens de lettres de ce temps, dont plusieurs vivent encore, et qui pourraient l'attester aujourd'hui. Au reste, si Monvel, qui a obtenu de grands succès comme auteur, et qui s'est

placé au premier rang des acteurs par la chaleur et la pureté de sa diction, a eu quelque tort dans sa conduite envers moi, j'en ai été trop vengé par ce malheureux Geoffroi, *de sordide mémoire*. J'avais beau crier par-tout que Monvel n'était point le coupable, on ne voulut point m'en croire, et l'on profita de cet ouvrage, pour avoir l'occasion de lui reprocher ses opinions politiques pendant la révolution.

Plus tard, sous le consulat, au moment où Bonaparte ouvrait ses antichambres aux grands seigneurs, Geoffroi attaqua de nouveau la pièce, comme un ouvrage immoral et surtout comme un outrage fait à une illustre famille : il revint si souvent à la charge, il y mit tant d'acharnement, que le consul, qui voulait se faire des partisans dans l'ancienne classe privilégiée, fit défendre d'abord la pièce à Paris, et, quelques années après, dans les départements.

M. Geoffroi, mon cher compatriote (*), mais non pas mon ami, le moins moral de tous les

(*) Il était né à Rennes. Quoique fils d'un boulanger, on peut dire proverbialement, qu'il n'était pas bon comme le pain. Par ses grandes connaissances dans la littérature ancienne et par son originalité malicieuse dans ses jugements, il fit sa fortune et celle du journal de l'Empire, dont il composait les articles *Spectacles*. Il s'était rendu si terrible pour les auteurs et les acteurs, que, semblable au Jupiter-Tonnant, il ne se laissait désarmer que par les plus prompts sacrifices : aussi portait-on sur ses autels des ca-

hommes, criait sans cesse à l'immoralité du *Lovelace Français*, quand tout le monde s'accordait à dire, qu'il n'était pas une pièce au théâtre qui offrît un but plus utile. En effet, il faut être bien aveuglé par l'esprit de parti, pour ne pas convenir que le tableau d'une épouse vertueuse, arrachée à ses devoirs par la violence et l'adresse d'un séducteur, et qui, à peine coupable d'imprudence, succombe à ses remords, surpasse, par sa moralité, tous les ouvrages dramatiques de ce genre.

Cette prétendue immoralité, il ne la trouvait que dans quelques mots piquants d'un secrétaire philosophe, que j'avais mis en opposition avec le caractère vicieux. Mais Geoffroi, en mentant ainsi à sa conscience, savait bien ce qu'il voulait; et s'il eût vécu, il nous l'aurait appris davantage, quoiqu'il se fût montré souvent le bas flatteur de Napoléon.

Ce n'était pas non plus l'inconvenance d'avoir appelé mon héros par son nom, qui avait pu le blesser; il avait trop d'esprit pour ne pas savoir qu'une famille noble ne se fâche jamais d'un éclat qui ne peut que tourner à son avantage. Cependant si j'avais un pareil sujet à traiter aujourd'hui, je

---

chemires, des diamants, de la vaisselle d'or et d'argent; ce qui donnait à sa maison, ou, si on l'aime mieux, au temple qu'il habitait, l'apparence d'une maison de prêt. Il m'a bien souvent atteint de ses foudres, mais j'ai au moins cette consolation de n'avoir jamais voulu sacrifier à ce dieu vénal.

ne voudrais pas m'attirer ce reproche; mais au temps où ma pièce fut faite, je devais supposer, au contraire, que ma témérité ne pouvait déplaire aux petits enfants de Richelieu. Certes, je ne pouvais leur nuire à une époque où la noblesse était détruite par les lois, en rappelant au peuple réuni dans les théâtres, que Richelieu avait rendu de grands services à l'État; car enfin, si je le représentais comme un séducteur, ce qui n'était ignoré de personne, je le peignais aussi comme l'homme le plus aimable, le plus spirituel, le plus brave de son temps. Si ce n'est qu'à force de faire répéter un nom qu'on lui donne une grande célébrité, quel meilleur moyen d'y parvenir, que de le faire redire à-la-fois sur tous les théâtres du monde? Je crois qu'il est peu de grandes familles, qui ne voulussent, au prix de révéler quelques défauts de leurs aïeux, être exposées au même danger. Que désirent tous les hommes? Qu'on parle d'eux, de leur rang, de leurs talents, de leurs succès : faire du bruit, est tout ce qu'on désire, et, depuis le prince jusqu'au plus petit bourgeois, chacun veut être cité pour avoir bien joué son rôle sur la scène du monde. Cette petite vanité ne saurait être blâmable, puisqu'elle est un bien pour la société, et peut devenir la cause des plus belles actions. Je ne connais maintenant qu'une classe d'hommes, qui verrait peut-

être avec quelque chagrin que l'on jouât ses aïeux : je veux parler de cette noblesse, improvisée dans un quart-d'heure, qui a fait porter à toute une nation la peine de sa sotte vanité; il ne peut entrer dans ses idées que l'on plaisante sur un sujet si respectable. Qu'elle serait pourtant originale la comédie où l'on pourrait voir un ancien républicain, passer tout-à-coup du rang honorable de bon bourgeois à celui de comte ou de duc! Qu'il serait comique le moment, où ces grands patriotes, jadis persécuteurs de la classe privilégiée, essaieraient d'accorder leurs anciens principes avec les nouveaux; quel rire ne provoquerait pas le farouche tribun du peuple, à l'instant où, cherchant à se barioler de croix et de rubans, il retrouverait sous sa main un ancien bonnet rouge; quelle situation piquante que celle de ses amis, qui, ne sachant de quel ton lui parler, apprennent, de sa bouche, le genre d'étiquette qu'ils doivent adopter avec lui! Je ne finirais pas, s'il me fallait creuser cette mine féconde de comique et de ridicule, que j'ai vue à découvert, mais qu'il ne m'a pas été permis d'aborder. Oh! combien je regrette, que la comédie, qui pourtant devrait être la peinture des mœurs, n'ait pu offrir à la société le tableau des sottes vanités et des contradictions qui ont existé parmi les hommes de mon temps! mais il est arrivé ce moment; où

la satire est une calomnie, où la comédie devient un crime punissable, dès qu'elle poursuit les ridicules et les vices modernes. Quels sont les auteurs qui oseraient parler de la noblesse et des faux dévots comme Molière? Ah! si, à l'instant où la nouvelle noblesse est sortie toute caparaçonnée du cerveau d'un Jupiter, la comédie et la satire avaient pu user de leurs droits, il en fût résulté, je crois, un grand bien pour la société: son orgueil n'eût point appuyé les prétentions de l'ancienne caste, et cette égalité, qui est devenue un besoin pour le monde entier, ne serait plus mise en discussion. Tout homme raisonnable conçoit bien l'influence d'un grand nom, la supériorité que donnent de grands talents; mais on ne concevra jamais que l'on puisse établir une différence honorifique entre des hommes qui possèdent les mêmes qualités d'ame et d'esprit. Cette égalité est commandée par la suppression des privilèges, par nos mœurs et par nos habitudes. Si les titres et les prééminences se font encore sentir dans les sociétés, ce n'est que dans la classe qui est intéressée à les soutenir: hors de là, un titre ne signifie rien; c'est un mot, un sobriquet, qu'une complaisance polie arrache à l'homme libre, mais qui ne saurait être la concession d'un droit. L'homme vraiment indépendant ne reconnaît maintenant pour nobles, que ceux qui sont descendus du rang

élevé où ils étaient nés, pour défendre les droits du peuple; que ceux qui, par leurs places dans le gouvernement, ont la confiance du monarque qu'ils servent avec fidélité; que les intègres magistrats, qui rendent la justice en son nom; que tous les hommes enfin qui, liés à nos libres institutions par leurs talents, leur industrie, leur fortune et leur valeur, soutiennent nos libertés, honorent, fertilisent et défendent leur patrie. Et cette noblesse qui est *personnelle*, ne passe que rarement à des héritiers.

PERSONNAGES.

Le DUC DE RICHELIEU.

ARMAND, son secrétaire.

M. MICHELIN, marchand de meubles dans le Faubourg Saint-Antoine.

Madame MICHELIN, son épouse.

Madame RENAUD, veuve d'un bourgeois, et amie de Madame Michelin.

MARIE, vieille cuisinière de M. Michelin.

LA FOSSE, valet-de-chambre du duc de Richelieu.

Un LAQUAIS.

La scène se passe à Paris : chez M. Michelin ; à l'hôtel de Richelieu ; dans la petite maison de ce seigneur.

LA JEUNESSE
DU
DUC DE RICHELIEU.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon bourgeois, proprement, mais simplement décoré. Marie prépare le déjeuner, du café, du thé, des tasses qu'elle essuie tout en parlant.

SCÈNE I.

MARIE, SEULE, *et regardant la pendule.*

HUIT heures.... et la bourgeoise ne descend pas!... Pendant ce temps-là, mon thé, mon café, tout cela se refroidit... (*Elle va vers la porte, l'ouvre et appelle.*) Madame Michelin, le déjeuner vous attend... (*Elle revient vers la table et se remet à essuyer les tasses.*) Quant à monsieur, il est sorti dès le grand matin... c'est pour des affaires, et il ne veut pas que nous l'attendions... Mais madame, elle ne se lève pas ordinairement si tard... Le commerce souffre de ces petites paresses-là... (*Elle retourne vers la porte, et appelle.*) Madame Michelin! (*Elle revient, et dit en achevant de ranger l'appartement*): Depuis quelque temps cette femme-là a quelque chose dans la tête qui la contrarie,

qui la tourmente. Plus d'une fois je l'ai surprise qui pleurait, ou venait de pleurer... Elle change, elle maigrit à vue d'œil... Tout cela n'est pas naturel. J'ai bien envie de lui demander... Non, Marie; cela ne serait pas bien. Je l'ai vue naître, elle m'aime et n'ignore pas combien je lui suis attachée.... Si son cœur renferme un secret, et qu'elle ne m'en parle pas la première, c'est qu'elle a probablement des raisons pour le taire; l'arracher à force d'importunités, ce serait persécution et non pas amitié... Mais la voici... rêveuse... mélancolique... elle ne m'aperçoit seulement pas...

SCÈNE II.

MADAME MICHELIN, MARIE.

MADAME MICHELIN.

(Elle marche lentement, les yeux baissés. Sa parure est on ne peut plus simple, elle n'a rien sur la tête.)

Trois mois absent!... et point de nouvelles!... il a sans doute oublié sa victime!

MARIE, à part.

Que parle-t-elle de victime?... Allons, je ne dois pas écouter ce qu'elle dit, puisque ce n'est point à moi qu'elle adresse la parole.

MADAME MICHELIN, toujours préoccupée.

Et moi, je ne m'occupe que de lui! son image me suit par-tout.... même auprès de mon époux.... Mon époux! Dieu! comment osé-je prononcer ce nom?

MARIE, à part.

Oh! ce n'est pas ma faute, si j'ai entendu cette phrase-là... je n'écoutais pas, en vérité.

MADAME MICHELIN.

Quelles idées sinistres me poursuivent! quels pressentiments affreux s'élèvent dans mon ame! quelle sera donc pour moi la journée qui commence? Suis-je enfin arrivée au terme de mes longues douleurs.

MARIE, s'approchant de madame Michelin.

Parlez plus bas, je vous en prie, si vous ne voulez pas me mettre dans votre confidence.

MADAME MICHELIN, sans témoigner de surprise, mais du ton le plus mélancolique.

C'est toi, Marie?

MARIE, avec un gros soupir.

Eh! mon Dieu, oui, c'est moi... qui suis bien triste de vous voir depuis quelque temps si mélancolique.

MADAME MICHELIN, languissamment.

Tu m'as entendu?

MARIE.

Il n'aurait tenu qu'à moi... Mais je vous ai bien vite fait apercevoir que j'étais là, pour que vous n'en disiez pas davantage, parce que, voyez-vous, lorsqu'on se parle à soi-même, il y a tout à parier qu'on se tairait si l'on était sûr d'être écouté.

MADAME MICHELIN, en lui prenant la main.

Ta curiosité serait bien naturelle... je ne l'imputerais qu'à ton amitié pour moi.

MARIE, vivement et avec sensibilité.

Ah! comment serait-ce autre chose? Vous savez si je vous aime! Quand je songe que je vous ai vue naître, que jamais je ne vous ai quittée, qu'enfin mes soins ont contribué à vous rendre si bonne et si aimable....

quand je pense que tout le monde m'applaudissait, en vous admirant; que nous ne passions jamais dans la rue, sans que j'entendisse murmurer de tous côtés... *Voilà mademoiselle Rose et sa gouvernante!... Comme la demoiselle est modeste et jolie! et comme sa bonne a l'air d'une brave fille!* Alors je me redressais, j'en étais toute fière; et d'y penser seulement, je sens que cela me rajeunit.

MADAME MICHELIN, avec un soupir.

Ah! ma chère Marie! quel temps me rappelles-tu?

MARIE.

Un temps qui vous fait honneur et à moi aussi. Fille d'un honnête artisan, (que Dieu fasse paix à ce brave homme!) vous étiez estimée, respectée de tout le quartier Saint-Antoine. On avait beau voir des jeunes gens roder autour de vous, cela ne faisait rien; et tandis que les mauvaises langues s'exerçaient sur celle-ci, sur celle-là, on n'a jamais osé effleurer votre réputation. Toutes les mères vous proposaient pour exemple à leurs filles, tous les pères vous souhaitaient pour femme à leurs garçons... Aussi le ciel a récompensé tant de sagesse, en vous donnant un excellent mari, qui fait votre bonheur, que vous rendez heureux, et qui mérite de l'être.

MADAME MICHELIN, vivement et avec un accent douloureux.

Et toi aussi, tu déchires mon cœur!

MARIE.

Qu'est-ce que vous dites donc là?

MADAME MICHELIN, se jetant dans les bras de Marie.

Je dis... que je suis la plus malheureuse des femmes!

MARIE.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il serait possible?...

MADAME MICHELIN, *effrayée.*

Quoi donc?

MARIE.

Que votre mari, en dépit de son air de bonté, et malgré toutes ses caresses apparentes?...

MADAME MICHELIN, *vivement.*

Mon époux est l'être le plus estimable, et jamais homme ne mérita mieux d'être aimé!

MARIE.

Il est vrai qu'il faudrait être bien difficile pour s'y refuser... Un grand jeune homme bien bâti, d'une figure aimable, doux, honnête, civil, à qui ses parents ont donné la plus belle éducation; qui a de l'esprit, que c'est un charme... Aussi toutes les femmes envient votre sort. Mais puisque ce n'est pas lui qui vous donne du chagrin, d'où viennent donc ces pleurs que vous versez, quand vous vous croyez seule, et dont vous vous efforcez de nous cacher les marques?

MADAME MICHELIN.

Comment te révéler mes peines?... Ah! pourrai-je jamais?...

MARIE.

Non-seulement vous le pouvez, mais vous le devez. Ne suis-je plus cette bonne Marie que vous aimiez, que vous aimez encore, qui souffre de vous voir souffrir, et qui n'abusera jamais de votre confiance?

MADAME MICHELIN.

Je connais ton cœur, je suis sûre de ta discrétion,

de ta prudence... Mais il faut avouer ma honte, et déja la rougeur de mon front...

MARIE.

Vous, rougir! et de quoi donc?... Ah! mon enfant!... pardonnez-moi ce mot... auriez-vous quelque chose à vous reprocher?

MADAME MICHELIN.

La plus grande des fautes. Ah! Marie!... si je parle, tu vas me haïr, tu vas me mépriser!

MARIE.

Cela n'est pas possible. Je vous respecte autant que je vous aime. Mon âge, mon expérience, et sur-tout ma tendresse doivent vous encourager à n'avoir point de secrets pour moi... Je n'ai pas d'esprit, mais j'ai un bon cœur, et le cœur donne quelquefois de bonnes idées. Allons... un peu de courage!...

MADAME MICHELIN.

Eh bien! au risque de perdre ton amitié, ton estime, tu vas lire dans ce cœur malheureux; tu vas apprendre ce secret, dont je me reproche de t'avoir fait si long-temps un mystère; cet horrible secret, que cent fois mes remords et mes larmes ont pensé trahir aux yeux de l'homme respectable à qui j'ai tant d'intérêt de le cacher... Tu le veux?... Apprends donc... Mais j'entends quelqu'un... On entre ici...

MARIE, allant vers la porte et avec humeur.

Ce quelqu'un vient bien mal-à-propos.

SCÈNE III.

MADAME MICHELIN, LA FOSSE, MARIE.

MARIE, à madame Michelin.

C'est un monsieur.

LA FOSSE, à part, avec humeur, en apercevant Marie.

Ah! diable! la bonne est là. (*Il s'approche lestement, fait une petite révérence, et s'adressant à madame Michelin.*) C'est à madame Michelin que j'ai l'honneur de parler?

MADAME MICHELIN.

Oui, monsieur.

LA FOSSE, à demi-voix, et se baissant vers elle.

C'est de la part de monsieur de Richelieu...

MADAME MICHELIN, à part.

Ciel!

(Marie range quelque chose dans l'appartement.)

LA FOSSE, à demi-voix, et se baissant vers madame Michelin.

Éloignez la femme qui est là... (*Haut.*) Madame, je viens pour avoir l'honneur... (*Bas à madame Michelin, en lui montrant un petit papier qu'il tient à la main.*) C'est un billet que j'ai à vous remettre.

MARIE, se rapprochant.

Si monsieur veut parler à monsieur Michelin, il va rentrer; monsieur peut attendre... le maître de la maison ne tardera pas long-temps.

LA FOSSE.

Il est égal que je parle à monsieur ou à madame,

ma bonne... (*Bas à madame Michelin.*) C'est un billet, vous dis-je.

MADAME MICHELIN, à part, et n'ayant pas l'air de l'entendre.

J'aurai la force de le refuser.

MARIE, approchant un siège.

Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur.... Je vous assure que monsieur Michelin sera ici dans un petit quart-d'heure.

LA FOSSE, bas à madame Michelin, et éloignant le siège.

Il y a trois mois qu'il ne vous a vue...

MADAME MICHELIN, à part et avec un soupir.

Je ne le sais que trop!

(Marie rapproche le fauteuil, La Fosse l'éloigne encore.)

LA FOSSE.

Je vous remercie, ma bonne, je ne suis point las. (*Bas à madame Michelin.*) C'est pour se justifier qu'il vous écrit... prenez...

MADAME MICHELIN, bas, agitée et repoussant le papier qu'on lui présente.

Laissez-moi... laissez-moi...

(Pendant ce débat, le billet échappe de la main de La Fosse et tombe devant madame Michelin au moment où Marie approche; celle-ci le ramasse.)

MARIE.

Un billet pour monsieur Michelin... je le lui rendrai... ou, si vous le voyez avant moi, madame, vous le lui remettrez vous-même.

(Elle pose le billet sur les genoux de madame Michelin.)

LA FOSSE, avec un sourire malin.

Bien obligé, ma bonne. Vous êtes une femme charmante... je ne ferais pas mieux moi-même.

MADAME MICHELIN, interdite, embarrassée.

Mais, monsieur... cette lettre?...

MARIE, la regardant.

Elle est sans adresse?...

LA FOSSE, malignement et avec une feinte surprise.

C'est un oubli... mais cela ne l'empêchera pas d'arriver à sa destination.

MADAME MICHELIN, voulant la lui rendre.

Non, monsieur, dites à monsieur de La Fosse...

MARIE.

Monsieur, connaît monsieur de La Fosse, valet-de-chambre de monsieur de Richelieu?

LA FOSSE.

Un fort joli garçon, sans contredit, et à qui j'ai l'honneur d'appartenir.

MARIE.

Et comment se porte-t-il? il y a bien long-temps que nous ne l'avons vu?

LA FOSSE.

Il se porte à merveille.

MARIE.

Ah! tant mieux!

MADAME MICHELIN, voulant imposer silence à Marie.

Marie!...

MARIE, à La Fosse, ne regardant point et n'écoutant pas sa maîtresse.

Monsieur Michelin se plaint de lui, entendez-vous? dites-le lui... Monsieur de La Fosse ne vient plus ici... il y a trois mois qu'il n'a mis les pieds à la maison, et cela n'est pas bien de négliger comme cela ses amis... Madame, elle-même, en est fort mécontente... n'est-ce pas, madame?

LA FOSSE, à Marie, d'un air caressant et malin.

Vous êtes une femme adorable... Je vais dire tout cela à monsieur de La Fosse.

(Il fait un pas pour se retirer, madame Michelin l'arrête.)

MADAME MICHELIN.

Non, monsieur... cette lettre... Non... je ne puis...

LA FOSSE, sans écouter.

Je ne manquerai pas de dire à mon maître tout l'intérêt qu'on prend à lui dans cette maison... Mais il m'est impossible de m'arrêter plus long-temps... j'ai mille commissions à faire... (*Bas à madame Michelin.*) Vous ferez réponse, il y compte. (*Haut.*) Adieu, madame... mes respects à monsieur Michelin... (*A Marie.*) Adieu, la plus aimable, la plus serviable de toutes les bonnes. (Il sort.)

MARIE, en le reconduisant.

Monsieur, il n'y a pas de quoi... Mille amitiés à monsieur de La Fosse, de la part de tout le monde.

SCÈNE IV.

MADAME MICHELIN, MARIE.

MADAME MICHELIN.

Ah! Marie, qu'as-tu fait? Si tu savais?...

MARIE.

Quoi donc? j'aime beaucoup monsieur de La Fosse, moi; et tout le monde ici, vous-même, je vous ai vus tous le trouver charmant. On n'est pas plus aimable, plus gai, plus généreux sur-tout.

MADAME MICHELIN.

Et lui seul est la cause de toutes mes peines.

MARIE.

Monsieur de La Fosse?

MADAME MICHELIN.

Je voulais refuser cet écrit, et tu m'as forcée de le recevoir... Tout-à-l'heure tu me demandais mon secret... Ouvre la lettre, et tu sauras tout mon malheur.

MARIE, prenant la lettre d'une main tremblante, hésitant, n'osant l'ouvrir, et regardant tour-à-tour le papier et madame Michelin.

Je n'ose, en vérité, je n'ose... Vous m'effrayez... ce que vous me dites là... votre air... le son de votre voix...

MADAME MICHELIN.

Ouvre, te dis-je... tu vas voir... si je mérite encore ton estime et ton amitié.

MARIE.

Vous me faites frémir...

(Elle ouvre la lettre en tremblant et lit ce qui suit.)

« J'ai été forcé de vous quitter pendant trois grands « mois. La gloire m'appelait dans la Flandre. Je reviens « triomphant, et toujours plus amoureux, déposer aux « pieds de ce que j'aime les tourments de l'absence, « mon cœur et mes lauriers.

« La Fosse espère vous voir aujourd'hui. »

(*Avec étonnement.*) Qu'est-ce que cela veut dire?... C'est monsieur de La Fosse qui vous écrit, et de ce ton-là!... Que parle-t-il de Flandre, de gloire, de triomphes, et qu'a-t-il de commun avec les lauriers, lui? un valet-de-chambre?... Et c'est donc là le sujet de votre tristesse! Voilà donc la cause des pleurs que vous versez depuis près de six mois!... Monsieur de La Fosse!.... vous l'aimez! il vous aime!.... Allons,

allons, puisque vous avez failli, on ne peut répondre de personne... Je ne sais pas si je répondrais à présent de moi-même.

MADAME MICHELIN.

Tu ne sais rien encore... Ce La Fosse que tu vantais il n'y a qu'un instant, auquel tu prenais un intérêt si vif, celui qui passe à tes yeux pour le valet-de-chambre du duc de Richelieu, est Richelieu lui-même.

MARIE.

Ah! ma pauvre maîtresse! à quel homme vous êtes vous attachée! On n'en parle pas bien, au moins... Si vous saviez tout ce qu'on en raconte... cela fait trembler. On dit qu'il passe sa vie à séduire les jeunes filles, à tourmenter les maris, déshonorer les femmes... Qu'avez-vous fait? et que deviendront votre repos, le bonheur de votre époux, votre réputation et la sienne?

MADAME MICHELIN.

Ah! ne me condamne pas au moins sans m'avoir entendue!... Oui, je suis coupable, mais moins, peut-être, que tu ne le penses... Oui, je suis coupable, mais sans avoir jamais conçu le projet de le devenir, sans avoir un moment consenti à ma honte, en faisant d'incroyables et d'inutiles efforts pour combattre mon fatal amour, et pour lutter contre ma destinée.

MARIE.

Mais où et comment avez-vous connu ce méchant homme-là?

MADAME MICHELIN.

Tu vas tout savoir. — Je ne te parlerai point du temps qui précéda mon hymen avec monsieur Miche-

lin... Tu sais, qu'en l'épousant je ne fis qu'obéir au vœu de mes parents; mon cœur n'éprouvait pour lui ni tendresse, ni répugnance. Je rendais justice à l'amabilité de son caractère, à ses vertus, à sa bonté.... Depuis notre hymen, quatre années s'écoulèrent dans la plus parfaite tranquillité; des prévenances qui ne coûtaient rien à mon cœur, mon estime pour un époux respectable, mon amitié qu'augmentait chaque instant, lui tenaient lieu d'un sentiment plus tendre.... il était heureux, je l'étais moi-même... hélas! je n'avais pas connu l'amour! Un jour que des devoirs pieux me conduisaient dans l'église voisine, un jeune homme vint se placer près de moi... sa taille était parfaite, sa figure charmante... il paraissait m'examiner avec le plus tendre intérêt... son regard me troubla... j'évitais de rencontrer ses yeux, et, malgré moi, je les cherchais toujours... je sortis, et je m'efforçai d'écarter loin de moi son image... que mon cœur, involontairement, se retraçait à chaque instant du jour. Poussée par un sentiment que je ne puis définir, je retournai plus souvent dans cette fatale église... j'y rencontrais toujours cet inconnu. Un jour il me salua, m'adressa la parole... sur des choses indifférentes, mais il y donnait un prix par la manière dont il s'exprimait. Il s'aperçut sans doute de l'intérêt avec lequel je l'écoutais... son langage devint plus tendre; séduite par mon propre cœur, je m'obstinai à ne voir dans ses discours que des galanteries d'usage : j'écartai loin de moi tout ce qui pouvait me prémunir contre lui; sûre de ma vertu, confiante en mes principes, je me crus à l'abri de toute

séduction, et je ne m'aperçus d'une passion trop funeste que lorsqu'il n'était plus temps de la combattre, et que j'avais perdu... jusqu'à la volonté de m'y soustraire. Modestement vêtu, et se servant du prétexte d'acheter différentes marchandises, il vint ici, s'annonça sous le nom de La Fosse, se dit valet-de-chambre du duc de Richelieu, et mon époux, dans l'espoir de fournir la maison de cet homme riche et puissant, lui fit l'accueil le plus flatteur.

MARIE.

On dirait qu'il y a un mauvais génie qui guide les maris et qui les conduit au-devant de leur perte; s'ils ont une politesse à faire, c'est toujours à celui qui ne s'introduit chez eux que pour en conter à leur femme.

MADAME MICHELIN.

Ah! plains-moi, et ne m'accable pas!

MARIE.

Est-ce que c'est là mon intention! continuez, ma chère maîtresse.

MADAME MICHELIN.

La Fosse, ou plutôt Richelieu, venait depuis longtemps ici. Il m'avait parlé sans mystère, je connaissais son amour; je ne le partageais que trop, mais je savais résister à mon fatal penchant; et pour m'arracher entièrement au danger, j'avais formé la résolution d'avouer tout à mon époux, et de contraindre par-là mon dangereux ennemi à cesser ses poursuites.... J'allais parler, lorsque je reçois une lettre, signée, *duchesse de Richelieu.* On lui a beaucoup vanté, m'écrit-elle,

mon goût, ma figure et mon caractère; elle veut faire connaissance avec moi, et me consulter sur un nouvel ameublement qu'elle veut se donner et que mon mari doit fournir. Elle m'envoie sa voiture, et me prie de venir sans différer d'un moment, à l'hôtel où l'on m'attend avec impatience... Moi, sans défiance, je suis le domestique qui me sert de guide... L'équipage me conduit dans une maison d'assez belle apparence, et que je crois être l'hôtel de Richelieu... J'entre, je traverse plusieurs appartements... mais au lieu de la dame que je venais chercher... qui trouvai-je?... cet homme qui, depuis trois mois, me faisait une cour assidue, ce La Fosse, qui cesse enfin de se déguiser, et qui se fait connaitre pour Richelieu lui-même; je vois qu'on m'a trompée; je découvre l'abyme entr'ouvert sous mes pas; je veux fuir, mais inutile effort! j'étais en son pouvoir; nuls temoins dont mes cris pussent implorer l'assistance; j'avais à lutter contre la force et contre mon propre cœur... Les serments les plus sacrés, le langage passionné de l'amour, l'expression du sentiment, tous les genres de séduction, tout s'arma contre moi, tout fut employé... jusqu'aux moyens les plus odieux... J'en atteste le ciel!... le triomphe de cet homme exécrable est un crime, dont mon cœur, tout égaré qu'il était, ne fut point le complice... mais ma ruine était consommée, et je ne revins au sein de mes foyers que la honte sur le front, et le remords, le désespoir dans le fond de mon cœur.

MARIE.

Ah! ma pauvre maîtresse, je vous vois dans tout ceci plus malheureuse que coupable.

MADAME MICHELIN, *avec l'expression la plus douloureuse.*

Oui, malheureuse... oh! oui, bien malheureuse!... (*Avec un accent plus sombre.*) Mais coupable... ah! je le suis, je ne puis me le dissimuler. Livrée au repentir, consumée de regrets, écrasée par la honte, j'aurais dû abhorrer l'auteur de tous mes maux; son audace, sa barbarie auraient dû n'exciter que ma haine, et tout augmenta mon amour; je détestais le crime, et j'adorais le criminel; jouet de toutes les passions, je fus celui de toutes les souffrances... Au moment où je parle, rien n'égale encore l'horreur de mes tourments; le sentiment de mon opprobre, le désespoir, le remords, l'affreuse jalousie, déchirent tour-à-tour ce cœur infortuné qui ne voit plus de terme à son malheur.

MARIE.

Ce n'est pas du tout comme cela qu'il faut voir une position fâcheuse; il y a remède à tout, et le désespoir ne conduit à rien... Voilà ce beau monsieur-là de retour, il faut commencer par ne plus le revoir...

MADAME MICHELIN.

Et le pourrai-je, quand cette lettre que je refusais, et que tu m'as forcée de recevoir...

MARIE.

Il faut y répondre.

MADAME MICHELIN.

Quoi! tu voudrais?...

MARIE.

Il le faut, et si vous voulez un jour pouvoir vous pardonner à vous-même, il ne faut plus revoir l'homme qui vous arrache à vos devoirs.

MADAME MICHELIN.

Eh bien! Marie, je m'abandonne à toi... Sauve-moi de l'infamie, mais non pas du remords.... tes soins n'y parviendraient jamais.

MARIE.

J'entends du bruit.... c'est monsieur Michelin qui, sûrement, entre pour déjeuner..... je vais apporter le café. Dès que monsieur se sera remis en course, je remonterai, et nous nous occuperons pour la dernière fois de monsieur de Richelieu. On vient, c'est monsieur, je descends bien vite.

SCÈNE V.

MADAME MICHELIN, seule.

Dérobons-lui mes pleurs, et s'il se peut, effaçons-en la trace.... Hélas! voilà l'effet du crime! il nous force à ne paraître jamais ce que nous sommes. Il entraîne avec lui la dissimulation, le mensonge et l'indigne artifice.

SCÈNE VI.

MICHELIN, MADAME MICHELIN, ARMAND QUI SURVIENT.

MADAME MICHELIN.

Bon jour, ma tendre amie.... embrasse-moi.... comment te trouves-tu ce matin?

MADAME MICHELIN, *languissamment.*

Assez bien.

MICHELIN.

Tant mieux..... devine un peu qui j'ai rencontré tout-à-l'heure, qui je t'amène?

MADAME MICHELIN, inquiète.

Qui donc?

MICHELIN.

Armand, notre vieil ami, notre bon, notre cher Armand... Il est là... Il n'ose pas entrer.... Il a peur que tu ne le grondes d'avoir passé presque un an sans nous voir.... Il veut, avant de se présenter, que je sache de toi si tu consens à lui pardonner.

MADAME MICHELIN.

Ah! de tout mon cœur, je cours l'en assurer moi-même.

ARMAND, se précipitant.

Vous n'irez pas loin. Armand bien soumis, bien repentant, quoique, en vérité, il ne soit pas coupable; Armand vient vous remercier de vous être aperçu de son absence, et vous convaincre de tout le plaisir qu'il éprouve à vous revoir.

MADAME MICHELIN.

Mais comment, et pourquoi nous avez-vous abandonnés si long-temps?

ARMAND.

Vous entendrez et vous recevrez ma justification... Sachons avant tout comment va votre fortune, et si vous êtes heureux, bons et aimables gens.

MICHELIN.

Nous n'avons pas à nous plaindre de la fortune, et quant au bonheur, je te réponds du mien... (*Il serre*

sa femme dans ses bras.) Peut-on n'être pas heureux, quand on possède tout ce qu'on aime..... C'est à ma femme à te dire si je lui fais éprouver le même sentiment.

MADAME MICHELIN.

Ah! je vous rends justice... et je voudrais bien mériter mon bonheur.

ARMAND.

Et moi, à titre d'ami, je jouis autant que vous de votre félicité... Mais, cependant, savez-vous, ma belle dame, que je vous trouve un peu changée?.... Vous êtes toujours bien jolie... mais vous avez un petit air languissant...

MADAME MICHELIN, tristement.

Depuis quelques mois, je ne me porte pas bien...

MICHELIN.

Et cela m'inquiète... Elle est d'une mélancolie qui me désespère, et ne veut consulter personne...

MADAME MICHELIN, embarrassée, et cherchant à changer de conversation.

Cessons de parler de moi, occupons-nous de notre ami... Dites-moi donc, mon cher Armand, ce que vous avez fait depuis un an que nous avons été privés du plaisir de vous voir?

MICHELIN.

Ce qu'il a fait? oh! je vais te dire... tout pour la philosophie et rien pour la fortune; de façon qu'il en est encore au point où nous l'avons laissé.

ARMAND.

Eh bien, mon ami, tu te trompes... il ne tiendrait

qu'à moi de faire fortune, je suis placé commodément pour cela.

MICHELIN, en riant.

Cela n'est pas possible. On est donc venu te prendre par la main et te dire : *Monsieur Armand, vous avez des principes, de l'esprit, des connaissances; vous pouvez être utile à votre patrie... donnez-vous la peine d'accepter une place.*

ARMAND, en riant aussi.

Oui.... la chose, à-peu-près, s'est passée comme cela.... excepté cependant que je n'ai pas le bonheur de servir directement mon pays, et que mes faibles talents ne sont consacrés qu'à un seul individu. Enthousiasmé d'un des derniers ouvrages de monsieur de Voltaire, j'osai lui adresser d'assez médiocres vers et quelques réflexions qui l'intéressèrent en ma faveur. Il voulut me connaître, me prit en amitié, se chargea du soin de ma fortune, et me conduisit lui-même chez un homme très-connu par son rang, son crédit à la cour, ses richesses et ses galanteries.

(Madame Michelin, qui écoutait attentivement, fait un mouvement involontaire, et s'arrête au milieu d'une exclamation prête à lui échapper.)

MICHELIN, à sa femme.

Qu'as-tu donc?

MADAME MICHELIN, affectant un air tranquille.

Moi! rien.... j'écoute.

ARMAND.

Cet homme m'accepta pour son secrétaire, et j'ai, depuis ce temps, été tellement occupé, que je me suis

vu forcé de négliger mes bons, mes anciens, mes véritables amis.

MICHELIN.

Mais enfin, chez qui es-tu ?

ARMAND.

Chez le duc de Richelieu.

MADAME MICHELIN, involontairement.

Ciel !

ARMAND, à madame Michelin.

Cela vous étonne ?

MADAME MICHELIN, revenant à elle et affectant de sourire.

Au contraire.

MICHELIN.

Je vais te dire ce qui a causé l'espèce de surprise de ma femme... c'est que nous connaissons beaucoup le valet-de-chambre de monsieur de Richelieu... La Fosse, un fort aimable garçon.

ARMAND, avec surprise.

La Fosse, un aimable garçon !... Mes amis, vous n'êtes pas difficiles sur l'article du mérite. M. de La Fosse est... ce que l'on est assez communément dans son état... vil complaisant du maître, bas flatteur, se mêlant de plus d'un métier, et peu délicat sur le choix ; rampant auprès des grands, insolent avec ceux qui ont besoin de lui : point d'éducation, plus d'audace que d'esprit, un jargon de mauvaise compagnie, que, dans l'antichambre, on prend pour le bon ton... Voilà monsieur de La Fosse, et le portrait est encore adouci.

MADAME MICHELIN, à part.

Quelle position est la mienne !

MICHELIN.

C'est singulier... Sa conversation m'a paru spirituelle, brillante ; ses manières m'ont semblé gracieuses : je lui ai trouvé le ton aisé, un air de prévenance, d'affabilité... Au reste, j'ai bien pu me tromper, il m'était utile, et m'avait procuré l'avantage de fournir à son maître des ameublements considérables et magnifiques ; et, sans miracle, il est possible que l'intérêt qui détermine assez communément l'opinion des hommes m'ait aveuglé sur son compte... Peut-être aussi, y a-t-il un peu de prévention de ta part... Je veux te donner à souper avec lui, et te voir revenir à mon sentiment sur ce pauvre La Fosse.

ARMAND.

A la bonne heure..... Mais, tu as donc des rapports avec monsieur de Richelieu ?

MICHELIN.

Sans le connaître cependant, car je n'ai jamais parlé qu'à son homme d'affaires. Je lui ai meublé une petite maison charmante, au bout du faubourg St-Antoine.

ARMAND.

J'en ai entendu parler... C'est-là qu'il conduit les beautés nombreuses qui ont la faiblesse de s'attacher à lui.

MADAME MICHELIN, à part.

Ah ! pourquoi suis-je ici ?

MICHELIN, gaiement.

(*A Armand.*) A propos de ces beautés nombreuses... (*il se tourne vers sa femme*) sais-tu que l'on dit, partout autour de nous, qu'il a une intrigue dans notre voisinage ?

MADAME MICHELIN, *pouvant à peine articuler.*

Et... soupçonne-t-on?...

MICHELIN.

Je suis arrivé comme nos voisins en causaient. Je me suis mêlé dans la conversation... On disait que cela durait, à-peu-près depuis quatre mois, que monsieur de Richelieu venait fréquemment dans le quartier, et toujours déguisé; que cependant, depuis assez long-temps, on ne l'avait pas vu, mais que l'on était certain que l'intrigue durait toujours. On n'a nommé personne. J'ai cité dans tous nos environs les femmes dont la conduite pouvait autoriser un semblable soupçon... Il faut que je n'aie pas rencontré juste, car on m'a toujours répondu, Non; et les choses en sont restées-là... Toi, qui connais les beautés de notre voisinage, est-ce que tes idées ne s'arrêtent sur personne?... Les femmes savent tout, devinent tout, et ne se taisent que sur ce qui les concerne personnellement?...

ARMAND.

Ah! toutes les femmes ne se ressemblent pas, et la règle serait générale, que madame Michelin en devrait être exceptée.

MICHELIN.

Aussi n'est-il pas question d'elle.... Mais avec son mari, et devant l'ami de la maison, on peut penser tout haut... Vraiment tu ne devines pas qui ce peut être?

MADAME MICHELIN, *les yeux baissés et avec un sentiment pénible.*

Pourquoi chercher à pénétrer un mystère qu'on s'efforce sans doute de dérober à tous les yeux? Votre

mépris pourrait tomber sur une femme qui ne serait pas coupable... et vous accorderiez peut-être votre estime à celle... qui, dans son cœur, s'en reconnaît indigne.

MICHELIN.

A la bonne heure... Mais j'avoue que mes idées, à moi, se sont portées sur notre voisine, madame Renaud, plus que sur qui que ce soit des femmes aimables qui nous entourent.

MADAME MICHELIN, avec surprise.

Madame Renaud?

MICHELIN.

Elle est jolie, assez coquette, un peu étourdie, et son veuvage la laisse jouir d'une liberté dont il serait possible qu'elle abusât.

ARMAND.

Madame Renaud... attendez donc... Eh! mais, effectivement... il me semble avoir entendu monsieur de Richelieu prononcer ce nom-là... Oui, j'ai vu quelques billets écrits par lui, et à l'adresse de madame Renaud.

MADAME MICHELIN, avec une vivacité involontaire.

Quoi! vous dites?... Ah! Dieu!... il serait bien possible?...

MICHELIN, à sa femme.

Quand je te disais que c'était une coquette, me trompais-je? Je suis enchanté qu'elle ait cessé de venir ici... Cela prouve au moins un reste de pudeur.

MADAME MICHELIN, à part.

La mort à chaque mot!

MICHELIN, *prenant sa femme dans ses bras.*

Que tu ressembles peu à toutes ces femmes-là, tendre amie!... jolie, aimable et sage... tu réunis toutes les perfections.

ARMAND, *les regardant avec satisfaction.*

Ce tableau m'enchante... Les bons ménages sont si rares!

MICHELIN.

Tu pleures, ma bonne amie!... Ah! que ces larmes-là sont précieuses pour moi!

ARMAND.

Sensibles et fortunes époux, puissiez-vous ne jamais changer!... mais on ne s'aperçoit pas auprès de vous que le temps passe... Il se fait tard, l'heure m'appelle à l'hôtel... Heureusement j'ai affaire à un insouciant.

MICHELIN.

Nous allons sortir ensemble... Mais, dis-moi, comment te gouvernes-tu avec ces grands seigneurs, toi, tant soit peu sauvage, et sur-tout d'une franchise qui n'est pas en possession de leur plaire? De quelle manière vis-tu avec monsieur de Richelieu?

ARMAND.

A merveille. Je ne me contrains pas. Je dis tout ce que je pense. Nous sommes perpétuellement en dispute, et il a l'air de m'aimer à la folie, s'il est possible qu'il aime quelque chose... Sa réputation, très-méritée, est celle d'un jeune étourdi qui s'est mis au-dessus de l'opinion du public, dont il est à-peu-près sûr de maîtriser les jugements par les graces de son caractère, par l'amabilité de sa personne, même par ses défauts

qui, tous, ont un éclat fait pour en imposer. Je ne connais pas de plus grand despote, et il aime qu'on ait un caractère, une volonté à soi. La vérité, celle même qui tourne contre lui, ne paraît pas lui déplaire. Il l'écoute, il y applaudit même quelquefois, mais se garderait bien d'en profiter. Il convient de ses erreurs, parfaitement résolu de ne pas s'en corriger. Il serait fâché qu'on le supposât meilleur qu'il ne l'est effectivement. La gloire, selon lui, consiste à se montrer avec franchise tels que nous a faits la nature; à s'environner de qualités assez aimables pour faire excuser les plus grands défauts; à plaire enfin sans se donner la peine de cacher ses imperfections... Une intrépidité reconnue, l'esprit le plus brillant, de grandes idées, des talents militaires et politiques; voilà ce qui, parmi les hommes, peut le rendre à jamais recommandable..... Mais, avec les femmes... Oh! il est d'une perfidie... De telle classe qu'elles soient, quand elles sont jolies, il ne les estime pas, mais il leur fait l'honneur de les désirer, et le plaisir de les tromper. Princesses du sang, femmes de la cour, de robe ou de finance, petites bourgeoises, simples grisettes, tout lui convient; il les déshonore toutes avec une impartialité qui lui a fait dans le monde la plus haute réputation... Oh! c'est un homme qui fera époque.

MICHELIN.

Ma foi, tant pis pour la société... Qu'en dis-tu, Rose?

MADAME MICHELIN.

Vous avez bien raison.

ARMAND.

Adieu, adieu, mes chers amis... Je vous reverrai le plus tôt qu'il me sera possible.

MICHELIN.

Non, monsieur... il faut que vous promettiez à ma femme de venir souper ce soir avec nous.

ARMAND.

Ce soir... Eh bien, soit, j'y viendrai. J'ai retrouvé mes véritables amis, et je me garderai bien de les négliger.

MICHELIN.

Nous t'aimons bien, et nous sommes de bonnes gens...

ARMAND.

D'aimables, d'honnêtes gens que j'aime aussi de tout mon cœur.

MICHELIN.

Sortons... Adieu, ma femme... Embrasse donc notre ami.

MADAME MICHELIN, en embrassant Armand.

A ce soir.

ARMAND ET MICHELIN, ensemble.

A ce soir.

SCÈNE VII.

MADAME MICHELIN, SEULE.

Enfin, me voilà libre... Respirons un moment... Ai-je assez souffert pendant ce cruel entretien?... Ce qu'ils ont dit de madame Renaud, ce que je me rappelle des discours de Richelieu... Oui... voilà ma rivale... Ma

rivale! et j'ose être jalouse! et je ne meurs pas de honte!... O Dieu! Dieu que j'implore, abrège mon supplice!... Si j'en crois mes secrets pressentiments, tu ne rejetteras pas ma prière... tout finira bientôt pour moi.

SCÈNE VIII.

MADAME MICHELIN, MARIE.

MARIE.

Monsieur Armand et votre mari sont déja loin. Je les ai suivis des yeux, il n'y a plus rien à craindre... Nous voilà seules... Descendons au magasin... Un bon congé au prétendu monsieur de La Fosse... et j'irai porter la lettre moi-même, il ne faut pas se servir d'une main étrangère...

MADAME MICHELIN.

Ah! Marie! quel sacrifice!

MARIE.

Il n'y a que celui-là qui puisse vous réconcilier avec vous-même... Du courage, ma bonne maîtresse! Le plus sage fait des fautes. S'il se repent, tout est pardonné. Je ne désespère pas de vous rendre à la vie, à la raison, et peut-être encore au bonheur.

(Madame Michelin sort appuyée sur Marie.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le cabinet de monsieur de Richelieu.

SCÈNE I.

LA FOSSE, SEUL, *un paquet de lettres à la main, et rangeant des papiers.*

METTONS de l'ordre dans nos affaires.... Voici les billets doux de nos belles... ceux qui nous sont venus depuis hier au soir seulement... Si mon maître lisait tout ce fatras-là, s'il lui fallait répondre à toutes ces balivernes, la journée entière ne serait pas assez longue. C'est vraiment un métier pénible que celui d'être un homme à la mode... Heureusement pour lui, monsieur de Richelieu n'en prend qu'à son aise; c'est pour moi que sont les corvées. Et pourquoi ne suis-je que valet-de-chambre? il me semble que je mérite bien autant qu'Armand le titre de secrétaire. Il a le département des affaires contentieuses et politiques: moi, j'ai celui de l'amour; et avec mon maître, l'un est, pour le moins, aussi intéressant que l'autre. Armand voit les gens de loi, les ministres; il est au fait des affaires de l'Europe, à la bonne heure... mais, moi, j'ai le détail de toutes les intrigues amoureuses. Je sais l'art d'endormir un jaloux, d'enlever une femme à son mari, d'écarter les importuns, de tromper une mère... Mes

bénéfices, il est vrai, sont très-raisonnables... mais la considération... (*Richelieu entre sur la scène, sans être aperçu de La Fosse, et l'écoute.*) Celle dont jouit Armand surpasse de beaucoup la portion qu'on m'en accorde, et certainement mes entreprises sont un peu plus périlleuses que les siennes... Mes épaules se rappellent encore un certain mari aussi vigoureux que mal élevé, qui, pour conserver sa chaste moitié.... Écartons un souvenir qui renouvelle mes douleurs. Mais ce qui journellement humilie mon orgueil, c'est que le secrétaire politique dîne souvent à la table du maître, et que l'intendant des menus plaisirs mange comme un laquais à l'office.

SCÈNE II.

Le Duc de RICHELIEU, LA FOSSE.

RICHELIEU. (Il est vêtu d'une robe de chambre très-riche.)

Ce n'est pas avec raison que vous vous plaignez, monsieur l'intendant. Il me semble que les honoraires attachés à la charge que vous remplissez chez moi, devraient un peu vous dédommager de l'espèce de considération dont jouit Armand, et à laquelle vous auriez tort de prétendre. Quant à ce que vous obtenez quelquefois d'un mari qui ne sait pas vivre, cela entre, de nécessité, dans les émoluments inséparables de votre emploi.

LA FOSSE.

Et c'est là précisément ce que je voudrais que l'on en séparât. Mais, puisque vous m'écoutiez, convenez,

monsieur, que vous avez les plaisirs, et moi toute la peine.

RICHELIEU.

Mais conviens donc aussi que j'ai fait ta réputation. On ne parle que de toi dans le monde. Ton nom a vraiment plus de célébrité que le mien; et tant qu'il y aura de jolies femmes à séduire et d'indociles maris à tromper, on se souviendra de l'immortel La Fosse.

LA FOSSE.

A la bonne heure... mais quelquefois cependant je suis fort dégoûté de mes droits à l'immortalité; je les achète un peu cher.

RICHELIEU.

On n'a rien sans peine. Le chemin de la gloire est toujours périlleux, il est semé d'écueils... Mais laissons cela, et parlons de nos affaires.

LA FOSSE, lui présentant un gros paquet de lettres.

Voici les missives de toutes les beautés attachées à votre char.

RICHELIEU.

Ah! bon dieu, c'est effrayant! Tu crois que je vais perdre mon temps à lire toutes ces fadaises-là?... Non, c'est un emploi que je laisse à mes héritiers; ils s'en amuseront après ma mort.

LA FOSSE.

Mais cependant, pour répondre, il faut bien que vous sachiez...

RICHELIEU.

Eh! non, ce n'est pas la peine; elles disent toutes à-peu-près la même chose... Rends-moi compte plutôt

de l'effet de ma lettre sur la chère madame Michelin.

LA FOSSE.

Je lui ai présenté votre billet. Elle ne voulait pas le recevoir, et sans la vieille bonne qui a bien voulu s'en charger...

RICHELIEU, en riant.

La vieille Marie?... c'est un caractère unique... Enfin, madame Michelin en est toujours aux remords? Je ne ferai jamais rien de cette femme-là. Elle m'aime à la folie, et se punit elle-même d'une faute dont je suis seul coupable... Cela n'a pas le sens commun; en vérité c'est une femme inconcevable.

LA FOSSE.

Soit, mais charmante.

RICHELIEU.

Oh! charmante, c'est un fait. D'honneur ce n'est que chez ces petites gens-là que l'on trouve un commerce doux, facile, de la sensibilité, ce qu'on appelle des vertus, je suis forcé d'en convenir, et c'est un tort de la nature. Quant à mon autre conquête bourgeoise, la majestueuse madame Renaud... elle n'est pas tout-à-fait aussi sentimentale, aussi timorée que la très-modeste madame Michelin... Elle a la prétention d'être aimée toute seule.

LA FOSSE.

Par monsieur de Richelieu?... Fi donc! c'est un ridicule.

RICHELIEU.

Est-ce qu'elle ne s'avise pas de craindre aussi le scandale?

LA FOSSE.

Mais cette femme-là n'a donc pas de principes?

RICHELIEU.

On lui en donnera. Cependant je tiens davantage à la Michelin... son mari l'aime à la fureur, et je crois que c'est ce qui m'attache à elle... Elle n'a pas répondu à ma lettre?

LA FOSSE.

Non, monsieur.

RICHELIEU.

Ah! de la tenue dans le caractère! une vertu, des remords qui l'emporteraient sur l'amour que j'ai inspiré!.. cela me pique... Il faut que je lui fasse une visite, il faut absolument que je renoue avec elle. Mais j'aperçois mon philosophe, va-t-en... si j'ai besoin de toi, je te sonnerai.

(La Fosse sort.)

SCÈNE III.

RICHELIEU, ARMAND.

RICHELIEU.

Eh bien! mon cher Armand, tu me revois après trois mois d'une campagne terrible.

ARMAND.

Et qui vous a fait beaucoup d'honneur.

RICHELIEU.

Comment, diable! un compliment! voilà le premier que je reçois de toi depuis que nous vivons ensemble.

ARMAND.

Ce n'est pas ma faute.

RICHELIEU.

Sais-tu que tu as pris sur moi un ascendant dont je suis quelquefois étonné moi-même? Dis-moi un peu d'où te vient l'assurance avec laquelle tu m'adresses souvent les vérités les plus dures?

ARMAND.

Du témoignage de ma conscience, qui ne me permettra jamais de soumettre votre honneur et le mien aux calculs de l'intérêt et à l'espoir de ma fortune.

RICHELIEU.

Cela est fort noble, sans contredit, mais cela n'est pas toujours amusant... Quoi qu'il en soit enfin, aujourd'hui tu es content de moi, et tu trouves que je me suis bien comporté dans la dernière bataille?

ARMAND.

Parfaitement. La voix publique est pour vous, et c'est là le suffrage que vous devriez toujours ambitionner. Vous avez autant d'esprit que de vaillance, un jugement sûr et rapide, ce calme sur-tout qui convient à la véritable intrépidité : vous commandiez des Français, vous avez remporté la victoire; cela devait être.

RICHELIEU.

Cette bataille a été terrible... Vingt mille hommes au moins restés sur le carreau.

ARMAND.

Vingt mille hommes! ...et pourquoi?... C'est une affreuse chose que la guerre.

RICHELIEU.

Rien de plus horrible effectivement que l'aspect d'un champ de bataille, le lendemain d'une action...

on est alors de sang-froid... Ce qui m'a fait le plus d'impression, c'est de voir les officiers morts, les militaires les plus distingués, enfin les hommes de marque, étendus sur la terre et confondus avec les simples soldats.

ARMAND.

Ah! c'est cela qui vous a frappé! En effet, les ennemis auraient dû distinguer le gentilhomme du roturier, et tuer les grands seigneurs dans un endroit à part.

RICHELIEU.

Tu plaisantes... Mais j'ai voulu dire que j'avais vu avec peine que de braves officiers qui venaient de répandre leur sang...

ARMAND.

Et celui des soldats, est-ce qu'il n'avait pas coulé?

RICHELIEU.

Parbleu! je ne m'étonne pas si Voltaire t'a si bien recommandé. Tu es plein de son esprit philosophique, de son bel amour pour l'humanité... Mais changeons de propos; pendant mon absence, que s'est-il passé de nouveau?

ARMAND.

Rien que ce que vous savez déja... Vous êtes membre de l'Académie Française, vous remplacez Dangeau.

RICHELIEU, en riant.

Et cette nomination, sans doute, a fourni matière à tes réflexions.

ARMAND, en souriant malignement.

Je n'en ai fait qu'une seule..... c'est que monsieur de Voltaire à déja produit cinq ou six chefs-d'œuvre,

et que monsieur de Voltaire n'est pas encore académicien.

RICHELIEU.

Son tour viendra... Un homme de mon rang passe avant tout. Mais il faut que je songe à mon discours de réception...

ARMAND.

Vous pouvez vous en dispenser... vous en avez trois à choisir... Fontenelle, Destouches et Campistron, vous ont, chacun, apporté le leur.

RICHELIEU, négligemment.

Ah! je leur sais bon gré de cette attention... Je les lirai, et je donnerai la préférence à celui dont la tournure... Il ne faut pas cependant qu'un homme de ma sorte ait l'air d'écrire comme un simple littérateur... Par conséquent j'arrangerai, je corrigerai...

ARMAND.

Oh! alors on ne reconnaîtra pas le style de ces messieurs... N'ayez pas peur qu'on s'y trompe.

RICHELIEU.

Monsieur, il faut qu'on voie que, s'il le voulait, un homme de ma classe écrirait aussi bien que Fontenelle; mais il est aussi dans les convenances qu'on s'aperçoive qu'il met à toutes ces misères-là une sorte de paresse, une certaine négligence...

ARMAND, à demi bas.

Qui le dispensent même de savoir l'orthographe.

RICHELIEU.

Qu'est-ce que tu dis?

ARMAND, en souriant.

Oh! si vous étiez bien curieux de le savoir...

SCÈNE IV.

LE DUC DE RICHELIEU, ARMAND, LA FOSSE.

LA FOSSE, annonçant.

Madame Renaud.

RICHELIEU.

Madame Renaud?... qu'elle entre... je serai charmé de la voir... Une jolie femme arrive toujours à propos.

ARMAND.

Si vous avez quelques ordres à me donner?...

RICHELIEU.

Non, j'ai des affaires à terminer avec toi... et puis je veux que tu fasses connaissance avec madame Renaud. Ce n'est qu'une petite bourgeoise; mais, d'honneur, c'est charmant. De la tournure, un grand air... Tu vas voir, tu vas voir.

SCÈNE V.

LE DUC DE RICHELIEU, ARMAND, MADAME RENAUD, LA FOSSE, *qui approche un fauteuil à madame Renaud.*

RICHELIEU, allant au-devant de madame Renaud, lui présentant la main, baisant la sienne respectueusement, et la conduisant au fauteuil que La Fosse lui avance.

Vous, ici! vous, ma toute belle! Mais c'est un prodige! rien n'est aimable comme cela!

MADAME RENAUD.

J'ai dû m'empresser de rendre hommage au héros qui vient de triompher de tous nos ennemis.

RICHELIEU.

Épargnez ma modestie, je vous en conjure... Réservez-moi les félicitations pour le jour où je serai nommé ambassadeur.

MADAME RENAUD.

Vous visez à une ambassade?

RICHELIEU.

Et je suis à-peu-près sûr de réussir. De belles dames s'intéressent à moi, la place dépend du régent, et le régent ne refuse rien aux belles dames. Savez-vous bien que j'étais impatient de vous revoir?

MADAME RENAUD, à demi bas.

Si j'en étais bien sûre, je pourrais espérer de conserver votre cœur.

RICHELIEU.

Comment? est-ce que, vraiment, vous tenez à mon cœur?

MADAME RENAUD, à demi bas, et avec un petit air de mécontentement, quoique souriant encore.

La question est honnête... (*Haut, en apercevant Armand.*) Mais... je crois reconnaître... non, je ne me trompe pas... c'est monsieur Armand...

RICHELIEU.

Vous connaissez Armand?

MADAME RENAUD.

J'ai eu le plaisir de rencontrer quelquefois monsieur chez une dame de mon voisinage.

ARMAND, d'un air poli, mais froid.

Depuis que j'ai l'honneur d'être chez monsieur le duc, mes devoirs, mes occupations ne m'ont pas per-

mis de me présenter chez elle... Cette dame était votre amie, à ce qu'il m'a paru dans le temps?

MADAME RENAUD.

Et je crois qu'elle l'est encore... si je ne la vois plus aussi souvent...

ARMAND.

Elle vit fort retirée, et vous, madame, autant que je puis m'y connaître, vous êtes à présent répandue dans le très-grand monde... L'état obscur et les principes de la dame dont vous me parlez, contrarieraient un peu l'essor brillant que l'on vous a fait prendre.

RICHELIEU, malignement.

C'est une méchanceté qu'il vous dit là au moins... mais ne vous en fâchez pas, il s'égaye aussi quelquefois sur mon compte.

MADAME RENAUD.

Monsieur ne me connaît point assez pour me juger, et je connais trop les principes de probité, d'honneur, qui le font généralement estimer, pour me fâcher contre lui.

RICHELIEU.

Oh! c'est un homme dont je fais beaucoup de cas... Malheureusement ce n'est pas toujours avec de la probité que l'on fait son chemin dans le monde.

ARMAND.

Ce n'est pas la faute de la probité.

RICHELIEU, bas à madame Renaud.

Vous voyez bien que c'est un original... (*Haut à Armand.*) Mais, puisque tu es si délicat, que ne tra-

vailles-tu pour le théâtre? je te promets de faire jouer *par ordre* la première pièce que tu feras.

ARMAND.

Est-ce *par ordre* aussi que vous la ferez réussir?... Non, monsieur, j'ignore ce que le sort me réserve, mais je ne veux au moins parvenir au bonheur et à quelque réputation, que par des moyens que je puisse avouer. Mais, monsieur, vous avez du monde, le temps s'écoule... vous ne ferez sûrement rien aujourd'hui... ainsi je vais...

(Il s'apprête à se retirer.)

RICHELIEU.

Eh non.... madame Renaud me permettra bien de finir quelques affaires...

MADAME RENAUD, se levant pour sortir.

Je ne voulais que vous voir, et me rappeler à votre souvenir... vous êtes occupé, je vais me retirer.

RICHELIEU.

Non, je vous dis, vous ne me gênez pas du tout, et ce n'est que l'affaire d'un moment. Je suis entièrement à vous dans deux minutes.... d'ailleurs, cela ne nous empêchera pas de causer... restez. Armand, écrivez... (*Il dicte.*) « Mon très-aimable comte, enfin j'ai « trouvé le moyen de jeter une défaveur complète sur « le cher homme dont nous parlions hier... »

MADAME RENAUD.

Voilà un début qui promet.

RICHELIEU.

La Fosse, mets-toi là, prends une plume et écris... (*A madame Renaud.*) Madame de Palmézi vient de

m'adresser la lettre la plus tendre, et décemment je ne puis me dispenser de lui répondre.

MADAME RENAUD, piquée.

Je vous remercie de choisir le moment où je suis avec vous...

RICHELIEU.

Vous ne savez pas ce que je vais écrire... Es-tu prêt, la Fosse? (*Il dicte.*) « Belle Palmézi, je reçois à l'instant « la charmante lettre où vous me jurez de m'aimer « éternellement... »

MADAME RENAUD.

Quoi?

RICHELIEU.

Attendez donc la fin de l'épître... A propos.

(Il lui parle à l'oreille.)

ARMAND, à part.

Plus il trompe avec audace, plus il a d'insolence, et plus il est aimé!

RICHELIEU, haut à madame Renaud.

Songez que je vous attends, et qu'il faut absolument que vous veniez?

MADAME RENAUD, d'un ton un peu sec.

Cela n'est pas bien sûr.

RICHELIEU, légèrement.

Très-sûr, très-sûr... (*A Armand.*) A vous, mon philosophe. (*Il dicte.*) « Le cher homme dont nous « parlions hier; toutes ses vertus ne le sauveront pas « du ridicule que je prétends lui donner. »

MADAME RENAUD.

S'occuper en même temps d'une lettre d'affaires, et d'un billet galant! quelle présence d'esprit!

RICHELIEU, légèrement.

Nouveau César, comme lui le front ceint de lauriers, je dicte à-la-fois plusieurs épîtres, et fais marcher ensemble les affaires et les plaisirs. (*Il dicte à La Fosse.*) « Belle Palmézi, je reçois à l'instant la charmante lettre où vous me jurez de m'aimer éternellement. En véritable ami, je ne vous conseille pas de me tenir parole. Tout philosophe que je suis, l'éternité m'a toujours effrayé, et sur-tout en amour : ne comptez pas sur moi pour fournir avec vous la carrière ; en honneur, je ne me sens pas la force d'aller à moitié chemin. »

MADAME RENAUD.

Mais voilà un billet d'une impertinence...!

RICHELIEU.

Je sais ce que je fais... si je lui disais des douceurs, je cesserais de l'intéresser.

MADAME RENAUD, avec dépit.

Adieu.

RICHELIEU.

Restez donc, vous êtes folle, je vous expliquerai tout cela... Écrivez, vous, Armand ? (*Il dicte.*) « Toutes ses vertus ne le sauveront pas du ridicule que je prétends lui donner ; mais elles le consoleront au sein de la philosophie, de la perte d'une place à laquelle il n'entend rien, et qui vous convient infiniment mieux qu'à lui. »

ARMAND.

Quoi ! vous vous permettez...?

RICHELIEU.

Eh, mon ami, c'est l'usage.

MADAME RENAUD.

Mais le procédé est d'une perfidie...

RICHELIEU.

Vous êtes une femme charmante, et que j'aime à la folie, mais vous n'entendez rien aux affaires.

ARMAND, indigné, et se levant pour s'en aller.

Je n'y puis plus tenir.

RICHELIEU.

Armand, vous me ferez signer vos lettres avant que je sorte, car je ne rentrerai pas. (*Armand sort.*) (*A La Fosse.*) Toi, prépare-moi l'habit du matin le plus simple... tu m'entends?

(La Fosse sort.)

SCÈNE VI.

RICHELIEU, MADAME RENAUD.

RICHELIEU, d'un ton caressant.

Eh bien, qu'est-ce, vous boudez! vous m'en voulez!

MADAME RENAUD.

Non... Mais je ne conçois pas comment on peut vous aimer, car vous êtes vraiment haïssable... Il faut que les femmes soient folles... Il faut que je le sois moi-même... et c'est ce qui me met au désespoir.

RICHELIEU, du ton le plus galant.

On n'est pas plus aimable, et je ne puis que vous savoir gré même de vos injures; mais je vous ai promis de vous expliquer les motifs de ma conduite, et

je vais le faire : je passe sur ma lettre au lieutenant de police ; ce qui vous intéresse le plus, ce sont mes relations avec de belles dames, et c'est à cela que j'en veux venir. Je suis jeune, j'ai de l'ambition ; on ne réussit dans le monde que par les femmes ; c'est donc aux femmes qu'il m'importe de plaire : on n'émeut leur sensibilité, on ne pique leur amour-propre qu'en leur offrant des obstacles à surmonter ; on ne les captive qu'en leur présentant des rivales à vaincre, et c'est ce qui m'oblige à multiplier mes triomphes... Mais mon cœur, ce cœur que vous accusez de ne savoir point aimer, mon cœur est plus susceptible que vous ne croyez d'un véritable attachement, mon cœur n'existe que pour un seul objet, et c'est la belle, la sensible Renaud, tout injuste qu'elle est, qui s'en est emparé la première, qui le rend indifférent pour tout ce qui n'est point elle, et qui seule y règne sans partage.

MADAME RENAUD, avec sentiment.

Vous me trompez, j'en suis sûre.... Mais, ingrat, tel est votre ascendant sur moi, que je vois l'artifice et ne puis me défendre d'en être la victime... Cependant, grace à vous, je n'ose plus me présenter chez mes meilleurs amis... je crains de les faire rougir.

RICHELIEU.

Quels sont donc ces amis scrupuleux dont vous redoutez si fort les jugements et la sévérité ?

MADAME RENAUD, en soupirant.

La liaison que je regrette le plus, est celle que j'avais avec cette femme dont votre secrétaire me parlait

tout-à-l'heure.... Femme véritablement estimable et dont l'amitié fit long-temps mon bonheur.

RICHELIEU, vivement.

Est-elle jolie?

MADAME RENAUD.

Charmante... mais sage, mais attachée à ses devoirs, à son époux... un modèle enfin que j'aurais dû toujours imiter.

RICHELIEU.

Une femme attachée à ses devoirs, à son mari, un modèle... Mais savez-vous qu'il n'y a rien de plus vénérable, et que vous piquez ma curiosité? Il faut que vous me disiez son nom, et je me charge, moi, de vous raccommoder avec elle.

MADAME RENAUD, en souriant.

Non, monsieur, non, je l'aime encore et je la respecte trop pour l'exposer au malheur de vous connaître.

RICHELIEU.

Ah! voilà un procédé d'une rigueur... Mais quel bruit entends-je là dedans? Qu'est-ce qu'il y a donc?... On se dispute, je crois...

MADAME RENAUD.

Sonnez et demandez...

LA FOSSE, bas à Richelieu.

Monseigneur, Marie est là qui fait un tapage affreux; elle veut vous voir, et apporte une lettre qu'elle veut ne remettre qu'à vous.

RICHELIEU.

Qu'elle entre... Certainement, si je suis visible pour quelqu'un, c'est pour la chère Marie.

SCÈNE VII.

RICHELIEU, MADAME RENAUD, MARIE,
DEUX OU TROIS DOMESTIQUES.

MARIE, entre brusquement et se débat au milieu des laquais qui veulent l'empêcher d'ouvrir la porte.

Ah! mon Dieu! que d'embarras! que de peine pour parler à un homme! (*A Richelieu.*) Pardi! vous avez là autour de vous des gens bien mal élevés.

RICHELIEU.

Eh! c'est toi, ma pauvre Marie?

MADAME RENAUD, très-étonnée et à part.

Marie! juste ciel!

RICHELIEU, à part.

La voilà donc enfin dans notre confidence... (*Aux laquais.*) Retirez-vous. (*A Marie.*) Eh bien, ma chère Marie, dis-moi ce qui t'amène?

MARIE.

Une commission à faire, et je la fais. (*Elle lui remet la lettre de madame Michelin.*) Prenez et lisez. (*Elle tire à elle un grand fauteuil.*) Il faut que je m'asseye... je n'en puis plus. Il y a si loin de chez nous chez vous...

RICHELIEU, en riant.

Ne te gêne pas.

MARIE, s'étalant dans le fauteuil.

C'est ce que je fais.

RICHELIEU, bas à madame Renaud qui s'est détournée pour n'être point vue par Marie.

Cette femme que vous voyez là n'appartiendrait-

elle point, par aventure, à la charmante et vertueuse voisine dont vous regrettez si fort le commerce aimable et la tendre amitié?

MADAME RENAUD.

Vous êtes un monstre!

MARIE.

Ah! çà, vous causerez demain; dépêchez-moi, s'il vous plait. Mes moments sont comptés à moi, j'ai mon ménage à faire. Y a-t-il une réponse? m'en chargerez-vous? allons vite, j'ai hâte.

RICHELIEU.

Donne-toi du moins le temps de respirer..... comment se porte la belle madame Michelin?

MARIE, se levant précipitamment et lui parlant bas.

Vous pourriez bien vous dispenser de la nommer devant une étrangère...

RICHELIEU.

Étrangère? Madame? Oh non, nous sommes en pays de connaissances... Madame est l'amie de ta maîtresse..... (*Il prend doucement madame Renaud par le bras et la tourne du côté de Marie.*) Tiens, regarde.

MARIE, reculant un peu surprise.

Madame Renaud!

MADAME RENAUD, d'un ton ironique.

Je ne croyais pas, Marie, vous rencontrer ici.

MARIE, d'un ton aigre.

Et je ne m'attendais pas à vous y trouver, madame.

MADAME RENAUD, toujours avec ironie.

J'étais si loin de présumer que madame Michelin eût

quelques motifs pour vous envoyer chez monsieur le duc de Richelieu...

MARIE, avec aigreur.

Qu'est-ce que c'est que motif?... qu'entendez-vous par-là, s'il vous plaît? Il n'y a pas de motif, madame... Madame Michelin est une femme respectable.

MADAME RENAUD, en souriant.

Et que je respecte infiniment... Il y a long-temps que je ne me suis présentée chez elle, elle doit m'en vouloir.

MARIE.

Elle? Ah! pas du tout. Madame Michelin ne s'est seulement pas aperçue de votre absence.

MADAME RENAUD.

Le ton dont vous me le dites m'assure le contraire... Mais j'irai la voir.... aujourd'hui même.... La circonstance m'en inspire le courage, et je lui demanderai s'il est vrai que j'aie perdu tous mes droits à son amitié.

MARIE.

Son amitié? Ah! ce n'est pas celle-là qui vous met en peine.

RICHELIEU. Il les a écoutées en souriant malignement, et le ton sérieux qu'il prend pour leur parler doit encore marquer sa perfidie.

Je vois que vous vous trompez toutes deux.... (*A Marie.*) Madame ne vient ici que pour l'intérêt d'un ami auquel mon crédit peut faire obtenir une place qu'il sollicite.... (*A madame Renaud.*) Je ne connais madame Michelin que par les rapports que j'ai eus avec son mari, lorsque j'ai fait meubler ma petite mai-

son du faubourg Saint-Antoine. Je suis même encore son débiteur, et la lettre qu'elle m'écrit n'est relative qu'à cela... Vous voyez que, toutes deux, vous avez porté un jugement téméraire, que l'aimable Michelin est aussi respectable à mes yeux que la charmante Renaud... et que je suis le scrupule et l'innocence même.

MARIE, entre ses dents.

Oh! le bon hypocrite!

MADAME RENAUD, bas à Richelieu.

Que vous savez bien donner au mensonge les accents de la vérité!

RICHELIEU.

Vous direz à madame Michelin, ma chère Marie, que, pour le moment, je ne puis faire honneur au mémoire qu'elle me rappelle, mais que sûrement avant la fin du jour, je m'arrangerai de manière...

MARIE, avec humeur.

Oui, monsieur, oui, cela suffit. Je lui dirai ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu... je lui dirai... (*entre ses dents*) que... Je m'en vas, car la patience pourrait enfin m'échapper... (*Avec une révérence bien sèche.*) Adieu, monsieur... Madame, je vous salue...

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

RICHELIEU, MADAME RENAUD.

RICHELIEU, d'un ton caressant.

J'espère que vous êtes sans inquiétude?

MADAME RENAUD.

S'il était possible d'ajouter foi à ce que vous dites?...

RICHELIEU.

Je serais assez faux, assez méchant pour vous tromper, vous que j'aime uniquement!...

SCÈNE IX.

RICHELIEU, MADAME RENAUD, LA FOSSE.

LA FOSSE.

Monsieur, je crois qu'il est temps de vous habiller...

RICHELIEU.

Déja?

MADAME RENAUD.

Je vous laisse.

RICHELIEU.

Ah çà, vous savez ce que je vous ai dit?.... Je compte sur vous, vous viendrez?

MADAME RENAUD.

Je ne le devrais pas.... Mais un seul de vos regards triomphe de toute ma raison.

RICHELIEU.

Combien je sens le prix de tant d'amour?

MADAME RENAUD.

Ne revoyez donc plus madame Michelin!

RICHELIEU.

Mais je ne la vois point, je ne la connais pas, il ne tient qu'à vous de vous en convaincre... Voilà sa lettre, lisez-la.

MADAME RENAUD, la refusant.

Non, ce serait une preuve de défiance injurieuse et

pour vous et pour moi.... Je vous en crois, et je suis tranquille.

RICHELIEU.

A souper, je vous attends...

MADAME RENAUD, tendrement.

Le jour va me paraître éternel!...

RICHELIEU, de même.

Que n'en puis-je abréger les instants!... Mais malheureusement l'amour ne fait plus de prodiges.

MADAME RENAUD.

Et voilà ce qui me fait désespérer de vous voir jamais raisonnable.... (*Il veut l'accompagner.*) Restez, restez... Point de façon.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

RICHELIEU, LA FOSSE.

RICHELIEU, ayant l'air de respirer après une longue fatigue.

Enfin, la voilà partie! Ses visites sont d'une longueur...

LA FOSSE.

Je vous croyais un peu de goût pour elle?

RICHELIEU.

Oh! mon Dieu, non; je ne m'en soucie plus du tout... Mais je voudrais rompre avec elle d'une manière un peu saillante... j'attends le moment.

LA FOSSE.

A la bonne heure... Vous suivrai-je, monsieur?

RICHELIEU, commençant sa toilette.

Non, sûrement... Je n'avais pas intention de voir aujourd'hui la belle et scrupuleuse Michelin; mais elle m'écrit qu'elle renonce à moi, elle me défend de paraître chez elle... C'est pourquoi j'y vais de ce pas.

LA FOSSE.

Ainsi donc, me voilà libre, et je puis disposer de toute ma journée.

RICHELIEU.

Ah! coquin... Tu vas aller voir ta belle... Il faut que tu me la fasses connaître...

LA FOSSE.

Vous aurez la bonté de permettre qu'il n'en soit rien. Je me souviens du tour que vous avez joué à mon prédécesseur qui eut la maladresse de vous présenter l'objet de ses amours... Ma délicatesse...

RICHELIEU.

Ah! j'aime bien la délicatesse de M. La Fosse... (*Il se regarde devant une glace.*) Me trouves-tu mis assez simplement comme cela? car, enfin, je suis La Fosse aujourd'hui, il faut que je te représente.

LA FOSSE.

En ce cas, vous ne sauriez avoir trop bonne mine.

RICHELIEU.

Le fat!... Oh! oui, je puis rester comme cela, et me voilà, pour toute la journée, habitant de la rue Saint-Antoine; car sûrement, le bon Michelin, que rien ne désabuse sur ma métamorphose, va m'inviter à dîner avec sa repentante épouse. On est en colère, on a des remords, il faudra calmer l'orage : cela de-

mandera du temps.... Tu ne me reverras ce soir que fort tard.

LA FOSSE, entre ses dents.

Tant mieux.

RICHELIEU.

C'est une corvée; mais en revanche aussi, demain, je me lance dans le grand monde... Nouveau Mercure, j'ai pris pour aujourd'hui l'impertinente figure de Sosie...

Demain, las de porter un visage aussi laid,
Je veux aller au ciel, avec de l'ambroisie
M'en débarbouiller tout-à-fait.

LA FOSSE, à part.

Quand pourrai-je être insolent comme cela sans danger?

RICHELIEU.

Qui donc vient encore? Ah! c'est Armand.

SCÈNE XI.

RICHELIEU, LA FOSSE, ARMAND.

ARMAND, tenant un paquet de lettres ouvertes.

Monsieur, voici vos lettres à signer.

RICHELIEU.

Donne vîte, je suis pressé... (*Il signe debout.*) Mais je ne vois pas la lettre sur cet homme en place que j'ai résolu de faire disgracier?

ARMAND, froidement.

Je le crois bien, elle n'y est pas.

RICHELIEU.

Et pourquoi n'y est-elle pas?... Je l'ai dictée.

ARMAND, plus froidement encore.

Oui, mais je ne l'ai pas écrite.

RICHELIEU.

Pourriez-vous m'en dire la raison?

ARMAND.

Parce qu'il s'agissait d'une action peu louable, et que j'ai voulu vous laisser le temps de la réflexion.

RICHELIEU.

Comment, une action peu louable?

ARMAND.

Je ne sais ni taire, ni farder la vérité.

RICHELIEU.

Mais je vous réponds que c'est un service que je rends à ce cher homme-là. Entièrement livré à la philosophie, il est déplacé tout-à-fait à la cour. Tout l'y contrarie, et il y contrarie tout le monde. Il sera beaucoup plus heureux dans ses terres.

ARMAND.

Mais est-ce une raison pour lui donner un ridicule qu'il ne mérite pas, et pour le chasser de sa place?

RICHELIEU.

Savez-vous, monsieur, que l'on ne reste pas chez moi, lorsqu'on a la hardiesse...

ARMAND.

Je vais donc en sortir de ce pas, car je ne vous parlerai jamais un autre langage... Adieu, monsieur.

RICHELIEU, à qui il échappe un mouvement de colère qu'il reprime aussi-tôt, regarde Armand de côté, observe un moment le silence et dit ensuite avec une sorte de résignation :

Qui vous dit de vous retirer?.. J'écrirai la lettre moi-même... Mais, je vous le répète, vous n'êtes pas sans mérite, et cependant vous n'avancerez pas dans le monde.

ARMAND, très-modestement.

J'ai pris mon parti là-dessus.

RICHELIEU.

Avant que je sorte, écoute, La Fosse... si, par hasard, je ne rentrais pas ce soir, il ne faut pas oublier d'envoyer ma voiture verte, avec deux laquais en livrée, dans la rue de Grenelle. Ils passeront la nuit à la porte de cette jolie dévote que tu connais bien... Je n'y mettrai pas les pieds... mais personne encore ne sait rien de mon intrigue avec elle, et il faut au moins mettre un peu le public dans ma confidence.

LA FOSSE, à part.

Voilà l'honneur d'une femme en bonnes mains.

RICHELIEU.

Réponds aussi pour moi à ceux de ces billets doux qui te paraîtront en mériter la peine... dis ce que tu voudras, tout sera bon.... et dispose de moi.... seulement pour deux jours dans la semaine... Oh! je veux vivre vieux, j'ai de l'ordre. (*Armand ne 'écoute pas et range des papiers sur un bureau.*) Adieu, monsieur Armand... je ne vous en veux pas du tout, et je vous aime toujours, quoique vous me traitiez un peu rigoureusement.

(Il sort et La Fosse le suit.)

SCÈNE XII.

ARMAND, SEUL.

Ah! monsieur de Richelieu, je ne prévois pas que nos caractères puissent sympatiser long-temps! mais tant que je serai près de vous, si je ne réussis pas toujours à vous porter au bien, j'emploierai du moins tous mes efforts à vous empêcher de faire le mal.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE I.

MICHELIN, Madame MICHELIN.

MICHELIN.

Je te dis que l'on ne parle d'autre chose, c'est plus fort que jamais. J'ai couru dans le quartier une partie de la matinée, et les voisins assurent avoir encore vu aujourd'hui, vers les neuf heures du matin, rôder près d'ici un des gens de monsieur de Richelieu... Je voudrais bien deviner quelle est la beauté mystérieuse... Je lis dans tes yeux que tu blâmes ma curiosité... Mais que veux-tu? Une jolie femme, une anecdote scandaleuse, cela a toujours quelque chose de piquant, cela nous intéresse toujours, nous autres hommes... Tiens, tu as beau dire, madame Renaud ne me sort pas de la tête. Je gagerais tout ce que je possède qu'elle est l'héroïne du roman en question... Pas de réponse?... Depuis quelque temps tu ne parles plus, tu es triste, silencieuse... Je crois que tu ne m'aimes plus... Encore des larmes!... Ah! je ne dis pas cela pour t'affliger... Je ne fais point de reproches, m'en préserve le ciel!... Allons, allons, calme-toi... Je descends au magasin, et te laisse un moment à toi-même... Songe que tu es

tout pour moi, et que mon bonheur, que ma tranquillité, que ma vie, sont attachés à la possession de ton cœur, à ton amour, à ta félicité.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MADAME MICHELIN, SEULE.

Il est impossible que je résiste long-temps à des chocs aussi multipliés... Les bontés de cet homme respectable, le tendre intérêt qui l'anime pour moi, ses regards pleins d'amour, ses discours, ses caresses, sont des coups de poignard dont il perce mon cœur... Dieu! quel sort est le mien! J'ignore si l'on peut être plus coupable, mais on n'est pas plus malheureuse... Et Marie qui ne revient point... Je suis sur un brasier ardent... Comment aura-t-il reçu ma lettre? Quelle réponse y fera-t-il?... J'entends du bruit... On vient... Ah! la voilà... que vais-je apprendre?

SCÈNE III.

MADAME MICHELIN, MARIE.

MADAME MICHELIN.

C'est toi, ma pauvre Marie! Avec quelle impatience j'attendais ton retour! Eh bien? tu l'as vu? tu lui as parlé? quelle impression ma lettre a-t-elle produite sur son cœur? qu'a-t-il fait? qu'a-t-il dit?... réponds-moi donc.

MARIE.

Donnez-m'en donc le temps... C'est un scélérat que

votre Richelieu... Devinez qui j'ai trouvé, dans son cabinet, assis familièrement à côté de lui?

MADAME MICHELIN.

Qui donc?

MARIE.

Madame Renaud?

MADAME MICHELIN.

Madame Renaud.

MARIE.

Elle-même.

MADAME MICHELIN.

Il est donc vrai! Je n'en puis plus douter.

MARIE.

Je donne ma lettre à monsieur de Richelieu...

MADAME MICHELIN, *vivement.*

Il la lit?...

MARIE.

Dites donc qu'il la parcourt en levant les épaules; puis il me demande comment vous vous portez, et, sans attendre ma réponse, il se remet à chuchoter, à ricaner avec la belle madame Renaud... la colère m'étouffait, je ne pouvais plus parler... Enfin il m'a fait une réponse à laquelle je n'ai rien compris, et moi alors de lever le siége, de dire un adieu bien sec à la dame, de faire une révérence bien courte au monsieur, et de m'en aller plus vîte que je n'étais venue... Voilà l'histoire de ma visite.

MADAME MICHELIN, *douloureusement.*

Ne pas daigner lire mon billet! ne rien répondre! me compromettre devant une femme...

MARIE.

Qui est votre rivale, n'en doutez pas, et qui, dans l'accès de sa jalousie, ne manquera pas d'aller, de voisins en voisins, raconter ce qu'elle sait et ce qu'elle ne sait pas... vous pleurez, ma pauvre maîtresse !

MADAME MICHELIN.

Oui, je pleure; et mes larmes, des larmes de sang n'expieront jamais l'affreuse erreur dont je suis victime... ma réputation est perdue, mon repos à jamais détruit... j'aurai fait la honte et le malheur de l'époux le plus respectable... il faut mourir.

MARIE, vivement.

Que dites-vous donc là ?... vous vivrez, vous cesserez d'aimer un ingrat, un perfide...

MADAME MICHELIN, désespérée.

Jamais, jamais.

MARIE.

Songez donc que vous ne pouvez plus l'estimer.

MADAME MICHELIN.

Je le méprise, et je l'adore.

MARIE.

Quoi ? sa scélératesse... ?

MADAME MICHELIN.

Me coûtera la vie, avant d'éteindre mon amour.

MARIE.

Mais c'est donc pis qu'un sort qu'une maudite passion comme celle-là... (*On entend frapper fortement.*) Qui frappe donc si fort ? celui-là n'a pas envie de rester à la porte, il se fait entendre.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MADAME MICHELIN, SEULE.

Richelieu! Richelieu! Ah! je rends graces à tes mépris... Je ne te verrai plus, et je mourrai du moins tout entière à mon repentir.

SCÈNE V.

MARIE, MADAME MICHELIN.

MARIE, accourant.

Sortez, madame, sortez vîte, sauvez-vous... c'est monsieur de Richelieu.

MADAME MICHELIN.

Lui! juste ciel!... fuyons... Je ne puis... mes forces m'abandonnent... mes pas sont enchaînés... Soutiens-moi... je me meurs.

SCÈNE VI.

MADAME MICHELIN, MARIE, RICHELIEU.

RICHELIEU, de l'air le plus tendre et le plus empressé.

C'est vous! c'est vous enfin, mon adorable amie! (*Madame Michelin fait un effort pour se lever du fauteuil où elle était assise, veut éviter Richelieu, et marche vers la porte.*) Mais, grand Dieu! dans quel état je vous revois! quelle pâleur! quel tremblement! Qu'avez-vous donc?

MADAME MICHELIN, d'une voix éteinte.

Je n'ai rien... rien... monsieur... Permettez...

RICHELIEU.

(Il la prend sous un bras, tandis que Marie la soutient de l'autre.)

Vous vous soutenez à peine... asseyez-vous...

MARIE, le repoussant.

Laissez donc, monsieur... je conduirai bien madame jusqu'au fauteuil... je suis bien assez forte pour cela, peut-être...

MADAME MICHELIN, saisissant Marie par le bras.

Marie, ne me quittez pas...

MARIE.

Oh! n'ayez pas peur.

RICHELIEU.

Son état m'alarme, il faudrait des secours...

MARIE.

(Elle détache la main de Richelieu de la main de madame Michelin, dont il s'est emparé.)

Nous allons en avoir... (*Elle appelle.*) monsieur Michelin!

RICHELIEU, voulant la faire taire.

Eh non, ce n'est pas cela... (*Il fouille dans ses poches pour y chercher un flacon.*) Quelques sels... des eaux spiritueuses...

MARIE, brusquement.

C'est monsieur Michelin qu'il nous faut... (*Elle appelle.*) Monsieur Michelin!

RICHELIEU.

Mais finissez donc, Marie!

MARIE, *criant de toutes ses forces.*

Monsieur Michelin!

RICHELIEU, *à Marie.*

Te tairas-tu? (*A madame Michelin.*) Je viens pour me justifier...

MADAME MICHELIN, *le repoussant.*

Laissez-moi... laissez-moi...

MARIE, *appelant.*

Monsieur Michelin... Voilà monsieur, je l'entends qui monte... (*A Richelieu.*) Ah! je suis aussi fine que vous!

RICHELIEU.

Que le ciel te confonde!

SCÈNE VII.

MADAME MICHELIN, MARIE, RICHELIEU, MICHELIN.

MARIE.

Eh! arrivez donc, monsieur!

MICHELIN.

Qu'as-tu donc à crier comme cela?

MARIE.

Ce que j'ai?... madame, d'un côté, qui se trouve mal... et de l'autre, monsieur... de La Fosse, qui demande à vous voir.

MICHELIN.

Bon jour, La Fosse... Que t'est-il donc arrivé, ma chère amie?

MADAME MICHELIN, *d'une voix éteinte.*

Un étourdissement... une faiblesse totale... Les forces

m'ont manqué tout-à-coup... mais cela va mieux... beaucoup mieux.

MICHELIN.

Tu me rassures... Marie m'avait effrayé par ses cris... Descends au magasin, où il n'y a personne en ce moment. Pardon, mon cher La Fosse, je devais mes premiers soins à ma femme... Soyez le bien venu, mon ami. Il y a trois mois au moins que nous ne vous avons vu ?

RICHELIEU.

Est-ce que je n'ai pas été obligé de suivre mon maître à l'armée ?

MICHELIN.

Ah ! c'est vrai, je n'y avais pas pensé.

RICHELIEU.

De retour à Paris, vous avez ma première visite, et je viens me dédommager auprès de vous d'une absence pénible et des fatigues de la guerre... Quand je suis entré ici... (*Il s'approche de madame Michelin, qui est toujours assise, et vers laquelle il se penche avec l'air du plus vif intérêt.*) J'ai trouvé madame... dans un état... (*Penché vers elle comme pour lire dans ses yeux quel est, au juste, l'état de sa santé, il lui dit tout bas.*) Il faut que je vous parle... (*Haut, en se retournant de la tête seulement vers Michelin.*) Dans un état qui m'a effrayé... (*Il se baisse vers elle.*) Heureusement je m'aperçois à présent... (*Bas à madame Michelin.*) Que je vous parle seul... (*Retournant la tête du côté de Michelin.*) Oh oui... la pâleur s'efface... les yeux se raniment... madame est beaucoup mieux.. (*Bas à madame Michelin.*) J'ai mille choses à vous

dire. (*D'un ton sentimental, et prenant à madame Michelin une main qu'elle cherche à retirer.*) Cette chère et respectable femme!... C'est qu'en vérité j'ai pour elle... (*Il se retourne prestement vers Michelin, dont il saisit la main.*) Pour vous deux, mes amis, un attachement si vrai, si tendre... Non, d'honneur, vous n'imaginez pas combien je vous aime!

MICHELIN.

Et nous donc, La Fosse?... supposeriez-vous que nous ne vous payons pas de retour?... Soit habitude de voir des gens bien nés, soit que la nature vous ait traité plus favorablement qu'un autre, vous avez dans l'esprit une grace, une délicatesse, une aisance dans les manières, une façon d'être enfin, tout aimable, et que je n'ai presque rencontrée que chez vous... n'est-ce pas, ma femme?

(Madame Michelin ne répond que par une inclination de tête, mais sans lever les yeux.)

RICHELIEU.

Prenez garde au moins, vous allez me donner de l'orgueil... Heureusement pour moi, madame m'avertit, par son silence, qu'il faut rabattre un peu de la bonne opinion que vous voudriez me donner de moi-même...

MICHELIN.

Ma femme? elle pense comme moi sur votre compte. Vingt fois elle m'a fait votre éloge.

MADAME MICHELIN, très-embarrassée.

Moi?

(Marie, qui, pendant la scène, a feint de ranger la chambre, observant toujours Richelieu et sa maîtresse, se décide à sortir.)

SCÈNE VIII.

MADAME MICHELIN, RICHELIEU, MICHELIN.

MICHELIN.

Enfin la paix vous ramène au sein de vos foyers! On dit que votre maître s'est fort bien comporté dans toutes les batailles que nous avons livrées?

RICHELIEU.

Il n'a fait que son devoir.

MICHELIN.

Non, l'on assure que cette campagne-ci lui fait beaucoup d'honneur... C'est vraiment un être extraordinaire que votre maître? Il n'est pas d'homme plus aimable, à ce que l'on dit encore?

RICHELIEU.

Il passe pour tel aux yeux de bien des gens.

MICHELIN.

Je voudrais bien connaître sa personne! il est inconcevable qu'ayant eu avec lui des rapports aussi directs, puisque je lui ai fourni pour plus de cent mille francs de meubles, il ne m'ait jamais été possible de parvenir jusqu'à lui... Est-ce qu'il ne parle jamais à ceux qu'il emploie?

RICHELIEU.

Pardonnez-moi... mais il a quelquefois des bizarreries... c'est, comme on vous l'a dit, un homme fort singulier.

MICHELIN, à sa femme.

Tu ne le connais pas non plus, toi?

MADAME MICHELIN, *fort embarrassée.*

Le hasard... me l'a fait rencontrer.

MICHELIN, *à Richelieu.*

Est-ce un bel homme?

RICHELIEU, *avec un sourire malin.*

Puisque madame l'a vu, elle peut mieux que moi décider la question... c'est aux hommes de juger les femmes, et aux femmes de prononcer sur les hommes.

MADAME MICHELIN, *sans oser lever les yeux, mais avec un sentiment profond.*

C'est leur cœur sur-tout qu'il importerait de connaître... les dehors les plus heureux ne leur servent souvent qu'à nous en déguiser la perversité.

MICHELIN.

Ce qui pourrait fort bien s'appliquer à l'homme dont nous parlons; car nous sommes liés avec quelqu'un qui vit habituellement auprès de monsieur de Richelieu, et qui n'en dit pas tout le bien possible; il nous le peignait encore ce matin comme un homme sans mœurs, sans principes...

RICHELIEU, *vivement et en riant.*

Comment, sans principes? oh! il en a... chacun a les siens.

MICHELIN, *en riant aussi.*

Oui, mais il y a bons et mauvais principes... On m'a cité de lui des traits qui ne font pas honneur à son cœur.

RICHELIEU.

De qui ne médit-on pas?.. dans ce bas-monde on vit de calomnies.

MICHELIN.

Pardonnez-moi... ces détails-là me viennent d'une bouche incapable de mensonge.

RICHELIEU, s'oubliant.

Quel est donc l'insolent...?

MICHELIN.

Comme vous prenez feu!... allons, ce mouvement de vivacité prouve que vous aimez votre maître... cela est d'une belle ame.

MADAME MICHELIN, à part.

Il m'a fait trembler!

RICHELIEU, à part, en riant.

J'ai pensé me trahir.

MICHELIN.

Après tout, que nous fait ce que peut être, ou ce que n'est pas monsieur de Richelieu? Je ne le connais point, et je crois que je ne le connaîtrai jamais; le bonheur de sa vie est, dit-on, de désunir des époux, de troubler des ménages... et vous sentez que moi, simple artisan, mais heureux, mais honnête, adorant une femme dont je suis aimé, renfermé dans un petit intérieur au sein de l'amour et de l'amitié, je ne puis que m'applaudir de l'obscurité qui me dérobe à cet adroit et dangereux séducteur.

MADAME MICHELIN, à part.

Suis-je assez confondue?

RICHELIEU.

Il me paraît, comme vous me le disiez tout-à-l'heure, que ce n'est pas en beau que l'on vous a peint monsieur de Richelieu; mais sur quoi lui fait-on son

procès? quoi? parce qu'il n'aura pas rencontré vainement quelques femmes un peu crédules, parce qu'il aura trouvé quelques maris bien confiants, bien dupes...

MICHELIN, vivement.

Et vous aussi, vous riez de cela? comment! parce qu'une femme est faible et crédule, il faut la tromper? parce qu'un mari croit à la vertu de sa femme, il faut le déshonorer, le livrer au ridicule? Voilà une bien singulière morale! Et à la vertu, à la probité de qui croira-t-on, si ce n'est pas à celle de l'objet qu'on aime par dessus tout? Je parle de cela, sans doute, en homme qui n'a point à craindre un pareil malheur... mais je le dis hardiment, et comme je le pense: tout séducteur est un être méprisable; toute femme séduite est à plaindre, et tout mari trompé n'est ridicule qu'aux yeux d'un Richelieu, ou pour des méchants qui lui ressemblent.

RICHELIEU, avec un sourire ironique et méchant.

Je suis sûr que madame est de votre avis.

MADAME MICHELIN, avec une sorte de fermeté.

Oui, monsieur... excepté sur ce qui concerne la femme prétendue séduite... On ne séduit que celles qui n'ont pas voulu résister. Cette femme a violé des serments sacrés, a détruit le bonheur de son mari, s'est manqué à elle-même... cette femme est véritablement coupable... elle doit être dévouée à l'opprobre, aux remords. C'est vainement qu'elle saura dérober sa honte à l'œil vigilant d'un époux, aux regards curieux des hommes... elle n'échappera point à sa conscience.

RICHELIEU, *gaiement.*

Savez-vous bien que vous me faites faire ici un cours de morale, à moi, et qui certainement ne sera pas perdu?... Cependant épargnons un peu monsieur de Richelieu... Pour des gens aussi scrupuleux, aussi charitables que vous, il n'est pas tout-à-fait bien de médire ainsi de son prochain.

MICHELIN.

Ah! il ne faut pas que ce que je viens de vous dire de votre maître, vous indispose contre moi... je ne vous confonds pas avec lui; les reproches que je lui fais...

RICHELIEU, *d'un air très-détaché.*

Ah! mon dieu! je n'y pense pas... je cherche à me rappeler une commission dont il m'a chargé, et qui vous regarde... Ah!... il voudrait un joli meuble pour une chambre à coucher; il lui faut aussi des glaces, et tout ce que vous avez de plus beau.

MADAME MICHELIN, *à part.*

Quelle adresse perfide!

MICHELIN.

La couleur du meuble?... et de quelle hauteur les glaces?...

RICHELIEU.

Oh! la couleur... ma foi, celle que vous voudrez. Quant aux glaces... six pieds sur quatre.

MICHELIN.

Je crois avoir dans mon magasin précisément ce qu'il vous faut... un meuble qui conviendra à merveille...

RICHELIEU, *en riant.*

Ah! voyez, je vous en prie...

MICHELIN.

Je descends et reviens vous rendre réponse à l'instant.

MADAME MICHELIN, vivement.

Je vais t'accompagner pour t'aider...

MICHELIN.

Non, ma bonne amie, je n'ai pas besoin de toi... reste... tiens compagnie à La Fosse... je reviens dans la minute.

MADAME MICHELIN, insistant fortement.

Mais il est indispensable que j'aille avec vous...

RICHELIEU, avec galanterie.

Comment, madame, vous me laisseriez seul?

MICHELIN.

Demeure, te dis-je... je ne serai qu'un moment.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME MICHELIN, RICHELIEU.

MADAME MICHELIN, à part.

Ah! Dieu!

RICHELIEU.

Enfin, nous sommes libres... Je puis me jeter à vos pieds, et vous supplier de m'entendre...

MADAME MICHELIN.

Levez-vous, monsieur, je vous en conjure, et vous-même faites-moi la grace de m'écouter. Voici, peut-être, le dernier instant où je puis vous parler... C'est contre mon vœu que le hasard l'a fait naître... Mais je dois en profiter.

RICHELIEU.

Vous m'effrayez, d'honneur.... Ce ton grave et solennel...

MADAME MICHELIN.

L'ironie est déplacée, et vous m'avez rendue assez malheureuse pour que j'aie au moins quelque droit à votre pitié... (*Richelieu fait un mouvement pour répondre, elle poursuit avec chaleur.*) Daignez m'écouter, monsieur, et ne consommez pas aux yeux des hommes la ruine d'une femme qui, sans vous, s'estimerait encore. Je ne vous rappellerai point votre crime et mon malheur... Mais depuis l'époque à jamais détestée où mes yeux ont rencontré les vôtres, je vis dans les larmes, je m'éteins au milieu des douleurs, je péris dévorée de remords. Pour comble de tourments, il faut que je supplie le barbare qui se rit de mes pleurs et jouit de mon désespoir... Mais je ne dois plus vous voir, et, malgré les vices trop connus de votre caractère, malgré votre insensibilité, et le plaisir affreux que vous prenez à multiplier vos victimes, s'il vous reste un sentiment d'honneur, vous devez renoncer à paraître chez moi, ne pas me perdre aux yeux de mon époux, vous abstenir de toute démarche dont je serais l'objet, oublier jusqu'au malheur que j'eus de vous connaître, et me laisser au moins la liberté de pleurer dans la solitude, et jusqu'au tombeau, vos crimes, mes erreurs et mon ignominie.

RICHELIEU, du ton le plus sentimental.

Et c'est à moi que s'adresse un langage aussi cruel! Moi, je suis un barbare! moi! je jouis de vos larmes!...

ah! cette injustice est au-dessus de mes forces et m'arrache des pleurs... les seuls, peut-être, que j'aie jamais versés. Je ne chercherai point à excuser, une jeunesse dissipée, et sans doute coupable... Oui, je fus inconstant, léger... je n'avais pas connu l'amour! mais je vous ai vue, et c'est pour jamais que mon cœur s'est fixé. Rappelez-vous ma conduite : voyez-moi, pendant plus de deux mois, déguisé sous ce modeste habit; passant, repassant devant votre maison; épiant le moment de vous voir; trop heureux quand je vous avais vue; suivant par-tout vos pas, me transportant partout où j'espérais vous rencontrer; renonçant à ma famille, aux devoirs de mon rang; abjurant toute espèce de plaisir... et ce n'est pas là de l'amour! et je suis un être barbare! et vous osez m'accuser d'insensibilité!

MADAME MICHELIN.

Ah! ce n'est pas à mon égard seul que vous êtes coupable... Et madame Renaud?... et mon amie aussi que vous avez trompée?

RICHELIEU, *vivement.*

Ah! combien il me sera facile de me justifier!... je ne connais pas madame Renaud...

SCÈNE X.

MADAME MICHELIN, RICHELIEU, MARIE.

MARIE, *avec un mouvement de colère.*

Comment! il est encore là?

MADAME MICHELIN, vivement et allant au-devant de Marie.

Marie, tiens compagnie à monsieur; je vais rejoindre mon époux.

RICHELIEU, se précipitant entre elles deux et ramenant madame Michelin.

Non, je ne souffrirai pas que vous me quittiez, avant d'avoir au moins entendu ma justification; et si vous ne voulez pas me réduire au désespoir...

MARIE.

Ah bien! oui, votre désespoir... Ah! vous êtes bien un homme à vous désespérer... Madame, il vous fera tous les serments que vous voudrez, cela ne coûte rien à ces messieurs-là; mais n'en croyez pas un mot, il vous trompe : il pleurera même, pour rendre la chose plus touchante; car on dit que c'est encore là un de leurs talents... Gardez-vous d'en croire ses larmes, il vous trompe... Sa contenance affligée, ses longs soupirs, ses regards même qu'il lève au ciel, imposture, mensonge, trahison que tout cela... Quoi qu'il dise, ou qu'il fasse, il vous trompe, je le répète, et n'a d'autre but, d'autre plaisir que celui de vous tromper.

MADAME MICHELIN, comme pour imposer silence à Marie.

Marie!...

RICHELIEU, avec vivacité.

Non, madame, j'aime à voir le sincère attachement qu'elle a pour vous... Sa rigueur à mon égard redouble mon estime pour elle.

MARIE.

Eh bien! ne voudrait-il pas m'enjôler aussi, moi?... Au diable, au diable, je ne suis pas si facile à amadouer.

RICHELIEU.

Ah! j'aperçois Michelin! il ne me traitera peut-être pas avec tant de sévérité.

MARIE, à part.

Il n'y a pas moyen de parler devant celui-là.

SCÈNE XI.

MADAME MICHELIN, RICHELIEU, MARIE, MICHELIN.

MICHELIN.

Je vous demande pardon, mon cher La Fosse, de vous avoir fait attendre.

RICHELIEU.

Auprès de madame on attend sans impatience.

MICHELIN.

J'ai tout ce qu'il vous faut. Il serait nécessaire que vous vissiez les objets... Je les ferai sortir du magasin... Venez ce soir souper avec nous, et nous finirons cette affaire.

MARIE, bas à madame Michelin.

Empêchez donc ce souper-là.

RICHELIEU regarde de côté madame Michelin qui a les yeux baissés et demeure immobile.

Je ne crois pas... devoir... accepter la proposition...

MARIE, à part.

Tant mieux.

MICHELIN.

Et pourquoi?... Vous souperez avec un homme que vous connaissez, et que vous ne serez sûrement pas fâché de rencontrer; venez, je vous en prie.

MARIE, à part, et avec aigreur.

Oui, voilà des prières bien employées.

RICHELIEU.

Quel est donc cet homme dont vous me parlez?

MICHELIN.

Vous le saurez en venant souper.

RICHELIEU.

Vous piquez ma curiosité... C'est, sans doute, celui qui vous a fait un si beau portrait de monsieur de Richelieu... (*Il regarde toujours en dessous madame Michelin qui ne lève pas les yeux.*) Cependant... Je vous le répète... Quelque chose me dit que je dois me refuser...

MICHELIN, à sa femme.

Joins donc ton invitation à la mienne... Il est galant, et ne résistera pas aux prières d'une jolie femme...

MARIE, bas à madame Michelin.

N'en faites rien.

MADAME MICHELIN, à part.

Juste ciel!

RICHELIEU, à part.

Vengeons-nous de ma prude... (*Haut.*) Le silence de madame me prouve assez...

MICHELIN, à sa femme.

Mais à quoi penses-tu donc?...

MADAME MICHELIN, forcée de parler, mais sans lever les yeux.

Monsieur sait bien que tout ce qui vous fait plaisir...

RICHELIEU, vivement.

J'accepte le souper.

MARIE, à part.

Ah! tu n'es pas encore à table... (*Haut à madame Michelin.*) Mais, madame, vous ne songez pas... (*La poussant du coude.*) que vous ne serez pas ici ce soir? Vous avez promis à votre cousine d'aller souper chez elle au Faubourg St-Germain?

MADAME MICHELIN, vivement.

Ah! cela est vrai... je m'en souviens.

RICHELIEU, à part.

Cette vieille est mon mauvais génie.

MICHELIN, à sa femme.

Eh bien! tu enverras dire que tu ne peux y aller.

MARIE, vivement.

C'est impossible. Cette pauvre et bonne cousine, qui a perdu son fils à l'armée, qui est malade, seule, abandonnée à elle-même... Il faut bien que madame aille la consoler.

MICHELIN.

Mais il fait un temps affreux.

MARIE.

Madame prendra une voiture de place...

RICHELIEU, à part.

Dont je me charge, moi, de payer et de diriger la course.

MARIE, malignement, en regardant Richelieu.

Allons... Madame soupera... au Faubourg St-Germain...

RICHELIEU, à part.

Au Faubourg St-Antoine...

MARIE, appuyant.

Chez sa bonne cousine...

RICHELIEU, à part.

Avec moi... dans ma petite maison.

MICHELIN.

Eh bien! liberté tout entière... Cela ne vous empêchera pas de venir, La Fosse.

RICHELIEU, en souriant malignement.

Oh! je compte assez sur mon heureuse étoile pour être sûr que quelque événement imprévu arrangera tout au gré de mes desseins.

MARIE, qui a passé près de Richelieu, lui dit tout bas et avec malice.

Vous ne souperez pas avec madame Michelin du moins.

RICHELIEU, en souriant et tout bas.

Tu as trop d'esprit, il n'y a pas moyen de lutter contre toi.

MICHELIN.

J'entends monter quelqu'un... C'est le pas d'une femme... Vois qui ce peut être, Marie.

MARIE, faisant deux pas vers la porte.

Une personne qui vous fera grand plaisir à tous... C'est madame Renaud.

MICHELIN, MADAME MICHELIN, ensemble.

Madame Renaud!

RICHELIEU, à part.

Quelle aventure! Il faudra du bonheur et de l'effronterie pour se tirer de là.

SCÈNE XII.

Madame MICHELIN, MICHELIN, RICHELIEU, MARIE, Madame RENAUD.

MADAME RENAUD, à Michelin et à sa femme.

Je ne me présente qu'en tremblant... J'ai été si longtemps sans vous voir, mes torts sont malheureusement si réels, que vous ne voudrez peut-être pas me pardonner.

MICHELIN, embarrassé.

Madame... vous devez croire... que l'honneur... que vous nous faites...

MADAME RENAUD, avec beaucoup de douceur.

Ah! n'ayez donc pas avec moi cet air embarrassé, ce ton de cérémonie.... Vous me glacez, en vérité. Comment, ma chère amie! vous ne daignez pas lever les yeux sur moi!... Il est donc vrai, trop vrai, que j'ai perdu votre amitié!

MADAME MICHELIN, pouvant à peine articuler.

Madame.... je vous prie.... d'être persuadée.... que votre visite...

MADAME RENAUD, se détournant et apercevant Richelieu.

Juste ciel! vous, ici, monsieur?

RICHELIEU, s'avançant vers elle d'un air libre et galant, mais en lui faisant signe de se taire.

Votre santé a toujours été bonne?... (*Bas.*) Chut.

MICHELIN, à madame Renaud.

Ah! vous connaissez monsieur de La Fosse?

MADAME RENAUD, très-étonnée.

Monsieur de La Fosse?

RICHELIEU, bas à madame Renaud.

Taisez-vous.

MICHELIN, bas à sa femme.

Et elle osera dire qu'elle n'est pas en liaison très-directe avec monsieur de Richelieu!

MADAME RENAUD, comme quelqu'un qui cherche à rassembler ses idées.

Monsieur de La Fosse?... mais pourriez-vous me faire le plaisir de m'expliquer...?

RICHELIEU, bas à madame Renaud.

Taisez-vous donc... Je ne suis ici que pour vous.

MADAME MICHELIN, prête à s'évanouir.

Je ne me trouve pas bien... Si je reste un moment de plus...

MADAME RENAUD, avec colère.

Ah! je vois trop à présent quel motif...

RICHELIEU, à Michelin, et tout bas.

Ne souffrez pas que votre digne épouse voie une femme comme madame Renaud, cette société-là ne lui convient pas.

MADAME RENAUD, se rapprochant de Michelin et de sa femme.

Monsieur Michelin, il y a dans tout ceci une complication d'iniquités...

MICHELIN, à madame Renaud, pendant qu'il soutient sa femme et qu'il s'achemine vers son appartement.

Ma femme reconnaît, comme elle le doit, madame, l'intérêt que vous voulez bien lui témoigner; mais sa santé est tellement affaiblie.... dans ce moment-ci, sur-tout, elle a besoin de solitude, de repos... et moi aussi... Adieu, madame. A ce soir, La Fosse.

(Il sort avec sa femme.)

SCÈNE XIII.

Madame RENAUD, RICHELIEU.

MADAME RENAUD.

Je reste anéantie.

RICHELIEU, jouant la fureur, le désordre des idées, et se promenant à grands pas sur la scène.

Et moi, je suis furieux!

MADAME RENAUD, avec une ironie amère.

Vous n'aviez jamais vu madame Michelin? Vous ne la connaissiez pas?

RICHELIEU.

Je ne leur pardonnerai de ma vie...

MADAME RENAUD.

Que venez-vous faire ici sous le nom de La Fosse?

RICHELIEU, ayant l'air de ne pas l'entendre et d'être tout entier à ses propres idées.

Vous rebuter!... vous mépriser!...

MADAME RENAUD.

Répondez... répondez...

RICHELIEU.

Non, je suis hors de moi... Ma colère est si forte... Venez, venez... Sortons...

MADAME RENAUD.

Il faut auparavant que vous m'éclaircissiez...

RICHELIEU.

Je vous éclaircirai...

MADAME RENAUD.

J'exige que vous me disiez...

RICHELIEU.

Je vous dirai tout ce que vous voudrez, mais ailleurs... Je ne me possède pas ici... Je n'y reviendrai jamais... et j'exige, si vous m'aimez, que jamais vous n'y reveniez vous-même.

MADAME RENAUD.

Mais ce n'est pas là m'expliquer...

RICHELIEU.

Après un pareil accueil, vous auriez la faiblesse...? Je ne le souffrirai jamais... Venez...

MADAME RENAUD, qu'il veut entraîner, et en se débattant.

Non, non... vous me trompez... vous me trompez...

RICHELIEU, l'entraînant.

Ma conscience ne me reproche rien... Ah! je suis bien tranquille de ce côté-là... Vous résistez en vain, venez, venez, venez.

(Il l'entraîne.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un salon très-orné de la petite maison de M. de Richelieu.

SCÈNE I.

LE DUC DE RICHELIEU, UN LAQUAIS.

(Le duc est très-paré. Il est assis devant une table couverte de papiers. Il vient d'écrire.)

RICHELIEU, au laquais qui est debout, à quelques pas de lui.

Et tu as bien recommandé à monsieur Armand de venir ici, et le plus tôt possible?

LE LAQUAIS.

Oui, monsieur le duc... je lui ai même dit que vous permettiez qu'il prît une de vos voitures pour arriver plus vite. Il m'a répondu qu'il était accoutumé à aller à pied, et qu'il ne voulait pas en perdre l'habitude.

RICHELIEU.

Toujours original... Et ce laquais qui a apporté la lettre de la part de madame de Prie, n'a rien ajouté de plus que ce que tu m'as dit?

LE LAQUAIS.

Non, monsieur le duc. Il m'a bien recommandé de vous prévenir, de la part de madame la marquise, de ne pas manquer au rendez-vous; que monsieur le régent vous attendait, que l'occasion était précieuse, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre.

RICHELIEU, *comme à lui-même.*

Oui; mais le régent, qui parle de rendez-vous, ne sait pas que j'en ai deux ici, ce soir, avec deux fort jolies femmes, dont je suis fort tendrement aimé, et que je trouve plaisant de mettre toutes deux aux prises, pour les punir, l'une de m'opposer trop de difficultés, l'autre de ne m'en point opposer assez.

LE LAQUAIS.

Monseigneur, certainement, ne peut pas avoir tort... mais cependant monsieur le duc observera qu'on a toujours le temps de jouer un mauvais tour à une jolie femme, et que pour se faire nommer ambassadeur il n'y a souvent qu'un moment.

RICHELIEU.

Comment donc! vous avez des principes... et monsieur sait donc qu'il est question d'une ambassade?

LE LAQUAIS.

Oui, monseigneur, le domestique de madame de Prie me l'a dit.

RICHELIEU.

Ma foi, s'il faut absolument aller chez le régent.... mesdames Michelin et Renaud auront la bonté de se disputer ici toutes seules. Je perdrai certainement beaucoup à n'être pas témoin de l'entrevue; mais, comme vous dites très-judicieusement, monsieur, une ambassade vaut bien qu'on fasse quelque sacrifice.... Mais Armand ne vient point... l'heure se passe, et il est absolument nécessaire qu'il aille au Palais-Royal... Je n'ai que ce moyen-là pour me dispenser d'y aller moi-même.

LE LAQUAIS.

Voici quelqu'un... c'est peut-être lui?

RICHELIEU.

Voyez, et faites entrer...

(Le laquais sort.)

SCÈNE II.

RICHELIEU, SEUL.

Oh! oui, ce mémoire suffira... Le régent et madame de Prie n'ont pas besoin de ma présence pour... D'ailleurs, il faut que je me venge un peu de la chère madame Michelin, qui me tient rigueur, qui renonce à moi, sans s'informer seulement si je le trouve bon, et qui a la prétention de me donner mon congé, à moi, que les femmes les plus décidées n'ont jamais pu gagner de vitesse... Oh! j'y mettrai bon ordre...

SCÈNE III.

RICHELIEU, ARMAND.

RICHELIEU.

Eh! arrivez donc, monsieur Armand!.... J'ai cru, d'honneur, que le nom de *petite maison* t'avait effrayé, et que ta scrupuleuse délicatesse ne te permettrait pas de venir me trouver ici?

ARMAND.

Vous m'avez fait dire à l'hôtel qu'il était question pour vous d'affaires très-importantes, et mon zèle l'a emporté sur mes scrupules.

RICHELIEU.

Je t'en remercie; et pour te prouver ma reconnaissance, je n'exposerai pas ta philosophie à souffrir trop long-temps dans ce séjour profane..... Je vais t'expédier.

ARMAND.

Vous me ferez plaisir. De quoi s'agit-il?

RICHELIEU.

Écoute... En rentrant ce matin à l'hôtel, et par le plus grand hasard, car mon dessein était de passer toute la journée dans... un certain quartier fort éloigné de chez moi... en rentrant, dis-je, une des maîtresses du régent, avec laquelle je ne suis pas très-mal, m'a fait avertir que l'instant était décisif pour l'ambassade de Vienne, et qu'elle avait presque déterminé le régent en ma faveur...

ARMAND.

Une maîtresse du régent qui dispose de places aussi essentielles!... O mon pays!

RICHELIEU.

Et de qui donc veux-tu qu'on les obtienne?

ARMAND.

Mais le mérite devrait rougir...

RICHELIEU.

Il n'est pas question de mérite, et à la cour on ne rougit pas... D'ailleurs les femmes ont un certain tact... Enfin cela est, et cela doit être comme cela. Je me suis donc empressé de coucher sur le papier quelques notes qui prouveront, je crois, suffisamment, mes talents en diplomatie.

ARMAND.

Quoi! en si peu de temps vous avez écrit tout cela?

RICHELIEU.

Oh! quand il le faut, je suis un grand travailleur... les plaisirs ne doivent pas nuire aux intérêts de l'ambition.

ARMAND.

Ah! si vous le vouliez, monsieur le duc, vous seriez....

RICHELIEU, légèrement.

Un grand homme, je le sais... je veux le devenir... mon nom passera à la postérité.

ARMAND.

Vous avez tout ce qu'il faut pour cela... mais je désirerais que vous fussiez plus scrupuleux sur le choix des moyens.

RICHELIEU.

Tous les moyens sont bons. De l'amabilité, de l'esprit et des graces, cela couvre tout..... Tu vas donc aller trouver le régent...

ARMAND, avec un peu d'humeur.

Vous m'envoyez au Palais-Royal?

RICHELIEU.

Certainement. Voici une lettre pour le capitaine des gardes. Il la lira, t'introduira dans le cabinet du régent. Tu remettras ces notes, et tu attendras la réponse.... Comment! tu as l'air d'avoir de l'humeur?... Le régent est l'homme du monde le plus accessible, le plus affable...

ARMAND.

Cela peut être... mais il est environné...

RICHELIEU.

D'une cour très-brillante... les plus jolies femmes de la France, les hommes les plus aimables...

ARMAND.

Il donne lui-même à ces hommes-là un nom qui ne fait pas leur apologie.

RICHELIEU.

Comment! parce qu'il les appelle *ses roués*?

ARMAND.

Quelle dénomination!

RICHELIEU.

Dénomination, monsieur?... un jour on s'en fera gloire, c'est moi qui te le prédis... il faudra du talent pour l'obtenir; et ce qui te scandalise aujourd'hui, sera, peut-être, une des époques, un des caractères distinctifs du siècle que nous commençons.

ARMAND, en souriant.

L'augure est honorable pour le dix-huitième siècle... Mais, puisqu'il s'agit d'une perspective aussi intéressante que celle d'une ambassade, il me semble qu'il serait bien plus convenable que vous allassiez vous-même....

RICHELIEU.

Impossible. J'attends ici deux jolies bourgeoises, deux femmes charmantes..... L'une que La Fosse va m'amener... car la belle, tout en m'aimant à la folie, a des scrupules, des remords!...

ARMAND.

Que vous êtes bien loin de respecter... et, de plus, vous vous en vantez?...

RICHELIEU, gaiement.

Il faut que je te conte cette aventure-là.... c'est la femme d'un bon et honnête marchand de la rue...

ARMAND.

Permettez-moi de n'en pas apprendre davantage... Que vous me révéliez votre secret, quoique je ne vous le demande pas, à la bonne heure ; mais le secret d'une femme qui se fie à votre honneur?... vous n'avez pas le droit d'en disposer, il est sacré pour vous... d'ailleurs, nous n'avons pas de temps à perdre : et il faut que j'aille au Palais-Royal.

RICHELIEU.

On ne peut jamais causer avec toi.

SCÈNE IV.

RICHELIEU, ARMAND, LA FOSSE, ACCOURANT.

LA FOSSE.

Monseigneur! monseigneur! elle est ici, sous le vestibule.... mais elle ne veut pas monter.... elle est au désespoir, et elle crie à la violence...

RICHELIEU.

Je m'attendais bien à quelques façons... Eh bien! conte-moi donc comment, malgré la belle défense qu'elle a faite, tu es parvenu à l'amener jusque chez moi?

ARMAND, vivement.

S'il y a quelque moyen de sortir, sans rencontrer personne, faites-moi la grace de me l'indiquer.

RICHELIEU.

Parbleu! tu es bien peu curieux... sors de ce côté, descends le petit escalier, traverse le jardin; en face de toi tu trouveras une porte verte, et tu gagneras la grande rue du faubourg... Songe que j'attends ici, et qu'il me faut réponse.

(**Armand sort.**)

SCÈNE V.

RICHELIEU, LA FOSSE.

RICHELIEU.

Conte-moi donc comment tu t'y es pris, pour amener la chère madame Michelin?

LA FOSSE.

J'ai commencé par gagner, à force d'argent, messieurs les cochers de toutes les voitures qui étaient sur la place. Comme nous l'avions prévu, Marie, la vieille Marie, grondant, courant, soufflant, arrive, et vite en arrête une qui va prendre chez elle votre très-indocile conquête : je la suis d'un peu loin.... madame monte dans le fiacre, il part. J'étais caché.... Je m'élance, je grimpe derrière : d'abord la belle ne fait pas attention au chemin qu'on lui fait prendre; mais elle s'aperçoit enfin qu'on ne la conduit pas chez la chère cousine du faubourg Saint-Germain; et de mettre aussitôt la tête à la portière, à droite, à gauche, en face, d'appeler, de faire de grands signes.... mais le cocher est sourd, au moins autant qu'aveugle; il fouette à tour de bras son malheureux attelage, qui, propice à

nos vœux, s'est avisé, je crois, de galoper pour la première fois de sa vie; cependant madame se démenait, s'agitait, voulait ouvrir la portière, pleurait, appelait, criait : cocher! cocher! cocher! ce n'est pas là votre chemin.... cocher! et le cocher criait, jurait, hurlait de son côté... Dia! hu!... dia!... marche donc, Rossinante! haut le pied! dia! hu! hop!... la porte enfin se présente, elle s'ouvre pour nous recevoir, se referme après nous avoir reçus; et votre belle madame Michelin est maintenant au bas de l'escalier, où elle pleure, se lamente, et vous attend, dit-elle, pour se tuer.

RICHELIEU.

Ne badine pas, elle en est capable... je cours audevant d'elle.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LA FOSSE, SEUL.

Il faut convenir cependant que cet homme-là mène une drôle de vie... toujours par voie et par chemin; semant l'argent, comme s'il devait repousser; s'exposant aux plus désagréables catastrophes; et cela, pourquoi? pour obtenir la réputation d'un mauvais sujet. L'espèce humaine est quelquefois bien bizarre.

RICHELIEU, que l'on ne voit pas.

C'est vainement que vous voulez me fuir...

LA FOSSE.

Les voilà... sauvons-nous.

(Il sort par une porte de dégagement.)

SCÈNE VII.

MADAME MICHELIN, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Quoi! vous ne voulez pas m'entendre?

MADAME MICHELIN, au désespoir et le fuyant.

Laissez-moi... laissez-moi, vous dis-je, ou mes cris...

RICHELIEU.

Mais souvenez-vous donc que cette ressource est infructueuse, que la maison est isolée, que tout ce qui m'environne ici...

MADAME MICHELIN.

Ah! je le sais, ils sont tous complices de vos crimes!

RICHELIEU.

Et, supposé que l'on parvînt à vous entendre, songez donc à votre réputation...

MADAME MICHELIN, succombant à son désespoir.

Dieu! qu'ai-je fait pour être aussi cruellement avilie?... homme barbare, pour qui l'artifice et la violence...

RICHELIEU, avec vivacité et d'un air pénétré.

J'ai dû tout employer pour vous parler un instant, pour essayer du moins de me justifier à vos yeux.... vous, avilie! qui? vous! c'est ma conduite, ce sont les procédés odieux dont vous vous plaignez, qui doivent vous justifier à vos propres regards... je me suis rendu trop coupable pour que vous ne soyez pas innocente; la vertu n'a pas un moment cessé de vous être chère, et je n'ai cherché ce dernier entretien que pour vous

convaincre de ma parfaite estime, de mes remords sincères, des vœux que je forme pour votre bonheur, et de la résolution où je suis de ne plus exposer le repos, la félicité de votre digne, de votre respectable époux.

MADAME MICHELIN.

Oui, oui, respectable... il mérite mon respect, le vôtre... et son abandon, ses mépris, voilà désormais tout ce que je dois en attendre.

RICHELIEU.

Vous vous jugez avec trop de rigueur... mais je vous le répète... c'est de vous... (*Madame Michelin fait un mouvement, comme pour sortir, Richelieu l'arrête vivement.*) C'est de lui que je veux vous entretenir... (*Du ton le plus pénétré.*) Je vous aime, vous ne l'ignorez pas... mais, je ne puis le dissimuler, notre liaison, dont vos préjugés ont détruit tous les charmes, devient de plus en plus pénible... vous rougissez de tromper votre époux, et je gémis de vous voir malheureuse. Eh bien! ma tendre amie, je me suis décidé... au plus grand sacrifice. Je ne veux point d'un bonheur qui empoisonne vos jours... je vous rends à vous-même, à votre famille, à vos vertus. Reprenez cette paix, cette vie innocente dont je me reproche d'avoir interrompu le cours... oubliez-moi et soyez heureuse!

MADAME MICHELIN.

Serait-il donc possible?... est-ce bien vous qui me parlez?

RICHELIEU, avec l'accent de la douleur la plus vraie.

Oui, c'est moi..... (*Le plus tendrement possible.*)

Mais pour prix d'un si pénible effort... dites-moi si véritablement vous m'avez jamais aimé?

MADAME MICHELIN.

Homme cruel! je serais trop heureuse, si vous pouviez en douter encore!

RICHELIEU, d'une voix tendre et timide.

Mais vous ne m'aimez plus?...

MADAME MICHELIN.

Quand mon devoir ne s'y opposerait pas, le mériteriez-vous?

RICHELIEU, avec douleur et tendresse.

Et vous voulez vous séparer de moi en me laissant l'affreuse certitude que j'ai cessé de vous être cher?.... non, vous n'aurez pas tant d'inhumanité.... vous me parlerez encore une fois le langage de l'amour; et du moins, après vous avoir perdue, je pourrai me dire:... elle m'aimait, son cœur n'était qu'à moi: la raison la rend à ses devoirs; mais il me reste une consolation, ce cruel sacrifice lui coûte autant qu'à moi, et je vivrai toujours dans sa mémoire.

MADAME MICHELIN, le regardant avec un intérêt auquel elle craint de se livrer.

Je ne sais où j'en suis... son repentir... ses larmes... sa résolution généreuse...

RICHELIEU, se précipitant à ses genoux.

Je me jette à tes pieds... j'y vais mourir, si je n'obtiens l'aveu, le tendre aveu que l'amour au désespoir implore de ta pitié...

SCÈNE VIII.

MADAME MICHELIN, RICHELIEU, MADAME RENAUD.

MADAME RENAUD, surprenant Richelieu aux genoux de madame Michelin.

Ciel! que vois-je?

MADAME MICHELIN, avec un cri.

Ah! grand dieu!

RICHELIEU, toujours à genoux et se retournant d'un air libre et gai vers madame Renaud.

Eh! venez donc, ma charmante amie!... nous vous attendions avec impatience.

MADAME RENAUD, avec amertume à madame Michelin.

Je ne m'étonne plus de l'accueil glacé que j'ai reçu de vous ce matin, madame.... ce qui me surprend, c'est que votre époux soit de moitié dans un pareil procédé.

MADAME MICHELIN, en pleurant.

Votre erreur est excusable, madame; les apparences déposent contre moi... mais, lorsque vous saurez que la violence seule m'a traînée dans ces lieux...

MADAME RENAUD, avec une ironie amère.

Est-ce aussi la violence qui, ce matin, a conduit chez vous monsieur, que j'y ai trouvé sous le nom de La Fosse?

MADAME MICHELIN, sanglotant.

Vous profitez de mon malheur..... (*Se levant, et presque à genoux devant Richelieu qu'elle supplie à*

mains jointes.) Monsieur! permettez-moi de me retirer!...

MADAME RENAUD, paraissant vouloir sortir.

Au contraire... il me paraît que c'est à moi de vous céder la place...

RICHELIEU, les prenant toutes deux par la main et les ramenant sur le devant de la scène. Il les a, toutes deux, écoutées et observées avec une joie maligne, il leur parle avec une feinte bonhomie.

Comment! entre deux bonnes, deux anciennes amies, une querelle? et dont je suis l'objet? en vérité, mesdames, je n'en vaux pas la peine, et je ne présume pas assez de moi pour me juger digne d'être une pomme de discorde.

MADAME RENAUD, avec une fureur concentrée.

Vous êtes un prodige de scélératesse!

RICHELIEU, avec ingénuité.

Il faut bien être quelque chose... (*Il reprend un ton plus tendre et plus galant.*) Mais, vous avez raison.... je ne mérite pas ma félicité. Cependant, je le demande au juge le plus sévère... parvenu comme moi au bonheur de vous captiver toutes deux, quel mortel eût pu concevoir la possibilité d'un choix entre vous? quel mortel eût eu le courage de sacrifier l'une pour se dévouer uniquement à l'autre? ou vous ne vous rendez pas justice, ou vous devez avouer qu'une telle résolution, qu'une pareille entreprise étaient au-dessus de mes forces, et que tout vous oblige à pardonner un crime que je n'eusse jamais commis si vos charmes ne m'en avaient fait une nécessité.

MADAME MICHELIN, avec une indignation noble.

O le plus audacieux, ô le plus faux des hommes! tu

as cependant dit une vérité qui rend plus odieux encore le crime dont tu t'accuses... non, tu ne méritais pas ton bonheur. J'ignore qui de nous deux tu trompas la première.... (*Avec modestie.*) Je ne me jugerai point... (*Du ton de l'éloge.*) Mais je vois ma rivale... et puisqu'il est vrai que tu fus assez heureux pour lui plaire, puisqu'elle a le malheur de t'aimer, comment ton cœur a-t-il pu concevoir l'idée de former un autre engagement? comment n'as-tu pas apprécié ta félicité? comment peux-tu méconnaître assez l'amour et sa délicatesse, pour avoir adopté, sans rougir, le plan d'un indigne partage? l'amour!... il n'est pas fait pour un cœur aussi dépravé que le tien.... l'amour!... homme pervers! tu ne le connus, et ne le connaîtras jamais.

RICHELIEU, à madame Renaud, d'un air hypocrite.

Et vous, madame? n'ajoutez-vous rien aux reproches trop mérités dont on m'accable?

MADAME RENAUD, froidement.

Je vous méprise trop pour entrer en explication.... (*A madame Michelin, avec le plus vif intérêt.*) Croyez du moins, madame, que je ne suis point complice...

MADAME MICHELIN, étouffée par les larmes.

Ah! ce n'est pas vous que j'accuse... il ne m'appartient plus de condamner personne.... Je ne me plains ici que du barbare qui vient de me donner la mort... car je ne survivrai pas à l'horreur de ma situation. (*A Richelieu.*) Monstre, ta cruauté est-elle satisfaite? as-tu assez long-temps exercé sur moi les horribles recherches de ta férocité? est-ce ici, sous tes yeux, que je dois mourir? donne-moi les moyens de te satis-

faire... ma main veut bien encore t'épargner le châtiment d'un crime; tu m'as rendu la vie insupportable, horrible.... permets-moi d'en sortir; et pour dernier bienfait, cache à mon respectable, à mon trop malheureux époux, mes erreurs, tes forfaits, et les restes sanglants de ta déplorable victime.

MADAME RENAUD, avec des larmes.

Et vous voyez de sang-froid ses pleurs, son désespoir?...

RICHELIEU.

Mais c'est vous, c'est elle, qui vous exagérez vous-mêmes mes torts et vos malheurs, car enfin...

ARMAND, qui est derrière le théâtre.

Mettez les chevaux au carrosse, monsieur le duc va sortir à l'instant...

RICHELIEU.

C'est la voix d'Armand.

(Il va vers la porte.)

MADAME MICHELIN, éperdue, parcourant le théâtre.

Où me cacher? où fuir?... le voilà...

(Elle s'élance derrière un paravent qui est en face de la cheminée. Les acteurs ne peuvent la voir, mais elle doit être aperçue par le public.)

SCÈNE IX.

MADAME MICHELIN, RICHELIEU, MADAME RENAUD, ARMAND.

(On voit Armand, à la porte, quitter un manteau et le remettre à un laquais.)

RICHELIEU.

Eh bien! quelle réponse?

ARMAND.

Le régent n'a pas eu le temps de parcourir les notes que vous m'aviez chargé de lui remettre ; il se préparait à partir pour une fête qui l'attend à Saint-Cloud, quoiqu'il fasse un temps horrible, et que la pluie tombe par torrents... mais il vous invite à venir le rejoindre le plus tôt possible ; et madame de Prie a tout bas ajouté que vous aviez de nombreux concurrents, et que votre présence seule ferait décider l'affaire en votre faveur.

RICHELIEU, gaîment.

Oh ! j'en suis sûr, et me voilà ambassadeur... je te ferai nommer secrétaire d'ambassade... tu as vraiment une gravité diplomatique... mais est-ce qu'il faut s'y rendre tout de suite ?

ARMAND.

C'est ce que madame de Prie m'a fortement enjoint de vous recommander.

RICHELIEU, à Armand.

En ce cas, je n'ai pas un moment à perdre... range mes papiers... mets ici tout en ordre... (*Il s'approche de lui, le prend par la main, et lui dit à demi bas et en souriant :*) Tu trouveras dans cet appartement plus d'occupation que tu ne crois... (*S'avançant vers madame Renaud, d'un air libre et galant.*) Adieu, ma charmante... Je suis vraiment désolé...

MADAME RENAUD, sans le regarder et se tournant vers un laquais.

Une voiture, monsieur, s'il vous plaît.

(Le laquais sort.)

RICHELIEU, du ton le plus dégagé.

Une voiture! oui, j'y avais pensé... Adieu, ma toute adorable... laissez-moi baiser cette belle main... vous me repoussez... malheureusement, je n'ai pas aujourd'hui le temps de me désespérer... il ne me reste que celui de vous jurer amour et fidélité.

(Il sort.)

SCÈNE X.

MADAME MICHELIN, CACHÉE DERRIÈRE LE PARAVENT, MAIS VISIBLE POUR LE PUBLIC; ARMAND, A DROITE DES ACTEURS, SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE, OCCUPÉ A RANGER DES PAPIERS SUR UN BUREAU; MADAME RENAUD, ENTRE MADAME MICHELIN ET ARMAND.

MADAME RENAUD, à part.

Quelle perversité! et j'ai pu l'aimer! j'ai pu m'aveugler si long-tems!... mes yeux sont dessillés... c'en est fait pour jamais... et cette malheureuse femme qui est là... dans un état affreux... elle m'a fait bien du mal, mais je ne sais point haïr... Si je pouvais la soustraire aux regards... elle rejetterait mes soins. (*Elle regarde fixement Armand qui est toujours occupé.*) Il est honnête homme... lui seul n'abusera pas de ma confiance et de son malheur... (*Elle s'approche timidement d'Armand.*) Monsieur Armand?...

ARMAND, froidement et sans se déranger.

Madame?...

MADAME RENAUD, toujours hésitant et avec timidité.

Une voiture va venir... je vais partir... vous reste-

rez après moi... dites-moi, M. Armand?... vous connaissez beaucoup madame Michelin?

ARMAND.

Beaucoup.

MADAME RENAUD.

Vous l'aimez?

ARMAND.

Infiniment... je l'aime et je la respecte.

MADAME RENAUD, avec embarras et craignant d'en trop dire.

A l'heure où je vous parle... je crois qu'elle a du chagrin... qu'elle éprouve des peines bien cruelles...

ARMAND, étonné.

Madame Michelin?

MADAME RENAUD.

Oui, j'en suis sûre... et quoique je fusse, peut-être, en droit de conserver contre elle quelque ressentiment... je lui proteste que personne ne partage plus que moi toute l'horreur de sa situation. Quand vous la verrez, dites-lui, que je ne suis pas son ennemie, que je ne l'ai jamais été... que son secret... elle entendra ce que ce mot veut dire... que son secret est enseveli, et que je n'en abuserai jamais.

ARMAND, avec froideur.

Je ne crois pas que madame Michelin ait des secrets d'une nature à exiger beaucoup de mystère... mais n'importe, je m'acquitterai de la commission, madame.

MADAME RENAUD, affectueusement, avec le plus grand embarras.

Je vous en prie. M. Armand... il me reste encore une chose à vous dire... je crois... qu'il y a ici... quel-

qu'un... une femme... qui serait bien aise de n'être pas connue, et vous êtes trop galant homme pour vouloir pénétrer le mystère dont elle cherche à s'envelopper. En vous retirant, faites avancer une voiture jusqu'à la porte de cette maison... la personne dont je vous parle en aura sûrement besoin.

SCÈNE XI.

MADAME MICHELIN, ARMAND, MADAME RENAUD, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Madame, le carrosse est-là.

MADAME RENAUD.

Je descends.

(Le laquais sort.)

SCÈNE XII.

MADAME MICHELIN, MADAME RENAUD, ARMAND.

(Madame Michelin est toujours cachée derrière le paravent; elle paraît accablée.)

MADAME RENAUD.

Adieu, M. Armand... Je vous en conjure, consolez madame Michelin, aujourd'hui votre amie... (*Avec un soupir.*) et qui fut autrefois la mienne. Mais, surtout, respectez le secret de la dame qui est ici... et qu'elle puisse quitter ces lieux sans compromettre sa réputation.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

Madame MICHELIN, ARMAND.

(Armand sur le devant de la scène; madame Michelin toujours derrière le paravent.)

ARMAND.

Que signifie donc ce ton mystérieux, et de qui veut-elle me parler? De qui? de quelque écervelée comme elle, à qui la tête aura tourné pour un scélérat trop aimable. Oh! je respecterai le mystère dont cette beauté scrupuleuse cherche, dit-on, à s'environner!... Mais qu'a de commun la respectable madame Michelin, avec les intrigues dont ce lieu de scandale est le théâtre repoussant? Madame Michelin vertueuse, estimée, attachée de cœur à son époux, à ses devoirs, ne peut avoir aucun rapport avec des femmes que le mépris public...

MADAME MICHELIN, tombant de sa hauteur.

Je me meurs.

ARMAND.

Ciel! qu'entends-je?... Une voix plaintive... Un soupir étouffé... (*Il cherche et trouve derrière le paravent madame Michelin étendue sur le plancher, le visage tourné contre terre.*) Une femme évanouie!... infortunée!... (*Il cherche à la relever.*) Revenez à vous, madame... Votre situation m'interdit toute réflexion qui pourrait vous affliger. (*Il la relève à demi, la regarde... et avec un cri:*) Madame Michelin! Juste ciel!... Quoi? cette femme que j'estimais.... Mais elle souffre, elle

gémit... Je ne dois songer qu'à la secourir. Elle respire... Ses yeux s'ouvrent... Ses forces se raniment... (*Il la place sur un fauteuil.*) Ah! malheureuse amie! dans quels lieux vous revois-je!

MADAME MICHELIN, avec égarement.

Où suis-je? qui me parle? Oh! qui que vous soyez... défendez-moi... ayez pitié de moi... arrachez-moi de cette horrible maison...

ARMAND, avec force.

Oui, nous allons en sortir... Oui, je vous défendrai et jusqu'à la mort...

MADAME MICHELIN, le regarde, le reconnaît, jette un cri et se précipite sur la terre.

C'est Armand!... c'est lui!... O terre! engloutis-moi!

ARMAND, la prenant dans ses bras.

Levez-vous... Levez-vous... Ne craignez point mes reproches... Oui, fussiez-vous encore mille fois plus coupable...

MADAME MICHELIN, avec la plus grande vivacité.

Ah! je ne le suis pas... au moins du honteux évènement qui m'offre à vos yeux dans ce séjour impur; c'est la violence seule qui m'y a conduite. Je croyais aller chez une de mes parentes... Une voiture de place dont le cocher était gagné sans doute par un des gens de M. de Richelieu...

ARMAND, vivement.

Quoi! c'est vous que ce scélérat de la Fosse... Je sais tout, je sais tout... Mon amie! ma respectable amie! pardon, mille pardons!... J'ai osé vous soupçonner, et vous êtes innocente! Je suis dans une joie!...

Vous venez de me rendre à la vie, au bonheur... Oh! oui, je suis heureux, je puis vous estimer encore.

MADAME MICHELIN, avec un désespoir concentré.

Je n'en suis plus digne... J'ai tout trahi, l'honneur, mes serments, les nœuds les plus sacrés... Mais sortons, sortons de ces funestes lieux où depuis une heure je suis abreuvée de douleurs, de mépris et d'outrages... vous savez tout, vous lirez dans mon cœur, venez... C'est devant vous seul que je consens à rougir... Mais arrachez-moi d'ici, dérobez-moi aux yeux des hommes, cachez-moi, s'il se peut, à mes propres regards... Armand! ayez pitié de celle qui fut autrefois votre amie, et que l'aspect de ces funestes lieux réduit au désespoir.

ARMAND.

Mais à l'heure qu'il est, dans l'obscurité, au milieu d'un orage épouvantable, comment gagner votre maison, comment rentrer chez vous?

MADAME MICHELIN, avec effroi et désespoir.

Chez moi? jamais...

ARMAND.

Mais quelle est donc votre intention?

MADAME MICHELIN, toujours désespérée.

Jamais je ne reverrai mon époux... Jamais je ne rentrerai dans la maison qu'il habite, dans cet asyle de la vertu que je souillerais, en y portant mon crime... Conduisez-moi... Allons partout où vous voudrez... Mais éloignez-moi des lieux où je fus vertueuse, et où je ne puis rentrer que coupable et déshonorée.

ARMAND.

Mais la nuit, la distance, un air glacial.

MADAME MICHELIN, vivement.

Ah! tant mieux! tant mieux!... Je brûle ici.

ARMAND.

Eh bien! (*A part.*) venez... Efforçons-nous de rappeler sa raison...

MADAME MICHELIN.

Soutenez-moi, mon ami... je vois en vous mon refuge, mon espoir, mon seul appui... Armand! que vous êtes heureux!... Vous ne connaissez ni le crime, ni le remords.

(Elle sort appuyée sur Armand.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la même décoration qu'au premier acte et au troisième ; le couvert est mis dans le fond. Marie achève d'arranger tout ce qu'il faut pour le souper.

SCÈNE I.

MARIE, SEULE.

Ce souper de mon invention chez la cousine du faubourg St-Germain, comme cela vous a dérouté le Richelieu... Il ne s'attendait pas à ce tour-là... (*En riant.*) Mais ce qu'il y a de plus endévant pour M. le duc, que le ciel confonde, c'est qu'au lieu de pouvoir en conter à la femme, il sera forcé de tenir compagnie au mari... Aussi, je suis sûre qu'il me donne des bénédictions... (*Elle regarde vers la fenêtre.*) Mais il ne viendra pas... il fait un temps détestable... il aura vu ses projets manqués, sa malignité trompée... et sûrement, à l'heure où je parle, il est occupé ailleurs à faire enrager quelques bonnes ames... Voilà qui est en ordre... Mon souper est prêt... Attendons notre monde... J'entends monter quelqu'un... C'est sûrement M. Michelin... (*Elle va vers la porte; avec la plus grande surprise.*) Ma maîtresse et M. Armand!

SCÈNE II.

MARIE, MADAME MICHELIN, ARMAND.

(Armand, en entrant, jette le manteau dont il était couvert, et sous lequel madame Michelin n'a pu se mettre assez à l'abri pour que ses vêtements ne soient pas trempés.)

ARMAND.

Nous voilà pourtant arrivés... quel temps!

MADAME MICHELIN, appuyée sur Armand.

Je ne puis plus me soutenir...

ARMAND.

Marie, vite, un siége.

MARIE, à madame Michelin, en lui approchant un fauteuil.

Eh! bon dieu! dans quel état vous êtes! pâle, tremblante, vos habits trempés! comment? dans un moment comme celui-ci vous revenez à pied? Vous n'avez donc pas été chez votre cousine? vous pleurez? qu'est-il donc arrivé?

ARMAND.

Tu sauras tout... Michelin est-il de retour?

MARIE.

Pas encore.

MADAME MICHELIN, à Armand.

Vous avez voulu que je rentrasse ici... Vous m'avez forcée d'y revenir... C'est ma dernière heure que vous avez avancée.

MARIE.

Votre dernière heure?... mais expliquez-vous donc? que vous est-il arrivé?

MADAME MICHELIN.

Le comble des malheurs... je suis perdue, je suis déshonorée.

MARIE.

Juste ciel!

ARMAND.

Tous ceux qui vous connaissent, vous aimeront, vous estimeront toujours. Hélas! l'instinct du cœur ne dépend pas de nous; ce qui nous appartient, c'est le courage, c'est la force de combattre un penchant malheureux, c'est le besoin de la vertu, l'horreur du crime, et le sentiment du repentir... Mais votre époux va rentrer, dérobons à ses yeux les traces d'un évènement, dont la connaissance détruirait à jamais son bonheur et sa tranquillité. Montez dans votre appartement, tarissez vos larmes, reprenez un dehors plus serein, et quittez ces vêtements nuisibles à votre santé, et qui trahiraient notre secret.

MADAME MICHELIN, d'une voix sombre.

Ma mort le révèlera... mais je vous obéis... Viens, Marie... (*Elle se lève et retombe sur le fauteuil.*) J'éprouve une faiblesse, un anéantissement... Le ciel, je crois, me regarde en pitié... Oui, je le sens... je n'ai plus long-temps à souffrir... mais vous avez raison... avant ma dernière heure, il faut que je revoie mon époux... Il est généreux, il me plaindra... peut-être une larme arrachée de son cœur viendra tomber sur ma main défaillante... Cette larme précieuse effacera la tache imprimée sur ma vie, et le sacrifice de mes jours achèvera d'acquitter ma dette. (Elle se lève.)

MARIE.

Non, vous ne mourrez pas... vous vivrez...

ARMAND.

Pour votre époux, pour vos amis...

MARIE.

Pour moi, qui élevai votre enfance...

ARMAND.

Du courage...

MARIE.

De la résolution...

ARMAND.

Rien n'est désespéré... rien n'est perdu...

MADAME MICHELIN.

Tout, tout... L'honneur n'est plus, et l'on ne survit pas à l'honneur.

(Appuyée sur Marie, elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE III.

ARMAND, SEUL.

Infortunée!... et les hommes injustes la condamneront!... et des femmes, mille fois moins estimables peut-être, dévoueront au mépris celle qui meurt de douleur pour avoir été faible un moment!... Mais Michelin va rentrer... persuadons-lui, n'importe sous quel prétexte, d'éloigner pour jamais de sa maison un homme dangereux qui ne peut y porter que l'opprobre et le désespoir... Ah! le voici.

(Il s'avance vers la porte.)

SCÈNE IV.

RICHELIEU, ARMAND, MICHELIN.

ARMAND.

Bon soir donc, mon cher Michelin... (*Il aperçoit Richelieu qui survient. A part.*) Ciel! Richelieu est avec lui!

MICHELIN.

Le premier au rendez-vous, mon ami? c'est me mettre dans mon tort; mais le temps est une bonne excuse.

RICHELIEU, qui s'avançait lentement, reconnaît Armand.

(*A part.*) C'est Armand... je ne m'attendais pas à celui-là. (*Il s'approche d'Armand, à qui il dit d'un air très-dégagé:*) Monsieur veut-il bien recevoir l'assurance de mon respect? Quel heureux hasard procure à La Fosse l'honneur de souper avec le secrétaire de monsieur de Richelieu? (*Bas à Armand, en lui serrant la main.*) Motus...

ARMAND, en retirant sa main.

Monsieur... je vous salue... (*A part.*) J'ai peine à contenir mon indignation.

MICHELIN, à Armand.

J'ai rencontré la Fosse, qui, m'ayant promis de souper avec nous, fidèle à sa parole, venait ici malgré l'orage affreux...

RICHELIEU.

C'est à cet orage-là que je dois le plaisir de souper avec vous... Monsieur de Richelieu qui, en dépit de

son âge et de sa frivolité, a la manie d'être ambassadeur, devait accompagner le régent à Saint-Cloud, où les attendait une fête magnifique. Le mauvais temps l'a fait manquer, on est resté à Paris; et votre maître, monsieur Armand, vient d'être nommé ce soir à l'ambassade de Vienne... Vous et moi, nous verrons du pays.

ARMAND, froidement.

Je ne crois pas que nous voyagions ensemble.

MICHELIN.

Où donc est Marie?

ARMAND.

Auprès de sa maîtresse... (*A part.*) Et je ne puis la prévenir.

MICHELIN.

Comment? ma femme n'est pas au faubourg Saint-Germain? quelle raison l'a donc fait revenir?

ARMAND, embarrassé.

La crainte... de ne pouvoir à minuit se procurer une voiture... et je crois... une légère incommodité...

MICHELIN, vivement.

Montons, nous saurons de ses nouvelles...

ARMAND, vivement et en l'arrêtant.

Elle va descendre, et se trouve beaucoup mieux.

MICHELIN.

Eh bien, nous l'attendrons.

RICHELIEU, à part et en souriant.

Allons, pour un philosophe, c'est mentir assez joliment.

MICHELIN, à Richelieu et à Armand.

Vous êtes donc libres comme cela tous les soirs?

Votre mauvais sujet de Richelieu n'a donc jamais besoin de vos services?

RICHELIEU.

S'il avait été à Saint-Cloud, je vous ai dit que j'aurais été obligé de l'y suivre... Mais dites-moi donc, pourquoi cette épithète de mauvais sujet, dont vous honorez monsieur de Richelieu.

MICHELIN, à Richelieu, en lui montrant Armand.

Ma foi, demandez-lui... il en sait plus que moi là-dessus.

RICHELIEU.

Ah! c'est monsieur Armand qui s'est chargé auprès de vous du panégyrique de son maître?

ARMAND, froidement.

Je n'ai point de maître, monsieur; j'échange mes talents contre un salaire légitimement acquis... mais je n'appartiens qu'à moi.

MICHELIN, à Richelieu, en montrant Armand.

Il a de l'énergie... mais ne vous avisez pas d'aller parler de cela à monsieur de Richelieu?

RICHELIEU.

Je m'en garderai bien... oh! je suis discret.

MICHELIN, en montrant Armand.

Ce n'est pas qu'il soit homme à rien craindre... car ce qu'il m'en a dit, je suis sûr qu'il le lui dirait à lui-même.

ARMAND.

Oh! il le sait déja... mais je ne l'ai cependant pas encore entièrement instruit de l'opinion qu'il m'a forcé lui-même à concevoir de lui... Si j'avais su tout ce que

que j'ai appris depuis ce matin, je l'aurais peint encore sous des couleurs moins douces.

RICHELIEU.

M. Armand, je suis incapable de vous trahir... mais monsieur de Richelieu peut enfin être averti de la publicité que vous donnez à vos idées sur son compte, de votre conduite à son égard... il pourrait se fâcher... vous avez une bonne place, et, sans doute, vous y tenez?...

ARMAND.

Pas du tout, et je vous prie de lui dire que je quitte son service.

MICHELIN, à Armand.

Mon ami, tu as une franchise qui te fera toujours du tort.

RICHELIEU.

Non pas auprès de moi, soyez-en sûr, monsieur Michelin, et je connais assez monsieur de Richelieu, pour gager qu'instruit des procédés de monsieur envers lui, il serait généreux à son égard... ne fût-ce que pour le contrarier. Il y a des gens dont l'amour-propre court après la persécution; elle leur donne une sorte d'importance à leurs propres yeux... ils la jugent capable de les ennoblir aux yeux d'autrui, et se croient quelque chose, parce qu'on a daigné s'apercevoir de leur existence.

MICHELIN, en riant.

Ah! vous vous échauffez aussi?...

ARMAND.

Monsieur a ses raisons pour cela. Il se pique d'être

une copie si exacte de monsieur de Richelieu, que le caractère du modèle perce à travers tous les efforts que fait La Fosse pour le dissimuler.

RICHELIEU.

Et pourquoi dissimulerais-je le caractère de monsieur de Richelieu? c'est celui d'un mortel fort aimable, d'un ami du plaisir, d'un adorateur des belles, de l'homme le plus galant...

ARMAND.

Appelez-vous galanterie la séduction, la violence et le crime?

MICHELIN ET RICHELIEU, ensemble.

Ah!

ARMAND.

Je dis la vérité, et j'en donne la preuve. Un des valets de chambre de cet homme si galant, adorait une jeune personne, sage, bien née, modeste; il en était aimé, il allait l'épouser... Monsieur de Richelieu la voit, la désire, veut la lui enlever; elle résiste... et dix-huit mois de détention dans une maison de force, sont le prix de la vertueuse résistance de cette jeune infortunée.

MICHELIN.

Ah! cela est horrible.

RICHELIEU, à part.

Voyons jusqu'où peut aller son audace.

MICHELIN.

S'il y a dans sa vie beaucoup de traits pareils...

ARMAND, vivement.

Beaucoup, sans nombre. Ici, c'est une femme qui

désespérée de n'aimer en lui qu'un infidèle, s'empoisonne et meurt dans des convulsions horribles; là, c'est un mari égorgé dans un duel, pour avoir voulu défendre la réputation de son épouse, dont M. de Richelieu a publié partout les faiblesses et le déshonneur. Un ménage est paisible, un couple modeste est heureux... cet homme dont nous parlons, s'introduit, cherche à plaire, y réussit, et l'épouse vertueuse, la mère de famille, jusqu'alors respectable, est à l'instant déshonorée; bientôt ce n'est plus un mystère, l'époux est instruit de sa honte... il aimait sa femme, il la fuit... il chérissait ses enfants, le dernier né se présente devant lui... père tendre, il voudrait le presser contre son cœur... Un doute cruel suspend ce mouvement de la nature, une répugnance involontaire succède au plus doux sentiment, et c'est avec horreur, c'est avec désespoir qu'il repousse loin de lui l'infortuné dont l'existence n'est à ses yeux que le garant de son opprobre.

RICHELIEU, **regardant tour à tour Armand et Michelin avec une colère concentrée.**

Vous abusez, monsieur, de la position actuelle de M. de Richelieu, et des ménagements que lui impose une délicatesse dont vous devriez, peut-être, lui savoir quelque gré.

ARMAND.

Je n'abuse de rien, monsieur. Je soulage enfin mon cœur, fatigué trop long-temps d'un silence pénible, et saignant encore du coup mortel qui vient de frapper mes amis les plus chers... Pouvez-vous oublier le spectacle affreux dont je viens d'être le témoin? oubliez-

vous que je viens de voir une malheureuse femme... dans un état... dans une maison... Sans moi la honte et le désespoir la plongeaient au tombeau... et le ciel...

MICHELIN.

Ma femme descend, nous allons nous mettre à table, et nous nous occuperons de quelque objet plus agréable.

(Il va au-devant de madame Michelin.)

ARMAND, à Richelieu, et tout bas.

S'il vous reste un sentiment d'humanité, monsieur, trouvez quelque prétexte pour vous retirer... Votre aspect est la mort pour l'infortunée qui va paraître.

RICHELIEU.

Serait-il vrai, grand dieu!

ARMAND.

Que va-t-elle devenir?

SCÈNE V.

RICHELIEU, ARMAND, MICHELIN, MADAME MICHELIN, MARIE.

(Madame Michelin est en robe du matin, les cheveux épars, pâle, et la voix presque éteinte; Marie l'aide à se soutenir.)

MICHELIN, prenant sa femme par un bras et aidant Marie à la conduire vers un fauteuil.

Eh! ma tendre amie! dans quel état te revois-je! ton indisposition a donc été plus grave qu'on ne me l'avait dit?

MARIE, vivement.

Non, non... madame est beaucoup mieux... (*Elle aperçoit Richelieu et dit à part.*) Ciel! il est ici!

MICHELIN.

Ma chère, ma meilleure amie!

MADAME MICHELIN.

Ah, monsieur Michelin, qu'un si tendre intérêt m'inspire de reconnaissance!

MICHELIN.

Et quel intérêt est plus naturel? n'es-tu pas ce que j'ai de plus cher au monde?... allons, ranime un peu ton courage... voilà nos amis que ta situation inquiète... le bon Armand, tu sais s'il t'aime... regarde-le... tu liras dans ses yeux qu'il partage avec moi cet intérêt que tu sais si bien inspirer.

MADAME MICHELIN, avec chaleur.

Comment m'acquitter envers lui? je lui dois tout... c'est lui dont les soins bienfaisants, dont l'amitié compatissante...

MARIE, l'interrompant vivement.

M'ont aidée à vous secourir, lorsque vous vous êtes trouvée si mal...

MICHELIN.

Mais expliquez-moi donc...

ARMAND.

Le danger est passé... (*Bas à madame Michelin.*) Contraignez-vous donc, je vous en conjure.

MICHELIN.

Eh quoi! tu pleures... cet état n'est pas naturel... tu recèles au fond de ton cœur des peines que tu crains d'avouer... lève donc sur nous tes regards... vois Marie dans les larmes (*il se jette aux genoux de sa femme*); ton époux à tes pieds... Armand qui gémit... la Fosse consterné.

MADAME MICHELIN, jetant un cri et se levant avec vivacité.

La Fosse!

ARMAND.

Ciel!

MICHELIN, montrant Richelieu.

Le voilà.

MADAME MICHELIN, égarée.

Homme féroce! tu me poursuivras donc jusqu'au tombeau!

ARMAND, à Richelieu.

Sortez, monsieur, sortez!

RICHELIEU.

Mon cœur est déchiré...

MICHELIN.

Que dit-elle?

MARIE, voulant entraîner madame Michelin.

Rentrons dans votre appartement... venez, au nom du ciel, venez... (*Madame Michelin se débat avec désespoir dans les bras de Marie.*)

MICHELIN.

Mais, mon amie, ta raison s'égare... vois donc à qui tu fais injure! c'est à un homme que tu estimes... c'est à La Fosse...

RICHELIEU.

C'est à l'homme qui vous respecte le plus...

MADAME MICHELIN, hors d'elle-même.

A celui qui m'a couverte d'opprobre... Il faut parler, le mensonge me tue... je n'étais pas née pour le crime... Monstre! le jour fatal est arrivé, et la vérité terrible va prononcer enfin ton arrêt et le mien... Michelin, cet homme t'a trompé, je t'ai trompé moi-même.

ARMAND.

Que faites-vous?

MARIE.

Arrêtez...

MICHELIN.

Quels discours?

MADAME MICHELIN.

Cet homme n'est point La Fosse... c'est Richelieu...

MICHELIN.

Richelieu! vous?

RICHELIEU, avec fermeté.

Moi-même. (*Michelin tombe sur un siège et paraît anéanti.*)

MADAME MICHELIN, à son mari.

Mon cœur, égaré par un penchant involontaire, irrésistible, oublia que toi seul avais des droits sur lui... j'aimai cet homme, et je connus le malheur du moment où je connus l'amour... mais je méritais encore ta pitié. Mes remords, mes tourments expiaient ma faiblesse... un crime odieux, une violence horrible, ont enfin consommé ma ruine et m'ont rendue indigne et de la vie et de ton cœur. (*Elle se jette aux genoux de son mari.*) Venge-toi... mais de moi seule... crains cet homme pervers et capable de tout; il a pour lui contre toi, son nom, son rang, la faveur, ses richesses... ne punis que moi seule, je te le demande à genoux! tranche les jours affreux de ta criminelle et trop malheureuse épouse... mais ne maudis pas sa mémoire, et que du moins ta haine expire au bord de son tombeau.

MICHELIN, sans la regarder, mais lui tendant la main pour la relever.

(*Du ton le plus pénétré.*) Levez-vous... ah! vous avez détruit pour jamais mon bonheur... des reproches amers pourraient m'être permis... mais vous êtes malheureuse, et je ne sais plus que vous plaindre... levez-vous. (*Il la relève, Armand et Marie la placent sur un fauteuil. Michelin dit à Richelieu.*) Sortez de chez moi, monsieur... et puisque le crime a tant d'attraits pour vous, jouissez de toute l'atrocité du vôtre... il coûte à cette infortunée comme à moi, la tranquillité, l'honneur... et peut-être la vie... sortez.

RICHELIEU, d'un air sombre et un peu fier.

Ce qu'on me demande comme une grace, je suis disposé quelquefois à l'accorder... je n'obéis jamais à des ordres.

MICHELIN, s'élançant vers un secrétaire ouvert, où il saisit un pistolet.

Scélérat!

ARMAND ET MARIE, avec un cri terrible et les bras étendus vers Michelin.

Ciel!

MICHELIN.

Madame Michelin est presque sans connaissance. Au mouvement rapide, au cri d'Armand et de Marie, Michelin qui dirigeait son arme sur Richelieu, s'arrête, rejette précipitamment le pistolet, et après un moment de silence, il dit à Richelieu d'une voix tremblante et éteinte.

J'allais me souiller d'un crime. Le commettre et n'en pas être effrayé... cela n'appartient qu'à vous... Armand, aidez-moi à transporter cette femme expirante dans un lieu où monsieur sera peut-être encore assez

humain pour ne pas nous poursuivre... Il sortira de celui-ci quand il le jugera convenable.

RICHELIEU.

Pendant qu'Armand et Michelin s'apprêtent à transporter madame Michelin, Richelieu les regarde d'un air sombre; il se frappe le front avec un sentiment d'indignation contre lui-même, et dit à Armand en se préparant à sortir :

M. Armand, je vous attends chez moi.

ARMAND.

Vous avez tort, monsieur, je n'y rentrerai jamais.

RICHELIEU.

Je saurai vous retrouver.

ARMAND.

Je ne me cacherai pas... Mais vous, si l'âge et la raison ne vous ramènent point aux sentiments de l'honneur et de l'humanité; si votre rang vous dérobe à la justice des hommes, craignez celle devant qui nous sommes tous égaux. L'heure de la vengeance sonnera; vous vous serez vainement réfugié dans la tombe, vous n'échapperez point à la postérité, et votre mémoire expiera l'impunité de votre vie.

RICHELIEU, avec une sorte d'effroi.

Juste ciel!

MICHELIN, à Armand.

Tu es perdu!

ARMAND, avec chaleur.

Je t'ai vengé.

RICHELIEU, du ton le plus pénétré.

Oui, Michelin, vous l'êtes... (*Montrant son cœur.*) il est là votre vengeur... Armand, ne craignez rien... je fus égaré, je ne suis pas un monstre... sauvez-la,

je vous en conjure... sauvez-moi, s'il se peut, un crime irréparable.

(Il sort en regardant madame Michelin mourante, et fait un geste de désespoir.)

SCÈNE VI.

ARMAND, MADAME MICHELIN, MICHELIN, MARIE.

ARMAND, montrant à Michelin son épouse mourante.

Et cette infortunée!... le ciel fait grace au repentir... seras-tu donc plus inexorable que lui?

MICHELIN, avec un sentiment douloureux.

Elle m'a trahi... elle!

MADAME MICHELIN, faisant un dernier effort pour se jeter aux pieds de son mari. Armand et Marie la soutiennent.

(*Les bras étendus vers Michelin.*) Accorde-moi ma grace... qu'une fois encore ma main presse la tienne contre ce cœur où le remords n'a jamais cessé de te venger... un regard... un seul et dernier regard; qu'il ne soit point de haine, et je péris trop heureuse.

MICHELIN, avec une tendresse qu'il ne peut plus contenir.

Ah! je t'ai trop aimée, cruelle! pour te haïr jamais... Vis pour rendre justice à mon cœur... va, c'est encore de toi seule que dépend tout notre bonheur...

MADAME MICHELIN, que son mari veut relever, qui reste à genoux.

Tes larmes ont coulé... Armand! il me fait grace... et le ciel me pardonne aussi. (*Elle tombe sans connaissance.*)

MICHELIN.

La force l'abandonne...

MARIE.

Peut-être un prompt secours...

ARMAND.

Et voilà donc l'abyme où peut nous plonger un seul moment de faiblesse et d'erreur.

FIN DE LA JEUNESSE DU DUC DE RICHELIEU, ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

